

SACRIFICES HUMAINS  
Y SOCIEDAD OCCIDENTAL  
Lucifer et la bete

Se sacó una nueva copia  
de este para que Manya se  
le mandara desde Miami  
a Michel Boudin, quien  
compartirá de Editorial  
a <sup>E.</sup> Paulinas.

24-9-93

R

**SACRIFICES HUMAINS  
Y SOCIETE OCCIDENTALE  
lucifer et la bete**

**Collection THEOLOGIE LATINOAMERICAINE**

D.E.I.

Departamento Ecumenico de Investigaciones

**CONSEJO EDITORIAL**

**Franz J. Hinkelammert  
Pablo Richard  
Carmelo Alvarez  
Jorge David Aruj**

**EQUIPO DE INVESTIGADORES**

**Elsa Tamez  
Maryse Brisson  
Arnoldo Mora  
Raquel Rodriguez  
Helio Gallardo**

FRANZ J. HINKELAMMERT

**SACRIFICES**

**HUMAINS**

**ET SOCIETE**

**OCCIDENTALE**

**lucifer et la bete**

Traduit de l'espagnol par:  
Maryse Brisson et  
Annette Legault



## Contenu

L' Iphigénie de l'Occident: le circuit sacrificiel dans la légitimation de la domination occidentale.....	6
I. L' Iphigénie grecque.....	8
II. Le Christ de l'orthodoxie médiévale.....	17
III. L' Iphigénie bourgeoise.....	27
1. La sécularisation du ciel mythique du Moyen Age.....	27
2. La crise de légitimité.....	36
3. Sacrifice humain et rentabilité dans l'Occident moderne.....	42
4. L' Iphigénie illuminée.....	49
5. Le sacrifice et le pacte avec le diable.....	52
Est-ce licite de payer la dette? La dette dans la théologie chrétienne.....	54
I. La dette dans la théologie.....	56
II. La dette dans le message chrétien.....	56
III. Le péché et la dette.....	60
IV. La dette dans la théologie de Saint Anselme.....	68
V. L'enseignement de Saint Anselme.....	71
VI. La théologie orthodoxe-conservatrice de la dette.....	87
VII. Deux théologies de la dette en opposition.....	92
La légitimation de la domination dans la société occidentale: Lucifer et la bete.....	
I. L'espace mythique de l'Apocalypse et son inversion.....	
1. La rébellion et la superbe (hibris).....	
2. Le "Qui est comme Dieu" de l'Empire.....	

3. Le "Qui est comme Dieu" du christianisme des débuts.....
  - 3.1. La bete contre la femme.....
  - 3.2. Du "Vous etes comme Dieu" du serpent  
au "Qui est comme Dieu" de la Bete.....
4. La destruction de Babylone et les deux batailles  
du Messie.....
5. L'inversion de l'univers mythique de l'Apocalypse.....

## II. La victime est-elle coupable ?.....

1. La voix de Lucifer.....
2. La loi de Dieu et le Moyen Age chrétien.....
3. L'inversion antiluciférienne et la création du monstre.....
  - 3.1. La libération des sens.....
  - 3.2. La protection de la nature.....
  - 3.3. Le pacifisme comme crime.....
  - 3.4. Antisocialisme et antisémitisme.....
4. Pour combattre le monstre, il faut se faire monstre  
également. L'actuation par projection.....
5. L'empire de la loi et le regne de Dieu.....
  - 5.1. La guerre juste au nom de l'empire de la loi.....
  - 5.2. L'empire de la loi et les droits humains  
La Cour Internationale de la Haye et le Nicaragua.....
  - 5.3. La guerre juste et la morale.....
6. L'inversion antiluciférienne, la politique comme  
technique et le passage au nihilisme.....
  - 6.1. L'éthique du marché et la politique comme technique.....
  - 6.2. Le passage au nihilisme et le christianisme nihiliste.....

## III. Le passade de Lucifer á travers l'histoire.....

1. Lucifer et le péché contre l'Esprit Saint.....
2. La place de Lucifer.....

## IV. Plus Jamais.....

- Oú est le monstre? La dénonciation du monstre  
et la libération.....

**L'Iphigénie de l'Occident: le circuit  
sacrificiel dans la légitimation de la  
domination occidentale**

Dans la tradition occidentale, le mythe d'Oedipe joue un rôle de peu d'importance. Freud fut celui qui lui donna un sens, ce que personne avant lui n'avait fait. Cependant, le problème dont il est question est présent partout, bien qu'on ne le découvre qu'en considérant le mythe d'Oedipe dans sa structure circulaire. Oedipe tue son père, lequel avait tué Oedipe.

En partant de cette thèse on découvre que, dans la tradition occidentale, l'"Oedipien" analyse ses problèmes à partir du mythe d'Iphigénie. Celui-ci est le mythe de l'assassinat du fils (fille), commis par l'autorité qui est à la fois le roi des Grecs et le père d'Iphigénie. Le mythe d'Iphigénie (et les autres mythes semblables) apparaît dans toute la tradition des Lumières et correspond à ce qu'est la société bourgeoise au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Tres différent est le mythe d'Oedipe, qui met l'assassinat du père au premier plan. Il correspond à une période au cours de laquelle la société bourgeoise est confrontée à des mouvements révolutionnaires, et cela suppose, évidemment, que les révolutionnaires deviennent les assassins du père. Entre le XVIII<sup>e</sup> et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, survint un développement analogue à celui qui, dans la Grèce antique, conduit d'Euripide à Sophocle. L'illuministe Euripide écrit Iphigénie et l'anti-illuministe conservateur Sophocle, écrit Oedipe. Euripide écrit sur l'assassinat du fils (de la fille) y Sophocle sur l'assassinat du père. Dans cette tradition, Racine, Schiller et Goethe s'inspirent d'Iphigénie et Freud d'Oedipe. Avec la révolution contre la société bourgeoise, Oedipe s'actualise à nouveau, alors qu'avant il était presque oublié.

Au temps où la bourgeoisie faisait elle-même les révolutions, sans être confrontée à aucun mouvement révolutionnaire, Oedipe ne lui disait pas grand-chose. Quand Euripide attaque le soulèvement dionysiaque-destructeur, il ne le fait pas au nom d'Oedipe. Il le fait, dans sa tragédie les Bacchantes, au nom de Dionysos. Il s'agit de ce que nous connaissons dans la société bourgeoise comme la crainte du chaos. Cette tragédie présente une mère qui dans son euphorie bacchanale tue son fils, qui est à la fois roi. Elle assassine, si l'on veut, son père dans la personne de son propre fils. Il s'agit de la destruction de l'autorité dans l'euphorie d'une orgie déchainée. Dans son euphorie, elle ne sait même plus qu'en la personne du père-roi elle tue son fils. Cette tragédie pourrait interpréter,



surement, la rébellion étudiante des années soixante de ce siècle, mais non pas les mouvements socialistes qui apparaissent à partir de la seconde moitié du XIX siècle.

Le lien de parenté étroit entre la société bourgeoise et le mythe d'Iphigénie, ne se base pas sur le fait qu'on reproche un quelconque assassinat du fils à l'autorité contre laquelle se dirige la révolution française. Il en est aussi question, et quelquefois c'est d'importance. Ce qui peut être constaté dans le drame de Guillaume Tell de Schiller. Gessler, en tant que père despotique de la patrie, exige de Tell qu'il tire sur son fils. Sans aucun doute il espère que Tell tue son fils en visant la pomme placée sur la tête de ce dernier. A cause de cela, précisément, Gessler, le représentant du tyran, devient l'assassin du fils et non pas Guillaume Tell. Par un tir précis, Tell sauve la vie de son fils. Postérieurement, Tell tue Gessler, et en lui le père de la patrie, alors que ce dernier n'avait cessé de persécuter Tell. Cependant Tell ne se considère pas assassin du père, du fait qu'il lutte pour un nouveau père-autorité, père-autorité de la société bourgeoise, qui n'a plus rien à voir avec des gens de la trempe d'un Gessler.

Schiller a une conscience claire de ce contexte. C'est pourquoi il laisse apparaître à la fin de son drame, la figure du "patricide". Ce patricide cherche la solidarité de Tell, en affirmant que Tell lui-même avait, par l'assassinat de Gessler, tué son propre père. Néanmoins Tell le chasse de sa maison et l'accuse du pire crime qui existe: l'assassinat du père. Avec Gessler l'autorité arbitraire, contre laquelle est dirigée la révolution bourgeoise, se transforme en un assassin du fils.

Cependant, cette vision ne représente pas l'importance du mythe d'Iphigénie pour l'autoconscience de la société bourgeoise. On se sert de ce mythe d'une façon très différente. Au fait, s'effectue dans ce mythe la sécularisation de l'image du Christ de l'orthodoxie médiévale, sous le nom d'Iphigénie. Par ce procédé ses traits essentiels demeurent, bien qu'il perde son caractère religieux. Possiblement, cette image médiévale du Christ est déjà en réalité une imitation d'Iphigénie, ou du moins elle est influencée par elle, et se rapproche à nouveau de sa figure originelle.

## **I. L'Iphigénie grecque**

La situation fondamentale du sacrifice d'Iphigénie est la suivante: Iphigénie est fille d'Agamemnon, chef des grecs, et de son épouse Clytemnestre. Agamemnon est commandant en chef de l'armée grecque qui s'est réunie en Aulide pour entreprendre la conquête de Troie. Néanmoins, l'armée ne peut partir, retenue par des vents contraires.

Interrogeant les dieux sur la cause de cela, la déesse Minerve (ou Diane) affirme que seul le sacrifice d'Iphigénie, la fille d'Agamemnon, peut apaiser sa furie. L'armée exige ce sacrifice. En conséquence, Agamemnon, trompant Clytemnestre afin d'obtenir son consentement, amène Iphigénie à Aulide. Arrivée en Aulide, il sacrifie sa fille, l'aînée de ses enfants, à la déesse Minerve. Le sacrifice une fois réalisé, les vents favorables se remettent à souffler, l'armée part, conquiert Troie et la détruit.

Ce sacrifice est une longue histoire dans laquelle on ne cesse de chercher la signification de cette immolation. Iphigénie se transforme en une figure centrale de la tragédie grecque et imprègne profondément toute la tradition gréco-romaine. Sous une forme également centrale, la figure d'Iphigénie apparaît à nouveau au temps des Lumières et, jusqu'à nos jours, n'a plus disparu de la culture de l'Occident. Du moins dans le domaine de la culture, la figure d'Iphigénie est beaucoup plus importante que celle d'Oedipe. Le mythe d'Iphigénie représente la place qu'occupe le sacrifice humain dans la tradition gréco-romaine et dans toute la culture occidentale.

Dans "Agamemnon" - de l'Orestie d'Eschyle - la plus antique des tragédies sur Iphigénie, ce sacrifice est présenté comme un assassinat violent commis au nom de la déesse. Iphigénie crie comme un animal conduit à l'abattoir:

Invokant les dieux, / et le pere lui-meme demande aux ministres /  
qu' enveloppée dans sa tunique, à l'autel, / comme un chevreau,  
à la demoiselle / évanouie de terreur, ils soulevent, / et que des bel-  
les levres de la vierge / avec la forte prison d'un baillon / la male-  
diction qu'elle va lancer retiennent... / bien plus, sur la terre son  
voile pourpre / elle laisse tomber, et de ses yeux grouille / un dard  
de compassion pour ses bourreaux<sup>1</sup>.

Eschyle rend présente toute la sauvagerie de cette scène. Les sacrificateurs sont des bouchers et des bourreaux et Iphigénie est un être humain sauvage qui refuse sa mort. Il en résulte une scène brutale. Mais Eschyle interprète aussi la situation d'Agamemnon comme le destin tragique d'un père qui doit sacrifier son fils, sans avoir aucune autre issue. Pour Eschyle, Agamemnon n'est pas non plus un criminel mais bien un héros tragique qui n'a d'autre alternative que de se transformer en boucher et en bourreau. Iphigénie en réalité l'unique personne sensée et raisonnable, apparaît cependant, dans cette scène d'euphorie

---

<sup>1</sup> Esquilo, *La Orestíada* Espasa. Buenos Aires, Mexico, 1951, pag. 15-16.

sacrificielle, comme une bête sauvage. Ce qui permet à Agamemnon de se transformer en boucher et de l'immoler.

Dans tout le développement postérieur de la vision du sacrifice d'Iphigénie, Agamemnon continue d'être cette figure tragique qui devait fatalement la sacrifier. Je n'ai rencontré aucun auteur qui n'eût la compréhension la plus profonde pour ce destin d'Agamemnon. Par conséquent, dans la tradition littéraire le mythe ne se développe pas du côté d'Agamemnon, mais du côté d'Iphigénie. Pas à pas, Iphigénie, raisonnable, sauvage et furieuse, qui dans le drame d'Eschyle maudit ses bourreaux, se civilise progressivement. De plus en plus elle adopte une attitude positive face à sa mort sacrificielle, au point que dans l'Iphigénie de Goethe elle s'est transformée, en une rédemptrice du monde, une vraie Christ-Iphigénie.

La situation d'Agamemnon en Aulide rappelle la situation d'Abraham conduisant son fils Isaac au sacrifice. Les deux mythes proviennent sûrement d'un même temps préhistorique. Ce qui attire l'attention c'est que, dans le développement historique du mythe d'Iphigénie, n'apparaît jamais une foi semblable à celle d'Abraham qui pousse à ne pas tuer un fils; autant dans la littérature grecque, dans la littérature chrétienne, ainsi que dans la littérature illuministe et libérale. Dans ces littératures, le personnage d'Abraham semble n'avoir jamais existé. Alors que le père qui sacrifie son fils semble soumis à un destin tragique auquel il ne peut échapper<sup>2</sup>.

De quelle situation s'agit-il en Aulide? Les grecs veulent conquérir Troie et Agamemnon est leur commandant en chef: Doivent-ils renoncer à la conquête et à la destruction de Troie seulement pour ne pas sacrifier Iphigénie? Le bien commun n'est-il pas au-dessus du bien propre? Si les hommes se sacrifient sur le champ de bataille pour gagner la guerre, Pourquoi ne pas sacrifier une femme sur l'autel? Ce sont les arguments qu'allègue l'armée dans la tragédie d'Euripide, pour convaincre Agamemnon de l'obligation de sacrifier sa fille.

Ni dans cette tragédie, ni dans aucune autre interprétation de cette tragédie, il n'est venu à l'idée de l'auteur qu'Agamemnon et les grecs aient pu triompher sans ce sacrifice. Au contraire la victoire des grecs, la conquête et la destruction de Troie dépendent fatalement de ce sacrifice d'Iphigénie. C'est certain: Abraham qui au nom de la foi ne sacrifie pas son fils Isaac ne pourra jamais conquérir et détruire Troie. Si Agamemnon avait été un Abraham et si les grecs avaient accepté cette foi, ils n'auraient pas conquis Troie. En valait-il la peine? Toute la

---

<sup>2</sup> Voir Hinkelammert, Franz J. *La foi d'Abraham et l'Œdipe Occidental*. Edit. DEI, San José, 1989.

tradition grecque, chrétienne et occidentale, est fermement convaincue du fait qu'il n'y a aucune alternative ni pour Agamemnon ni pour les grecs. Cette conviction témoigne seulement que la propre tradition occidentale, dans sa situation actuelle, n'accepte non plus aucune alternative à ce type de sacrifice humain. En plus, l'histoire juive en est une preuve: les juifs en ayant la foi d'Abraham, peuvent à peine conserver la terre promise et n'arrivent jamais à gagner aucune guerre de conquête.

Si Agamemnon s'était transformé en Abraham, il aurait été une menace pour la Grèce et pour tout l'Occident. Il aurait dû s'enfuir comme Abraham, à la recherche d'un Berseba. Malgré toute la prétendue tradition judeo-chrétienne, je n'ai pu rencontrer un seul auteur qui n'ait proposé cette solution à Agamemnon. Tous les siècles, jusqu'à date, crient à Agamemnon des slogans qui l'encouragent à sacrifier. Agamemnon ne doit pas s'émouvoir.

Dans le cas d'Iphigénie, la situation est très différente. Personne n'est satisfaite d'elle telle que Eschyle la présente. Pour cela au long des siècles elle est transformée et devient de plus en plus civilisée et occidentalisée. Cette femme sauvage, furieuse, criarde, qui maudit ses bourreaux, est transformée en une prêtresse rédemptrice qui accepte volontairement sa mort sacrificielle, et qui se convertit à la fin en Christ-Iphigénie de Goethe.

Cette transformation commence avec le grand illuministe grec, Euripide. Dans sa tragédie "Iphigénie à Aulis", quand la mère d'Iphigénie, Clytemnestre, s'affronte à Agamemnon parce qu'elle ne sera jamais disposée à accepter le sacrifice de sa fille, Iphigénie elle-même s'est mise sur son chemin:

Mère, écoutez-moi: C'est bien inutilement que je te vois irritée contre ton mari. Mais, il te faut prendre garde de ne pas être décriée par l'armée. Je suis décidée à mourir: je veux succomber avec gloire et en rejetant loin de moi toute lâcheté ignominieuse. C'est sur moi que toute la Grèce, cette grande nation, a maintenant les yeux fixés. C'est de moi que dépend la traversée et l'anéantissement de la Phrygie. Voilà le bien que procurera ma mort; et ma gloire, quand j'aurai libéré la Grèce, sera divine. Il ne faut pas non plus que je tiens trop à la vie: c'est pour tous les grecs ensemble que tu m'as mise au monde, non pour toi seule.

Des milliers d'hommes couverts de boucliers, des milliers d'hommes, tenant la rame, après l'affront fait à leur patrie, montreront leur courage en attaquant l'ennemi et en mourant pour la Grèce. Et ma vie, à elle seule, suffira pour mettre obstacle à tout? Quelle objection raisonnable pouvons-nous proposer?

*Il vaut mieux qu'un seul homme voit le jour plutôt que des milliers de femmes. Si, d'autre part, Artémis a exigé l'offrande de ma personne, résisterai-je, moi mortelle, à la volonté de la déesse?*



Je donne ma vie à la Grece. *Sacrifiez-moi, renversez Troie.* Ce seront là mes titres auprès d'une longue postérité, mes enfants, mon mariage et ma gloire.

Il convient que les Grecs commandent aux barbares et non les barbares aux Grecs: *les uns sont esclaves, les autres libres.*<sup>3</sup>

Avec Euripide, Clytemnestre est la femme sauvage, enragée et crierde, qui maudit les bouchers. La Clytemnestre d'Euripide est l'Iphigénie d'Eschyle. Et Iphigénie, civilisée et domptée, se leve contre Clytemnestre, sa mere. Maintenant Iphigénie veut etre sacrifiée et s'affronte à sa mere qui veut l'en empecher. Par conséquent, sa mere est son ennemie, non pas son pere. Au fait, la mere est l'unique personne raisonnable dans cette euphorie sacrificielle. Cependant, Euripide la présente comme une folle, dans l'impossibilité de se rendre compte du sens du sacrifice, ce qui explique qu'elle ne soit pas à la hauteur de son temps. Elle apparait comme une égoïste et une vicieuse. Au retour d'Agamemnon, de Troie, elle le tue pour tirer vengeance de la mort de sa fille. Elle soutient elle-meme qu'elle a pris amant, Egisthe, et ainsi se venger d'Agamemnon. Néanmoins, toute la litterature ultérieure l'interprete à l'envers et soutient qu'elle a tué Agamemnon pour pouvoir continuer à vivre avec son amant, Egisthe.

En réalité, la nouvelle Iphigénie, qui s'offre elle-meme en sacrifice par amour de la patrie, conduit à une nouvelle sauvagerie qui est précisément la sauvagerie de la civilisation occidentale qui est légitimée dans ce sacrifice. Il ne s'agit plus de la furie d'une fille adolescente qui resiste à etre sacrifiée. A la place de cette fille, raisonnable, apparait une dragonne, qui au nom de son autosacrifice, est disposée à soumettre le monde entier et à le détruire. La disposition au sacrifice par amour de son peuple, s'est transformée en agression contre tous ceux qui n'ont pas la moindre responsabilité dans le fait qu'elle soit sacrifiée. Iphigénie, en se civilisant et en acceptant d'etre sacrifiée devient agressive envers tout le monde et se transforme en moteur de cette agression que son pere conduit comme commandant en chef:

Il vaut mieux qu'un seul homme voit le jour plutot que des milliers de femmes... résisterai-je, moi mortelle, à la volonté de la déesse?... Sacrifiez-moi, renversez Troie... les uns sont esclaves, les autres libres.

Maintenant, cette Iphigénie civilisée, développe le programme de l'Occident. En plus, elle a une claire idée de ce qu'est la superbe face aux

---

<sup>3</sup> Euripide, "Iphigénie à Aulis". Librairie A. Hatier, Paris, pags. 55-56 (Les phrases en italique sont de nous).

dieux. Si elle repoussait son sacrifice, elle comettait un acte de superbe, d'orgueil et d'hubris: une tentative d'être comme Dieu. Il s'agit de ce qu'on prononcera durant des siècles: Qui est comme Dieu? Qui a raison de repousser un sacrifice humain que Dieu lui-même exige? Iphigénie parle, sans en connaître le nom, comme l'ange Michel: "Qui est comme Dieu?". Elle dit: "m'opposerai-je, simple mortelle, aux désirs d'une déesse?..."<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Les premiers chrétiens réagirent contre cette vision de Dieu, et la dénoncèrent comme la Bête:

"Et j'ai vu surgir de la mer une Bête qui avait dix cornes et six têtes, et sur ces cornes dix diadèmes, et sur ces têtes des titres blasphématoires. La Bête que j'ai vu ressemblait à un léopard, avec des pattes d'ours, et la gueule comme une gueule de lion; et le dragon lui donna son pouvoir et son trône et grande puissance. Une de ses têtes paraissait être blessée à mort, mais la plaie mortelle fut guérie; alors la terre entière continua de s'émerveiller de la Bête. Et ils se prosternèrent devant le dragon, parce qu'il avait donné la puissance à la Bête, et ils se prosternèrent devant la Bête en disant: "Qui est comme la Bête? et qui peut lutter contre elle?" (Ap. 13. 1-4) Sans aucun doute, ils ne dirent pas: "Qui est comme la Bête". L'auteur ne veut pas répéter le blasphème. Ce qu'ils dirent était: "Qui est comme Dieu?", parce qu'ils avaient la Bête pour Dieu. L'auteur, pieux, en échange, les impute, ce qu'ils disent au fond: "Qui est comme la Bête?"

Dans aucun texte du Nouveau Testament on rencontre cet ange Michel, qui crie le "Qui est comme Dieu? C'est une invention du Moyen Âge, la récupération de l'hubris grecque contre la tradition judéo-chrétienne. La domination et l'autorité crient le: "Qui est comme Dieu?" L'ange Michel, dit ce qui suit:

"Michel et ses anges combattirent le monstre. Le monstre se défendit appuyé par ses anges, mais ils ne purent résister, à partir de là il n'y eut plus de place pour eux dans le ciel. Ils chassèrent l'énorme monstre, le serpent antique, le Diable ou Satan, comme ils l'appellent, le séducteur du monde entier, ils l'expulserent sur la terre et, avec lui ses anges... il fut rejeté celui qui accusait nos frères, celui qui jour et nuit les accusait devant notre Dieu... malheurs à vous, terres et mers! parce que le diable est descendu chez vous tremblant de fureur, en sachant que ses jours sont comptés (Ap. 12, 7-12)

L'ange Michel, par conséquent, crie: "il fut rejeté celui qui accusait nos frères, celui qui jour et nuit les accusait devant Dieu". De quoi ce dragon accusait les chrétiens? Sans aucun doute, il les accusait de vouloir être comme Dieu. Cependant, depuis le Moyen Âge, toute l'orthodoxie chrétienne crie avec le dragon et avec toute la tradition greco-romaine: Qui est comme Dieu? Il paraît que l'ange Michel perdit cette bataille. Il devra se remettre à lutter. Quand dans Euripides, les acteurs disent: "m'opposerai-je simple mortelle, aux désirs d'une déesse? Qui osera lutter contre une déesse si puissante?" Ces acteurs ne parlent-ils pas comme des chrétiens? Cependant, selon l'Apocalypse, en eux, c'est la Bête qui parle.

Ne notons-nous pas ici un renversement complet de signification qui s'est opéré avec le christianisme?. Quelque chose de semblable est arrivé avec le nom de Lucifer, qui fut originellement un nom du Christ, et qui a été transformé en un nom central du diable. Voir Hinkelammert, Franz J., *Les armes idéologiques de la mort* Edit. DEI, 1981, pages 225-226. Le christianisme a expulsé ses origines, il les interprète comme si elles aient été l'enfer et lutte contre elles, voyant en elles le diable.

Une tette Iphigénie ne peut même pas comprendre la foi d'Abraham, qui lui interdit de tuer son fils. A son point de vue, la foi d'Abraham est un acte de superbe et d'hubris, et avec l'ange Michel, elle va crier à Abraham son: "Qui est comme Dieu?" Lorsqu'aujourd'hui un homme comme Topistch publie un livre dont le titre est: "Etre comme Dieu pour la révolution, il nous arrive d'entendre encore l'Iphigénie d'Euripide envoyer aux enfers sa furieuse et criarde mere, Clytemnestre et s'écrier: "Tuez-moi, donc; dévastez Troie...qu'esclaves soient les uns et libres les autres", et: "Un seul homme n'est-il pas plus digne de naître qu'une infinité de femmes?" La liberté, pour elle, consiste à transformer les autres en esclaves. La liberté ne signifie pas l'abolition de l'esclavage pour tous, mais le pouvoir de vaincre et de rendre esclaves.

Il en résulte un circuit sacrificiel qui inclut la société entière. Pour conquérir Troie, Agamemnon consent à sacrifier sa fille Iphigénie, dont le sacrifice est exigé par la déesse Minerve et l'armée. Agamemnon, qui a du livrer sa fille pour obéir au destin qui lui demande de conquérir Troie, s'est transformé en un héros tragique. Une fois sa fille sacrifiée, il n'existe plus la possibilité de faire marche arrière. Il doit conquérir Troie ou mourir. S'il revient, vaincu, il ne sera qu'un simple assassin d'enfants. Le sacrifice d'Iphigénie aura été inutile. Elle aura été assassinée sans aucun motif. Le prophète qui avait révélé que la déesse Minerve exigeait ce sacrifice d'Iphigénie ne serait qu'un escroc et Minerve, une déesse sans aucun pouvoir. Le ciel des dieux grecs, alors, s'écroulerait. Sa fille Iphigénie une fois sacrifiée, Agamemnon devait vaincre Troie pour montrer la fertilité du sacrifice. S'il ne revenait pas vainqueur, le sacrifice serait vain, et toute l'existence des Grecs perdrait son sens. Maintenant Agamemnon ne lutte pas seulement pour Troie, mais pour la signification du sacrifice de sa fille. Il tue Iphigénie mais ne se considère pas assassin, mais sacrificateur. Par conséquent, il doit détruire Troie pour ne pas être un assassin. S'il ne réussit pas, le sacrifice d'Iphigénie n'a pas de sens, et Agamemnon n'est plus qu'un simple assassin. Et il doit mourir comme assassin.

Une fois qu'il a sacrifié sa fille, il a brûlé tous les ponts derrière lui. Il a transformé la guerre de conquête en un problème de sens, en un problème existentiel de sa propre culture, la sienne et celle de tous les grecs. A travers le sacrifice de sa fille émerge une situation dans laquelle le monde entier perdrait son sens si Troie n'était pas conquise et détruite. Le sacrifice d'Iphigénie est le centre de la guerre de conquête; la victoire démontre que sa mort fut effectivement un sacrifice et non pas un assassinat, que le prophète est réellement un prophète, et que l'Olympe grec et la déesse Minerve existent réellement. Le sacrifice met tout dans

un meme sac. Si Agamemnon ne triomphe pas, Iphigénie meurt en vain. Agamemnon doit vaincre pour qu'Iphigénie ne meurt sans motif. A cause de cela, dans la tragédie d'Euripide, Iphigénie devait consentir à être sacrifiée afin d'amener cette question du sens à son paroxysme. En effet n'affirme t-elle pas elle-meme le sens de sa mort en s'écriant: "Tuez-moi, donc; devastez Troie... qu'esclaves soient les uns et libres les autres". Elle transforme son sacrifice en autosacrifice. Ainsi, elle fait de la conquete de Troie la condition de la légitimité de son sacrifice. Devenue prêtresse chez les Tauroi, elle posera d'abord cette question: Troie a-t-elle succombé? Si elle a succombé, sa mort fut un sacrifice, et elle n'est pas morte en vain.

Une fois le sacrifice réalisé, la destruction de Troie est l'unique preuve qu'il s'agit effectivement d'un sacrifice légitime. Le sacrifice devient fertile par la destruction de Troie; sans cette destruction, Iphigénie est morte en vain. Cela explique la dénonciation unanime de Clytemnestre. Cette dernière nie le sens du sacrifice d'Iphigénie, et par le fait meme nie tout le sens de l'existence de la Grece. Cependant, si Agamemnon perd la guerre contre Troie, Clytemnestre aura toutes les raisons de le tuer<sup>5</sup>.

Euripide termine sa tragédie "Iphigénie à Aulis", par un subterfuge. Agamemnon sacrifie Iphigénie. Néanmoins, Minerve séquestre Iphigénie à l'insu d'Agamemnon et met à sa place un animal de sacrifice. Pour Minerve, la disposition d'Iphigénie à se sacrifier était suffisante et, par conséquent, l'histoire d'Iphigénie se poursuit meme apres son sacrifice. Minerve conduit Iphigénie sur une ile sauvage des Tauroi (La Crimée actuelle). Lá elle devient la pretresse de Minerve dans la cour de Thoas, le roi des Tauroi. Dans la fontion qui est sienne, elle réalise un ancien rite des Tauroi qui consiste à sacrifier à Minerve tous les étrangers, et spécialement les grecs, qui font naufrage sur les cotes du pays. Maintenant, elle qui fut sacrifiée à Minerve, devient la prêtresse qui sacrifie d'autres humains à la meme déesse.

Iphigénie est devenue désormais une femme qui accuse son pere et tous les grecs:

Je l'ai bien su quand mon pere, victime de son destin, approcha de ma nuque l'épée<sup>6</sup>.

Indigne, oui, indigne d'un pere fut cet attentat! Mais les maux se suc-

---

<sup>5</sup> A propos de cette situation, René Girard parle de la "crise sacrificielle". Voir Girard, René, *La violence et le sacré*. Anagrama, Barcelona, 1983. Du meme auteur: *Le bouc émissaire*. Anagrama, Barcelona, 1986.

<sup>6</sup> Euripides, "Ifigenia en Táuride". *Dans Oeuvres dramatiques de Euripides*. Libreria de los Sucesores de Hernsando, Madrid, 1909, pag. 327.



cedent les uns aux autres?<sup>7</sup>.

De la Grece, elle dit:

"Combien je déteste toute la Grece, qui me perdit!"<sup>8</sup>.

Elle semble ne plus se souvenir qu'en Aulide, elle avait consenti avec joie à être sacrifiée de la main de son pere, Agamemnon. Maintenant, elle accepte de sacrifier les grecs à la loi des Tauroi:

...ma main n'était pas homicide, sinon qu'il (le sacrifié) mourait en vertu d'une loi juste en l'honneur de la déesse?<sup>9</sup>.  
M'oblige la nécessité, divinité irresistible<sup>10</sup>.

Iphigénie est devenue une furie, qui se cache derriere une loi. Maintenant, au nom de cette loi, elle sacrifie les grecs, qui l'avaient sacrifiée. Les événements se précipitent, son frere Oreste et avec lui un ami Pylade, fait naufrage, sur la cote de Tauride. Oreste assassine sa mere, Clytemnestre, pour venger son pere, tué par elle. Poursuivi par les Euménides, il cherche la rédemption. Minerve lui avait promis le salut à condition qu'il apporte à Athenes, l'image de Minerve a laquelle, à Tauride, on sacrifie les grecs.

Le frere et la soeur se reconnaissent, Oreste sollicite l'aide d'Iphigénie. Encore une fois, cette derniere déclare sa disposition à se sacrifier elle-meme:

Mais, je ne refuserai rien pour te sauver, pas meme la mort. L'homme qui meurt fait beaucoup défaut à la famille; mais la femme vaut peu<sup>11</sup>

Avec Oreste et l'Image de Minerve, elle s'enfuit sur le bateau de celui-ci, mais une tempete empeche leur fuite. Le roi Thoas les attend sur la cote pour les capturer et les sacrifier. A nouveau, Iphigénie se trouve face à un roi qui veut la sacrifier. Encore une fois intervient Minerve pour la sauver du sacrifice. Minerve oblige Thoas à laisser partir Iphigénie. Thoas se soumet à sa volonté: "Qui osera lutter contre une si puissante déesse?"<sup>12</sup>. Cependant, il ne renonce pas pour autant aux

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, pag.. 328

<sup>8</sup> *Ibid.*, pag. 343.

<sup>9</sup> *Ibid.*, pag. 314

<sup>10</sup> *Ibid.*, pag. 315.

<sup>11</sup> *Ibid.*, pag. 333.

<sup>12</sup> *Ibid.*, pag. 335.

sacrifices, car il ne découvre pas en lui cette liberté qui lui interdirait de sacrifier un être humain. Mais, il est confronté à une autre loi de Minerve qui cette fois lui défend tout sacrifice, et il s'y soumet. Au nom de cette nouvelle loi, Minerve condamne les sacrifices humains:

Que ceci soit loi chez le peuple, ensolemnisant l'anniversaire de ton salut, approcher le couteau de la nuque de quelqu'un, et verser du sang: ainsi tu rendras un religieux hommage à la déesse et tu ne manqueras pas aux honneurs dus<sup>13</sup>

Le sacrifice humain est maintenant défendu, mais continue d'être légitime. Car il n'émerge pas encore une liberté qui insiste à ne pas sacrifier les êtres humains.

Iphigénie, avec l'appui de Minerve, a sauvé son frère Oreste de la main des Euménides. De cette façon, elle a pardonné à son père de l'avoir sacrifiée et a condamné sa mère d'avoir vengé sa mort sacrificielle. Elle est entrée complètement dans le circuit du sacrifice humain, qui maintenant perd sa couverture religieuse. Sous sa forme religieuse, le sacrifice humain est maintenant symbolisé, tandis que sous sa forme réelle, il est sécularisé. Cependant, il continue de se produire comme avant. La loi de Minerve défend exclusivement les sacrifices humains *religieux*. Sous sa forme non religieuse, le sacrifice humain se maintient parce qu'aucune liberté n'est apparue pour interdire de sacrifier les hommes. La mort de Socrate est un sacrifice humain sécularisé, car elle n'a plus aucune forme religieuse. Lui-même réalise le sacrifice comme un autosacrifice, et boit volontairement le venin qui le tue. Sa mort, néanmoins, continue d'être un sacrifice humain.

## II. Le Christ de l'orthodoxie médiévale

Dans ce mythe grec d'Iphigénie, il y a évidemment des éléments essentiels de l'image médiévale du Christ. Plus se développera cette image du Christ, plus la tradition grecque apparaîtra aux chrétiens comme une *anima naturalita christiana*. Si on met le Dieu père à la place d'Agamemnon et le Christ à la place d'Iphigénie, il en résulte une relation qui se rapproche beaucoup de l'imagination médiévale. Certainement, il s'agit dans celle-ci d'un père qui a besoin du sacrifice de son fils afin que l'humanité puisse lui être réconciliée. Le Dieu qui exige le sacrifice s'est transformé en père, et le sacrifice qu'il exige est maintenant celui de son propre fils, pour soustraire l'humanité à la juste colère du père - colère

---

13 *Idem*.

suscitée par le fait que les hommes ont violé la loi de Dieu-, cette violation exige une satisfaction suffisamment grande qui peut seulement venir de la mort de son propre fils. Par conséquent, celui-ci s'offre comme l'agneau sacrificiel. La propre justice du pere l'empêche de pardonner aux hommes, sans une telle satisfaction.

Dans ce cas, le sacrifice peut avoir lieu sans qu'il y ait un changement analogue à celui que fit Minerve au moment du sacrifice d'Iphigénie. Au dernier moment, Minerve remplace Iphigénie par un animal de sacrifice de sorte que cette dernière peut continuer à la servir de prêtresse en Tauride. Maintenant le fils est effectivement sacrifié et meurt, mais vit sa résurrection. Toute la relation sacrificielle devient transcendante. La prêtresse Iphigénie, dans le pays des Tauroi, s'est transformée en Christ ressuscité qui lui aussi est prêtre. Cependant, maintenant il s'administre à lui-même son propre sacrifice. Christ est maintenant le prêtre qui ne sacrifie aucun animal ou aucun autre homme, sinon lui-même. Etant Dieu, ce sacrifice a une valeur infinie. Une fois réalisé, ce sacrifice, par lequel le Christ s'est offert lui-même comme l'agneau sacrificiel, il ne peut plus y avoir d'autre sacrifice. Aucun autre sacrifice ne pourrait être comparé au sien. Dieu le pere l'a accepté et maintenant tous les hommes peuvent être réconciliés avec lui. Du sacrifice du Christ on déduit, par nécessité implicite, qu'il peut seulement être le dernier sacrifice de tous. Aucun autre ne pourrait être accepté par Dieu, car celui-ci a reçu la satisfaction qui correspond à la faute de l'humanité.

Il ne s'agit pas de l'abolition du sacrifice, mais au contraire, de son exaltation. Il a la même qualité que tous les sacrifices antérieurs, mais à la différence, qu'il possède une valeur infinie. Il élimine tous les autres sacrifices parce qu'il est si grand, qu'aucun autre ne peut le remplacer. Et ce sacrifice a déjà été accepté par Dieu. Voilà la théologie médiévale du sacrifice, théologie que nous voyons déjà se dessiner dans la lettre la plus tardive du Nouveau Testament, la lettre aux Hébreux, qui pendant longtemps a été faussement attribuée à Saint Paul. On y présente un sacrifice qui a une valeur infinie, lequel remplace tous les sacrifices antérieurs et rachète l'humanité. Par conséquent, déjà la lettre soutient qu'après le sacrifice du Christ, il ne peut plus y avoir aucun autre sacrifice. Néanmoins, cette impossibilité de nouveaux sacrifices est précisément une conséquence sacrificielle. De fait, dans cette théologie n'apparaît pas la conception d'un monde sans sacrifice, mais plutôt celle d'un monde rempli par un seul sacrifice d'une valeur infinie. Surgit alors un monde dans lequel il ne reste plus un seul espace qui ne soit soumis à

ce sacrifice. Cependant, surgit en même temps l'apparence d'un monde dans lequel les sacrifices sont abolis.

Il s'agit d'un monde sans sacrifices, conséquence de la fertilité infinie d'un seul sacrifice: voilà l'horizon théologique du Moyen Age. La fertilité essentielle d'un sacrifice humain, par lequel l'être humain sacrifié est Dieu, continue d'être le fondement de cette conception d'un monde sans sacrifices. On aboutit alors à cette conclusion: jamais plus il ne doit y avoir un autre sacrifice. Chaque nouveau sacrifice serait une nouvelle crucifixion du Christ. C'est à l'intérieur de cette théorie que naît la conception du sacrilège perpétré par les ennemis du Christ et de Dieu, ceux qui méprisent le sacrifice infini du Christ, qui profanent son sang et qui crucifient à nouveau le Christ car ils ne se soumettent pas au sacrifice du Christ et ne le rendent pas fructueux dans leur propre vie.

De cette façon, la conception d'une humanité sans sacrifices s'invertit et se transforme en une agression contre ceux qui continuent de faire d'autres sacrifices ou qui, par d'autres moyens, méprisent le sang du Christ et qui par conséquent le crucifient à nouveau. Maintenant, il s'agit de soumettre ces ennemis du Christ afin de créer une humanité qui ne le sacrifie pas à nouveau, en remplaçant son sacrifice infini par des sacrifices nouveaux et finis. Christ est transformé en Seigneur de l'histoire, à qui tout appartient, parce qu'il a tout racheté:

Et tandis que chaque prêtre se tient chaque jour debout pour remplir ses fonctions et offre fréquemment les mêmes sacrifices, qui sont à jamais incapables d'enlever les péchés, lui, par contre, après avoir offert pour les péchés un sacrifice unique, siège pour toujours à la droite de Dieu et il attend désormais que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied. Par une offrande unique, en effet, il a mené pour toujours à l'accomplissement ceux qu'il sanctifie. C'est ce que l'Esprit Saint nous atteste, lui aussi. Car après avoir dit: 'Voici l'alliance par laquelle je m'allierai avec eux après ces jours-là, le Seigneur a déclaré: En donnant mes lois, c'est dans leurs cœurs et dans leur pensée que je les inscrirai, et de leurs péchés et leurs iniquités je ne me souviendrai plus. Or, là où il y a eu pardon, on ne fait plus d'offrande pour le péché. (Heb. 10,11-18)

Mais, Que sont en train d'accomplir ceux qui à nouveau font des sacrifices pré-chrétiens?

Il est impossible, en effet, que des hommes qui un jour ont reçu la lumière, ont goûté au don céleste, ont eu part à l'Esprit Saint ... et qui pourtant sont retombés, il est impossible qu'ils trouvent une seconde fois le renouveau de la conversion, alors que, pour leur compte ils remettent sur la croix le fils de Dieu et l'exposent aux injures (Heb. 6, 4-6).

L'idée que ceux qui crucifient le Christ, l'abandonnent, ne croient pas en lui, suscite une réaction extrêmement agressive. Plus jamais le Christ ne doit être crucifié. Néanmoins certains le crucifient à nouveau. Par conséquent ils deviennent des ennemis de Dieu, auxquels on reproche de frapper, de fouetter, d'offenser le Christ. Il ne doit pas y avoir d'autre sacrifice, cependant, ils sacrifient à nouveau le Christ. Ces sacrifices de type pré-chrétien sont considérés précisément comme une nouvelle crucifixion du Christ:

Car si nous péchons délibérément après avoir reçu la pleine connaissance de la vérité, il ne reste plus pour les péchés aucun sacrifice, mais seulement une attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui doit dévorer les rebelles. Quelqu'un viole-t-il la loi de Moïse? Sans pitié, sur la déposition de deux ou trois témoins, c'est pour lui la mort. Quelle peine plus sévère encore ne méritera-t-il pas, vous le pensez, celui qui aura foulé aux pieds le fils de Dieu, qui aura profané le sang de l'alliance dans lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit de la grâce? Nous le connaissons en effet, celui qui a dit: 'A moi la vengeance, c'est moi qui rétribuerais! Et encore: 'Le Seigneur jugera son peuple. Il est terrible de tomber aux mains du Dieu vivant! (He. 10, 26-31).

En réalité, il est terrible que ce soit terrible de tomber aux mains du Dieu vivant. Ce qui est annoncé ici, c'est la crucifixion des crucificateurs, l'instrument central de domination de l'empire chrétien. Cette lettre aux Hébreux, interprète d'une façon extrême la foi d'Abraham comme une disposition à tuer son fils Isaac. Il s'agit de la même lettre dans laquelle, parmi les exemples de foi vivante, est mis en évidence Jephthé (He, 11, 32-34), qui sacrifia sa fille, en action de grâces, après une guerre victorieuse. Cette histoire de Jephthé apparaît comme une réplique du sacrifice d'Iphigénie par la main d'Agamemnon.

Certainement, la lettre aux Hébreux fut écrite au moment où le christianisme n'était pas encore une religion impériale, mais plutôt une religion poursuivie par l'empire. Pour cette raison, elle se dirige surtout contre les déserteurs. Mais l'empire, à mesure qu'il se christianise, assume ces idées dans le but de les adapter à sa vision du monde. L'empire c'est christianisé précisément parce qu'il a pu assumer ces idées et les convertir en une idéologie impériale. Ainsi, le christianisme a permis une légitimation complètement nouvelle du pouvoir impérial.

Maintenant, cet empire lutte contre tous ceux qui lui résistent, les accusant d'être des crucificateurs du Christ. Celui qui n'est pas soumis au pouvoir de l'empire est transformé en crucificateur du Christ menacé lui-même de crucifixion. La crucifixion des crucificateurs, sur laquelle l'empire romain ne comptait pas, donne une légitimation insoupçonnée à l'agressivité impériale et transforme le christianisme en un instrument

privilegié du pouvoir impérial. Maintenant, l'empire lui-même lutte pour un monde dans lequel il n'existera plus de sacrifices, en luttant contre Ceux qui, en continuant de faire des sacrifices, méprisent le sang du Christ. S'il était terrible de tomber aux mains du Dieu vivant, il est plus terrible encore de tomber aux mains de ses vicaires sur terre: aux mains de l'empire chrétien.

Les sacrifices humains resurgissent donc au Moyen Age, afin qu'il n'y ait plus de sacrifices humains. Tous les ennemis sont considérés comme des crucificateurs qui réalisent des sacrifices humains. Conséquemment, ils doivent mourir afin qu'il n'y ait pas de tels sacrifices. On dresse les bûchers, on y brûle ceux qui continuent de sacrifier le Christ et qui continuent de faire d'autres sacrifices. Il s'agit de bûchers élevés en face des cathédrales, et quand la flamme monte, les croyants chantent le Te Deum, en n'étant pas conscients de réaliser des sacrifices humains, non pas sous la forme sécularisée, mais bien sous la forme religieuse. Néanmoins, ils croient qu'ils sont entraînés de réaliser un monde sans sacrifices humains. Les armées de l'empire chrétien étaient continuellement occupées à crucifier les crucificateurs et, par ce biais, contribuer à la grandeur de l'empire. Quand les européens chrétiens découvrirent l'Amérique ils constaterent que dans ces cultures on réalisait des sacrifices humains. Par conséquent, ils allèrent mettre fin à ces sacrifices en brûlant, au chant du Te Deum, les crucificateurs devant la porche de leurs cathédrales. A l'exception de quelques uns, il ne leur vint à l'idée qu'ils réalisaient eux-mêmes des sacrifices humains afin d'éliminer tout sacrifice humain<sup>14</sup>.

Dans la conscience des armées chrétiennes, il s'agit justement de la lutte contre les sacrifices humains, contre ceux qui crucifient à nouveau le Christ. Il s'agit d'une lutte pour ne pas perdre la fertilité du sacrifice infiniment précieux du Christ. Pour que le sacrifice du Christ ne perde

---

<sup>14</sup> Voir Gutiérrez Gustavo, *Dios o el oro en las Indias*. CEP, Lima, 1989. Gutiérrez est l'un des rares auteurs à avoir explicité le rôle que cette antisacrificialité sacrificielle a joué dans la conquête de l'Amérique. Il le montre particulièrement au moment de l'affrontement entre García de Toledo et Bartolomé de las Casas. Selon García de Toledo:

"Le succès de la campagne lascassiste- dans laquelle s'embarquèrent par erreur 'tous les théologiens'- aurait signifié le retour à la tromperie initiale, à l'idolâtrie. L'auteur commente scandalisé: 'miren qué treta tan delicada oara tomar a echar las tinieblas de la infidelidad y idolatría y sacrificios de hombres, y comer carne humana y vivir con bestias.'" (pag.66). Selon Gutiérrez, Sarmiento de Gamboa insiste encore plus sur ce point. Comme résultat, l'idolâtrie de l'or chez les conquérants surgit à l'ombre de cette apparente anti idolâtrie. Ce sont les conquérants qui réalisent des sacrifices humains. Cependant, ils les interprètent et les vivent comme s'ils étaient des actions contre l'idolâtrie et les sacrifices humains.

son pouvoir infini d'assurer que jamais plus il y ait des sacrifices humains, on revint aux sacrifices humains<sup>15</sup>.

A nouveau, on ferme le circuit sacrificiel, bienque cela soit dans une perspective transcendante. On a réalisé un sacrifice, et cela ne doit pas avoir été inutile. La sacrifié est mort pour le salut du monde entier. Il serait mort vain s'il n'apportait point le salut au monde entier. Ceux qui méprisent le sang de ce sacrifice infini veulent que son sacrifice soit en vain. Mais, s'il est mort sans motif, alors tout est un énorme mensonge. La fécondité du sacrifice demande qu'il n'y ait pas de retour en arriere, et que tous les ponts soient brulés. Il ne s'agit plus seulement de la conquete de Troie: mais de la conquete du monde entier, afin que le Christ ne soit pas mort en vain. S'il est mort en vain, il n'y a pas de Dieu; le christianisme devient alors une grande fraude et nous ne savons plus pour qui nous vivons. Ceux qui ne croient pas en Dieu veulent que ce sacrifice infini soit inutile, et que Dieu soit un simple assassin de son fils. Il faut conquérir le monde entier pour démontrer que Dieu existe. Pour que le sacrifice de son fils ait un sens, il est nécessaire de prouver qu'il en a un. La conquete du monde entier par les armées chrétiennes est la preuve que ce fils existe et que son sacrifice a un sens. Ainsi, par la bouche de ce Christ de l'orthodoxie médiévale, crie l'Iphigénie christianisée: "Tuez-moi, donc; dévastez Troie...Qu'esclaves soient les uns et libres les autres".

Cependant, la foi d'Abraham n'était pas la foi en un sacrifice original avec une fertilité telle qu'il efface tous les autres sacrifices, mais plutot en un monde sans sacrifice, et parconséquent, sans sacrifice original aussi. Au Moyen Age, cette foi d'Abraham semble ne pas exister. En fait, elle continue d'exister; mais aux enfers on l'a précipitée sous le nom de Lucifer. En réalité, le Moyen Age lutte contre cette foi d'Abraham, qui est ausi la foi de Jesus. On la considere comme une foi juive, et la lutte contre elle, conduit à la haine des juifs. Sur ce sujet Friedrich Heer dit:

La haine assassine des juifs par les chrétiens à partir du IV siecle jusqu'au XX siecle, se dirige dans sa dimension la plus profonde contre le juif Jesus, duquel les chrétiens desesperent, lequel ils haissent.

---

<sup>15</sup> Je crois que René Girard ne voit pas cette inversion du sacrifice humain, ce qui l'amene à croire qu'avec le christianisme, a commencé effectivement une société sans sacrifice. Certainement cela était vrai dans les premiers siecles du christianisme. Par la suite la perversion de la théologie sacrificielle a reconstitué le sacrifice. C'est un sacrifice dans lequel le "bouc émissaire" perd le caractere du sacré et est transformé en pure négation, tandis que le sacrifice est nié par les sacrificateurs eux-memes.



lequel ils rendent responsable- avec le diable et les juifs- du poids lourd de l'histoire. En mille images le juif Jesus est mortifié: le Kirios, el Truchtin...l'empereur celeste et le roi celeste Christ, ont des traits impériaux, papaux, royaux et ont le visage de Jupiter. Cela vaut aussi pour l'ange Michel. Le juif Jesus est responsable...une analyse psychologique profonde des théologiens et **legos** chrétiens et de leaders de l'Eglise, donnerait peut-etre la vision de cet abime dans les profondeurs de l'ame d'où on entend le juif Jesus. Le juif Jesus qui est remplacé par la deuxième personne divine, l'empereur céleste, el kirios, le Dieu Jesus-Christ<sup>16</sup>.

Ce juif Jésus est précisément le Jésus qui partage la foi d'Abraham, il est le véritable adversaire du chrétien, qui lutte contre lui dans son propre monde. Tous ceux que l'empire crucifie en tant que crucificateurs du Christ, sont justement ceux au nom desquels Jésus a agi. L'activité agressive développée par l'empire chrétien est la conséquence de sa lutte contre cette foi, qu'il diabolise. Pour cette raison, on peut affirmer que la foi d'Abraham n'est pas absente. La lutte déchainée contre elle par les forces de l'empire constitue une preuve évidente de sa vitalité.

La population juive est impuissante face à cette situation. Elle est enfermée dans un ghétto, et dans ce ghétto elle s'enferme aussi d'elle-meme. Sa mystique de la souffrance lui ferme toute issue, si ce n'est une tres lointaine espérance en une vengeance divine, espérance qui n'est meme pas annoncée fermement ni anticipée d'aucune façon. Cette perspective infinie de la souffrance produit un sentiment de culpabilité qui tourne davantage la personne contre elle-meme.

Micha Josef bin Gorion, dans ses légendes bibliques juives décrit un conte légendaire du sacrifice d'Isaac, qui traduit cette situation<sup>17</sup>. Il ne mentionne pas à quand remonte cette légende, mais sans aucun doute elle doit provenir du Moyen Age.

Elle montre Abraham et Isaac, montant à la colline de Moriyya. Ils rencontrent Satan qui essaie de les séduire par les paroles suivantes:

Dieu n'offenserait jamais à un tel extreme un homme, au point de lui dire: pars et tue ton fils.

Selon la Bible, la tentation de Satan s'oppose à la tentation d'Abraham. La tentation d'Abraham consiste à croire que l'exigence du sacrifice de son fils puisse venir de Dieu. Dans la légende la tentation est

---

<sup>16</sup> Heer, Friedrich, *Gottes erste Liebe. Die Juden im Spannungsfeld der Geschichte*. Ullstein Sachbuch, Frankfurt/Berlin, 1986, S. 548.

<sup>17</sup> Micha Josef bin Gorion, *Sagen der Juden sur Bibel*. Insel, Frankfurt/M, 1980. "Von der Opferung Isaaks" (S. 113-121).

d'avoir la foi d'Abraham et de croire que l'exigence de sacrifier son fils, puisse être une exigence de Dieu. Dans la légende, Abraham résiste à la tentation de refuser le sacrifice de son fils.

La raison est simple: c'est le sens de la souffrance des juifs qui est en jeu. Ils vivent d'un pogrome à un autre; en même temps, néanmoins, ils croient qu'ils sont les fils de Dieu et d'Abraham. Par conséquent, leur souffrance ne peut provenir que de la volonté de Dieu. Dieu sacrifie ses fils, Abraham sacrifie son fils. Tout ce qui leur reste est leur foi dans le Dieu d'Abraham. Alors ils arrivent à la conclusion suivante: La tentation est de croire que Dieu n'est pas capable d'exiger cela. Cependant, ce qui signifie que la tentation d'Abraham est de croire que Dieu ne peut exiger le sacrifice d'Isaac. Ils insistent sur le fait que leur souffrance vient de Dieu.

Cette position peut se comprendre, bien qu'elle conduise au renoncement à toute résistance qui découlerait de la foi d'Abraham. En fait, les juifs renoncent à la foi d'Abraham qui interdit de tuer le fils. Ils donnent l'impression d'être mis en déroute dans leur âme même par le christianisme médiéval, au point que maintenant ils n'arrivent même pas à penser leur propre liberté. Par conséquent, ils assument une interprétation du sacrifice d'Isaac qui leur vient précisément du christianisme, interprétation qui domine au cours du Moyen Âge chrétien.

La légende raconte l'histoire du sacrifice à partir de cette perspective:

Le troisième jour Abraham leva les yeux et vit de loin le lieu que Dieu lui avait indiqué; au dessus il y avait une colonne de feu qui arrivait de la terre jusqu'au ciel et un nuage planait sur la colline qui cachait la magnificence de Dieu... Abraham se rendit compte qu'à Dieu était agréable le sacrifice, en holocauste, de son fils Isaac.

Quand Isaac demande où est l'animal du sacrifice, Abraham lui répond:

"Mon fils, le Seigneur t'a choisi pour être le sacrifice innocent à la place de l'agneau". Isaac exprima: "Tout ce que le Seigneur ordonne je vais le faire avec joie et vaillance". Et Abraham continua: "Mon fils confesse ouvertement s'il n'y a pas dans ton cœur une pensée contre cet ordre et si tu n'essaies pas de t'y soustraire". Isaac répondit à son père et dit: "Par le Dieu vivant... aucune jambe de mes jambes, aucune partie de ma chair ne tremble devant cette parole, je n'ai aucune mauvaise pensée, mon cœur est joyeux et vaillant et j'aimerais dire: Loué soit le Seigneur qui aujourd'hui m'a choisi en holocauste".

Abraham se réjouit beaucoup des paroles d'Isaac... Isaac manifesta à son père: "Attache moi fermement, père, et enchaîne moi, ensuite dépose moi sur l'autel de sorte que je ne bouge et ne m'échappe

quand le couteau entre dans ma chaire et que je ne blasphème à l'autel de l'holocauste... vite père, dépêche-toi et réalise en moi la volonté du Seigneur, notre Dieu". Le cœur d'Abraham et d'Isaac se réjouit: l'œil pleurait amèrement mais le cœur était aisé...

Après que Dieu eut empêché le sacrifice et qu'Abraham eut sacrifié un animal à la place de son fils, Abraham arrosa l'autel du sang de l'agneau et dit: "c'est pour mon fils, que ce sang soit accepté par le Seigneur à la place du sang de mon fils".

Ce qui est dit ici sur Isaac, révèle l'idée de perfection des Juifs, faisant face à l'éclatement des pogromes. Ils ne veulent pas douter de leur Dieu. Alors ils ne voient aucune autre issue que celle de considérer leur sort comme venant de la main de Dieu. Par conséquent, ils la voient comme un châtiment pour leurs péchés, même s'ils ignorent totalement de quels péchés il est question.

Poliakov cite un texte qui vient de cette même époque du Moyen Âge, et qui exprime cette résignation:

Aucun prophète, aucun sage et aucun savant ne peut comprendre pourquoi les péchés de la communauté (juive) furent considérés aussi graves que s'ils avaient versé du sang, au point que seule la mort pourrait donner satisfaction. Cependant, "il est vraiment un juste juge et la faute est notre!" Nos péchés rendirent possible le triomphe de l'ennemi; la main lourde du Seigneur pèse sur son peuple<sup>18</sup>.

Ceci conduit précisément à l'acceptation de l'interprétation chrétienne médiévale du sacrifice d'Isaac, laquelle suscite la persécution dont ils sont l'objet. Une prière juive de ce temps-là, citée également par Poliakov, peut démontrer cela.

Que le sang des justes soit notre mérite et notre satisfaction, les nôtres, ceux de nos enfants et de nos petits enfants de génération en génération, comme le sacrifice d'Abraham, qui enchaîna son fils Isaac sur l'autel pour le sacrifice. Que les purs, ces parfaits et justes, soient nos intercesseurs devant le Dieu éternel et qu'il nous libère bientôt de notre captivité... Amen<sup>19</sup>.

Cette prière a la même signification que la légende citée antérieurement. Abraham sacrifie Isaac et celui-ci s'offre lui-même en sacrifice, dans la mesure qu'il assume volontairement. Cette acceptation donne lieu à une logique du sacrifice. Évidemment, cet Isaac est

---

<sup>18</sup> Poliakov, Léon, *Geschichte des Antisemitismus*. Worms, 1979. I. Von der Antike bis zu den Kreuzzügen. I.S. 81.

<sup>19</sup> *Idem*.

visiblement semblable à l'Iphigénie à Aulis d'Euripide et au Christ médiéval. Il n'a aucune relation avec le sacrifice abrahamique d'Isaac. Ce qui était la liberté d'Abraham cesse d'être même, pour la conscience juive, une chose possible.

Les juifs, cependant, n'orientent pas agressivement leur mystique sacrificielle vers l'extérieur comme cela arrive avec le christianisme. Celui-ci, en interprétant la mort sacrificielle du Christ comme la rédemption de l'humanité, crée la nécessité de rendre fertile cette mort sacrificielle pour tous les hommes. Par conséquent, il s'élève contre tous ceux qui méprisent le sang de Jésus en rapport à sa mort sacrificielle. Il choisit les juifs comme dénominateur commun de tous ces ennemis, qui continuent de crucifier le Christ, en conséquence son agressivité se dirige d'abord contre eux. Les juifs eux ne tournent pas leur agressivité contre l'adversaire, mais ils la tournent contre eux-mêmes.

Dans la légende citée, Isaac qui espère allégrement le couteau du père, interprète l'autodestruction comme un moyen de faire face à une menace en regard de laquelle on ne sait comment se comporter. Cette situation sacrificielle implique déjà cette conduite dans laquelle des communautés juives entières, face à l'éclatement du pogrome, commettent le suicide collectif se tuant mutuellement, y compris leurs fils. Mutuellement ils se comportent comme Abraham et Isaac.

Poliakov décrit cette situation de la manière suivante:

Spécialement le sacrifice des enfants qui furent tués par leurs propres parents, est comparé au sacrifice offert par Abraham; L'histoire du patriarche et de son fils se transforme, sous le nom de la Akeda (sacrifice d'Isaac), en symbole du martyr juif. Dans un des passages les plus tragiques de la chronique de Salomon-Bar-Siméon, on raconte comment Isaac le Pio de Worms, fut baptisé de force. Durant la nuit il conduit ses deux enfants à la synagogue, les égorge à l'autel, revient à la maison pour y mettre le feu, après il retourne à la synagogue, l'incendie et périt lui-même dans les flammes<sup>20</sup>.

Il s'agit d'une destruction intérieure qui constitue l'unique réponse à l'agressivité chrétienne dirigée vers l'extérieur. Le sacrifice même que le christianisme dirige agressivement contre les juifs; ces derniers, en l'intériorisant, le dirigent contre eux-mêmes. Il s'agit d'une destruction intérieure, qui paralyse et qui transforme un ghetto imposé de l'extérieur, en ghetto auto-imposé. Quand le christianisme est apporté de force en Amérique, il provoque chez la population aborigène une paralysie intérieure analogue.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, S. 82.

De cette façon, l'Iphigénie d'Euripide est christianisée et traduite en langage religieux médiéval. Il ne s'agit plus de l'Iphigénie qui au pays des Tauroi, sacrifie les grecs par haine de la Grèce. Il s'agit d'une Iphigénie transformée en Christ, au nom duquel on sacrifie les êtres humains supposément par amour, tandis que l'empire chrétien lutte pour un monde sans sacrifices humains. Les deux réalisent des sacrifices humains, mais dans des sens opposés. Cela explique pourquoi l'Iphigénie chrétienne n'a pas la moindre conscience du fait qu'elle réalise des sacrifices humains. Par conséquent, sa conscience ne réagit pas contre cela. Sa conscience la pousse à la réalisation de ces sacrifices humains. Ainsi le christianisme pour des raisons de conscience, ne peut renoncer au sacrifice humain. Alors il a vraiment créé un Christ-Iphigénie.

### **III. L'Iphigénie bourgeoise**

L'empire chrétien trouve la logique de sa domination dans l'expansion de la crucifixion des crucificateurs, à travers les croisades. A partir du XVI siècle apparaît progressivement une nouvelle logique, celle de la société bourgeoise. La bourgeoisie des XVI et XVII siècles vit et interprète cette logique comme l'expression de la loi de Dieu: "je mettrai mes lois dans leur cœur et je les inscrirai dans leurs pensées, et de leurs péchés et iniquités, je ne me souviendrai plus". Il s'agit de la loi du marché, qui du moins à partir de John Locke, est conçue à la fois comme la loi naturelle, donc comme la loi de Dieu. L'empire chrétien est maintenant bourgeois et devient garant de cette loi naturelle. La couverture chrétienne ne lui est plus indispensable et il peut donc se séculariser sur la base de cette loi naturelle.

#### **1. La sécularisation du ciel mythique du Moyen Age**

Les penseurs bourgeois de ce temps là disent que Dieu lui-même a inscrit cette loi dans le cœur de l'homme. La sécularisation bourgeoise du ciel mythique du Moyen Age par la philosophie des lumières continuera néanmoins ces mythes, mais en leur donnant une forme sécularisée et en les organisant autour de la loi naturelle. La sécularisation du monde mythique médiéval est telle, que ce monde perd son caractère religieux et paraît être le produit de la raison elle-même. Sous cette forme cependant, il se maintient et s'universalise au-delà des frontières de l'espace religieux chrétien. La colonisation portugaise et espagnole est chrétienne; l'anglaise et les autres ne le sont plus et n'ont pas besoin de

l'être. En donnant au monde mythique une forme séculière, et en le liant à la loi naturelle bourgeoise, la forme religieuse est de trop, bien qu'on puisse l'utiliser dans un but de justification.

A la place de Lucifer-Satan apparaît le chaos, et la loi naturelle, qui n'est autre que la loi du marché, lutte contre ce chaos. Le chaos a toutes les caractéristiques de ce Lucifer-Satan, et quelques autres en plus. La loi naturelle sauve du chaos, qui souvent continue de porter le nom de Lucifer. De nos jours, tous savent que Lucifer est le chaos et que le chaos s'appelle Lucifer. Ce que tout le monde ignore, c'est que Lucifer est un des noms les plus anciens de Jésus. Et on ne veut pas le savoir non plus, parce qu'on ne veut pas savoir que Jésus de Nazareth lui-même a été submergé par ce chaos. Ce Jésus que Friedrich Heer appelait le juif Jésus continue à vivre dans l'enfer, bien que cet enfer ait été sécularisé sous la forme de chaos.

La loi naturelle, loi du marché, maintient le chaos en échec. Partout où elle se voit menacée, elle voit la menace de ce chaos, et avec lui la menace de la "despotie". Le chaos conduit à la "despotie" qui n'est autre chose qu'un chaos ordonné. La "despotie" se présente comme la résistance aux lois du marché ou comme une tentative d'intervenir dans le domaine de ces lois. Aussi apparaît une nouvelle loi de Dieu, mais sécularisée, qui remplace la loi religieuse de l'empire chrétien médiéval. Maintenant, tous ceux qui ne vivent pas sous la loi du marché ou qui exercent une résistance contre elle, sont considérés comme ennemis de l'humanité - Locke dit surtout: ennemis de l'espèce humaine-, comme l'étaient au Moyen Age ceux qui méprisaient le sang du Christ. Tandis qu'au Moyen Age on crucifiait les hommes qui résistaient au pouvoir dominant, sous prétexte qu'ils étaient des crucificateurs; maintenant, on décrète la répression pour ceux qui veulent la despotie, l'esclavage pour ceux qui veulent nous rendre esclaves, la mort pour ceux qui veulent nous tuer. John Locke fut le premier à formuler ce renversement, et il est devenu le classique de cette sécularisation. Par la suite Saint Juste déclare: "aucune liberté pour les ennemis de la liberté", Popper dit: "aucune tolérance pour les intolérants". Et ce sont toujours ceux qui ne veulent pas vivre sous la loi du marché ou qui lui résistent, qui sont accusés de vouloir instaurer la despotie, de vouloir rendre esclaves, de vouloir tuer, d'être intolérants. Par conséquent, on conclut qu'il faut soumettre, précisément ceux-là, à la despotie, les rendre esclaves, leur enlever la liberté, les tuer. John Locke reconnaît trois pouvoirs légitimes: le pouvoir patriarcal dans la famille, le pouvoir politique dans l'Etat et le

pouvoir despotique face à tous ceux qui n'ont pas de propriété, spécialement les esclaves<sup>21</sup>.

La despotie c'est tout ce qui ne se soumet pas aux lois du marché, toutes les sociétés qui ne sont pas des républiques du marché. Le pouvoir despotique légitime est un pouvoir absolu et sans lois, nécessaire pour mettre en échec cette autre despotie. Pour John Locke et Adam Smith, pratiquement tous les pays du monde, à l'exception de l'Angleterre sont des pays despotiques. Les indiens d'Amérique du Nord, les africains de toute l'Afrique, toutes les sociétés asiatiques, sont des despoties illegitimes. Le pouvoir despotique des pays libres est un pouvoir légitime face à eux. Une contre-despotie qui détruira toutes les despoties<sup>22</sup>. Adam Smith ne doute aucunement que le pouvoir despotique exercé par la bourgeoisie, soit meme plus despotique que les despoties qu'elle veut surpasser. Cependant, étant la despotie de la liberté, c'est une despotie préférable. Par conséquent, il peut dire:

Pour peu que soit la protection que les lois dispensent aux esclaves contre la violence de leurs seigneurs, beaucoup plus facile doit être l'exécution de cette loi favorable là où le gouvernement se manie d'une façon monarchique que là où on s'approche plus à l'état républicain. Partout où s'est établie l'inhumaine loi de l'esclavage, le magistrat qui a charge de veiller à la protection des esclaves vient à se mêler d'une façon indirecte dans le maniement économique des fermes de leur seigneur; et dans un pays libre, où le maître est membre de l'assemblée, ou un des électeurs de ces dits membres, le magistrat n'ose protéger l'esclave qu'avec beaucoup de timidité et précaution, en déterminant ces respects qu'il est appelé à garder, que cette protection soit tiède et quelques fois négligée<sup>23</sup>.

Il donne un exemple impressionnant:

---

<sup>21</sup> Nous avons donc, que la nature confère *le premier de ces pouvoirs, le pouvoir parental*, au père et à la mère, au bénéfice de leurs fils, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de la majorité, de sorte que ces parents suppléent à leur manque d'habilité et d'intelligence pour disposer de leurs **droits**. (Ici, comme ailleurs, on doit garder présent que je me réfère *au droit que les hommes ont sur leur personne et sur leurs biens*). *D'un commun accord* on octroie le second pouvoir, *le pouvoir politique*, aux gouvernants, au bénéfice de leurs sujets, en vue de leur assurer la sécurité dans la

possession et la jouissance de leurs **propriétés**. En dernier lieu, le troisième pouvoir qui enlève la liberté concède le troisième, *le pouvoir despotique* est octroyé aux maîtres, pour leur propre bénéfice aux dépens de ceux qui sont privés de tout bien. "John Locke, Essai sur le gouvernement civil. Aguilar, Madrid, 1969, 173.

<sup>22</sup> Voir Gallardo, Helio, "La révolution française et la pensée politique", dans: Pasos (DEI), No 26, 1989.

<sup>23</sup> Smith, Adam, La richesse des nations. Editorial Bosch, Barcelona, 1983. reproduit par UACA, San José, Costa Rica, 1986. Tomo II, pags. 361-362



Vedio Pollion ayant ordonné, en présence d'Auguste, qu'on mit en pieces un de ses esclaves pour une faute légère qu'il avait commise, et qu'on le jeta dans un étang en pature aux poissons, cet empereur l'obligea, plein d'indignation, à émanciper immédiatement non seulement l'esclave en question, sinon tous ceux qui se trouvaient sous son pouvoir. Au temps de la République il n'y a jamais eu de magistrat avec assez d'autorité pour protéger un cerf contre les coleres de son Seigneur, et encore moins pour punir ce dernier pour de pareilles violences<sup>24</sup>.

On a besoin de l'argument du progres pour pouvoir présenter la société libre comme la meilleure. Smith est tellement sur des avantages de ce progres, qu'il ne s'inquiete meme pas du fait, souligné, d'ailleurs par lui-meme, que la contre-despotie des pays libres soit plus despotique que la despotie qu'on essaie de dépasser. Dans la perspective de ce progres, il n'y aura plus aucun despotisme.

La loi absolue du marché par sa confrontation au chaos, pour autant, conduit à l'idée d'harmonie, et par elle au progres. Les idées d'harmonie du marché et du progres sécularisent le ciel du Moyen Age. Elles deviennent le contrepoids des sacrifices humains, que le pouvoir despotique de la loi naturelle du marché exige pour pouvoir supprimer le chaos.

Adam Smith nous introduit dans ce circuit:

Dans une societe civile, seulement parmi les gens de la classe inférieure du peuple la rareté d'aliments peut mettre une limite à la multiplication de l'espece humaine, et cela ne peut se verifier autrement qu'en detruisant cette rareté une grande partie des fils que produisent leurs mariages féconds...C'est ainsi comment la rareté des hommes, comme pour les marchandises, regularise la production de l'espece humaine: elle l'avive quand elle va lentement et la contient quand elle s'avive trop. Cette meme demande d'hommes, ou sollicitude et recherche de mains travailleuses pour le travail, c'est elle qui regularise l'état de propagation, dans l'ordre civil, dans tous les pays du monde: en Amérique Septentrionale, en Europe et en Chine<sup>25</sup>.

Il décrit les sacrifices humains que la société bourgeoise doit réaliser pour détruire cette despotie, que la société bourgeoise considere comme une tyrannie qui réalise des sacrifices humains. Ses propres

---

<sup>24</sup> Ibid., pag. 362.

<sup>25</sup> Ibid., Tome I, pag. 124. (Livre I, chap. VIII: des salaires du travail. Section II: pags. 118-133).

sacrifices elle les voit comme des antisacrifices, c'est à dire, comme des sacrifices qui assurent que finalement il n'y aura plus de sacrifices. Il s'agit à la fois de sacrifices qui assurent le progres et qui se justifient par lui. Hayek expose ouvertement cette justification du sacrifice:

Une société libre requiert certaines morales qui en dernière instance se réduisent au maintien des vies: non pas au maintien de toutes les vies, car il pourrait être nécessaire de sacrifier des vies individuelles pour préserver un nombre plus grand d'autres vies. Pour autant, les uniques règles morales sont celles qui conduisent au 'calcul de vies': la propriété et le contrat<sup>26</sup>.

Cette pensée sacrificielle est très courante dans la société bourgeoise. Nietzsche lui-même l'expose:

L'essence de ce qui est vraiment morale consistera t-elle pour nous à considérer les conséquences prochaines et immédiates que peuvent avoir nos actes sur les autres hommes et décider notre conduite à partir de ces conséquences?  
...C'est une morale étroite et bourgeoise; mais encore c'est une morale. Il m'apparaît que regarder au delà de ces conséquences immédiates pour le prochain répondrait à une idée supérieure et plus efficace, afin d'encourager des projets de plus grande envergure, au risque de faire souffrir les autres, par exemple...En admettant que nous ayons face à nous-mêmes l'esprit de sacrifice, quelle raison doit nous empêcher de sacrifier le prochain avec nous-mêmes, comme l'ont fait jusqu'à maintenant les Etats et les monarques, en sacrifiant le citoyen 'dans l'intérêt général' comme on a l'habitude de le dire? Nous aussi avons des intérêts généraux, et peut-être ce sont les intérêts les plus généraux. Pourquoi on ne devrait pas avoir le droit de sacrifier quelques individus de la génération présente au bénéfice des générations futures, si leurs peines, leurs inquiétudes, leurs désespérations leurs vacillations et leurs erreurs s'avèrent nécessaires afin qu'un nouveau soc ouvre des sillons dans le sol et le rend fécond pour tous?...avec le sacrifice- dans lequel tous nous nous incluons, nous autant que le prochain- nous fortifierions et élèverions le sentiment du pouvoir humain, même en supposant que nous n'obtenions que cela. Ce serait déjà une augmentation positive du bonheur<sup>27</sup>.

---

<sup>26</sup> El Mercurio, 19-4-81, Santiago de Chile. Entrevue. Hayek concède cette entrevue à l'occasion de sa visite au Chili pour participer à un congrès de la société du Mont Pellerin.

<sup>27</sup> Nietzsche, Friedrich, œuvres complètes. Visión Libros, Teorema, Barcelona, 1985, Tome II, pages 712-713. Nietzsche ne critique pas ce progres, que précisément il aurait du critiquer. Le progres, comme le conçoivent Locke et Smith, est soutenu aussi par Nietzsche. Ce qu'il critique, c'est exclusivement l'orientation du progres en référence à l'universalisme éthique.

L'image du progrès sous-jacente, John Locke déjà la décrit. Il dit au sujet des réalisations du progrès technique et économique:

Je suis d'accord que l'observation de ces oeuvres nous donne l'occasion d'admirer, de révéler et glorifier leur Auteur: et, dirigées adéquatement, elles pourraient être d'un plus grand bénéfice à l'humanité que les monuments de charité exemplaire qui avec tant d'efforts ont été élevés par les fondateurs d'hospitaux et d'asiles. Celui qui inventa la première fois l'imprimerie, celui qui découvrit la boussole ou celui qui rendit publique la vertu et l'usage correct de la quinine, fit plus pour la propagation de la connaissance, pour l'offre et la croissance de biens d'usage et sauva plus de gens de la tombe, que ceux qui construisirent des collèges, des maisons de travail ou des hospitaux<sup>28</sup>.

De cette façon, le sacrifice humain réalisé par la société bourgeoise reçoit deux justifications. D'un côté, il s'agit d'un antisacrifice, au travers duquel le sacrifice que produit le despotisme devient fertile pour la société bourgeoise. D'un autre côté, il s'agit de sacrifices nécessaires pour rendre possible un progrès, dont la conséquence sera que la vie humaine soit toujours plus respectée. Tous ces sacrifices sont présentés comme des sacrifices au moyen desquels surgira une société sans sacrifices. Pour cette raison, Hayek peut dire que la société bourgeoise exige quelques "pouvoirs absolus qui devraient être utilisés précisément, pour éviter et limiter tout pouvoir absolu à l'avenir" <sup>29</sup>.

Cela conduit au circuit sacrificiel sous sa forme bourgeoise. La société bourgeoise obéit à un sacrifice originel réalisé par toutes les despoties de l'histoire, considérant toutes les sociétés non bourgeoises comme des despoties. Il s'agit d'un sacrifice originel, qui n'est pas réalisé par la société bourgeoise, mais par les sociétés contre lesquelles celle-ci lutte et lesquelles elle considère comme des despoties. Cela fait suite au mythe médiéval d'un sacrifice originel de la crucifixion de Jésus, qui est un sacrifice chrétien, mais qui n'a pas été réalisé par les chrétiens, mais par ceux qui refusent le Christ. La société bourgeoise s'offre comme la société qui potentiellement, au moyen du marché, est une société sans sacrifices. Tous les sacrifices de l'histoire ont été réalisés pour recevoir leur signification dans la société bourgeoise. Quand il y a menace de retour de la despotie, la société bourgeoise devient despotique, sous la forme d'un pouvoir despotique qui lutte de façon despotique contre la

---

<sup>28</sup> John Locke, *An Essay concerning Human Understanding*. 2 volumes, Dover, New York, 1959, tomo II, pag. 352. Traduction de l'auteur.

<sup>29</sup> Entrevue citée.

despotie. Apres sa victoire definitive il n'y aura plus aucune despotie. Par consequent, elle realise des sacrifices qui sont necessaires pour que finalement il n'y ait plus de sacrifices. Il s'agit de sacrifices qui, en derniere instance, derivent du fait qu'il y a eu despotie, et qu'existe encore la menace de la despotie.

Par consequent, si la societe bourgeoise effectue une critique des violations des droits humains, elle le fait toujours contre ces pretendues despoties, pour prouver que ses propres violations des droits humains sont necessaires comme consequence de sa lutte contre les violations commises par les autres. A partir de cette perspective, les violations bourgeoises des droits humains perdent toute importance, et la societe bourgeoise devient une societe sans aucune conscience morale face a ses propres violations de ces droits.

Ce circuit sacrificiel correspond a celui du Moyen Age, n'etant au fait, que sa secularisation. Au Moyen Age, l'inversion du sacrifice apparait a partir de l'image du Christ de la theologie orthodoxe chretienne. Dans la societe bourgeoise ce circuit est secularise, et entre en vigueur sous cette forme secularisee. Il n'y a aucun doute que ce meme circuit sacrificiel soit meme sous-jacent au socialisme staliniste. A la difference qu'on ne realise pas l'inversion a partir de la propriete privee comme loi naturelle du marche, mais a partir de la propriete etatique et de la planification. Dans ce cas, la societe future promise sans sacrifices humains, n'est plus l'harmonie du marche, mais le communisme. Le stalinisme apparait comme l'application a la societe socialiste des schemas etablis par John Locke et Adam Smith. Dans les discours d'accusation de A. J. Vishinski, lors des jugements a Moscou au cours des annees trente, on peut retracer tout ce circuit sacrificiel. Le sacrifice original dans lequel sont concentres tous les sacrifices de l'histoire mondiale, est le sacrifice de Kirov, le secretaire general du parti communiste de Leningrad, qui est mort en 1934, a la suite d'un attentat (qui fut probablement organise par Staline lui-meme). Ceux qu'accusent Vishinski, sont appeles chiens enragés et betes, noms que John Locke utilisait deja pour de tels ennemis, et que l'actuel President de EE.UU., Bush, utilisait aussi pour Kadafi, quand il preparait ideologiquement l'attaque aerien de EE.UU. sur la Lybie. Aujourd'hui, on ajoute de nouvelles appellations, comme le mot "cancer". John Locke ne le connaissait pas encore, Vishinski non plus. Cependant, au Moyen Age l'inquisition l'utilisait deja pour se referer aux heretiques, les appelant "pestes". Deja bien avant, Ciceron utilisait le mot "ordure" pour les rebelles de Catalina. Au cours des annees vingt, le mot ordure est utilise a nouveau en Union Sovietique pour designer les ennemis. A Costa Rica

même, on utilisait le terme "ordure" dans la campagne contre le narcotraffique: "les narcotrafiquants sont une ordure humaine, Dénoncez-les!". De l'ordure de Cicéron, la "peste" du Moyen Age, les "betes sauvages" et les "chiens enragés" de Locke, les "laquais de capitalisme monopolitique" de Stalin, les "parasites" du nazisme, jusqu'au "cancer" des dictatures de sécurité nationale et du gouvernement de EE.UU., apparait l'éventail des termes qui se réfèrent aux ennemis de la république romaine, aux sacrificateurs du Christ, et aux ennemis de l'humanité dans la société moderne occidentale. Le Stalinisme légitime le travail forcé dans les camps de concentration, avec les memes arguments utilisés par John Locke pour légitimer le travail forcé au moyen de l'esclavage; et ce meme Stalinisme, interpretera l'abolition de ce travail forcé avec les memes arguments utilisés par Adam Smith ou Tocqueville en regard de l'abolition de l'esclavage à leur époque. Dans ces discours, il n'existe aucune difference essentielle<sup>30</sup>.

Une fois fermé ce circuit sacrificiel il n'y a rien qui ne soit illicite. N'importe quel sacrifice humain, n'importe quelle violation des droits humains se justifie, et aucune conscience morale du monde peut légitimement intervenir. Qu'apparaisse alors une conscience de la faute, celle-ci se transforme en un objet de psychiatrie et n'est alors plus reliée à la nature réelle de cette faute.

Le sacrifice humain se transforme meme en obligation morale. Ceci se produit de nos jours par le recouvrement de la dette extérieure du Tiers Monde, véritable génocide qui exige toujours plus de sacrifices humains et qui détruit plus encore la nature. Si aujourd'hui on argumente dans les pays accrédeurs contre ce génocide, on fait face journalierement à cette question effrayante: Est-ce moralement licite de suspendre ce génocide? La question n'est pas: ce génocide est-il licite? La question est: Est-ce licite de ne pas recouvrer ces dettes et Doit-on intervenir pour l'arreter? Ne devons-nous pas assurer la morale du remboursement? Qu'arriverait-il si tout à coup on ne devait plus payer les dettes? Ne devons nous pas nous préoccuper de l'ordre international? Que deviendrait la morale si on ne pouvait effectuer des génocides de ce genre?

Derriere ces questions superbes se trouve la misérable conscience des accrédeurs, qui savent tres bien que ces dettes sont le résultat

---

<sup>30</sup> Dans les discours de Vishinski, n'apparaissent ni Hegel ni Marx, mais seulement la tradition libérale, en remplaçant la propriété privée par la propriété étatique. Vishinski ne dit aucun mot qui pourrait rappeler Hegel. Mais il dit beaucoup de peroles qui rappellent John Locke et Adam Smith. Pirker, Theo, Die Moskauer Schauprozesse 1936-1938. dtv, Munchen, 1963.

d'une fraude gigantesque. Mais cette conscience ne parle pas. La conscience de l'Occident parle seulement quand on demande d'arrêter le génocide. Elle déclare cela impossible pour des motifs de conscience. On commet le génocide justement parce qu'on a une conscience morale. Nous avons une morale qui exige des sacrifices humains, et l'Occident n'a pas l'intention de violer cette morale qui est sienne. Il commet des génocides pour des raisons morales, il y est contraint par devoir. Est-ce moralement licite de ne pas commettre de génocide? c'est la question de l'Occident. La morale de l'Occident exige plus de sacrifices humains que n'importe quelle société antérieure. Pour l'Occident la foi d'Abraham est insupportable. Est-ce licite qu'Abraham refuse de sacrifier Isaac quand l'ange lui parle? Ne serait-ce pas la voix du diable? La voix de sa foi qui lui fait repousser le sacrifice, ce ne serait pas pas la voix d'une conscience mal-orientée? Ne serait ce pas la voix de l'utopie? C'est ainsi que pense l'Occident

Ceux qui imposent cette morale de l'Occident se sentent comme de vrais Agamemnon, des héros tragiques choisis par le destin pour imposer la loi, sans avoir à se préoccuper des conséquences. Ils peuvent admirer la morale de ceux qui sont capables de réaliser le génocide, sans que leur tremble la main. et en vérité, ne se sacrifient-ils pas eux-mêmes en accomplissant le devoir tragique de sacrifier d'autres? N'est-ce pas vrai qu'Agamemnon est celui qui se sacrifie quand il sacrifie sa fille chérie? Ne serait-il pas préférable de parler du sacrifice d'Agamemnon au lieu du sacrifice d'Iphigénie? Celui qui perd sa fille, la plus chérie, Ne réalise t-il pas le sacrifice de renoncer à elle quand il la tue? Ne sera t-il pas ce sacrifice d'Agamemnon, un sacrifice beaucoup plus grand que celui réalisé par Iphigénie? L'Iphigénie de Goethe dit de la déesse Diane: "Elle a choisi mon asile; elle me garde ici peut-être pour que je sois la consolation dans la vieillesse, d'un père suffisamment châtié, par l'apparence des choses"<sup>32</sup>. Iphigénie s'offre pour consoler son père, du sacrifice réalisé en la sacrifiant elle-même.

Nos banques, Ne réalisent-elles pas elles aussi ce sacrifice tragique quand, recouvrant la dette extérieure du Tiers Monde, elles acceptent d'être accusées à cause de l'incompréhension de la nécessité morale qui les oblige à commettre ce génocide? Ce sont elles, en fait, qui vivent le drame tragique de l'âme, non pas ceux qui doivent mourir. Le bourreau qui sacrifie est en réalité le sacrifié. Il se sacrifie lui-même en sacrifiant les autres.

---

<sup>32</sup> "Iphigénie à Tauride". Goethe, *Festio selecto Argonauta*, Buenos Aires, pag. 249 (Primer acto, 3a. escena)

Quand sonnent les trompettes terribles du Messie de Handel, et quand le chœur triomphalement chante: "Les païens tremblent...", nous devrions trembler pour le sort des païens. Après la première représentation de cet opéra à Londres, les troupes britanniques partirent pour conquérir l'Inde, où les païens tremblaient de loin. Le Messie est venu pour mettre sa botte sur l'Inde. Jésus aussi était en Inde, cependant, il n'était pas au côté de ce Messie qui avait mis les bottes sur lui aussi. Tous les pays qui se sont retrouvés à un moment donné sous cette botte doivent, de nos jours, payer une prétendue aide au développement, l'aide venue de ces pays, qui jadis les coloniserent bien avant cette question de dette extérieure. Pour rembourser cette prétendue aide, ils doivent arrêter et même reculer dans leur développement, déjà précaire. Le pillage les a endettés, et au nom du paiement de cette dette, ils tombent à nouveau sous le coup du pillage. Mais pour l'Occident il s'agit dans tous les cas de l'obéissance morale à une quelconque loi. C'est accompagné des trompettes du Messie, que les puissances occidentales ont perpétré ce pillage...et le chœur se remet à chanter: "Les païens tremblent". Ne devrait-on pas enfin courir à leur aide?

## **2. La crise de légitimité**

L'Occident, comme Agamemnon après le sacrifice de sa fille, doit continuer d'assassiner pour ne pas être un assassin. Il est. Pour ne pas être un assassin, Agamemnon devait conquérir Troie, sinon, le sacrifice d'Iphigénie ne serait aucun sacrifice mais un assassinat. Le ciel de Grèce se serait alors écroulé sur lui. Il devait assassiner pour ne pas être un assassin. L'Occident a détruit des continents, des cultures et des peuples entiers. Il a réalisé des sacrifices humains gigantesques qui, dans sa vision, étaient des sacrifices nécessaires pour détruire la despotie et pour apporter, au moyen du marché, la liberté.

Tous ces sacrifices énormes sont des sacrifices dans la mesure où le marché tel que le prétend l'Occident devient le moyen de soumettre la despotie sous toutes ses formes. Uniquement de cette façon l'Occident peut soutenir, en donnant l'impression d'avoir raison, qu'il s'agit bien de sacrifices humains, de violations de droits humains nécessaires pour dépasser les sacrifices humains et les violations de droits humains des despoties contre lesquelles il prétend lutter. Dans ce cas il s'agit de sacrifices sur l'autel de l'humanité, qui sont en réalité, des antisacrifices qui conduisent à un futur humain où il n'existera plus aucun sacrifice.

L'Occident cependant doit continuer à sacrifier afin que survienne ce futur, qui tarde à venir. En ne continuant pas, tous les sacrifices antérieurs commis au nom d'une société sans sacrifices, ne seraient plus des holocaustes réalisés sur l'autel de l'humanité, mais sur l'autel de la deshumanisation. Et ils ne seraient plus des sacrifices, mais des assassinats et des crimes. Par conséquent l'Occident doit poursuivre son tragique destin, pour ne pas être un criminel. Il doit assassiner pour ne pas être assassin. S'il ne le faisait pas le ciel même de l'Occident s'écroulerait sur lui.

Si la loi naturelle du marché, au nom de laquelle on a fait tout cela, était elle-même la despotie des sacrifices humains et des violations des droits humains, alors la colonisation du monde n'aurait pas été un acte de civilisation ni la "charge de l'homme blanc", mais une guerre d'agression contre des continents entiers. Non pas une guerre défensive, mais bien une guerre d'agression qui a piétiné toute l'humanité. Dans ce cas, la transformation de l'Afrique en un terrain de chasse d'esclaves et de l'Amérique en un habitat d'esclaves, ne serait simplement qu'un énorme crime. Alors, l'Occident ferait face aux décombres de ce qu'il croit être sa culture. L'Occident réalise des sacrifices, et continue de les réaliser et doit poursuivre afin que les sacrifices passés maintiennent leur sens. Cela conduit à une expansion frénétique du marché comme une prétendue sphère de l'humanité. Plus le marché viole les droits humains, plus il faut développer ce marché afin que les violations des droits humains, continuent d'apparaître comme des pas nécessaires sur le chemin vers l'humanisation au moyen du marché.

Répandre le marché signifie aussi, accuser tous les pays qui ne se soumettent pas à cette frénésie du marché de constantes violations des droits humains, de sorte que les propres violations occidentales de ces droits humains soient acceptées comme conditions indispensables pour ne pas tomber sous la despotie de ces pays. Les pays socialistes doivent apparaître comme des despoties, afin que les propres violations occidentales des droits humains apparaissent comme des pas pour empêcher de telles despoties et, par conséquent, comme des sacrifices sur l'autel de l'humanisation. La justification de ces sacrifices réside dans cette thèse utopique que l'expansion du marché coïncide avec l'expansion de la sphère d'humanisation.

Tout ce circuit sacrificiel, et par conséquent la légitimité bourgeoise, s'écroule s'il faut arrêter cette expansion du marché, sous prétexte que sa logique conduit à la destruction de l'homme et de la nature. Un effondrement de la sorte exigerait la reconstruction de la



société. Il ne s'agirait pas d'une adaptation pragmatique, mais, effectivement de la desoccidentalisation de la société.

Nous connaissons des crises de légitimité de ce type. En 1975, l'armée étatsunienne au Vietnam s'écroula dans l'espace de quelques jours bien que militairement elle aurait pu continuer de combattre. Cette déroute n'était pas seulement le résultat de la défaite militaire, mais d'une crise de légitimité. La guerre des EE.UU. avait été considérée comme une guerre juste, et les soldats étatsuniens au Vietnam comme les défenseurs; les vietnamiens, qui défendaient leur propre pays, comme des agresseurs. Idéologiquement parlant, la guerre du Vietnam fut considérée de la même façon que toutes les guerres coloniales antérieures, c'est à dire, comme des guerres justes du pouvoir colonial contre les peuples colonisés, qu'on considérait comme des agresseurs. Par conséquent, la guerre du Vietnam était vue comme une partie du circuit sacrificiel de la société bourgeoise.

Quand on perdit la guerre, on perdit cette justification aussi. Ce qui avant apparaissait comme des sacrifices humains nécessaires pour empêcher la despotie et pour faire avancer la sphere de l'utopie humaine du marché s'est transformé en sacrifice sans sens et par conséquent, en crime. Cela conduisit à une crise de légitimité aux EE.UU. même, qu'on appela le "syndrome du Vietnam". Aux EE.UU. on lutta contre ce syndrome avec une forte agressivité, lutte qui effectivement réussit à empêcher une confrontation avec ce passé. Au Vietnam Sud, par contre, on ne put empêcher cette crise de légitimité.

En 1979 le Nicaragua a connu un phénomène semblable. Le 19 juillet l'appareil militaire de Somoza s'écroula en un seul jour, bien que militairement il aurait pu continuer à tenir. Cet effondrement eut pour cause une crise de légitimité. Somoza, qui jusque là était considéré comme le gardien de la liberté, appuyé par EE.UU, se transforma en un coupable criminel.

Quelque chose de semblable se produisit en Allemagne en 1945, avec l'écroulement de l'empire nazi. Le système s'est écroulé en peu de jours bien qu'il ait été appuyé jusqu'à la fin par la grande majorité du peuple allemand. A nouveau se produisit une crise de légitimité telle, que ces mêmes allemands ne pouvaient plus comprendre pourquoi ils avaient appuyé un système de ce genre. Tout ce qui avant la fin de la guerre était qualifié de sacrifice humain nécessaire, apparut alors comme des assassinats et des crimes.

D'une façon beaucoup plus dramatique, apparait aujourd'hui une crise de légitimité en Union Soviétique et dans les autres pays socialistes. C'est ce qui probablement attend l'Occident bourgeois quand surgira

dans la lumière sa propre crise de légitimité, qu'il arrive encore aujourd'hui à refouler. Il s'agira de la crise d'un circuit sacrificiel, comme l'a connue la société stalinienne. Il s'agit d'un circuit sacrificiel complètement occidental qui a son centre dans la propriété étatique et la planification économique, contrairement au circuit bourgeois qui se base sur la propriété privée et l'économie du marché. Si nous faisons fit de cette différence, ces circuits sacrificiels apparaissent identiques. A la place des sacrifices humains des despotes de l'imagination bourgeoise, on trouve ici le même genre de sacrifices humains du système capitalisme, système que le socialisme prétend dépasser en introduisant la planification économique comme sphère de l'humanisation, et qui de façon utopique promet aussi une société sans sacrifices qu'ils appellent "communisme". Les violations des droits humains dans le socialisme, apparaissent aussi comme sacrifices nécessaires sans lesquels on ne peut garantir ce futur utopique. Une fois entré dans ce circuit sacrificiel, il faut assassiner pour ne pas être un assassin.

Quand la planification, telle que réalisée en US, se fut avérée inefficace, ce circuit sacrificiel entra en crise: le futur glorieux qu'il prétendait assurer s'est estompé et les sacrifices réalisés ne sont plus apparus comme des sacrifices mais comme des crimes odieux. Ce qui avant, dans la vision stalinienne, était des sacrifices nécessaires sur l'autel d'un futur encore plus humain, maintenant devient des crimes. Alors on commence à parler des crimes de Staline. Une fois la légitimité en crise, on ne peut plus récupérer le sens du circuit sacrificiel, à moins d'une réaction agressive qui fasse échec à cette crise comme dans le cas des EE.UU. en réponse au syndrome du Vietnam. On doute que l'Union Soviétique ait le potentiel de pouvoir nécessaire pour opposer cette réaction; de plus, elle a conservé un degré d'humanité, qui empêche d'opter pour cette solution. En conséquence, il ne reste qu'à construire une nouvelle société qui reposera sur une autre légitimité. De cette façon uniquement on peut éviter une crise définitive de la légitimité.

En analysant le cas de l'Union Soviétique, on peut prévoir ce qui attend la société bourgeoise le jour où on devra faire le jugement de l'économie du marché. Pourtant ce jugement de l'économie du marché devient, aujourd'hui, une nécessité. Ils sont faux les hymnes, chantés partout aujourd'hui, à l'efficacité du marché. Ceux qui chantent ces hymnes le savent, pour cela ils chantent toujours plus fort. Ils occultent et retardent la crise menaçante de légitimité du marché. On réalise une politique déchainée d'expansion du marché, pour occulter le fait que cette politique conduit à la destruction de l'homme et de la nature. Pour

rendre opaque cette conscience, on réalise la politique du marché total; on assassine pour ne pas être un assassin.

Aucune décade à partir des années quarante de ce siècle, a été aussi destructive que les années quatre-vingt. A la fin des années soixante-dix, a surgi progressivement une conscience de la nécessaire adaptation du système économique à la nécessité d'assurer la vie des hommes et de la nature. Des "limites de la croissance" du Club de Rome, il était clair que seulement un équilibre raisonnable entre marché et planification, orienté par ces buts, pouvait solutionner le problème.

Le besoin d'un tel équilibre montre que ce n'est pas seulement la société socialiste, unilatéralement orientée par la planification, qui connaît une crise de légitimité, mais également la société bourgeoise, unilatéralement orientée par des critères mercantiles. Les pays socialistes tenterent d'abord de trouver une solution à cette crise en établissant une nouvelle relation entre marché et planification, et firent la restructuration de toutes leurs formes de vie. Les pays capitalistes, par contre, se lancent dans une course mortelle: aux problèmes du marché ils répondent par plus de marché encore, ils répondent par le marché total. quand les pays socialistes commencerent à chercher des solutions rationnelles, les pays capitalistes devinrent irrationnels et entrèrent dans une idéologie pure du système mercantile. De cette façon, ils rendirent moins visible la crise de légitimité qui était sur le point de surgir, et l'étoufferent par une destruction illimitée de l'homme et de la nature. Par cette politique du marché total, qu'impulsa le gouvernement de Reagan, les années quatre-vingt de ce siècle se transformerent en une décade de génocide pour le Tiers Monde, par la politique de recouvrement de la dette extérieure, et en un holocauste de la nature.

Ce qui manque c'est un équilibre entre marché et planification, équilibre qui canaliserait le marché de façon telle qu'il assurerait la vie de tous les hommes et de la nature. Cela implique la dissolution de l'utopie mercantile du marché en tant que sphere d'humanisation, utopie qui prétend réaliser automatiquement la logique du marché. Il s'agit simplement de l'autre face d'une politique que le communisme dans les pays socialistes croyait pouvoir réaliser automatiquement, en tant que sphere d'humanisation au moyen de la logique de la planification. Cette crise générale de légitimité est précisément le résultat de la prise de conscience que ni le plan, ni la planification et ni la logique mercantile constituent un automatisme humanisante en soi. Seule l'acceptation de cette crise permet de travailler à l'émergence d'une nouvelle société. L'Occident bourgeois, cependant, ne montre pas la moindre disposition à

ce revirement. Par sa politique du marché total, il se transforme en "wild west" du monde d'aujourd'hui.

Dans une telle crise de légitimité, les sacrifices humains, qui sont considérés comme un pas nécessaire vers la réalisation de l'utopie du marché, se transforment en crimes. Les sacrifiés occultés par la conscience de pureté que l'Occident a de lui-même, se transforment en euménides et se retournent contre lui. Au lieu de recouvrer les dettes du Tiers Monde, l'Occident, dans ce cas, se retrouve face à sa propre faute, face à sa propre dette qu'il ne pourra jamais payer, face à cette faute d'avoir détruit cruellement et brutalement tout un monde dans un processus qui a duré des siècles. Cependant, sans cette confession de faute, l'Occident ne peut changer et ne peut développer une relation rationnelle avec le marché lui-même.

Au lieu d'accepter cette faute, l'Occident réprime la conscience croissante de culpabilité par la politique agressive du marché total. L'utopie du marché de la bourgeoisie fleurit, alors que le marché réalise son oeuvre de destruction. Une façon de détourner cette conscience de culpabilité n'est-ce pas l'insistance sur le problème de l'avortement? Dans ce cas on parle d'holocauste, alors que l'holocauste réel se réalise avec les populations du Tiers Monde et avec la nature.

L'Occident bourgeois est entré dans une course à mort contre sa propre faute. Il assassine pour ne pas être un assassin. Il veut poursuivre ce chemin jusqu'à l'amertume finale. Aucun discours secret de Kroutchev n'est entendu. Aucun Gorbatchev n'ose apparaître. Il se peut que la faute soit déjà trop grande pour être confessée. L'Occident est incapable de confesser sa faute. Est aussi incapable de le faire que l'Eglise catholique elle-même, qui de tout temps a exigé que tout le monde confesse ses fautes, qui elle-même n'a jamais considéré l'Inquisition et le supplice par le feu des sorcières comme une faute mais comme une erreur. Ce qui a été un crime, s'est transformé en erreur. Ce fut une erreur la transformation de l'Afrique en terrain de chasse d'esclaves? Ce fut une erreur la colonisation de l'Inde? Ce fut une erreur l'empire d'esclaves, chrétien d'abord, et libéral après, en Amérique et qui a duré des siècles? Quand Hochhuth a écrit *Le vicaire*, la réponse consista en une propagande de "propreté" qui déboucha postérieurement sur une continuation agressive de ce qui se faisait. Dans cet ordre d'idée, l'Union Soviétique apparaît donc comme une exception unique.

En Amérique Centrale, la T.V présente une propagande touristique venue de New Orleans (E.E.U.U.): "Découvrez New Orléans avec Lacsa", invitant en ces termes à visiter un luxueux restaurant:

En suivant les traces du passé, c'est une obligation de visiter les

vieilles plantations de coton. Une des plus fameuses est Houmes House, à Burnside, qui est à une heure de New Orléans. Si vous allez à cette place, ne manquez pas de manger dans un des meilleurs restaurants de la région, The Cabin. Celui-ci est situé dans ce qui fut il y a plusieurs années une cabane d'esclaves. La nourriture est délicieuse et quand c'est la saison il offre de la viande de lézard. Aimerez-vous y goûter?<sup>33</sup>

Sans aucun doute, dans ce "chic" restaurant servent des hommes noirs, fils de ceux qui furent les esclaves de cette place. Ainsi, on répare la faute. Allons nous ouvrir aussi un restaurant dans une des baraques de Bergen-Belsen, en offrant du sanglier au palais? Feron-nous de meme à Workuta?

Le probleme c'est que les sacrifices ne doivent pas se transformer en crimes. La solution c'est alors de continuer à détruire, s'il le faut, le monde entier. Maintenant l'Occident bourgeois pousse le cri d'Iphigénie, qui est le cri de tous les sacrifiés, dans la mesure où ils peuvent être maintenus en échec et leur mort utilisée par les bourreaux sacrificateurs: "Tuez-moi, donc; dévastez Troie... qu'esclaves soient les uns et libres les autres".

### **3. Sacrifice humain et rentabilité en Occident moderne**

L'Occident moderne a sa propre façon de traiter ces sacrifices que lui-meme provoque et réalise. La maniere de les justifier, c'est de dénoncer les sacrifices humains des autres. Il y a plusieurs textes qui permettent de comprendre ce procédé. Tous ces textes s'accordent pour fonder la légitimité de ces sacrifices sur l'efficacité de leurs résultats. Certainement on occulte ces sacrifices le plus qu'on peut. Mais, dénoncer les sacrifices des autres ne suffit pas, il faut justifier cette dénonciation. On ne cherchera jamais cette justification dans le principe qu'il ne doit pas y avoir de sacrifices humains. La critique de l'Occident moderne n'exigera jamais cela. Mais, il dénonce les sacrifices humains des autres, en leur reprochant de ne pas être efficaces et de ne pas conduire à la modernisation adéquate. De cette maniere, l'Occident moderne se présente comme l'unique société qui réalise des sacrifices humains justifiés. Par conséquent, il peut condamner les sacrifices de tous les autres, sans se questionner lui-meme.

Je veux montrer ce procédé à travers une breve analyse de quelques affirmations, que fait Marshall Berman dans son livre sur la modernité: *Tout ce qui est solide s'évanouit dans l'air. L'expérience de la*

---

<sup>33</sup> Voir La Nación, San José, 8.12.87.

*modernité* <sup>34</sup>. L'auteur fait référence aux sacrifices humains que coulerent les différents essais de modernisation, premierement celui de Russie, ensuite celui de l'Union Soviétique.

La première de ces tentatives fut réalisée par le tsar Pierre I, Le Grand (1682-1725), Berman fait référence ici à la fondation violente de Saint Petersburg en 1703, et aux multiples vies humaines ensevelies dans cette construction

*Aucun gouvernant de l'Occident avait du pouvoir pour construire à une si grande échelle. À la fin d'une décade il y avait 35.000 édifices au milieu des marécages; à la fin de deux décades il y avait autour de 100.000 personnes et Saint Petersburg s'était converti, pratiquement de la nuit au matin, en une des grandes métropoles de l'Europe... Finalement en une société de serfs, où la grande majorité des personnes étaient la propriété de grands propriétaires nobles ou de l'Etat, Pedro avait le pouvoir absolu sur une force de travail pratiquement infinie. Il obligea ces captifs à travailler sans répit pour ouvrir un passage à travers la végétation, assécher les marécages, draguer le fleuve, creuser des canaux, lever des digues et des barrages en terre, enterrer des pieux dans le sol mou et construire la ville à une vitesse vertigineuse. Les sacrifices humains furent immenses: en trois ans, la nouvelle ville avait dévoré une armée de quelques 150.000 travailleurs- démolis physiquement ou morts- et l'Etat du se livrer constamment, à l'intérieur de Russie, à la recherche d'un plus grand nombre d'hommes. Par sa détermination et puissance à détruire massivement ses sujets au nom de la construction, Pedro était plus pres des despotes orientaux de l'Antiquité - Par exemple les pharaons avec leurs pyramides que des autres monarques absolus de l'Occident. Les terrifiants couts humains de Saint Petersburg, les os des morts entremelés dans ses monuments les plus grandioses, occupèrent immédiatement une place centrale dans le folklore et la mythologie de la ville, y compris par ceux qui le plus l'aimaient*<sup>35</sup>.

Berman compare les autres monarques absolus de l'Occident à la monarchie tsariste. A celle-ci, il impute un "pouvoir absolu sur une force de travail partiquement infinie", tandis qu'il affirme qu'"aucun gouvernant d'Occident avait le pouvoir pour construire à une si grande échelle". La monarchie tsariste produisait "des sacrifices humains...immenses", avec le résultat que "l'Etat du se livrer constamment, à l'intérieur de la Russie, à la recherche d'un plus grand nombre d'hommes", qui seraient aussi sacrifiés. Par conséquent, pour Berman, la monarchie tsariste, par les "terrifiants couts humains" qu'elle provoqua, constitue un monde despotique complètement différent des

---

<sup>34</sup> ]]: Todo lo sólido se desvanece en el aire. La experiencia de la modernidad. Siglo XXI, México, 1989. (All that is solid melts into air. The experience of modernity. New York, 1982).

<sup>35</sup> Berman op. cit., pags. 179s (Les passages en italique sont de nous)

monarchies occidentales existantes. On ne peut le comparer qu'aux "despotes orientaux de l'Antiquité- par exemple aux pharaons, avec leurs pyramides-", mais non aux "autres monarques absolus de l'Occident".

Cette meme image, Berman la donne de Nicolas I (1825-1855):

*Mais le probleme ce n'était pas seulement que le gouvernement de Nicolas fut cruellement repressif: qu'il écrasa les serfs (pres des 4/5 de la population) et frustra toute esperance d'émancipation, en les réprimant avec une brutalité effrayante (durant le regne de Nicolas il y eut plus de six cents soulèvements de paysans; un de ses triomphes fut de les maintenir secrets presque tous ainsi que sa repression pour l'ensemble du pays); qu'en condamnant a mort des milliers de personnes apres des jugements secrets, sans meme un simulacre de proces légalement en regle... Il remplit les colleges et les universités de partisans. au point qu'il paralysa finalement tout les systeme éducatif...<sup>36</sup>.*

Il écrasa les serfs, condamna à mort, sans jugement, des milliers de personnes et paralysa le systeme éducatif. Tout cela apparait sur l'arriere fond des sociétés occidentales, qui elles rapidement développent le respect pour l'homme et la démocratie dans les relations politiques. Une fois de plus nous sommes en face de l'image d'un pouvoir despotique, qui peut seulement se comparer aux "despotes orientaux de l'Antiquité - par exemple aux pharaons, avec leurs pyramides-".

Voila un exemple de la maniere occidentale d'écrire sa propre histoire. Elle voit les autres sociétés menaçantes et monstrueuses, face à ces sociétés elle se met elle-meme en valeur.

Cependant, ces sociétés occidentales ne sont pas ce qu'elles croient etre. Le "pouvoir absolu sur une force de travail presque infinie" ce n'est pas Pierre Le Grand qui l'a exercé, comme le soutient Berman, mais précisément les monarchies absolues occidentales. Elles l'ont exercé à une si grande échelle qu'elles ont pu disposer de continents entiers. C'était leurs Etats, comme pour celui de Pierre Le Grand, qui devaient "recourir constamment ...à la recherche d'un nombre plus grand d'hommes". Probablement les "sacrifices humains... immenses" et les "terrifiants couts humains" de Pierre Le Grand resterent bien en deça de ceux que ces monarchies absolues ont pu réaliser à l'époque colonialiste et que réaliserent les démocraties qui les succederent dans les siecles postérieurs. Il est possible que les sacrifices humains "des despotes orientaux de l'Antiquité- par exemple les pharaons avec leurs pyramides-", puissent dépasser l'ampleur des couts humains résultant du pouvoir de l'Occident sur le monde.

---

<sup>36</sup> Ibid., pag. 192 (L'emphase est notre)

En 1703 il n'y eut pas seulement la fondation de Petersbourg. Cette même année, l'Angleterre signa un traité commercial avec le Portugal, traité qui concédait à l'Angleterre une bonne partie du commerce des esclaves entre l'Afrique et l'Amérique. A la paix d'Utrecht (1713), l'Angleterre obtient le monopole mondial du commerce des esclaves, monopole qu'il maintiendra pendant plus de cent ans. A ce commerce mondial des esclaves participèrent toutes les monarchies occidentales du XVIII<sup>e</sup> siècle, rivalisant entre elles pour la part du lion qu'obtient naturellement l'Angleterre. L'unique monarchie absolue à ne pas participer à ce commerce fut précisément la Russie. Et la Russie n'y avait pas participé parce qu'elle n'en avait pas le pouvoir, mais aussi parce que son système de servitude lui fournissait assez de travail forcé pour ne pas avoir à recourir à d'autres continents.

Ces monarchies absolues ont beaucoup plus exploité le travail forcé que Pierre Le Grand et elles savent en tirer profit.

Durant les onze années comprises entre 1783 et 1793, Liverpool destina à la traite 878 vaisseaux et embarqua 303.737 noirs de l'Afrique pour une valeur de 15.186.50 livres<sup>37</sup>.

En réalité le revenu annuel perçu pour ce marché profita à toute la ville et contribua au soutien de la majeure partie de ses habitants. On sait très bien que les petits vaisseaux étaient financés par des avocats, des tapissiers, des propriétaires de magasins, des fabricants de voiles, des banquiers, des tailleurs, etc.<sup>38</sup>.

Non seulement la traite des esclaves fut profitable en soi, mais elle donna aussi naissance à beaucoup d'industries qui en Grande Bretagne, et d'autres pays, devaient fournir les marchandises nécessaires au troc<sup>39</sup>.

Une étude récente met en évidence l'importance qu'a eu la traite des esclaves dans le développement des villes britanniques comme Liverpool et dans le capital initial qui déclencha la révolution industrielle en Angleterre<sup>40</sup>.

Ce "pouvoir absolu sur une force de travail pratiquement infinie", que Berman attribue au tsar Pierre Le Grand, se trouve davantage dans les autres monarchies absolues occidentales:

---

<sup>37</sup> Tannenbaum, Frank: *Le noir des Amériques. Esclaves et citoyens*. Paidós. Buenos Aires, 1968, pag. 29.

<sup>38</sup> *Ibid.*, pag. 30.

<sup>39</sup> *Ibid.*, pags. 30-31.

<sup>40</sup> *Ibid.*, pag. 31 il fait référence au livre: Williams, Eric: *Capitalisme et esclavage*. Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, 1975.



La traite des esclaves, d'un autre côté, dura plus de quatre siècles, elle engloba, dans une certaine mesure, toutes les nations de l'Europe et plusieurs nations de cet hémisphère et parmi ses victimes on compta à peu près vingt millions d'êtres humains<sup>41</sup>.

La plus part les négres étaient jeunes, et leur âge variait entre 16 et 30 ans<sup>42</sup>.

Tous les chiffres sont des estimations approximatives, mais on a affirmé qu'à peu près un tiers des noirs arrachés à leur foyer mouraient durant le voyage vers la côte ou aux ports d'embarquement, qu'un autre tiers périra durant la traversée de l'océan ou durant la période d'acclimatation, de sorte que seulement un tiers survivra pour constituer, enfin, les travailleurs et colonisateurs du Nouveau Monde<sup>43</sup>.

On dit que la vie du travailleur noir sur les plantations des Indes Occidentales atteignait une moyenne de sept ans et que par année on remplaçait un septième ou un huitième des esclaves<sup>44</sup>.

En 1776 il y eut aux EE.UU. près de 500.000 esclaves, qui représentaient 20% de la population totale<sup>45</sup>. Encore entre 1831 et 1850 Brasil a lui seul importait près de 500.000 esclaves africains. Il s'agit du même siècle au cours duquel Pierre Le Grand construisit Saint Petersbourg, avec son respectif travail forcé. Ce travail forcé par l'esclavage dura même après l'abolition de la servitude en Russie<sup>46</sup>.

Berman pour faire voir combien horrible était le travail forcé de Pierre Le Grand, le compare aux "despotes orientaux de l'Antiquité - par exemple aux pharaons, avec leurs pyramides- ". Nous avons, dans la Bible, des descriptions, faites par des israélites, de cet esclavage égyptien. Comparé à ce qu'affirme Tannenbaum sur l'esclavage occidentale, celui-ci était beaucoup plus inhumain de ce qu'a pu être le traitement infligé par les "despotes orientaux". La répression exercée sur les esclaves qui essayerent de fuir fut horrible. Dieu lui-même, avec tout son pouvoir sur la Mer Rouge, n'aurait pu rendre possible cet exode massif, tel que réalisé par l'Occident.

L'ouvrage de Berman, n'a aucune originalité. Il répète ce que toute l'histoire occidentale a toujours dit. Il écrit une histoire orwellienne et falsifie sans aucune pudeur.

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, pag. 32.

<sup>42</sup> *Ibid.*, pags. 32-33.

<sup>43</sup> *Ibid.*, pag. 38.

<sup>44</sup> *Ibid.*, pag. 44

<sup>45</sup> PLOETZ: *Grosse Weltgeschichte* Darmstadt, 1986, pag. 1168.

<sup>46</sup> *Ibid.*, pag. 1210.

Autant que Saint Petersburg Liverpool, ainsi que beaucoup d'autres villes occidentales, sont construites sur des hécatombes de victimes innocentes sacrifiées en fonction de leur construction. Comment est-ce possible que les historiens parlent seulement de Petersburg et non pas de Liverpool?

La réponse est indirecte, bien que claire. Les sacrifices humains de Saint Petersburg ne furent pas efficaces et n'amenerent pas la Russie à être une société moderne. Ceux de Liverpool, par contre, le furent. C'est tout. Berman nous présente encore cette réponse, quand il parle de la construction du canal de la Mer Blanche, que réalisera Staline au cours des années trente:

*Le premier projet de Staline, le canal de la Mer Blanche (1931-1933), sacrifia des centaines de mille ouvriers, bien plus que suffisants pour dépasser n'importe quel projet capitaliste contemporain*<sup>47</sup>.

Ainsi, travailleurs et ingénieurs ne disposerent jamais de temps et d'argent et d'équipe nécessaires pour la construction d'un canal suffisamment profond et sûr pour permettre de transporter les cargos du XX siècle; Par conséquent, le canal n'a jamais pu remplir de rôle significatif dans le commerce et l'industrie soviétiques... mais si on avait consacré à l'oeuvre même la moitié de l'attention prêtée à la campagne de relations publiques, il y aurait eu beaucoup moins de victimes, et le développement aurait été beaucoup plus réel et le projet aurait été une authentique réalisation au lieu d'une farce brutale dans laquelle des personnes réelles moururent pour des pseudo-événements<sup>48</sup>.

Ce n'est pas certain que les ouvriers sacrifiés du canal de la Mer Blanche furent en nombre "plus que suffisant pour dépasser les victimes de n'importe quel projet capitaliste contemporain". Face à Saint Petersburg on a oublié Liverpool, et face au canal de la Mer Blanche on oublie le canal de Panama, qui fut construit entre 1904-1914 et qui est, dans notre histoire un fait contemporain. Le canal de Panama fut également construit par du travail forcé de jamaïcains-africains, et chinois (dont le régime de travail était complètement militarisé), qui moururent en nombre aussi imposant que les ouvriers qui succomberent dans la construction du canal de la Mer Blanche. Cette construction du canal de Panama fut précédée par la construction, au milieu du XIX siècle, du chemin de fer qui traverse l'isthme de Colon à Panama, et les infructueuses tentatives françaises, vers la fin du XIX siècle, pour

---

<sup>47</sup> Berman, *op. cit.* pag.69 (L'emphasis est notre)

<sup>48</sup> Ibid., pag. 69-70.

construire le canal . L'histoire de toutes ces constructions est une histoire d'horreur.

Berman nous dit que la construction du canal de la Mer Blanche a été une "farce brutale" au cours laquelle des personnes réelles sont mortes pour des pseudo-avenements". Je ne doute pas que cela ait été une farce brutale. Mais non pas à cause de l'argument qu'avance Berman. Ce que sa principale critique reproche aux constructeurs du canal de la Mer Blanche, est qu'ils ne réalisèrent pas une oeuvre efficace. Pour cela c'est un "pseudo-avenement". Si elle avait été efficace, elle aurait même fait moins de victimes, c'est l'efficacité l'argument clef. Si elle avait été efficace, les sacrifices humains du canal auraient été une "authentique tragedie" et non "une farce brutale". Il n'y a pas de doute que pour Berman les sacrifices humains du canal de Panama sont une "authentique tragedie" non pas une "farce brutale". Le canal de Panama est une entreprise réussie.

Berman étend cet argument du canal de la Mer Blanche à tout le Tiers Monde :

Des millions de personnes ont été victimes des desastreuses politiques de développement conçues mégalomaniquement et exécutées sans sensibilité ni efficacité, qui à la fin n'ont développé rien que la fortune et les pouvoirs personnels des gouvernants<sup>49</sup>.

Selon Berman, tous ces sacrifices sont des sacrifices qui n'ont aucun sens; seul l'Occident sait sacrifier d'une manière telle que le sacrifice ait un sens, car seul l'Occident est efficace. Les autres gouvernants sont des assassins. Ils le sont parce qu'ils ne sont pas efficaces, L'Occident, lui n'est pas assassin.

Le vrai projet mégalomanique réussi dans le monde des pays sous-développés, c'est le projet de l'Occident en cours depuis près de dix ans. Il est en chemin et dépassera probablement toutes les exterminations de ce XX siècle, si abondant en exterminations. Il s'agit du recouvrement de la dette extérieure du Tiers-Monde, et de l'ajustement structurel imposé par l'Occident au Tiers Monde dans son entier. C'est le premier projet à connaître cette globalisation, et auquel tous les pays du Tiers monde doivent être soumis comme des soldats dans une caserne. Au nom de ce projet est en cours un génocide sans précédent. Néanmoins, il s'avère efficace. Ce qui est, pour les occidentaux, l'unique point de vue qui compte. Etant efficace il sera une "authentique tragedie" et non pas une "farce brutale".

---

<sup>49</sup> Ibid., pag. 70.

Cette relation entre sacrifice et efficacité dans la société occidentale peut expliquer pourquoi l'Occident à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, continue avec autant d'enthousiasme le sacrifice d'Iphigénie par son père Agamemnon. Iphigénie chez les Tauroi, questionne: "Succomba Troie?" C'était la question de l'efficacité du sacrifice. Quand elle entendit: "succomba!", elle sut que son sacrifice avait été efficace. Pour autant, il avait un sens, il était une "authentique tragédie". Si Troie n'avait pas succombé il aurait été une "farce brutale". C'est ce qu'entend la bourgeoisie occidentale, sûre de que cette réponse constitue la confirmation de ce qu'elle fait<sup>50</sup>. Jamais on ne mettra en doute que c'est Agamemnon qui a raison. Il n'est pas un assassin, mais un héros, c'est ce que la bourgeoisie pense d'elle-même. Ensemble, les occidentaux doivent continuer d'assassiner, pour ne pas être des assassins.

#### 4. L'Iphigénie illuminée

Une fois le circuit sacrificiel du Moyen Âge sécularisé, le Christ médiéval peut également apparaître sous une forme sécularisée. Cette sécularisation du Christ se réalise au siècle des lumières, sous le nom d'Iphigénie. Racine, Schiller, Goethe, et bon nombre d'auteurs, développent une nouvelle figure d'Iphigénie qui est maintenant à la hauteur de la société bourgeoise.

L'Iphigénie à Aulis d'Euripide, survit à ce processus presque sans aucun changement, de même qu'elle avait survécu au Moyen Âge. Un père sacrifie sa fille (ou fils) et celle-ci (celui-ci) se soumet à la volonté du père, en acceptant ce sacrifice, voire le demandant et en se donnant elle-même. Par conséquent, quand Schiller présente une Iphigénie en Aulide, cette présentation devient simplement une traduction libre de l'Iphigénie d'Euripide. Mais le même thème apparaît aussi sous d'autres noms. Ainsi, Le Prince de Homburg de Kleist, est aussi une figure d'Iphigénie à Aulis, mais sous une forme prussienne et militaire. On procède aux préparatifs du sacrifice. Cependant, au dernier moment, arrive à cheval un messager du roi, qui interrompt les préparatifs, car le roi considère suffisante la bonne volonté tant du sacrificateur que du sacrifié

---

<sup>50</sup> Au sujet de la guerre d'Irak, on a dit après la sortie des troupes irakiennes du Koweït: "La logique militaire et la logique de la paix se conjuguent, pour autant, dans le mandat de l'ONU et les deux dimensions exigent, par conséquent, la défaite de Hussein. *Dans le cas contraire, cet holocauste aurait été vain*" (*La Nación*, San José, 27.2.91, les phrases en italique sont de nous). Pour que cet holocauste- le second de siècle- ne soit vain, il était nécessaire de le compléter et, après, continuer à le réaliser ailleurs. La logique sacrificielle suppose l'extermination, à laquelle fait suite le suicide du victimaire.

La trame de tous ces récits continue d'être: "Iphigénie chez les Tauroi", reprenant le texte original d'Euripide. Et, la question fondamentale demeure: La Grèce, comment est-elle une fois le sacrifice d'Iphigénie réalisé?. Mais la réponse donnée par Euripide, n'est plus maintenant la solution souhaitée. Alors que Schiller écrit une Iphigénie à Aulis, qui peut être considérée comme une traduction libre du texte original d'Euripides, Goethe, lui, change complètement le drame bien que s'inspirant d'Euripide .

Goethe présente le monde comme il le voit après le sacrifice d'Iphigénie: un monde sans sacrifices humains. Le sacrifice cesse d'exister, on n'a plus besoin de sacrifier personne. L'Iphigénie en Tauride d'Euripide se transformerait en une prêtresse qui réaliserait des sacrifices humains, lesquels postérieurement seront défendus par la déesse Minerve et remplacés par un simple acte symbolique. Par contre l'Iphigénie en Tauride de Goethe, comme "déesse prêtresse", libère elle-même du sacrifice: il ne doit plus y avoir de sacrifice. Dans ce sens, elle est devenue complètement chrétienne et médiévale. Goethe la christianise, pour la séculariser en même temps.

L'Iphigénie en Tauride de Goethe, en tant que déesse-pretresse transforme Tauride en un paradis sans sacrifices humains, et , à la fin, étendra ce paradis à toute la Grèce. Le messager de Thoas, roi des tauroi, lui dit:

Qui reporta par de douces persuasions d'une année à l'autre, la coutume horrible d'offrir dans un sanglant sacrifice à Diana sur son autel, tout étranger, en revenant ainsi à leur patrie prisonniers d'une mort irrémédiable condamnés? Et en manquant les anciennes victimes la déesse, au lieu de s'irriter, Ne cède t-elle pas en grande mesure à tes suaves prières? La victoire ne plane-t-elle pas ses allégres ailes sur l'armée?<sup>51</sup>

A la déesse, appelée Minerve dans la tragédie d'Euripide, Goethe donne le nom de Diane. Cette Déesse Diane, qui donna aux grecs la victoire sur les troyens pour avoir sacrifié Iphigénie, continue désormais de leur accorder des victoires parce qu'Iphigénie a éliminé les sacrifices.

Pendant, le roi de Thoas, décide d'introduire à nouveau les sacrifices humains en l'honneur de la déesse Diane, après qu'Iphigénie eut rejeté son offre de mariage. Il veut recommencer ces sacrifices avec deux grecs étrangers, capturés et qui ne sont autres qu'Oreste, le frère d'Iphigénie et son ami Pylade.

---

<sup>51</sup> pag.241 (Premier acte, 2a. scene).

La prêtresse Iphigénie leur parle sans les reconnaître encore, et pose sa question centrale: "Est-ce que Troie a succombé"? rassurez-moi amis". Pylade répond: " Elle succomba!"<sup>52</sup> . Iphigénie se sent soulagée. Son sacrifice a été un sacrifice rempli de sens. Elle décide alors de constituer un monde sans sacrifices. Iphigénie reconnaît Oreste qui lui avoue d'avoir tué sa mère Clytemnestre. Elle va alors s'efforcer de trouver pour lui satisfaction. Comme Troie a succombé, le sacrifice d'Agamemnon ne fut pas un assassinat, et par conséquent, Clytemnestre est devenue criminelle en assassinant Agamemnon. Iphigénie s'oppose à nouveau à sa mère Clytemnestre, laquelle s'était vengée du sacrifice de sa fille Iphigénie, en tuant Agamemnon. Iphigénie défend le droit d'Agamemnon de la sacrifier, et rejette le droit de Clytemnestre de se venger d'Agamemnon pour la mort de sa fille Iphigénie. En conséquence, Iphigénie se range du côté d'Oreste qui avait tué Clytemnestre.

Son propre salut, que la déesse avait réalisé en la remplaçant par un animal de sacrifice, elle l'interprète comme le résultat de l'acceptation de son propre sacrifice:

En trompant ma mère ils nous emmenerent; je fus à l'autel conduite,  
et ma tête à la déesse ils offrirent. Apaisée, ne voulant pas de mon  
sang, dans un nuage m'enveloppa pour me sauver, Et de la mort  
dans ce temple, je suis née à nouveau à la vie<sup>53</sup>.

A partir de là, elle explique son renoncement au sacrifice humain:

Moi aussi j'ai tremblé jointe à l'autel de Hinojos, et la mort prématurée  
solennelle m'encerclait. Le couteau allait tranpercer ma poitrine pal-  
pitante. De interno espanto poseyóme el vértigo Je perdís la vue et...  
je me suis retrouvée sauvée. Ne doi-t-on pas, à celui qui souffre, les  
grâces rendre, que les dieux nous firent?<sup>54</sup>

Iphigénie, Oreste et Pylade préparent leur fuite, qu'ils veulent réaliser en trompant le roi Thoas. Cependant, au moment crucial de la fuite, Iphigénie visite Thoas et lui confesse tout parce qu'elle veut être pure et sans mensonge. Thoas se laisse convaincre et renonce au sacrifice d'Oreste et de Pylade à la déesse Diane, et les laisse s'en aller en paix.

Ne pas effectuer des sacrifices convainc tout le monde, et crée la paix entre tous. Le sacrifice originel obtient la réconciliation, de laquelle résulte un monde sans sacrifices. Schiller, sans faire allusion à Iphigénie,

---

<sup>52</sup> Pag. 261 (Acte second, 2a. scene).

<sup>53</sup> pag. 249 (Acte premier, 3a. scene)

<sup>54</sup> pag. 291 (Acte cinq, 3a. scene).

propose, dans son Guillaume Tell, pour le meme probleme, la meme solution . Tell sacrifie son fils, mais ne le tue pas, et du sacrifice résulte le serment de Rutli, qui débouche sur une société sans sacrifices

L'Iphigénie en Tauride de Goethe, montre un monde merveilleusement harmonique dans lequel le sacrifice humain s'est dissout par sa propre logique. Il s'agit d'un monde sans ennemis, et à cause de cela, si harmonique. Tous se soumettent volontairement à l'influence divine qu'Iphigénie exerce sur eux. Troie est détruite, et le monde n'a plus de motifs de conflit. Le sacrifice effectuée à la fois deux choses: la destruction de Troie et l'émergence d'un monde harmonique sans sacrifices. Il s'agit de l'idéologie de la bourgeoisie: la destruction et la colonisation du monde entier cree les conditions pour une harmonie sans limite, avec une force de conviction telle, que tous s'y soumettront. Tous les sacrifices de l'histoire, qui ont été réalisés par la société bourgeoise dans leur lutte contre les diverses despoties deviennent fructueux.

Le drame de Goethe est pamphlétaire, superficiel et rien de plus qu'apologétique. Au cours des années trente du présent siècle, il aurait pu être présenté dans les théâtres de Moscou, avec la meme utilité pour les stanilistes qu'il eut pour la bourgeoisie. La problématique que le drame occulte peut se découvrir seulement si on suppose que ce drame aurait pu avoir une autre fin,

La fin harmonique du drame de Goethe dépend entièrement du fait que Thoas, le roi des tauroi, se laisse convaincre par Iphigénie de ne pas réaliser d'autres sacrifices et de la laisser partir avec son frere. Supposons qu'il ne se serait pas laissé convaincre. Dans ce cas il aurait capturé Iphigénie et l'aurait sacrifiée. Oreste et Pylade se seraient enfuis, et auraient fait la guerre à Tauride. C'aurait été alors une guerre contre les sacrifices humains, en vue de l'harmonie d'un monde nouveau sans sacrifices. Thoas capturé, ils l'auraient brûlé sur un bucher face au temple, démontrant ainsi que maintenant effectivement cessent les sacrifices humains. Comme résultat, la Grece, par une guerre juste, dont le but aurait été la défense de l'humanité et son l'humanisation, aurait conquis une nouvelle colonie.

Cette guerre aurait illustré une de ces guerres, parmi des centaines faites par la bourgeoisie, et qu'elle continue encore à faire, sous prétexte de défendre l'humanité, mais pour en recevoir, comme prix, la domination sur le monde entier. La guerre que conduisirent les EEUU. contre Nicaragua, fut légitimée de cette maniere. Cela vaut aussi pour la guerre contre Panama, à la fin de 1989, qui comme cadeau de Noel pour la population panaméenne, transforma ce pays à nouveau en une colonie

des EE.UU. C'est avec la meme justification que fut conquise l'Amérique du Nord, conquete qui élimina presque toutes les populations autoctones. Les colonisateurs avaient la conviction de ne réaliser que des guerres justes, des guerres de défense contre la population des pays colonisés. De défendre l'humanité et son humanisation, alors comme prix, n'étaient-ils pas justifiés de recevoir des pays entiers? Nous pouvons voir cela encore aujourd'hui, dans n'importe quel film du "wild west". Les conquérants bourgeois n'ont jamais eu conscience de faire une guerre injuste. Evidemment, si Goethe avait choisi une fin de ce genre, son drame aurait révélé beaucoup plus que ce qu'il contient réellement. Mais le drame n'aurait rien changé à la réalité. Il serait simplement devenu un scénario pour un film du type "wild west".

### 5. Le sacrifice et le pacte avec le diable

Par la suite, Goethe chercha des denouements complètement différents. Dans son *Faust* tout est centré aussi sur l'assassinat d'un enfant. Margarita (Gretchen) tue son fils, qui est aussi le fils de Faust. Cependant, cette fois ce sacrifice d'enfant n'est pas exigé par une déesse. Il résulte d'un pacte non pas avec les dieux, mais avec le diable. ce sacrifice n'arrive pas à obtenir la moindre fécondité, le résultat d'un pacte avec le diable est source de catastrophe. Bien que ce ne soit pas encore la découverte de la liberté, néanmoins, Goethe maintenant entrevoit le chemin vers elle. Au commencement de la liberté existe un homme- Abraham-, qui rejette le sacrifice et un dieu qui reconnaît ce rejet et l'accepte comme foi. De cette foi résulte le fait que tout sacrifice devient une catastrophe. Le résultat d'un pacte avec le diable n'est jamais une source de fertilité. Cela est également valable même dans le cas où le pacte avec le diable est inévitable.

Faust continue de vouloir créer un paradis sur terre, mais il sait maintenant que pour y parvenir il doit tromper le diable. Il doit le tromper, car il ne peut éviter de passer un pacte avec lui. Avec ça Goethe, le dieu olympique, descend en fin de l'olympie et crée peut être la représentation la plus réaliste que nous ayons de ce problème. Le vieux Goethe le résume comme suit: *Nemo contra deum, nisi deus ipse*<sup>55</sup>.

---

<sup>55</sup> "Personne contre Dieu, sinon Dieu lui-même". *Dichtung und Wahrheit*, au début du chapitre 4.



•

**¿Est-ce licite de payer la dette?  
La dette dans la théologie chrétienne**

La dette extérieure du Tiers Monde et son recouvrement impitoyable depuis 1982, nous force à réfléchir, à nouveau, sur le problème issu de la relation qui s'établit entre créanciers et débiteurs<sup>1</sup>. Il s'agit d'un problème ancien, qui a accompagné toute l'histoire humaine depuis que se sont imposées les relations mercantiles et l'utilisation de l'argent. Bien que les termes de la réflexion aient souvent changé depuis l'émergence de la société bourgeoise, on note une tendance à revenir aux réflexions qu'une tradition beaucoup plus ancienne avait élaborées.

Les problèmes liés à l'endettement et au paiement des dettes étant aussi des problèmes éthiques, cette réflexion sur la dette passe nécessairement aux plans de l'éthique et de la théologie. C'est ce qui se produit aujourd'hui avec la dette extérieure du Tiers Monde. En plus des discours sur les dimensions économiques de la dette, apparaissent des réflexions sur sa dimension éthique et théologique. Ces plans, bien qu'ils se confondent, peuvent être, dans une certaine mesure, différenciés. Les dimensions éthiques et théologiques de ces réflexions chevauchent. Une longue tradition met en relation la justification éthique ou la condamnation du paiement de la dette avec les réflexions théologiques. Le jugement éthique s'allie à l'idée d'une soumission à la volonté de Dieu concernant le paiement de la dette. Il s'agit d'une réflexion théologique qui découle de la théologie morale.

L'Ancien Testament abonde déjà dans le sens de cette théologie. L'Ancien Testament exprime une profonde méfiance pour les relations de crédit et une constante condamnation non seulement sur le plan éthique, mais aussi sur le plan théologique. On institue des années de grâce ou années de jubilé, pour contrecarrer les effets néfastes que les relations de crédit peuvent avoir sur les relations sociales en général. La dette est considérée comme quelque chose qui perturbe toutes les relations entre les hommes et face à elle, on adopte des mesures spéciales.

Nous rencontrons des traditions semblables dans d'autres cultures. La dette ronge la société. La théologie chrétienne elle-même s'est souvent faite l'écho de ces traditions anciennes. Nous les retrouvons dans le Nouveau Testament, dans la patristique, dans le thomisme, elles sont

---

<sup>1</sup> Voir Hinkelammert, Franz J.: La dette extérieure de l'Amérique Latine. L'automatisme de la dette. Edit. DEI, San José, Costa Rica, 1988.

exprimées très fortement par Luther et resurgissent encore aujourd'hui, au moment où le recouvrement de la dette du Tiers Monde perturbe la vie de trois continents avec sa séquelle de misère et de destruction. De nos jours ces traditions sont reprises au nom du droit de tous les hommes à l'usage de la terre tel l'enseignait la patristique, et tel que reconnu postérieurement par la tradition aristotélicienne-thomiste du droit naturel.

## **I. La dette dans la théologie**

Dans la tradition chrétienne est apparue une réflexion très différente sur la dette, qui n'est pas en relation directe avec la théologie morale et avec l'éthique, réflexion qui pénètre au cœur même de la théologie. On interprète alors la relation entre Dieu et les hommes, la propre rédemption de l'homme et sa réconciliation avec Dieu, en termes de relation entre débiteur et créancier. Notre intérêt nous porte à insister davantage sur ce type de théologie de la dette.

La relation entre faute et dette est beaucoup plus ancienne que le christianisme. Les paroles "pardonner" et "absoudre" qui viennent du langage même de la dette, ont été introduites pour désigner la relation du pécheur avec Dieu. Dans plusieurs langues il existe un seul mot (par exemple en espagnol, *deber* et *deuda*; en allemand: *schuld* y *schulden*), pour traduire faute et dette. On établit une analogie entre la relation de l'homme, tant avec Dieu qu'avec les autres hommes et la nature, et la nécessité de payer la dette et le *do ut des*. Chaque être humain doit payer une redevance à Dieu, et aussi aux hommes. Dans la tradition pré-chrétienne, cette obligation face à Dieu est en lien avec les sacrifices qu'on doit lui offrir. Dieu reçoit ces sacrifices comme paiement pour la faute. Dans la tradition judaïque, la nécessité de ces sacrifices est en lien avec la loi. L'homme doit à Dieu l'accomplissement de la loi, un accomplissement qui est toujours imparfait et qui entraîne pour autant une profonde culpabilité. Le sacrifice qui apaise cette culpabilité due à l'accomplissement imparfait de la loi. C'est à dire, que l'on doit à Dieu l'accomplissement de la loi, qui ordonne les relations entre les hommes. Ainsi, on rembourse la dette à Dieu, ce qui est complétée par les sacrifices. Au moyen de ces sacrifices, l'homme acquiert une bonne conscience et son action alors peut être efficace.

## **II. La dette dans le message chrétien**

Le message chrétien s'inscrit dans cette tradition, mais la transforme profondément. L'analogie entre la relation de l'homme avec Dieu en termes d'une dette est maintenue, cependant celle-ci cesse d'être une dette qui se paie à Dieu. Dieu cesse de toucher la dette, même si on maintient l'analogie avec la dette. Il y a un texte central: le Notre Père, qui permet de comprendre ce changement. Selon Mathieu, on a: "Pardonne-nous nos dettes envers toi, comme nous-mêmes nous pardonnons à ceux qui ont des dettes envers nous" (Mt 6.12). Selon Luc c'est différent, bien que semblable: "Pardonne-nous nos péchés, comme nous-mêmes nous pardonnons à ceux qui ont des dettes envers nous" (Lc 11.4). Une traduction plus exacte de la seconde partie de cette prière serait: "comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui ont des dettes envers nous". Il s'agit de dettes impayables. La dette payable, de toute évidence ne présente pas ce problème. Quand la dette est contractée entre égaux, il est juste de rembourser la somme due. Jésus explique ce caractère de la dette par une parabole:

Ainsi en va-t-il du royaume des cieux comme d'un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Pour commencer, on lui en amena un qui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi rembourser, le maître donna l'ordre de le vendre ainsi que sa femme et ses enfants et tout ce qu'il avait, en remboursement de sa dette. Se jettant alors à ses pieds, le serviteur, prosterné, lui disait: "Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout". Pris de pitié, le maître de ce serviteur le laissa aller et lui remit sa dette. En sortant, ce serviteur rencontra un de ses compagnons, qui lui devait cent pièces d'argent; il le prit à la gorge et le serrait à l'étrangler, en lui disant: "Rembourse ce que tu dois". Son compagnon se jeta donc à ses pieds et il le suppliait en disant: "Prends patience avec moi, et je te rembourserai". Mais l'autre refusa; bien plus, il s'en alla le faire jeter en prison, en attendant qu'il eut remboursé ce qu'il devait. Voyant ce qui venait de se passer, ses compagnons furent profondément attristés et ils allèrent informer leur maître de tout ce qui était arrivé. Alors, le faisant venir, son maître lui dit: "Mauvais serviteur je t'avais remis toute cette dette, parce que tu m'en avais supplié. Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi? Et, dans sa colère, son maître le livra aux tortionnaires, en attendant qu'il eut remboursé tout ce qu'il lui devait. (Mt 18.23-34).

Jésus considère l'effacement des dettes comme un des axes de son message. Quand il commence sa vie publique, il annonce "une année de grâce du Seigneur" (Lc 4.19). L'année de grâce est, dans la tradition juive, l'année durant laquelle on pardonne à ceux qui ont contracté des dettes.

Le caractère de l'impayabilité de la dette est capital. Son caractère impayable vient du fait que le créancier peut menacer le débiteur de le

jetter en prison, de le vendre, lui et sa famille, en esclavage, de vendre toutes ses propriétés, de le condamner à la misère, etc. Cette situation correspond à ce qu'entraînait, en ce temps là, le non paiement d'une dette. La dette devenant impayable entraînait des désastres sociaux.

Jésus reprend l'analogie entre péché et dette, à la différence qu'elle est maintenant inversée. La dette de l'homme envers Dieu- ses péchés-, est maintenant remplacée par les dettes de l'homme envers un autre. Que l'homme ait des débiteurs, la dette de ces débiteurs c'est la dette qu'il a envers Dieu. Par conséquent, l'homme n'a pas à rembourser de dette à Dieu, et Dieu n'a pas à percevoir le paiement de cette dette. Pour que l'homme n'ait pas de dette envers Dieu, il doit remettre les dettes que d'autres ont envers lui. La dette envers Dieu est une antidette. On ne la rembourse pas mais on donne une satisfaction pour elle. Cette réparation résulte de l'effacement des dettes que d'autres ont envers nous. Dieu remet les dettes que l'homme a envers lui, si l'homme remet les dettes que d'autres hommes ont contractées envers lui. Quand le pécheur demande à Dieu la remise de sa dette, il demande à Dieu la déclaration d'une année de grâce en sa faveur. Dieu concède cela, dans la mesure où le pécheur accorde à ses débiteurs à lui, cette même année de grâce, qui efface les dettes que les autres ont envers lui.

Par conséquent, Dieu ne touche pas en fait à la dette positivement, et il ne pourrait le faire. La dette que l'homme a envers Dieu, vient du fait que l'homme a des débiteurs, à qui il ne pardonne pas. En ne remettant pas les dettes que les autres ont envers lui, il maintient sa dette envers Dieu. En remettant les dettes que les autres ont envers lui, Dieu lui remet les siennes. Alors, Dieu n'exige pas le paiement de la dette que l'homme a envers lui, sinon qu'il demande une satisfaction pour cette dette, qui consiste à ce que l'homme efface les dettes de ses débiteurs. En termes de paiement, l'homme ne doit rien à Dieu. Il ne doit rien non plus aux autres hommes dans le sens d'un quelconque accomplissement. Il ne doit pas poursuivre les autres, il ne doit pas exiger de remboursement afin que Dieu ne le poursuive pas pour exiger un remboursement. Dans les deux cas il s'agit de dettes impayables. La dette de l'homme envers Dieu est impayable, et les dettes que d'autres hommes ont envers un créancier, sont également impayables (Dans ce message de Jésus il est évident que les dettes payables se paient). L'homme doit accorder aux autres la liberté pour que Dieu puisse la lui accorder aussi. Dieu libère l'homme si celui-ci libère les autres hommes. Si une personne rend les autres dépendantes d'elle, elle perdra à son tour sa liberté face à Dieu.

À cause de cela, le Dieu de Jésus ne peut plus accepter de sacrifices. Les sacrifices remboursaient à Dieu la dette que l'homme avait contractée

avec lui. Le Dieu de Jesus ne touche à aucun remboursement, Il rend libre. Mais il rend libre dans la mesure où l'homme rend libres les autres. Par conséquent, en remettant les dettes que les autres ont envers lui, l'homme cesse d'avoir des dettes envers Dieu, parce que Dieu les efface. Dieu est le Dieu de liberté, non pas de la loi. La liberté se perd quand on exige le remboursement d'une quelconque dette. Le débiteur n'est pas le seul à perdre la liberté quand on exige de lui le remboursement d'une dette impayable. Le créancier la perd aussi. Alors, Dieu lui-même perd sa liberté quand l'homme a des dettes envers lui. Pour cela, ni l'homme ni Dieu ne doivent exiger le remboursement des dettes. Pour pouvoir être libres, ils doivent remettre les dettes (celles qui sont impayables, c'est à dire celles qui rendent esclave). Ainsi, dans cette théologie la réconciliation de l'homme avec Dieu est à la fois une réconciliation de Dieu avec lui-même. Dieu récupère à nouveau une liberté perdue, quand l'homme redevient libre. Liberté et recouvrement des dettes, liberté et loi, liberté et argent, liberté et Mammon, se contredisent. Voilà le message de liberté de Jesus. Le christianisme: exige la remise des dettes; le chrétien: c'est être libre. Et Dieu est un chrétien.

Pour l'autorité, garante de la loi, c'est un message hautement dérangeant, et toute la tradition chrétienne l'a ainsi perçu. C'est à la fois l'origine et l'au-delà de toutes les utopies modernes, de l'utopie libérale à l'utopie anarchiste. Ce message relativise n'importe quel ordre institutionnel, car tout ordre institutionnel se base sur le recouvrement de la dette et sur l'exigence de l'application de la loi. Le recouvrement de la dette est injuste; ce qui est juste, c'est remettre la dette. C'est injuste car, dans la mesure où la dette devient impayable, elle crée des dépendances entre les hommes, dépendance dont on ne sort jamais. La dette impayable détruit la vie du débiteur, elle entraîne la mort. Alors, s'il est injuste d'exiger le remboursement des dettes, il est sans aucun doute aussi injuste de les rembourser.

Mais depuis la crise de la dette extérieure du Tiers Monde, qui a éclaté au cours des années soixante, on a changé les mots. Dans presque tous les pays de langue espagnole ou portugaise on prie ainsi maintenant: "Pardonne-nous nos offenses, comme nous-mêmes pardonnons à ceux qui nous offensent". Dans les textes bibliques on maintient encore la traduction correcte, bien que là aussi, cela commence à changer. Les traductions des Sociétés Bibliques changent déjà dans pratiquement toutes les langues. Du *sola scriptura* on est passé à la falsification des écritures, afin de leur imposer le contenu désiré. De ces Ecritures falsifiées, selon les intérêts de notre bourgeoisie, on réclame le *sola*

*scriptura*. Le *sola scriptura* s'est transformé en un "plus jamais l'Écriture", et en un "seulement ce que nous convoitons". Les puissances bourgeoises fabriquent leur Écriture, de façon à pouvoir les exploiter selon leurs intérêts. En outre, c'est moins coûteux de changer la traduction d'un texte, que de remettre les dettes. Ces bons chrétiens savent être rationnels et bons calculateurs<sup>2</sup>.

### III. Le péché et la dette

Il y a un problème évident précisément avec la prière du Notre Père. Elle propose un concept de péché intolérable pour un christianisme qui est au pouvoir, et qui parle à partir de ce pouvoir.

La prière mentionnée demande la remise des dettes que les autres ont envers nous, comme condition de la remise de dettes (les péchés) envers Dieu. De ce texte découle une notion qui correspond au refus de remettre les dettes. Assurément il s'agit de dettes impayables, mais pas seulement de dettes financières. Sous le vocable de 'dettes', le péché se réfère à toute obligation que les hommes ont envers quelqu'un. Dans la mesure où le respect de cette obligation détruit l'être humain, le péché consiste à exiger l'accomplissement de cette obligation. Par conséquent, n'importe quelle forme d'exploitation de l'autre est un péché.

Cependant, dans notre civilisation payer une dette est une obligation légale. Percevoir une dette est un droit légal. La loi l'impose. Si c'est un péché envers Dieu de ne pas remettre les dettes des autres, alors le péché se commet en accomplissant la loi. Celui qui ne peut pas payer une dette, viole cette loi. Celui qui perçoit cette dette accomplit la loi, et a, par conséquent, la loi de son côté. Il peut recourir aux tribunaux et gagner sa cause, car tout tribunal lui donnera raison. Néanmoins, la prière du Notre Père soutient que tout cela est injuste. Celui qui perçoit une dette impayable, commet une injustice; les tribunaux qui le confirment, sont des tribunaux injustes. L'État qui exige le paiement de la dette et qui soutient la loi qui permet de percevoir la dette, est un État injuste. Évidemment, la prière ci haut mentionnée attaque tout l'ordre légal.

Selon l'ordre légal de tout système de domination, le péché consiste dans une violation ou une transgression de la loi. Accomplir la loi est le devoir de tous les citoyens. Toutes les obligations légales, il faut les

---

<sup>2</sup> Le ministre des finances de la République Fédérale d'Allemagne, Waigel, catholique pratiquant, disait, quand on le questionna sur le pardon de la dette dans le monde actuel: "On ne peut pas annuler même de rien les dettes, de la même manière que l'on pardonne les péchés au confessionnal". *Suddeutsche Zeitung*. Interview. 2-4. 6. 1990.

accomplir. ; ne pas les accomplir c'est manquer au devoir, c'est une faute. Tout système légal déclarera: juste est l'homme qui paie ses dettes. Cependant, la prière du Notre Pere soutient que le péché ne consiste pas dans la violation d'une loi, mais bien dans son accomplissement. Le péché se commet en accomplissant la loi. Le Notre Pere ne dit pas que la violation de la loi n'entraîne aucun péché, ou que cette violation soit sans gravité. Mais il dit en effet que le péché, dont dépend la relation de l'homme avec Dieu est commis en accomplissant la loi. Si on vit dans ce péché, il n'y a pas de pardon des fautes. Par conséquent, cette prière soutient que juste est l'homme qui remet les dettes. Un tel raisonnement dérange les pouvoirs de domination, surtout si elle s'exerce par l'accomplissement des lois. Il s'agit de pouvoirs qui dominent par les lois. Ils sont l'oeuvre de la loi non pas de la justice.

Le message du Notre Pere, Jesus le répète dans d'autres contextes: "L'homme n'est pas fait pour le sabbat, mais le sabbat est fait pour l'homme". Il est question toujours de la liberté de l'être humain vis à vis de la loi. Le sabbat c'est la loi, néanmoins, en accomplissant cette loi, et à cause de son accomplissement, on commet le péché dans la mesure où l'homme arrive à être "pour le sabbat". La loi n'est pas uniquement une norme qui protège, mais également une norme qui menace. Jesus lui-même considère constamment les péchés qui se commettent en violant les lois, comme secondaires; par exemple dans le cas de la femme adultère, il dit: "qui est libre de péchés, lui jette la première pierre". C'est l'autre péché qui importe, celui qui se commet en accomplissant la loi.

Il ne s'agit pas d'une loi spécifique, comme par exemple la loi de Moïse. Il s'agit de toute loi exprimée par des normes légales, et dont l'accomplissement est exigé au nom de la justice<sup>3</sup>. Si le Notre Pere est un texte clef, alors son questionnement de la loi est d'une importance capitale. Il n'est pas question ici de la loi mosaïque. Bien que la loi mosaïque aussi défend le débiteur qui doit une dette impayable. Au temps de Jésus, l'obligation du paiement sans considération de toute dette existe seulement dans la loi romaine. Celle-ci est la première légalité qui transforme en normes formelles la loi de la valeur. Le Notre Pere se réfère exclusivement à cette loi de la valeur, indépendamment qu'elle soit légalisée par l'autorité (de la loi romaine) ou non. Cependant, pour cela il dirige sa critique de la loi précisément contre la loi romaine, et il définit de cette façon ce qui est Mammon, qui on ne peut servir si l'on veut servir Dieu. Si le Notre Pere, au lieu de parler de la loi de la valeur, avait parlé de la loi mosaïque, il serait un texte particulariste, une

---

<sup>3</sup> Voir: Tamez, Elsa: *Contra toda condena. La justificación por la fe desde los excluidos*. Edit. DEI, San José, 1991.



. affaire interne du peuple juif, sans grande importance pour nous. La référence à la loi de la valeur lui donne son sens universaliste.

Dans la lecture de la théologie de la loi de Saint Paul il est aussi important de garder présente cette dimension universelle de la critique de la loi, bien que Paul parle plus directement de la loi mosaïque. La raison est circonstancielle, car dans la vie des communautés chrétiennes primitives il existe une discussion sur la validité de la loi mosaïque, tandis que la critique, exprimée par Jésus, de la loi de la valeur et sa formalisation par la loi romaine était hors de question.

Une autre raison vient du fait que Saint Paul a un passé pharisien et Jésus, pas. Unique en son temps, l'ascétisme pharisien a été un idéal d'exigence de perfection par la loi. Pour cela, Paul peut parler à partir de cette expérience dans laquelle il découvre l'effet destructeur que cette perfection, qui a, toutefois, un côté hautement admirable, produit sur l'être humain. Il s'agit d'une dimension de la loi à laquelle Jésus ne fait pas référence, du au fait qu'il ne l'a pas expérimenté dans sa propre vie religieuse.

Un phénomène presque identique à ce pharisaïsme du temps de Jésus, se répète avec l'ascétisme puritain du néocalvinisme anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette dimension de l'ascétisme apparaît aussi dans la tradition paulinienne du premier siècle, dans laquelle la critique de la loi de la valeur est faite en raison des conséquences néfastes de la possession des richesses.

Dans 1<sup>re</sup> timothée on lit:

Quant à ceux qui veulent s'enrichir, ils tombent dans le piège de la tentation, dans de multiples désirs insensés et pernicieux, qui plongent les hommes dans la ruine et la perte. La racine de tous les maux, en effet, c'est l'amour de l'argent. Pour s'y être livrés, certains se sont égarés loin de la foi et se sont transpercé l'âme de tourments multiples (1 Tm 6. 9-10).

Ce texte biblique reprend la critique de la loi de la valeur, que Jésus avait faite au nom du recouvrement de la dette impayable, mais en termes pauliniens. Pour Paul, il ne s'agit plus ici de l'ascétisme pharisaïque, qui détruit l'être humain au nom de la loi mosaïque. Cette destruction est maintenant vue comme l'oeuvre de l'argent. On aperçoit déjà le puritanisme du XVIII<sup>e</sup> siècle, critiqué par Carl Marx et Max Weber. Cela démontre précisément que la critique paulinienne de l'ascétisme pharisien adopte une perspective universelle de la critique de la loi de la valeur, et ne se confine pas seulement à la dimension particulariste de la critique d'un ascétisme légaliste qui existait chez le peuple juif de son temps.

Cette critique combat toute attitude qui recherche la justice au moyen de l'accomplissement d'une loi. En la cherchant au moyen de la loi, on transforme celle-ci en une arme mortelle qui se dirige contre l'homme du moment où son accomplissement devient impossible et, par conséquent, conduit à la mort. Ainsi apparaît l'obligation de payer une dette impayable, sinon c'est la mort, la destruction du débiteur. La loi, qui dans d'autres circonstances peut être une exigence juste, devient alors porteuse d'injustice et de mort. Cela se produit autant avec la loi donnée par Dieu (au mont Sinai), qu'avec n'importe quelle loi humaine. Toute loi entraîne ces mêmes conséquences dans des circonstances déterminées. La loi sacrifie l'homme, commet des sacrifices humains, détruit.

La prière du Notre père demande la remise de la dette, c'est à dire la non obligation d'accomplir la loi, du moment que cette loi tue l'homme. La loi est relativisée par la vie humaine, par la vie du débiteur. Aucune loi est bonne en soi, pour l'unique motif d'avoir été prononcée comme loi. On ne doit jamais rechercher la justice en accomplissant une loi, parce qu'il n'y a pas, et il ne peut y avoir, de loi dont l'accomplissement garantit la justice. La valeur de la loi est toujours relative, sa légitimité n'est pas dans son origine ni dans les procédés de son énonciation, mais dans l'effet qu'elle produit sur les hommes. Cet effet est existentiel et ne peut jamais être déduit de la loi. Aucune loi, quels que soient son origine et ses procédés d'énonciation, ne peut garantir la justice par sa simple exécution. L'exécution ou la non exécution de la loi dépend des conséquences que son accomplissement a sur la vie du débiteur, sur la vie de celui qui a l'obligation de l'accomplir.

Émerge alors une nouvelle liberté: La liberté chrétienne qui consiste dans la souveraineté du sujet face à la loi et à son accomplissement. Cette liberté ne peut pas être formulée comme loi. Cette liberté vaut face à la loi, et soumet celle-ci à la possibilité de vivre de celui de qui on exige l'accomplissement de la loi, en l'occurrence le débiteur. C'est le débiteur, qui en ne pouvant pas payer la dette, décide de la validité de cette dette, et non le créancier. La vie du débiteur est au dessus de la loi. Le débiteur aux prises avec une dette impayable est une victime, et la vie de la victime devient le critère de validité de la loi. C'est là le fondement de l'amour du prochain. On peut, par l'accomplissement de la loi, violer l'amour du prochain, celui-ci est au dessus de la loi. C'est le critère de discernement de la loi, qui met la validité de toute loi constamment entre parenthèses. On doit accomplir la loi quand elle ne viole pas l'amour du prochain, Mais cet amour est violé si on s'acharne à percevoir une dette impayable. L'amour du prochain ne

peut pas être une loi, parce qu'alors face à cette nouvelle loi, l'amour du prochain lui-même serait le critère de discernement. Dans ce sens, l'amour du prochain, à la manière que Jésus l'enseigne, n'est pas une autre loi, n'est pas un autre sabbat, bien qu'on interprète cet enseignement comme un commandement, ou comme une loi de Dieu. Cependant, ce n'est que la référence à partir de laquelle on interpelle les lois. La source de cette interpellation de la loi par l'amour du prochain, est la foi. C'est elle qui justifie, qui rend juste, et non pas l'œuvre de la loi, c'est à dire son accomplissement.

Ce message contribue à rendre l'être humain fier et libre. Néanmoins, c'est presque impossible pour un pouvoir quelconque d'accepter un tel message. Le pouvoir édicte des lois et oriente sa domination à partir d'elles (bien que souvent il viole les lois qu'il a lui-même formulées, et même alors cette violation il la justifie au nom de la loi qui est violée). Le pouvoir considère la justice comme le résultat de l'accomplissement des lois qu'il a imposées. Peu importe les moyens pour légitimer ces lois: une quelconque loi naturelle, un procédé formel dans la formulation des lois, un prétendu consensus démocratique. Le pouvoir voit la justice dans l'accomplissement des lois, et le péché, dans leur violation. Par conséquent, sa morale est toujours une morale privée, car il considère la violation de la loi comme l'unique péché. Plus on arrive à privatiser la morale, plus on assure la légitimité de la loi et plus on garantit la justice par l'accomplissement de ces lois. Une telle idéologie de soumission aux lois développe de plus en plus chez l'individu le sens de l'irresponsabilité face aux conséquences néfastes liées au fait d'accomplir et de faire accomplir la loi.

Ainsi, on comprend parfaitement que le pouvoir n'accepte jamais le : "Remets-nous nos dettes, comme nous-mêmes les remettons à ceux qui ont des dettes envers nous". Du point de vue du pouvoir, c'est le message du chaos. C'est un message démoniaque.

Cependant, pour le christianisme des premiers temps c'était un message de libération. Il permettait de faire face à l'empire, de prendre une distance vis à vis de ses lois et de l'accuser d'être la source de tous les péchés. L'empire était réellement la source de tous les maux en promulguant ses lois et en soumettant les sujets à ces lois; car le péché pour les chrétiens c'était précisément de se soumettre à ces lois. C'est ce que de nos jours on appelle le "péché structurel", le "péché institutionnalisé".

Dans ce sens on comprend pourquoi dans les évangiles, après la mort de Jésus, on insiste, sur le fait qu'il a été tué "en accomplissant la loi". Il a été tué par le péché qu'il avait toujours dénoncé, par le péché

qui se commet en accomplissant la loi. Le péché l'a tué parce qu'il l'avait dénoncé. Jésus meurt à cause du péché qu'on commet en accomplissant la loi, et il est tué parce qu'il a dénoncé ce péché. Mais, en dénonçant ce péché, qu'on commet en accomplissant la loi, Jésus accomplit la loi: parce que la loi est donnée pour la vie et non pour la mort. La loi ainsi est contradictoire: dans son accomplissement on tue celui qui l'accomplit vraiment en insistant sur la supériorité de la vie humaine sur la loi. La loi se détruit elle-même, dans la mesure où elle cherche la justice dans son accomplissement légal. La loi ne peut subsister que si elle est relativisée par l'amour du prochain, mais elle résiste à ses propres conditions d'existence.

L'autorité en résistant à cette relativisation de la loi par l'amour du prochain, devient l'origine de la violence. La violence vient de cette justice qu'on recherche en accomplissant la loi.

Saint Paul, dans sa théologie, critique la loi en tant que telle, cette loi dont l'accomplissement produit à un moment donné l'injustice. Pour Saint Paul, la loi dans un certain sens est un pouvoir hostile. D'un côté, elle est "sainte, intégrale et bonne"; d'un autre côté, "l'aiguillon de la mort est le péché, et le pouvoir du péché c'est la loi" (1 Cor. 15.56), et "une malédiction pèse sur ceux qui veulent pratiquer la loi" (Gal. 3.10)<sup>4</sup>.

Par le biais la loi agit le péché, par l'accomplissement de la loi surgit l'injustice. Le péché c'est "l'aiguillon de la mort", et par le péché agit le démon. La recherche de la justice par l'accomplissement de la loi, le péché, la mort et le démon s'unissent dans une seule équation. Avec la loi, le démon détient le pouvoir. Il peut tromper au moyen de ce miroir de la justice qu'est l'accomplissement de la loi. La loi impose des obligations, dans leur accomplissement se faufile le démon pour conduire au péché. Le péché est commis quand on donne la mort à un homme au nom de la loi, c'est à dire, au nom de la justification. On commet le péché en croyant ou en soutenant qu'on réalise la justice. Le démon se présente comme l'ange de la lumière, en incitant l'homme à chercher la justice par l'accomplissement de la loi. Cette réflexion paulinienne rejoint l'enseignement de Jésus sur la dette. En percevant la dette on administre la mort au débiteur qui ne peut pas payer. On le tue, avec l'impression de réaliser la justice. Cependant, c'est un péché parce qu'on recherche la justice non pas dans la vie du débiteur, mais dans sa mort. Chercher la justice par l'accomplissement de la loi c'est servir le démon.

L'idée de ce pouvoir que le démon exerce en incitant à accomplir la loi, conduit Saint Paul à une interprétation sacrificielle de la loi. Le

---

<sup>4</sup> Voir Aulén Gustaf: *Christus Victor. An historical study of the three main types of the idea of atonement.* New York, 1961. pag. 68.

démon, en promouvant la recherche de la justice par l'accomplissement de la loi, conduit au sacrifice humain et l'exige. La justice réalisée par l'accomplissement de la loi, tue. L'autel de la loi sur lequel on réalise des sacrifices humains est en réalité l'autel du démon. A partir de ce point de vue, Saint Paul interprète la mort de Jésus comme un sacrifice exigé par le démon. Le sang de Jésus est le prix payé au démon pour libérer l'homme de la loi. C'est un rachat face à un pouvoir qui sequestre l'homme. Car le démon ne remet pas la dette. Il faut la lui payer, et Jésus la paie. Le recouvrement est injuste, néanmoins le démon a le pouvoir de le percevoir. Alors, Jésus paie, mais une fois qu'il a payé, le démon perd son pouvoir. L'homme est libre face à la loi, et peut la soumettre aux exigences de la vie, de l'amour du prochain. Maintenant, il peut remettre les dettes, car il est libre. Le pouvoir du démon s'effrite. En conséquence, l'homme peut satisfaire la demande de Dieu: la remise des dettes, c'est la souveraineté de l'homme face à la loi, la soumission de la loi à la vie humaine, sa soumission au regne de la vie et de la grâce.

C'est cela la théologie de Paul. La mort de Jésus est interprétée comme un sacrifice qui libère des sacrifices, parce qu'elle libère l'homme de la recherche de la justice par l'accomplissement de la loi.

Cette interprétation de la mort de Jésus comme un sacrifice continue au cours de la période patristique, bien que progressivement se perde le lien entre le sacrifice et la théologie de Saint Paul. Plus on perd ce lien, plus on passe à une interprétation du sacrifice en termes d'une fertilité sacrificielle en soi. Chez Saint Paul, cela n'existe pas. Le sacrifice de Jésus révèle ce qu'est la loi. Le démon a le pouvoir de percevoir une rançon pour cette révélation, cette rançon: c'est le sang de Jésus. Quand la théologie paulinienne de la loi est écartée, il ne reste que le sacrifice.

Sacrifice qui continue à se faire, cependant, en l'honneur du démon:

L'image du prix de la rançon se rattache naturellement aux pouvoirs du mal, car c'est à eux qu'il faut payer la rançon. Nous rencontrons de temps en temps aussi la négation de cette affirmation, et même on dit de temps à autre que la rançon est payée à Dieu. La libération des pouvoirs du mal, de la mort et du démon, est en même temps libération du jugement de Dieu sur les péchés<sup>5</sup>

Celui qui reçoit la rançon est le démon, car à Dieu on ne peut devoir que la liberté qu'implique le paiement de la rançon exigée par le démon. Par conséquent, on doit à Dieu le paiement de la rançon au démon, mais il

---

<sup>5</sup> Ibid., pag. 56.

n'est jamais celui qui perçoit. En définitive, seul Dieu peut payer cette rançon.

Cela implique une idée du péché comme une force qui opprime l'homme. Aulen voit cette théologie présente spécialement, chez Irénée:

(Le péché) est d'un certain point de vue, un pouvoir objectif, sous lequel les hommes sont en servitude, ils ne sont pas capables de se libérer par eux-mêmes; mais d'un autre point de vue le péché c'est quelque chose volontaire et d'accepté, ce qui fait que les hommes soient des *débiteurs* envers Dieu<sup>6</sup>.

De cette manière l'humanité est coupable aux yeux de Dieu, et a perdu son intimité avec lui<sup>7</sup>.

...La désobéissance à Dieu est essentiellement la mort<sup>8</sup>.

...L'idée que le Christ s'est donné lui-même comme paiement de la rançon au démon pour la libération de l'homme. Irénée la soutient face à l'affirmation que font d'autres des Pères de l'Eglise quand ils soutiennent que le démon gagna, en dernière instance, certains droits sur l'homme. L'importance pour lui de soutenir, face aux gnostiques, que le démon est un voleur et un usurpateur, l'empêche d'affirmer cette idée d'une victoire du démon. Cependant, l'idée est sous-jacente quand il écrit: l'"apostasie" de l'humanité implique la faute et l'homme mérite d'être sous le pouvoir du démon...Dieu traite avec le démon d'une manière ordonnée<sup>9</sup>.

La rançon est toujours considérée comme un paiement aux pouvoirs du mal, de la mort et du démon; par la rançon la domination de ces pouvoirs sur les hommes touche à sa fin<sup>10</sup>.

Aulen soutient que c'est cette théologie de la patristique qui est sous-jacente à la théologie des auteurs du Nouveau Testament. Ainsi il affirme à propos de Paul:

Paul considère que les hommes sont en servitude sous les pouvoirs objectifs du mal; tout d'abord la 'chair', le péché, la Loi et la mort. Ce ne sont pas seulement des expressions abstraites ou métaphoriques, mais des réalités (*Wesenheiten*), des forces actives. En second lieu, Paul parle d'un autre ordre de mal, des démons, des principautés,

---

<sup>6</sup> Ibid., pag. 23.

<sup>7</sup> Ibid., pag. 24.

<sup>8</sup> Ibid., pag. 25.

<sup>9</sup> Ibid., pag. 28.

<sup>10</sup> Ibid., pag. 30.

des pouvoirs, qui gouvernent dans ce monde. Dieu leur a permis de dominer pendant un certain temps. Satan est à la tête de ces pouvoirs démoniaques. Le but de la venue du Christ c'est de libérer les hommes des pouvoirs du mal. Il descend du ciel et est soumis aux pouvoirs de ce monde dont il triomphe au moyen de sa mort et de sa résurrection. Les pouvoirs de ce monde 'cruent' le Seigneur de la Gloire- de cette manière Wrede interprète 1 Cor 2.6- Mais au moyen de la mort de Jésus, ces pouvoirs sont renversés et dans la Résurrection le Christ passe à la vie nouvelle. L'oeuvre du Christ libère tout le monde; de même "qu'un seul est mort pour tous, par conséquent tous sont morts", ainsi, par son triomphe, tous sont libérés des pouvoirs du mal<sup>11</sup>.

Dans ce contexte il est inconcevable que Dieu soit un créancier qui perçoit une dette impayable. Il y a très peu d'interprétations dans ce sens. Aulen mentionne notamment celle de Tertullien. En général, l'interprétation dominante est que Jésus, par sa mort, paie une rançon au démon. Le démon perçoit de Jésus une rançon, sans laquelle il ne laisserait pas à l'homme sa liberté. L'homme a une dette envers Dieu en ce sens qu'il lui doit d'avoir recouvré sa liberté perdue. L'homme doit payer cette rançon au démon pour être à nouveau libre dans sa relation avec Dieu. A Dieu on ne doit payer absolument rien.

"Origène discute à qui on doit payer le prix de la rançon et nie catégoriquement qu'elle doive être payée à Dieu"<sup>12</sup>. Dans Chrysostome, "le démon est comparé au créancier, qui jette en prison ceux qui ont des dettes envers lui"<sup>13</sup>. Le démon est celui qui ne remet pas la dette.

Avec Anselme de Canterbury Dieu est celui qui perçoit la dette sans pitié. Il y a une opposition entre la vision patristique et la vision d'Anselme. Dans la patristique le paiement c'est le démon qui le reçoit; avec Anselme, c'est Dieu. Dans la patristique, à cause de sa dette envers le démon, l'homme est lié; avec Anselme, à cause de sa dette envers Dieu, il est lié. Dieu et le démon changent de rôle. Dieu, selon Anselme, exerce le pouvoir, et le démon rivalise pour ce pouvoir de Dieu. Le péché de l'homme c'est d'avoir enlevé le pouvoir légitime à Dieu. Dans la patristique, par contre, l'homme est sous le pouvoir du démon et Dieu n'exige pas ce pouvoir, mais la libération de l'homme, de sorte qu'il ne soit plus sous aucun pouvoir. Dieu n'est pas l'instance du pouvoir, mais libère du pouvoir, alors qu'avec Anselme il devient une instance supérieure du pouvoir. Effectivement le rôle de Dieu et celui du démon sont inversés. Celui qui perçoit, dans le premier millénaire du

---

<sup>11</sup> Ibid., pgs. 65-66.

<sup>12</sup> Ibid., pag. 49

<sup>13</sup> Ibid., pag. 51

christianisme, s'appelle démon. Dans le second, il s'appelle Dieu. Dans le premier on parle d'un recouvrement illégitime d'une rançon, alors que dans le second on parle d'une dette, dont le paiement est légitime.

#### **IV. La dette dans la théologie de Saint Anselme**

Cette analyse montre la difficulté que le christianisme a eue d'accepter la théologie de la loi, contenue dans les enseignements de Jesus et dans la théologie de Paul. La théologie de la dette est la piece clef de cette théologie de la loi, bien que cette théologie de la loi déborde la question de la dette. Il s'agit d'une critique de toutes les sources de domination, et une relativisation de toute autorité au nom de la liberté humaine. Une telle théologie entrave l'exercice du pouvoir de l'Empire, et entrave meme la construction d'un Empire chrétien.

On comprend, maintenant, pourquoi le christianisme a abandonné cette théologie de la dette au moment où il a aspiré au pouvoir. On ne peut exercer le pouvoir avec la théologie de la dette du Notre Pere et de la tradition biblique du Nouveau Testament. Elle est la négation du pouvoir, autant de Dieu que des hommes. L'exercice du pouvoir exige le recouvrement de la dette. Pour cela, Jésus ne pouvait aspirer au pouvoir ni l'exercer. C'était un homme sans péché, et un pareil homme, le pouvoir le tue.

L'interprétation de la mort de Jesus comme sacrifice, que nous trouvons déjà chez Paul, a pu entrainer un glissement dans l'interprétation de cette théologie de la loi. Séparée de la théologie de la loi, cette interprétation cree un drame entre Dieu et le démon, lequel cesse de s'ingérer dans les affaires du démon et de l'homme. Elle maintient les schémas antérieurs, mais les vide. La théologie de la loi, comme théologie de la dette, disparaîtra. Sera alors instaurée l'idée d'une pure sacrificialité. Chez Paul, toutefois, le sacrifice se réalise sur l'autel du démon, et le paiement par le sang devient une rançon au démon, Dieu continue d'être un Dieu qui ne veut pas de sacrifices, et qui ne les accepte pas. Le pouvoir sacrificiel de l'empire continue d'être un pouvoir démoniaque, seulement que maintenant tout se distancie de la loi qui apparait comme champ du pouvoir du démon.

Le changement radical surviendra quand on détruira ce schéma sacrificiel pour le remplacer par un sacrifice que Jesus assume comme une exigence du Pere, devenu le Dieu qui cherche la justice dans l'accomplissement de la loi.

Ce changement commence tout dans christianisme - il s'annonce déjà avec Tertullien - Cependant, ce n'est qu'au Moyen Age qu'il atteindra



sa formulation cohérente. Et cessera l'oeuvre de Saint Anselme. A partir de lui il n'est plus juste de remettre la dette. Maintenant on déclare qu'il est juste payer ce que l'on doit. La dette il faut la payer, et ce qui est juste est de payer toutes les dettes. Avec le christianisme, il faut régler tous les comptes. Maintenant, définitivement le christianisme peut aspirer au pouvoir et l'exercer. Par conséquent, avec ce pouvoir, peut revenir le sacrifice qui paie a Dieu les dettes.

Cette théologie d'Anselme domine jusqu'a maintenant, c'est une théologie de la dette. La théologie chrétienne est une théologie de la dette; on n'a pas besoin d'en inventer une autre. Pour avoir une théologie de la dette, il suffit de prendre conscience de ce qu'est la théologie chrétienne, rien de plus.

Dans cette théologie d'Anselme, est formulée une théologie de la dette qui est contraire à la théologie de la dette du message chrétien, elle parait etre plutot son inversion. Le peché lui-meme est considéré comme une dette de l'homme envers Dieu, qu'il doit payer. La relation débiteur-créancier devient le coeur meme de la relation de l'homme avec Dieu, ce qui fait que l'homme apparait comme un débiteur face a Dieu, et ce dernier comme un créancier face à l'homme. Dieu, en condamnant l'homme, le fait au nom du recouvrement d'une dette, et l'homme, obtient la grace de dieu, au nom du paiement d'une dette. Cette interprétation de la relation Dieu-homme n'a d'aucune maniere le caractere d'une simple analogie, mais elle apparait plutot comme une condition originelle, c'est maintenant la dette terrestre entre les hommes qui parait avoir le caractere d'une analogie. Originellement la dette est contractée par l'homme envers Dieu, et par analogie, existe la dette d'un homme envers un autre, devenue le symbole de cette dette de l'homme envers Dieu. Dans le contexte de cette théologie, la reflexion théologique de la dette, cesse d'etre un probleme de théologie morale, pour se transformer en théologie, sans plus.

Il y a un Dieu envers lequel l'homme, à cause de son péché, a contracté une dette, et ce Dieu perçoit le paiement de cette dette. L'homme doit la payer, sinon il ne peut avoir de réconciliation avec Dieu. Si l'homme ne la paie pas, il est condamné pour l'éternité. Dieu, bien que miséricordieux, ne peut pas pardonner sans un paiement préalable. Le pardon est conditionné par sa justice.

Cependant, la dette est impayable. Ici, au XI siecle, commence la discussion sur les dettes impayables et leur paiement. La these de la dette impayable que Fidel Castro lance en 1985, est evidemment tres posterieure. Anselme est le premier qui la discute explicitement, bien que c soit en termes théologiques. Anselme insiste constamment sur le

fait que la dette est impayable. Pour autant, il fait face à la scolastique de son temps qui a établi un principe qui fonde toute son éthique. Ce principe dit: A l'impossible nul n'est tenu (Ad impossibiliti nemo tenetur). De là on déduit: si une dette est impayable, elle ne doit pas être non plus payée. Car: à l'impossible nul n'est tenu. C'est cette même réponse qui est, de nos jours, très communément acceptée en Amérique Latine. Anselme, par contre, fait face au problème de la dette impayable exactement comme le fait dans l'actualité le FMI. Il reconnaît qu'une dette peut être impayable, mais cette impayabilité de la dette ne fait que rendre l'homme débiteur plus coupable. L'homme, qui ne peut payer sa dette envers Dieu, est coupable de ce fait. Et plus est impossible le paiement de la dette, plus l'homme est tenu de la payer.

Bon alors, comment paie-t-on une dette qui est impayable? si elle est impayable, on ne peut la payer. Par conséquent, pourquoi insister sur la culpabilité due à l'impossibilité de la payer? Ici aussi la réponse d'Anselme est semblable à celle du FMI. Il faut la payer avec le sang. Et ce sang est rédempteur. Pour Anselme, c'est le sang de Jésus qui la paie. A l'impossibilité coupable du paiement, correspond le paiement avec le sang. Et quand il s'agit d'une dette impayable envers Dieu, seul le sang de Dieu peut payer cette dette impayable. Un sacrifice, équivalent à la somme due, doit avoir lieu, pour que la justice soit respectée. La justice même réclame le sacrifice; la norme s'impose, en sacrifiant le sang. Ce sang est considéré comme rédempteur.

Il résulte, alors, ce schéma général. Dieu exige de l'homme le paiement d'une dette impayable, parce que l'homme est coupable du fait que cette dette soit impayable. La justice demande qu'elle soit remboursée, bien qu'elle ne soit pas payable. S'il n'y a pas moyen de la payer, il faut la payer avec le sang. S'il n'y a pas de sang adéquat, le sang de l'homme doit couler éternellement, dans cette vie et dans la vie post mortem de l'enfer. Parce qu'il s'agit d'une dette envers Dieu, aucun sang humain ne peut la payer définitivement. Et, parce qu'il s'agit d'une dette de l'homme envers Dieu, elle doit être payée avec un sang humain. Anselme solutionne cette contradiction par la référence à Jésus homme et Dieu à la fois. Son sang peut payer la dette, parce que c'est à la fois le sang humain et le sang divin. Jésus étant sacrifié, la justice de Dieu est satisfaite et l'homme peut sortir de l'impayabilité de la dette.

## **V. L'enseignement de Saint Anselme**

La théologie de Saint Anselme s'oppose à la théologie de la loi de la tradition chrétienne. Toutes les références s'invertissent. Le principe de

chercher la justice par l'accomplissement de la loi, contre lequel s'était élevé tout le message chrétien, revient avec une force jamais vue. En effet, St Anselme considère qu'il existe une loi qu'il faut accomplir sans considération, et qui ne doit jamais être mise entre parenthèses. C'est la loi de Dieu qui n'admet ni hésitation, ni exceptions. C'est l'accomplissement de cette loi qui sauve.

Exprimé dans le langage de la dette, cette loi exige, à tout prix, le paiement des dettes. Les dettes ne doivent jamais être remises, les effacer serait la plus grande injustice. Dieu devient celui qui par justice ne peut remettre les dettes, car ce serait une violation de la loi, qui est toujours juste.

Alors que dans la tradition chrétienne l'homme juste est celui qui remet les dettes, maintenant avec Anselme l'homme juste devient celui qui paie toutes ses dettes. Par conséquent, l'homme juste est également celui qui n'a d'autre alternative que de percevoir toutes les dettes. Payer ce qui est dû, percevoir ce qui est dû, voilà la justice:

...Injuste est l'homme qui ne donne pas à un autre homme son dû,  
à plus forte raison celui qui ne donne pas à Dieu son dû<sup>14</sup>.

Injuste est l'homme qui ne remet pas à Dieu son dû<sup>15</sup>

La transformation est évidente. Alors qu'antérieurement, l'homme était juste s'il remettait les dettes. Avec Anselme c'est un changement de perspective. Est-il convenable que Dieu remette la dette? Anselme s'interroge précisément sur les paroles du Notre Père: "Convient-il que Dieu, à cause de sa seule miséricorde, remette les péchés sans la restitution de l'honneur perdu?"<sup>16</sup>, ou en d'autres termes, "Convient-il que Dieu, par pure miséricorde, efface les péchés sans paiement de la dette?"<sup>17</sup>.

Au nom de la justice par l'accomplissement de la loi, il refuse une telle alternative. "Si le péché n'est pas satisfait ni puni il n'y a pas d'accomplissement de la loi"<sup>18</sup>.

---

<sup>14</sup> Anselme: "Cur Deus homo?" (Pourquoi Dieu s'est-il fait homme?) Oeuvres complètes de Saint Anselme. BAC. Madrid, 1952, 2 tomes. Livre Premier. I, pags. 817, chap. XXIV.

<sup>15</sup> Ibid., Livre Premier. I, pag. 819, Chap. XXIV.

<sup>16</sup> Ibid., Livre Premier. I, pag. 777, Chap. XII.

<sup>17</sup> Idem.

<sup>18</sup> Idem.

Ne pas accomplir la loi serait injuste. L'injustice serait récompensée, car le juste qui a prêté, ne gagnerait rien, alors que l'injuste qui doit payer, remporterait un prix:

Alors plus heureux est l'injuste, qui est pardonné par pure miséricorde, que le juste, ce qui n'est vraiment pas convenable. Autre complication, Dieu serait identifié à l'injustice, car, de même que Dieu qui est au dessus de toute loi, l'injustice ne serait sujet à aucune loi<sup>19</sup>.

La préoccupation centrale de sa théologie, Anselme la répète sans cesse. "C'est un abus intolérable, dans l'ordre de la création, le fait que la créature ne rende l'honneur qui revient au créateur et ne lui paie son dû"<sup>20</sup>. Dieu "ne peut rien faire de plus juste que de conserver l'honneur de sa dignité"<sup>21</sup>.

Loi, ordre, dignité et accomplissement des exigences normatives, sont les références centrales chez Anselme. Au nom de la loi et de l'ordre on rejette la remise de la dette. En d'autres mots, sans un paiement de la dette, Dieu lui-même ne peut laisser le péché impuni ni le pécheur arriver au bonheur"<sup>22</sup>.

C'est une mystique de l'accomplissement de la loi, dans laquelle la justice empêche le remise de la dette, l'effacement des obligations. La prière du Notre Père, qui se rapporte à la remise des dettes, est considérée comme un appel à l'injustice lancé à l'homme et à Dieu. Cela fait référence implicitement à la parabole des travailleurs de la vigne et on rejette, le qualifiant d'appel à l'injustice, la solution que Jésus donne à ce même problème. Anselme parle le langage du pouvoir, de l'empire chrétien qui est en train de se construire. Le message de Jésus et la théologie de la loi de St Paul deviennent un espace démoniaque.

Cependant, en exigeant la justice par l'accomplissement de la loi, Anselme doit faire face au problème de l'impayabilité de la dette. S'il exige que la loi s'accomplisse, il doit exiger aussi que se réalise l'exemption de la loi pour celui qui ne peut payer la dette. Jésus, dans le Notre père, demande la remise de la dette justement dans ce cas de l'impayabilité. Anselme rejette la remise, et il doit alors nous dire en quoi consiste l'exemption: "qu'est ce que tu donnes à Dieu que tu ne lui doives?, A qui dois-tu tout ce que tu es, ce que tu as, et ce que tu

---

<sup>19</sup> Idem.

<sup>20</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 781, Chap. XIII.

<sup>21</sup> Idem.

<sup>22</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 805, Chap. XIX.

peux?"<sup>23</sup> l'homme est incapable de payer pour le péché, car: " meme quand je ne peche pas, sous peine de péché, je Lui dois tout, moi-meme et tout ce que je possède, il ne me reste rien qui puisse le satisfaire pour le péché"<sup>24</sup>.

Anselme nous présente la dette comme une dette radicalement impayable. Mais sans paiement, personne ne peut accorder l'acquittement. Cela est la "stricte justice"<sup>25</sup>. Il n'y a pas de pardon, "sans remise à Dieu de ce qui lui a été enlevé, afin qu'ainsi ce que Dieu a perdu à cause de l'homme, lui soit restitué par l'homme lui-meme..."<sup>26</sup>.

La dette n'est pas le résultat d'un pret, mais d'un vol ou d'une guerre de l'homme contre Dieu, ce qui exige restitution et réparation. Elle devient le résultat d'un pret à partir du moment où le débiteur ne peut payer, bien qu'il doive payer.

L'injustice est de ne pas payer ce que l'on doit. La justice est de payer ce qui est du, c'est à dire payer toutes les dettes. Par conséquent, Anselme s'interroge sur le sens éthique du remboursement de ce qui est impayable: "Si on peut et on ne paie pas, c'est réellement injuste; mais si on ne peut pas, comment cela peut-il etre injuste?"<sup>27</sup>.

Ce probleme tres tres présent dans la morale médiévale, qui affirme: A l'impossible, nul n'est tenu. A nouveau Anselme renverse la relation:

S'il n'existe en lui aucune cause d'impuissance, dans un certain sens, on peut l'exuser; mais l'impuissance en lui est coupable, et comme elle ne diminue pas le péché, elle n'excuse pas non plus celui qui ne paie pas ce qu'il doit<sup>28</sup>.

...l'homme, qui s'oblige librement à cette dette qu'il ne peut payer, et par sa faute a crée cette impuissance, de sorte que maintenant il ne peut payer ce qu'il devait avant le péché, c'est à dire, en ne péchant pas, ni ce qu'il doit pour avoir péché, il est par conséquent inexcusable. Ainsi cette meme impuissance est coupable, car il ne doit pas l'avoir, ou mieux, il doit ne pas l'avoir; donc de la meme façon c'est une faute le fait de ne pas avoir ce qu'on doit avoir, c'est une faute le fait d'avoir ce qu'il ne doit pas avoir<sup>29</sup>.

---

<sup>23</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 809, Chap. XX.

<sup>24</sup> Idem.

<sup>25</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 815, Chap. XXIII.

<sup>26</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 817, chap. XXIII.

<sup>27</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 817, chap. XXIV.

<sup>28</sup> Idem.

<sup>29</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 819, Chap. XXIV.

En conséquence, l'homme est juste s'il paie ce qu'il doit et s'il peut payer ce qu'il doit. La justice alors suppose la capacité de rembourser. L'homme est juste non seulement par ce qu'il paie ce qu'il doit, mais aussi, et surtout, parce qu'il *peut* payer ce qu'il doit. Ne pas pouvoir payer ce qui est dû, est une faute. Le pauvre est le coupable, non le privilégié. L'impayabilité ne constitue pas une raison pour ne pas remettre les dettes. Anselme, en niant la remise des dettes, compromet les béatitudes elles-mêmes: ce qui est juste c'est de payer ce qui est dû, ce qui est injuste c'est de ne pas le payer:

Aucun homme injuste est admis au bonheur, car le bonheur est une plénitude qui ne peut contenir aucune indigence. Ainsi, le bonheur ne convient pas à celui en qui n'existe pas de pureté absolue, le rendant ainsi irréprochable<sup>30</sup>.

La béatitudes s'adressent maintenant aux riches, qui sont justes, en pouvant payer leurs dettes et non pas aux pauvres qui sont injustes, en ne pouvant pas les payer. Dieu ne peut remettre la dette sans remboursement, car il est le Dieu de la loi et de l'ordre. Alors, étant un Dieu d'amour et non pas uniquement de justice Comment peut-il solutionner ce dilemme? Comment le pardon est-il alors possible?

Mais s'il pardonne ce que l'homme librement doit lui donner, parce que l'homme ne peut pas payer, qu'est-ce que cela signifie, sinon que Dieu pardonne parce qu'il ne peut pour moins? Maintenant, il est dérisoire le fait d'attribuer à Dieu une telle miséricorde. Et s'il pardonne contre sa volonté ce qu'il devait pardonner à cause de l'impuissance de payer ce qui devrait être payé librement, Dieu pardonne une peine et rend l'homme heureux au nom du péché, car il a ce qu'il ne devait pas avoir, vu qu'il ne devait pas avoir cette impuissance, et, à cause même de cela, tant qu'il l'a et ne satisfait pas, il pèche; mais cette miséricorde de Dieu est trop contraire à sa justice, qui ne permet plus le pardon de la peine due au péché (et non de la dette, F.J.H.)<sup>31</sup>.

Dieu, en toute justice, ne peut pardonner l'acquiescement de la dette. Néanmoins, par amour, il aimerait au moins pardonner à l'homme: "la peine due au péché". Car si on paie la dette, la peine en relation au péché qui consiste d'avoir contracté la dette, se maintient. Sans paiement on ne peut non plus pardonner cette peine. La dette une fois payée, Dieu peut, par amour, pardonner la peine. Est-ce que Dieu est impuissant face à ce

---

<sup>30</sup> Idem.

<sup>31</sup> Ibid., Livre Premier .I. pag.321, Chap. XXIV.

dilemme? "Il voudrait mais il ne peut pas, c'est dire qu'il est impuissant"<sup>32</sup>.

Mais Dieu est si grand qu'il ne peut être impuissant:

Comment donc se sauvera l'homme s'il ne satisfait pas à ce qu'il doit ou avec quelle audace oserons nous affirmer que Dieu, dont la miséricorde surpasse toute intelligence humaine, ne peut exercer cette miséricorde?<sup>33</sup>.

Anselme pose son alternative de la manière suivante:

1. ...L'homme doit à Dieu, à cause du péché, ce qu'il ne peut payer, et s'il n'acquiesce pas ce dû, il ne peut être sauvé...
2. ...Comment Dieu, dans sa miséricorde, parvient-il à sauver l'homme, étant donné qu'il ne peut lui pardonner le péché sans remboursement de la dette due au péché<sup>34</sup>.

Dieu est miséricordieux, mais dans les limites de la loi et de l'ordre. Le christianisme des pauvres et des lésés se transforme en un christianisme de ceux qui possèdent. C'est le christianisme de l'homme au pouvoir. La loi et l'ordre exigent l'accomplissement de la loi, et par conséquent, une éthique de cet accomplissement. Il ne s'agit pas de pardon mais d'imposition. En face de la loi et de l'ordre, l'homme n'est rien. S'il se revendique, il est égoïste. *La miséricorde consiste dans la force donnée pour pouvoir accomplir la loi et non pas son exemption.*

La solution d'Anselme consiste à soutenir que Dieu reçoit par la mort du Christ, le remboursement qui correspond à la dette. Le Christ, par son sacrifice, paie la dette par le sang. Le Christ peut payer cette dette car il est un homme sans péché, et à la fois Dieu.

Le Christ, parce qu'il est Dieu et homme à la fois, peut payer pour l'humanité ce qui est impayable. Cependant, il ne peut payer que par sa mort, par son sang. La dette impayable se paie avec le sang. Dieu lui-même exige ce sang pour que justice soit faite. Certainement, vient maintenant cette question: Comment la mort du Christ peut-elle satisfaire la justice si cette mort est injuste? Anselme introduit l'importance de la mort du Christ en insistant sur la gravité du péché qui consiste à le tuer. Comment l'acte de tuer le Christ, peut-il conduire à la rédemption, s'il s'agit du plus grand péché qu'on puisse concevoir?

---

<sup>32</sup> Idem.

<sup>33</sup> Idem.

<sup>34</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 825, chap. XXV.

Car le péché qui se commet contre Lui personnellement dépasse incomparablement tous ceux qui peuvent être pensés en dehors de sa personne<sup>36</sup>.

Lui, ne te paraît-il pas très bon, quand sa mort est si criminelle<sup>37</sup>.

Mais maintenant une autre question demeure. Car s'il est si criminel de tuer le Christ, combien, alors, est précieuse sa vie, et comment sa mort peut-elle vaincre et effacer les péchés de ceux qui le tuent?<sup>38</sup>.

Anselme répond:

Aucun homme ne pourrait vouloir tuer Dieu, du moins sciemment, et par conséquent, ceux qui lui enleverent la vie, par ignorance, ne tomberent pas dans ce péché infini, qui ne peut être comparé à aucun autre<sup>39</sup>.

...les bourreaux du Christ peuvent recevoir le pardon de leur faute<sup>40</sup>.

Anselme peut maintenant présenter le Christ comme l'homme-Dieu, qui vient au monde pour mourir, sacrifié, à cause de la dette impayable que les hommes ont envers leur Dieu-père. La vie de Jésus et ses enseignements disparaissent alors complètement. Jésus ne vint pas au monde pour y vivre, mais pour y mourir. Sa mort est l'unique sens de sa vie. Dieu-père, dans son amour, ne pouvait sauver l'humanité qu'en exigeant le paiement de la dette impayable que les hommes ont contracté envers lui. Son fils, comme homme-Dieu, doit la payer avec son sang, parce que les dettes impayables se paient avec le sang. Le Dieu-père l'envoie pour mourir, ouvrant ainsi la porte du pardon des peines dues aux péchés de l'homme.

Le Christ vient volontairement. Il "s'est offert à devenir un homme pour mourir..."<sup>41</sup>.

La rédemption du genre humain,

...n'était possible que si l'homme remboursait la dette due au péché. Dette si grande, que, l'homme coupable, était dans l'impossibilité de

---

<sup>36</sup> Idem.

<sup>37</sup> Idem.

<sup>38</sup> Ibid., Livre Second, I. pag. 859, chap. XV.

<sup>39</sup> Idem.

<sup>40</sup> Idem.

<sup>41</sup> Ibid., Livre Second, I. pag. 869, chap. XVI.



la payer, seul un Dieu pouvait rembourser cette dette. le Rédempteur devait donc être à la fois homme et Dieu, par conséquent, il était nécessaire que Dieu assumât la nature humaine dans l'unité de sa personne, pour que l'homme, simple humain, débiteur sans ressources, puisse être incorporé à la personne qui avait ce pouvoir<sup>42</sup>

Le sens de la vie de Jésus est, alors, mourir pour payer une dette:

...Il n'a pas pu éviter la mort car il devait mourir réellement, et il devait mourir réellement parce que il le voulut librement et immuablement, il s'en suit qu'il n'a pu éviter la mort pour la simple raison qu'il voulut mourir avec une volonté immuable<sup>43</sup>.

Maintenant, le Christ a payé. Cependant, c'est un paiement qui constitue un trésor dans le ciel. Ce paiement n'élimine pas automatiquement la dette que les hommes ont envers Dieu. Ils doivent payer en recourant à ce trésor. Ce trésor, acquis par son sang, le Christ le met à la disposition des hommes, ce trésor peut effectivement servir comme une source efficace de paiement. Le Christ ne paie mais il rend le trésor disponible. C'est à dire qu'après la mort du Christ, les hommes continuent d'avoir la dette, seulement elle n'est plus impayable. Ils peuvent maintenant la payer et ils doivent le faire.

S'ils ne le font pas, ils continuent à porter la peine due non remboursement. Et cette peine est éternelle. Par contre, l'homme se sauve s'il a recourt à ce paiement fait par le Christ pour acquitter la dette qu'il a envers Dieu. Néanmoins, pour avoir à sa disposition la capacité de paiement du Christ, il doit gagner des mérites. Le Christ ne donne rien en cadeau non plus. Cependant, maintenant les mérites humains valent devant Dieu car l'homme est participant au trésor acquis par Jésus avec le sang, l'homme a alors un moyen de paiement de valeur infinie qui peut satisfaire Dieu. Ces mérites de l'homme s'acquièrent en suivant le Christ. C'est la *imitatio Christi*.

Quoi de plus convenable qu'il donnât ce fruit et récompense de sa mort à ceux pour qui à cause de leur salut il se fit homme, comme nous le démontrons en toute vérité, et auxquels il donna par sa mort, comme nous l'avons dit, un grand exemple de comment on meurt pour la justice, car en vain seront ses imitateurs s'ils ne sont participants de ses mérites? Et à qui avec plus de justice fera-t-il les héritiers de son crédit, dont il n'a pas besoin, et de l'abondance de sa plénitude, sinon à ses parents et à ses frères, à ceux qu'il voit plongés dans le profond de la misère et se consumer dans le manque et la nécessité de tout, afin de

---

<sup>42</sup> Ibid., Livre Second. I. pag. 879, chap. XXVIII.

<sup>43</sup> Ibid., Livre Second. I. pag. 871, chap. XVII.

leur remettre ce qu'ils doivent pour leurs péchés et leur donner ce dont ils manquent à cause de leurs fautes?<sup>44</sup>.

C'est là l'espace de l'effort personnel. Avant la mort du Christ cet effort aurait été en vain. Mais, maintenant il a l'appui du Christ, ainsi il vaut devant Dieu:

Et comment faut-il s'approcher pour participer à si grande grace et comment faut-il vivre avec elle? l'Écriture Sainte nous l'enseigne constamment<sup>45</sup>.

Peut-on imaginer un geste plus miséricordieux que ce geste du Dieu père qui, au pécheur condamné aux tourments éternels sans pouvoir se racheter, dit: "Reçois mon Fils unique et offre-le pour toi", et le Fils à son tour: "Prends -moi et rachete-toi"? C'est cela que le Père et le Fils viennent nous dire quand ils nous appellent à la foi chrétienne et nous amènent à elle. Et quoi de plus juste que la remise de toute dette celui à qui on donne une valeur supérieure à toute dette, à condition qu'on lui donne l'amour qu'il demande!<sup>46</sup>

Dieu reçoit le paiement de Jésus et pardonne la faute. Christ ouvre ce crédit à ceux qui l'imitent, c'est à dire, aux justes qui paient ce qu'ils doivent. Il faut suivre le Christ: *Imitatio Christi*. Le Christ a payé, nous aussi payons. Le Christ a tenu parole, nous aussi tenons parole. La remise de la dette ne tient plus. tout se paie, dans cette vie ou dans l'autre. Les dettes se paient et c'est seulement après les avoir payées que l'homme obtient le pardon du péché qui consistaient précisément dans l'impayabilité de cette dette.

Cependant, cette grâce, il faut la gagner. En la repoussant, l'homme perd tout:

Par conséquent, celui qui veut prêter attention à ce que je suis à exposer, ne doutera pas que justement seront réprimandés ceux, qui à cause de leur faute, ne peuvent recevoir la parole de Dieu<sup>47</sup>.

La contrepartie de l'impossibilité de payer, c'est d'être coupable. Maintenant ce qui est coupable c'est l'impossibilité de recevoir la grâce

---

<sup>44</sup> Ibid., Livre Second. I. pag. 885, chap. XXIX.

<sup>45</sup> Ibid., Livre Second. I. pag. 887, chap. XIX.

<sup>46</sup> Ibid., Second Livre I. pag. 887, chap. XX.

<sup>47</sup> Anselme: "De concordia praescientiae, et praedestinationis, et gratiae dei cum libero arbitrio" (De l'accord, de la présence, de la prédestination et la grâce divine avec le libre arbitre). Œuvres complètes II, 263, chap. VII.

dé Dieu. Cette faute ne connaîtra pas de rédemption, car la dette se paie par le fait d'écouter la parole de Dieu et de suivre le Christ. Celui qui n'écoute pas d'une manière nouvelle est coupable du fait qu'il ne peut acquitter sa dette envers Dieu.

Face à cette vision de Dieu et de la justice, le péché ne peut être qu'une violation de la loi. Toute violation de la loi est un péché; la justice ne peut jamais exiger la suspension de la loi. Il ne peut y avoir aucun péché en accomplissant la loi. Comme la loi vient de Dieu, et que Dieu lui-même est la loi, le péché par accomplissement de la loi, serait le péché de Dieu, par conséquent, soutenir la possibilité de ce péché serait un blasphème. Toute morale, avec Anselme, devient maintenant une morale privée, et se réduit à une relation entre l'individu et Dieu, entre l'individu et la loi. La perfection humaine, c'est l'accomplissement et la défense de la loi. Observer la loi c'est marcher à la suite de Jésus.

De ce point de vue, la théologie de la loi de Saint Paul et la prédication même de Jésus, sont un scandale. Car elles enseignent que l'homme est un sujet souverain, dont la vie est supérieure à la loi qu'il peut porter en jugement. Dans l'enseignement de Jésus et la théologie de Paul il est fait mention de péchés commis par violation de la loi, mais il est fait mention d'un péché plus grave que ces violations: celui de prétendre atteindre la justice par l'accomplissement de la loi. La théologie d'Anselme considère comme le péché le plus grave, celui d'affirmer qu'un sujet est souverain face à la loi, et par conséquent, prétendre que le plus grand péché est celui de chercher la justice dans l'accomplissement de la loi. Les positions sont complètement inversées. Ce qui dans une tradition est le plus grand péché devient dans l'autre la plus grande exigence de Dieu.

Anselme définit le "péché par orgueil" comme l'exigence de liberté face à la loi. Il se préoccupe extrêmement de cette question et consacre toute une étude à la chute du mauvais ange: "De casu diaboli" (la chute du démon)". Il développe le concept de la superbe. La superbe de l'ange déchu consiste, dans sa prétention de vouloir être comme Dieu, en violant la loi<sup>48</sup>

S'il avait observé la justice jusqu'à la fin. il n'aurait pas péché et n'aurait pas été malheureux.

Personne n'observe la justice si ce n'est qu'en aimant ce qui

---

<sup>48</sup> Spécialement au chap. IV: "Comment il pécha et voulut être pareil à Dieu". "De casu diaboli" (De la chute du démon) *Œuvres complètes de Saint Anselme*, op. cit. pgs. 607-611.

ce doit et il ne l'abandonne pas si ce n'est qu'en voulant ce qu'il ne doit pas.

En voulant, donc, ce qu'il ne devait pas, il abandonna la justice, et ainsi pécha<sup>49</sup>.

...comme Eva qui voulut etre semblable á Dieu avant que Dieu ait voulu cela<sup>50</sup>.

L'ange déchu viole la loi, et célèbre cette violation. Il avait plutôt l'intention de la violer. On lui reproche la violation effective de la loi. Pour Anselme c'est du pareil au même. Dans sa théologie du discernement de la loi, Anselme n'accepte pas que l'homme viole arbitrairement la loi. Dans la tradition chrétienne, on admettait un processus de discernement pour déterminer dans quel cas on pouvait violer la loi: C'était lorsque la vie de l'homme était menacée par la loi. La vie concrète de l'homme était le critère de discernement. Anselme abolit cette tradition. Il traite sans distinction n'importe quelle violation de la loi comme un crime. Même au nom de la vie on ne peut violer la loi. La loi est le maître de la vie et de la mort. L'homme est pour le Sabbat, et non le Sabbat pour l'homme.

Par conséquent, l'ange déchu est un violateur de la loi, qui soutient cette violation comme un bien, car elle le rend semblable á Dieu

...Il voulut etre comme Dieu, parce qu'il a voulu quelque chose de lui-même sans se soumettre á personne. Car vouloir quelque chose par soi-même de sorte qu'on ne suive pas une volonté supérieure, est propre á Dieu <sup>51</sup>.

Il opposait á la loi de Dieu sa " propre volonté", il ne voulait pas " se soumettre". Cette souveraineté ne revient qu'á Dieu. Dieu ne peut se permettre de violer la justice, qui est identifiée á lui-même. Cependant, en Dieu, loi et volonté personnelle, justice par la loi et bonheur, coïncident. Chez la créature, par contre, c'est différent. En voulant suivre sa volonté propre, la créature se souleve contre Dieu, en voulant etre comme lui. En fait, elle se considère supérieure á Dieu, car elle veut etre au dessus de la loi, qui vient de Dieu, voire qui est Dieu lui-même

Non seulement il voulut etre égal á Dieu pour présumer avoir une

---

<sup>49</sup> Ibid., pag 607.

<sup>50</sup> Ibid., pag. 609.

<sup>51</sup> Ibid., pag. 611.

- volonté propre, sinon aussi qu'il voulut être plus grand, voulant ce que Dieu ne voulait qu'il voulut et mettant ainsi sa propre volonté au dessus de la volonté de Dieu<sup>52</sup>.

La loi est souveraine, non pas le sujet. La loi dévore le sujet. Bernard de Clairvaux suit cette ligne d'Anselme:

Qu'est d'autre la superbe sinon, comme le définit un saint, l'amour du prestige personnel? (il se réfère à Saint Augustin! F.J.H.) En nous déplaçant au pôle opposé, nous pouvons affirmer que l'humilité est le mépris du prestige personnel<sup>53</sup>.

Bernard donne à l'ange déchu un nom qu'il ne recevait auparavant qu'occasionnellement et qu'Anselme n'avait pas encore utilisé: Lucifer: "Oh Lucifer!, toi qui brillais comme l'aube, Maintenant tu n'es plus porteur de lumière; tu es porteur d'obscurité et de mort"<sup>54</sup>.

Maintenant l'ange de la lumière est Lucifer. Saint Augustin n'avait pas osé utiliser ce terme, il avait simplement écrit: "...quelques fois Satan, selon ce que nous lisons (2Cor 11.14), 'se change en ange de lumière'"<sup>55</sup>.

Ainsi, depuis Anselme et après lui le simple fait de discerner sur l'obligation d'obéir à une loi est considérée comme sa transgression, comme le péché le plus grave, comme un acte d'orgueil, une rébellion contre Dieu, comme un geste démoniaque. Dans cette perspective, les enseignements de Jésus et Saint Paul ne peuvent que conduire en enfer. Le christianisme impérial lutte contre le message chrétien, qu'il a diabolisé.

Il y a ici un fait qui attire notre attention, le fait que le nom de Lucifer était, dans les premiers siècles du christianisme, un nom attribué à Jésus. En assimilant ce nom de Jésus à celui du diable, on révèle subtilement le fait que Jésus lui-même a été "démonisé".

C'est évident qu'avec cette théologie en mains, on ne peut plus accepter la prière du Notre Père, qui fait référence à la remise de la dette. Dans cette prière, ne pas remettre la dette est un péché; la justice exige

---

<sup>52</sup> Idem.

<sup>53</sup> Bernard de Clairvaux: "Liber de gradibus humilitatis et superbiae" (Traité sur les degrés d'humilité et de superbe). Œuvres complètes de Saint Bernard. BAC, Madrid, 1983, 2 tomes. I, No. 15 pag. 193.

<sup>54</sup> Ibid., pags. 221-223.

<sup>55</sup> Saint Augustin: La cité de Dieu. México, 1970, pag. 478.

de l'effacer. La justice exige, par conséquent, de violer la loi afin que la vie du débiteur soit respectée.

Cela se rencontre aussi dans la théologie de Saint Paul. La loi selon Saint Paul n'est sans doute pas uniquement la loi mosaïque, sinon n'importe quelle légalité normative. Par conséquent, le droit romain aussi et n'importe quel droit. Selon Paul, au moyen de la loi le démon maintient l'homme sous son pouvoir, peu importe que la loi soit une loi de Dieu. Etant l'homme sous le pouvoir du démon et du péché, la loi que Dieu donne ne libère pas, sinon qu'elle se transforme en un instrument du pouvoir démoniaque. Bien que Paul ne parle pas de manière spéciale de la dette et de son paiement, il résulte évident que le paiement de la dette est une conséquence de la loi. Par suite, la loi impose des obligations que le démon exerce comme son pouvoir. Si la loi est le pouvoir du péché et du démon, le paiement de la dette l'est également car ce paiement est l'autre face de la loi.

La théologie d'Anselme en présentant Dieu comme celui qui perçoit de l'homme une dette impayable affirme que Dieu exige inconditionnellement le respect de la loi. Elle identifie à Dieu la légalité de la loi. Dieu, par conséquent, peut être au dessus de n'importe quelle loi, mais non pas de la légalité elle-même. Dieu est légalité, et en conséquence est paiement de la dette, bien qu'elle soit impayable. A nouveau nous notons le changement et la inversion de la théologie chrétienne. Pour Paul, même la loi donnée par Dieu peut être un instrument du pouvoir diabolique, de la mort et du péché. Le démon exerce son pouvoir au moyen de la loi et de la légalité. Chez Anselme, par contre, la légalité se transforme en un attribut essentiel de Dieu, et le démon est dans l'illégalité. Pour Anselme, un au-delà de la loi n'a pas de sens et ne peut être qu'une forme d'illégalité démoniaque. Pour Paul, et dans cette ligne il est fidèle au sens des évangiles, Dieu et sa justice sont au delà de la loi, non pas dans l'accomplissement des normes légales. Par conséquent, ils sont au-delà du paiement de la dette, en faveur de l'acquiescement, et non dans le remboursement comme le désire la légalité d'Anselme.

Voilà pourquoi, Anselme s'interroge: "Pourquoi disons nous à Dieu: pardonne-nous nos dettes (Mt.6.12)?"<sup>56</sup>, et répond:

Celui qui ne paie pas dit inutilement: pardonne-moi; mais celui qui satisfait supplie, car cela même entre dans le pardon, parce que Dieu ne doit rien à personne, sinon que toutes les créatures lui doivent à lui, et pour cela il ne convient pas qu'ils se trouvent avec Dieu com-

---

<sup>56</sup> Anselme: op. cit., Livre Premier, I. pag. 805, chap. XIX.

me un égal avec un autre égal<sup>57</sup>.

La justice de Dieu "ne permet que le pardon de la peine due au péché"<sup>58</sup>, elle ne peut pardonner le non paiement de la dette. La dette une fois payée, on demande à Dieu le pardon de la peine due au péché.

Anselme ne cite pas la seconde partie de la priere du Notre Pere qui fait référence à la dette. Néanmoins, il la refuse quand il dit: "Il ne convient pas qu'on se trouve avec Dieu comme un égal avec un autre égal". C'est précisément ce que fait le Notre Pere, et Anselme ne peut l'accepter. Au contraire, il dit en parlant de Dieu: "Quoi de plus juste que de remettre la dette de celui à qui on donne un prix plus grand que toute dette, si on le donne avec l'affection due!"<sup>59</sup>. Dieu remet les dettes si l'homme les paie. La relation avec les autres hommes n'importe plus. Il s'établit une relation Homme-individu avec Dieu, qui ne passe pas par la relation avec les autres hommes. Dans le Notre Pere, Dieu pardonne les péchés si l'homme libere les autres hommes, c'est à dire, si celui-ci remet les dettes que les autres hommes ont envers lui. Cette relation n'existe plus, sinon que l'homme a une relation directe et premiere avec Dieu, de la quelle derive la relation avec les autres.

Ici naît l'individu bourgeois, bien que sous une forme encore loin de la réalité contemporaine<sup>60</sup>. C'est un individu qui se dirige en Dieu vers les autres. Le sujet chrétien, par contre, se dirige par l'intermédiaire des autres vers Dieu. C'est un sujet en communauté. Cependant, depuis Anselme et après lui, la communauté n'existe plus et est remplacée par l'individu. Ce qui ouvre au christianisme le chemin du pouvoir et scelle une ligne historique commencé avec l'ère constantinienne. Il s'agit de la vraie naissance de la société bourgeoise, qui est une société sans référence communautaire.

La même raisonnement est tenu par Bernard de Clairvaux, qui introduit déjà la traduction falsifiée du Notre Pere, qui s'imposera par la suite à toute la chrétienté. Il dit:

Pardonne à ceux qui t'ont offensé, et on te pardonnera tes propres péchés. De cette façon tu pourras prier confiant le Pere et lui dire:

---

<sup>57</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 807, chap. XIX.

<sup>58</sup> Ibid., Livre Premier. I. pag. 821, chap. XXIV.

<sup>59</sup> Ibid., Livre Second. I. pag. 887, chap. XX.

<sup>60</sup> Anselme lui-même, dans sa vie pratique, continue d'être un homme médiéval. Il continue d'assimiler l'usure au vol. Néanmoins, le Dieu qu'il crée, est autre. Il va transformer cette terre. Voir: Le Goff, Jacques: La bourse et la vie. Economie et religion au Moyen Age, Gedisa, Barcelona, 1987, pag. 35.

Pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons nos débiteurs<sup>61</sup>.

Il ne peut changer, comme on le fait aujourd'hui, la traduction même, car il écrit en Latin et utilise la traduction intouchable de la *Vulgate*. Mais, évidemment, il en meurt de désir. Pour cela, insinue, du moins, que le contenu est autre que celui annoncé par le passage: "pardonne à ceux qui t'ont offensé, et on te pardonnera tes propres péchés". Ce qui dérange c'est la remise des dettes. On veut un Dieu qui ne remet pas les dettes, car ils s'acheminent vers un monde où les dettes devront être remboursées.

Bernard décrit formellement le monde qui surgit maintenant. Il le décrit en termes de la "Cité qui brille sur les collines", mais aussi il parle de ceux que cette Cité a expulsés et condamnés:

Dans cette Cité il n'y a pas non plus de larmes ni de lamentations pour les condamnés au feu éternel avec le diable et ses anges... Car sous les tentes *on goûte le triomphe de la victoire*, mais aussi on sent le fracas de la lutte et le danger de mort. Dans cette patrie il n'y a pas de place pour le chagrin et la tristesse, et ainsi, nous le chantons: "Ils sont remplis de joie tous ceux qui habitent en toi". Et plus loin: "Sa joie sera éternelle". *Impossible se souvenir de la miséricorde là où seulement règne la justice. Pour cela, s'il n'existe plus la misère ni le temps de la miséricorde, il ne se manifestera pas non plus de sentiment de compassion*<sup>62</sup>.

La description de Bernard ne fait pas référence seulement à un ciel et à un enfer dans un quelconque au-delà, mais décrit un monde en

---

<sup>61</sup> Saint Bernard, "Ad clericos de conversione" (sermon aux clercs sur la conversion), No 29, I, pag. 407.

<sup>62</sup> "Liber de diligendo Deo" (Livre sur l'amour de Dieu), op. cit. No 40, I, pag. 359 (L'emphase est notre). Bernard ose appeler cette loi, qui n'a ni miséricorde ni compassion, la loi de la charité: "Par conséquent, la loi immaculée du Seigneur est la charité, ni ne recherche pas son propre intérêt, sinon celui des autres. Elle s'appelle loi du Seigneur, parce que lui-même vit à partir d'elle, ou parce que personne ne la possède s'il ne la reçoit gratuitement de lui. Il n'est pas absurde de dire que Dieu lui-même vit selon une loi, vu que cette loi est la charité...loi elle est, en effet, et loi du Seigneur la charité, car elle maintient la Trinité dans l'unité, et la lie par le lien de la paix... Elle est une loi éternelle, qui a tout créé et le gouverne. Elle fait tout avec poids, numéro et mesure. Rien n'est libre de la loi bien qu'elle soit la loi de tous. Et cette loi est essentiellement loi, qui n'a pas de pouvoir créateur, mais qui se régit elle-même." (No. 35, I, pag. 351)

"Bonne, alors, et douce est la loi de la charité. Elle n'est pas seulement agréable et légère, sion qu'en plus elle rend légères et faciles les lois des cerfs et des asalariés. Elle ne les supprime pas, c'est certain, mais aide à les accomplir, comme dit le Seigneur: Je ne suis pas venu abroger la loi, sinon l'accomplir. Modere celle des uns, ordonne celle des autres, suavise celle de tous" (No. 38, I, pag. 355).



devenir et une terre transformée car soumise à cette conception de la loi. Le monde, il le décrit en termes de ciel et d'enfer, mais son contenu est complètement terrestre. C'est un monde dans lequel regne une "justice" sans aucune miséricorde ou compassion, et ceux qui dominent ce monde "jouissent du triomphe de la victoire". Les condamnés de ce monde, cependant, ne peuvent troubler la joie éternelle de ceux qui les dominent. "Il n'y aura pas non plus de sentiment de compassion".

C'est le schéma du pouvoir de la modernité. Anselme de Canterbury le conçoit, et Bernard de Clairvaux, Saint et Bete, le transforme en idéologie imperiale de l'Empire Chrétien du Moyen Age. Par simple sécularisation elle se transformera en modernité bourgeoise et arrivera à dominer encore complètement notre XX siècle. Tous les totalitarismes de ce siècle, avec leurs lois métaphysiques de l'histoire, s'inspirent de ce même schéma fondamental du pouvoir. Que cette loi de l'histoire soit la loi de la guerre totale, comme dans le nazisme, la loi de la planification totale comme dans le stalinisme, ou la loi du marché total comme dans l'actuelle idéologie de la Sécurité Nationale des démocraties occidentales, il existe toujours cette loi, dont la validité sans miséricorde est imposée par un terrorisme d'Etat, qui jouit du triomphe de la victoire.

La transformation apportée par la théologie de Saint Anselme, est évidemment une transformation radicale. En effet la révolution bourgeoise commence avec cette théologie, qui ouvre un espace idéologique, qui plus tard sera comblé par l'idéologie bourgeoise proprement dite. La théologie d'Anselme est déjà l'idéologie bourgeoise projetée dans le ciel. Ce qu'Anselme réalise dans le ciel, Adam Smith le descend sur la terre, avec sa théologie de la main invisible. Ce qu'on avait projeté dans le ciel, revient retombe sur la terre. L'idéologie bourgeoise amène la théologie d'Anselme sur la terre et l'utilise pour justifier son pouvoir. Nous pouvons constater que le langage d'Anselme sur le recouvrement de la dette impayable, se rapproche du discours actuel du F. M. I sur ce type de dette<sup>63</sup>.

---

<sup>63</sup> Cependant, c'est déjà le langage de l'Empire Romain, une fois développé le droit romain au niveau d'une formalisation de la loi de la valeur. On voit cela chez Cicéron, quand il affronte la rébellion catilinaire. Il s'agit d'une rébellion, dont la force provient des groupes déplacés de l'agro italien par l'usure des propriétaires fonciers. On leur crée une dette impayable, et ainsi on peut les exproprier au nom du paiement de cette même dette. Cicéron dit de ces paysans endettés: "Ils ne pensent à autre chose qu'aux morts, qu'aux incendies et aux rapines; ils ont dilapidé leur patrimoine, ils ont hypothéqué leur ferme, et quand la fortune commença à leur faire défaut- ça fait longtemps- il leur resta le crédit...Cependant, ils continuent de pratiquer dans la rareté ce déreglement de l'abondance" (Cicéron, "Discours contre Catalina", de Cicéron, EDAF, Madrid, 1973, pag. 399).

Cette théologie d'Anselme entraîne en fait une rupture avec la tradition de la pensée théologique traditionnelle. Rupture due à la conception du péché exclusivement comme violation d'une loi donnée par Dieu. De la justice qui se cherche par l'accomplissement de la loi, on débouche sur une dette de l'homme envers Dieu qu'il faut à tout prix payer, bien que l'homme ne soit pas en mesure de la rembourser. La justice alors ne peut plus être affrontée à la loi.

Du péché qu'on commet en accomplissant la loi, on passe au péché qu'on commet en voulant relativiser la loi, au nom de la vie même de l'homme. De la justice qui consiste à remettre la dette, on passe à la justice qui consiste à payer tout ce que l'on doit. D'un démon qui perçoit une rançon illégitime, on passe à un Dieu qui perçoit une dette légitime. D'une superbe qui consiste à exiger l'accomplissement de la loi sans miséricorde, on passe à une superbe qui consiste à exiger la soumission de la loi aux nécessités de vivre. D'un christianisme qui était du côté des dominés et des exploités, on passe à un christianisme qui constitue l'idéologie d'un empire, au nom duquel on exploite et on domine.

## **VI. La théologie orthodoxe-conservatrice de la dette**

Une fois qu'on a établi la relation de l'homme avec Dieu comme une dette, dont le remboursement est exigé par Dieu, on établit, comme une dette, la relation de l'homme avec les autres hommes. Il se produit maintenant la même inversion qu'Anselme avait déjà fait avec la dette de l'homme envers Dieu. La justice est de payer ce que l'on doit. L'homme juste paie ce qu'il doit, il est coupable de ne pas pouvoir le faire. Son impossibilité le rend coupable. De la prédilection pour les pauvres, on est passé à la prédilection pour les puissants et les propriétaires.

Pour Anselme, n'existe plus la remise de la dette mentionnée dans le Notre Père. Alors on en déduit: que comme on doit rembourser la dette à Dieu, on doit également la rembourser aux hommes. Et comme Dieu exige le remboursement de la dette, il est juste aussi que l'homme exige le remboursement des dettes. La constitution de la dette envers

---

Il les déclare coupables, afin de les tuer dans le cas où ils se défendent. Néanmoins, la victoire obtenue, la république romaine s'écroula quelques décades plus tard. Ce fut Cicéron qui la détruisit par l'écrasement des paysans. Mais il accompagna cette guerre avec ses phrases républicaines vides, qui plaisent tant à tout le monde, et qui aujourd'hui à nouveau sont entrain de détruire les sociétés humaines par une avidité menteuse. Ce fut une victoire à la pyrrhus, comme l'est actuellement la victoire des pays du Premier Monde, qui détruisent les pays débiteurs du Tiers-Monde au nom des anciens et toujours répétés mensonges, que Cicéron utilisa.

Dieu, redescend sur la terre pour devenir les dettes entre les hommes, dettes terrestres et réelles. Les exigences de la justice divine se transforment en exigences de la justice humaine. D'Anselme, jusqu'aux théologies bourgeoises de notre temps, notre conception de la justice est progressivement déterminée par le concept central développé par Anselme dans le champ de sa théologie de la réconciliation. Ce qui est juste c'est de payer ce que l'on doit. Cela remplace maintenant toute la tradition antérieure, la tradition chrétienne comme aussi la tradition judéo-chrétienne. Il n'y a plus maintenant d'années de grâce ni de jubilé, puisque ce serait une injustice<sup>64</sup>. Dans cette vision la tradition est juste, parce que la justice exige de payer la dette, et de ne pas la remettre. La justice exige de *ne pas* remettre la dette; et avec cela revient le sang. Qui ne peut payer sa dette envers un autre, est coupable de cette impayabilité. Par conséquent on ne l'exempte pas du remboursement. Le "A l'impossible nul n'est tenu", ne vaut pas pour lui. Si on ne peut payer, que l'on paie avec le sang. La justice l'exige.

A l'exemple de Jésus qui a payé avec son sang la dette de l'homme envers Dieu, l'homme, en s'identifiant à Jésus sur la croix, doit aussi payer avec son sang la dette impayable, impayabilité dont il est responsable. Le sang du débiteur, grace au sang de Jésus, devient lui aussi un sang rédempteur. Le débiteur en payant, dans cette vie, avec son sang, sera sauvé, dans l'autre vie, grace au sang de Jésus. Le débiteur, de même que Jésus s'est sacrifié, doit lui aussi se sacrifier. C'est la condition du salut. Le recouvrement de la dette est vu comme un sacrifice humain légitime, comme la mort de Jésus est vue comme un sacrifice humain légitime pour payer la dette de l'homme envers Dieu. Le péché serait de remettre la dette.

---

<sup>64</sup> Du point de vue de la théologie conservatrice, l'année de jubilé est considérée comme démoniaque. Ce serait pourtant nécessaire de rétablir cette année aujourd'hui plus que jamais, mais ce serait inefficace si elle n'était pas en relation avec une critique constante de cette théologie. La théologie conservatrice s'est comportée envers toutes les autres théologies, comme elle s'est comportée envers le marxisme et le judaïsme. On peut s'en rendre compte dans la citation suivante du Cardinal Hoffner: "La doctrine marxiste du temps final est une promesse de salut sur la terre même. Karl Marx a sécularisé le destin du peuple juif - La servitude en Egypte et l'exode vers la terre promise- ainsi que la promesse de salut messianique de l'Ancien Testament pour les transposer à notre temps, le temps après Jésus-Christ- une réduction troublante et une imitation (Nachaffung: agir comme un singe) du salut qui en Jésus-Christ fut donné en cadeau à toute l'humanité. Le marxisme est un antiévangile". Hoffner, Josef: Christliche Gesellschaftslehre, Kevelaer, 1975, pages 171-172 (traduction de l'auteur).

Interpréter aujourd'hui les concepts de la tradition juive en termes concrets, pour un conservateur c'est de "l'antiévangile", c'est être "juif", avec tout ce que cela implique dans la tradition conservatrice.

De ce raisonnement, on peut facilement déduire la culpabilité de la pauvreté. La pauvreté est aussi une forme d'impayabilité: l'impayabilité des conditions essentielles à la vie. La pauvreté est coupable, et par conséquent, juste. Le pauvre ne peut réclamer de droits, bien plus il doit payer de son sang cette impayabilité coupable. Cette condamnation de la pauvreté et les exigences envers elle, profitent à tous, y compris au pauvre lui-même. On ne peut rien faire pour le pauvre, sinon d'exiger le remboursement, même avec le sang, de son impayabilité coupable.

La société bourgeoise façonne des justifications incroyables à cette cruauté renversante. La pauvreté est le produit de la paresse, à cause de cela elle est coupable. Engager une discussion sur la paresse comme cause de la pauvreté, montre qu'on accepte déjà ce critère accablant. Même si la paresse pouvait être la cause de la pauvreté. La société bourgeoise peut-elle, comme elle le prétend, s'arroger le droit de châtier la pauvreté si brutalement? Le même phénomène se produit dans le cas de la dette. On veut discuter de légitimité ou non légitimité de la dette. Cependant peu importe si la dette est légitime. Une dette dont le paiement tue, est illégitime en soi. La simple discussion est dramatique. Cela insinue qu'en cas de légitimité de la dette, il serait légitime aussi d'écraser des peuples entiers au nom du paiement de cette dette. L'impayabilité d'une dette mériterait-elle par hasard la peine capitale?

De cette manière, il ne reste au pauvre- et celui qui doit payer une dette impayable, est un pauvre- aucune issue face à son créancier. Toute la tradition antérieure envisageait la possibilité pour le pauvre de recourir à Dieu et aux dieux. Face à Dieu, le sort du pauvre était considéré comme une injustice; et le recouvrement par son créancier d'une dette impayable, comme un acte injuste. Dieu était du côté du pauvre et le protégeait de l'arrogance du puissant. Bien que cette référence à Dieu ait été le plus souvent illusoire ou inopérante, elle n'en continuait pas moins d'être une consolation pour le pauvre. Avec la théologie d'Anselme, Dieu devient un représentant du riche et du dominateur, son essence même reproduisait ce que ces derniers étaient. Celui de qui est exigé le paiement, par le sang, d'une dette impayable, ne peut recourir à un Dieu car lui aussi exige le paiement, par le sang, de dettes impayables par le sang. Maintenant, Dieu est à l'image du dominateur: il n'est rien de plus que sa reproduction transcendantale. Ce que ce dominateur n'accepte pas, Dieu ne l'acceptera pas non plus. Face à l'usurier on ne peut implorer la clémence en recourant à un Dieu devenu le Dieu des usuriers, et usurier lui-même. Ainsi donc, on ferme le ciel au pauvre car l'impayabilité devient coupable. Ce pauvre est complètement seul, il n'a aucun Dieu de son côté. Bien plus, Dieu est maintenant contre

lui. Et en fermant le ciel au pauvre, on lui ferme aussi la terre. Le pauvre cesse d'avoir des droits, au ciel comme sur la terre.

Cette réflexion ouvre la porte à toutes les justifications pour la société la plus exploiteuse qui soit envers le pauvre: la société bourgeoise. Le pauvre est son condamné, celui qui ne reçoit aucune considération, pas même de Dieu. Sa pauvreté, son impossibilité de payer ce qu'il doit, est une faute qu'il doit payer avec son sang. Le sang de Jésus sert à payer sa faute face à Dieu; son propre sang paie sa faute- sa dette- envers les autres, en puisant sa force dans l'identification de son sacrifice avec celui de Jésus. Il ne lui reste plus comme salut que cette mystique de la souffrance: s'il paie, avec son sang, sa dette impayable, il trouvera sa redemption dans l'autre vie. L'élu est celui qui, dès cette vie, paie ce qu'il doit, et qui peut le payer. Comme l'impayabilité de la dette est de sa faute, la capacité de la payer est un don de Dieu. C'est à dire, que celui qui peut payer ses dettes est un élu de Dieu; le pauvre, par conséquent, ne l'est pas.

Avec Anselme, surgit une théologie sans transcendance chrétienne. une théologie du pouvoir de ce monde, qui ne transcende pas ce monde, mais qui le projette simplement à l'infini. Les pouvoirs de ce monde sont divinisés, et cette divinisation s'appelle transcendance. C'est une théologie pour ce monde, duquel Jésus dit: "Je ne suis pas de ce monde". Alors que dans la tradition chrétienne la théologie transcende les pouvoirs de ce monde, avec Anselme le pouvoir transcendentalisé divinise le pouvoir de ce monde. La théologie d'Anselme est la première théologie qui divinise, de façon cohérente, le pouvoir de ce monde au lieu de le transcender.

Ce fait historique est à la base du conflit actuel avec la théologie de la libération. Celle-ci représente un retour à une théologie qui transcende le pouvoir de ce monde et s'oppose, par conséquent à la divinisation théologique du pouvoir. Elle annonce un monde dans lequel l'homme est libre parce que toutes les dettes sont remises, est un monde transcendant, au delà de ce monde. Et Jésus appartient au monde de la liberté, non pas à celui de la loi. Bien que l'action humaine proprement dite ne peut réaliser cette transcendance, elle peut l'anticiper. Cette anticipation implique relativisation des pouvoirs de ce monde.

La théologie conservatrice, par contre, continue d'être la théologie du pouvoir de ce monde. En Amérique Latine cette théologie apparaît aujourd'hui sous le nom de théologie de la réconciliation ou théologie du dialogue. Elle n'est autre chose que la divinisation du pouvoir. Cela explique pourquoi les réunions de ces théologiens se passent à décider avec qui on peut ou non dialoguer, avec qui il y aura ou non

réconciliation. C'est une curieuse conception de la réconciliation et du dialogue qui, cependant, a déjà une longue tradition de mille ans ayant commencé avec l'Inquisition. Cette théologie préconise la réconciliation avec, bien sûr, le pouvoir de ce monde, peu importe qu'il soit celui des Etats totalitaires de Sécurité Nationale, celui des tortionnaires y des exterminateurs des peuples; mais elle passe sous silence la réconciliation avec les persécutés, et de même avec les marxistes. On a peur de la transcendance chrétienne, peur du Dieu biblique et chrétien, peur du retour à la liberté de l'homme vivant. Dieu serait-il, par hasard, un Pinochet ou un Reagan, projeté à l'infini? un Pinochet omniscient qui torture les marxistes, sans jamais se tromper? Un Dieu pareil, serait-t-il transcendant? Quel autre Dieu peut nous offrir cette théologie de la réconciliation?

Cette théologie conservatrice qui refuse la transcendance, constitue le fondement de toute la critique moderne de la religion, et de l'athéisme. Pourquoi un Dieu, s'il n'est rien de plus que la divinisation du pouvoir de ce monde? La foi en Dieu n'a de sens que si c'est en un Dieu transcendant, c'est à dire, un Dieu qui transcende le pouvoir de ce monde. La théologie conservatrice ne peut présenter un Dieu significatif, même si elle prouve mille fois l'existence de Dieu. Ou Dieu est réellement transcendant, ou personne ne croit en lui, avec ou sans preuve de son existence. Le paiement de la dette devient aussi une question de foi, un *status confessiones*.

Anselme ne se rendait pas compte de toute la portée de sa théologie. Il a fallu plusieurs siècles, pour saisir toutes les conséquences d'une telle pensée qui sert de caution à la société bourgeoise. L'exploitation, par la société bourgeoise, est implicite dans la théologie d'Anselme. Ce dernier ferme le ciel, la bourgeoisie ferme la terre. Cette fermeture une fois réalisée, la référence théologique devient insignifiante. Le ciel devient une simple duplication des pouvoirs de la terre, et on peut vivre sans lui. La logique de la théologie d'Anselme, est de renoncer postérieurement à toute théologie. L'utiliser ou non, cela ne fera aucune différence. Cette théologie conduit, en toute logique, à l'athéisme.

Si Dieu cesse d'être l'instance de secours face au usurier et au capital, et face à cette loi sans pitié, pourquoi avoir recours à lui? Si Dieu lui-même est un usurier, un capitaliste et un potentat, Qui peut protéger de l'usure, du capital et du pouvoir? Dieu s'incarne maintenant dans ce pouvoir contre lequel l'homme a besoin de protection. Si Dieu lui-même est un encaisseur de dettes et les perçoit avec le prix du sang, à qui aura recours un débiteur de qui on exige le remboursement d'une

dette avec son sang? Evidemment, on ne peut plus recourir à ce Dieu là. L'unique bourgeoisie usuriere peut recourir à lui, car de lui elle reçoit la confirmation et la justification de sa propre domination, sans aucune limite. Mais elle n'a pas besoin de ce Dieu pour elle-meme, mais pour les autres, contre qui se dirige son pouvoir. La forme sacrificielle de cette théologie chrétienne leur confere le pouvoir de justifier toutes les agressions. Cette théologie justifie toute destruction; de l'homme et de la terre.

Sous une forme sécularisée, ce schéma est toujours en vigueur. Quand on exige le remboursement de la dette impayable du Tiers Monde, toute l'argumentation se concentre sur le raisonnement que l'impayabilité du Tiers Monde est de sa faute, et par conséquent ne constitue pas une raison pour remettre les dettes. C'est pour cela qu'on insiste tant sur le fait que la cause de l'impossibilité de paiement de la dette réside dans la corruption des débiteurs, dans leur irrationalité, leur sottise, dans l'achat irrationnel d'armes, etc. Ce qui revient à dire qu'il ont eux-memes créé les conditions de l'impossibilité de rembourser leurs dettes et, par conséquent ils doivent payer de leur sang. Le fait de payer est bon pour les débiteurs eux-memes, meme si c'est avec du sang. A long terme eux aussi en bénéficieront, car la main invisible du marché arrange tout. Le marché fonctionne au bénéfice de tous, par conséquent il faut imposer ce fonctionnement. Le sang qui coule est rédempteur, parce qu'il produit, par l'automatisme du marché, une situation qui est d'intérêt général. Le sacrifice humain exigé est légitime, et personne ne doit l'éviter. C'est nécessaire de l'assumer au profit de tous. La justice et l'intérêt général l'exigent.

Avec une telle position, il n'y a plus de place pour la clémence. Au contraire, on détruit le concept meme de clémence et on l'invertit. Le créancier qui remet la dette est injuste. Il doit exiger le remboursement meme si c'est avec du sang. Et il doit le faire précisément par clémence, car son exigence sera profitable tant au créancier qu'au débiteur. Pardonner est une fausse clémence. La clémence est de ne pas avoir de clémence. Ainsi donc, aimer l'autre, c'est percevoir la dette à sang et feu, parce que cela est bon pour le débiteur lui-meme. Il faut le faire par amour et par respect pour lui. La théologie du sacrifice, par conséquent, débouche sur l'identification de la brutalité humaine à l'amour du prochain. Ainsi résulte le nihilisme complet. Les abstractions font table rase de la vie concrete. C'est l'impératif catégorique de la haine.

## **VII. Deux théologies de la dette en opposition**

Nous avons alors deux théologies de la dette. Une qui, tenant compte de la vie concrète, prône la remise de la dette, éliminant ainsi la dette envers Dieu, et libère Dieu et l'homme. L'autre exige le remboursement de la dette à l'égard de Dieu comme à l'égard des hommes, les dettes impayables devant se payer légitimement avec le sang, sang rédempteur. Alors qu'une de ces théologies considère qu'à l'impossible nul n'est tenu; l'autre exige la mort en rançon de cette impossibilité. La première est réaliste, la seconde illusoire. Cependant, la première est utopique en même temps qu'elle est réaliste; elle se présente comme une utopie de la liberté, tandis que la seconde est illusoire et nécrophile, par conséquent, est utopique et destructrice. La première soumet la société aux exigences concrètes de la vie humaine, la seconde détruit cette vie au nom d'abstractions vides. La première est pacifique, la seconde est terroriste.

C'est seulement en Europe occidentale, qu'a eu lieu une campagne contre le recouvrement de la dette impayable du Tiers Monde, en utilisant le slogan: Stop the bleeding (arrêtez la saignée). Ce slogan, à l'analyse théologique utilisée, peut être suivi ou rejeté. Dans le contexte de la théologie de la libération, son sens est évident. On ne doit pas sacrifier les hommes; verser le sang humain est une idolâtrie. Les dettes ne se paient pas avec le sang, et les dettes impayables ne doivent pas être remboursées, car "à l'impossible nul n'est tenu". Dans le contexte de la théologie conservatrice, tout est inversé. Le sang est rédempteur, le sacrifice humain est la rançon d'une dette impayable, et le fait qu'une dette soit impayable ne libère pas de son remboursement. Le slogan, en conséquence, à partir de ce point de vue est inapproprié, et pour cela on l'accuse de conduire à la rébellion contre la condition humaine.

Ainsi donc, les deux théologies de la dette s'excluent mutuellement, elles s'opposent. La première porte un jugement à partir de la vie concrète des humains, tandis que la seconde remplace et subjugué la vie concrète par une pure abstraction - que cette abstraction soit un Dieu légaliste ou un intérêt général.

Dans leur opposition, les deux théologies élaborent des théories contradictoires. La première, celle de Jésus, présente la liberté chrétienne comme une liberté au delà de toute loi, et par conséquent, au delà de tout paiement de dettes et de tout devoir normatif. Elle représente la nouvelle liberté que Jésus enseigne, et pour laquelle il est mort. C'est, à la fois, l'utopie du royaume qui radicalise l'espérance juive du royaume messianique. Dans sa radicalité elle se situe au delà des



limites du possible. Néanmoins, c'est cette grande espérance de liberté qui donne un irresistible dynamisme au message chrétien.

La seconde théologie inverse cette espérance et, de fait, l'annule. Elle substitue à l'homme concret l'âme métaphysique abstraite. Elle transforme l'espérance de la nouvelle terre en un concept abstrait de normes et d'accomplissements de devoirs, qui ont maintenant une validité absolue sans aucune considération pour les conséquences qu'ils peuvent avoir sur la vie concrète. La loi, l'accomplissement et, enfin, le paiement des dettes, n'acceptent pas de limitations. Toute relativisation traditionnelle des lois, au nom de la vie humaine concrète, est rejetée. La loi possède une validité absolue, comme elle ne l'a jamais eu dans aucune société antérieure. L'essence même de Dieu s'identifie à la légalité; il n'y a donc aucun au delà de la loi. Celle-ci et son accomplissement, représente tout, et la mort de l'homme est un sacrifice qui alimente la validité absolue de la loi. Le royaume est considéré comme la stricte obéissance de la loi, et ne s'élève pas au dessus d'elle.

Le caractère contradictoire de ces théologies de la dette est mis en lumière, si nous demandons à quel genre de dette elles se réfèrent. La première, si on l'interprète en termes strictement formels, demande la remise des dettes, de toutes les dettes. Elle tend vers une vie, en fait irréalisable, au delà des dettes, des lois et d'accomplissements de normes. Elle ne distingue pas expressément les dettes payables des impayables. La dette comme telle, c'est ce qu'il faut dépasser. Cela étonne, mais il faut se rappeler que dans la société pré-capitaliste toute dette tendait à devenir impayable.

La seconde théologie de la dette, au contraire, se réfère uniquement à la dette impayable. En soutenant que même la dette impayable doit être remboursée, bien que ce soit avec le sang du débiteur, elle affirme que cette dette doit être payée et que c'est la volonté de Dieu. Si même la dette impayable doit être payée, cela implique qu'il faut rembourser toute dette. Le paiement de la dette se transforme en quelque chose de sacré, qui n'accepte ni exceptions, ni considérations. Il ne peut ni ne doit y avoir des années de grâce et de jubilé, car elles seraient injustes. Si les dettes impayables ne doivent pas être remboursées, tandis que les payables le doivent, alors toutes les dettes sont continuellement en question et le paiement de la dette ne peut se transformer en principe sacro-saint. La loi serait questionnée, comme elle l'a été dans toute société pré-bourgeoise antérieure. Si on veut une loi inconditionnelle, la dette impayable doit être remboursée, peu importe que ce soit par le sacrifice de la vie humaine. Par conséquent, cette théologie limite à l'exigence du paiement de la dette

impayable. De l'annonce du royaume au delà de la loi et au delà du paiement des dettes, on est passé à la réalisation d'un royaume d'horreur où les dettes se paient sans considérer les conséquences. Le refus de ce paiement de toutes les dettes les égalise, et l'affirmation du paiement le fait aussi. Du royaume sans dettes on est passé à cet enfer où on paie les dettes, y compris avec le sang du débiteur. L'utopie libératrice s'est transformée en un légalisme destructeur, qui plus tard servira de fondement idéologique à la société bourgeoise.

C'est pourquoi il est presque impossible de simplement revenir à la première théologie de la dette. Sa perspective utopique est à la racine de sa transformation et de son inversion en une perspective anti utopique, dont elle a souffert au cours de l'histoire du christianisme. La contradiction entre les deux théologies il faut l'envisager et la dépasser par une synthèse, en établissant une relation entre elles. Cette relation ne peut consister qu'en une subordination constante de la seconde théologie à la première. Du point de vue de la première théologie, il s'agit d'une sorte de pacte avec le diable, indésirable en soi, mais inévitable dans la mesure qu'on ne peut seulement qu'amarrer la bête, et non pas la détruire. La seconde théologie, de son côté, est une théologie de la bête, produit de la structure sociale elle-même, qui ne disparaîtra qu'avec la disparition de cette structure. Comme il n'est pas possible de l'abolir comme telle, il n'est pas non plus possible de faire disparaître cette théologie. Il faut vivre avec elle, comme il faut vivre avec les structures des relations mercantiles et les structures de l'Etat, c'est à dire, avec les structures de pouvoir et d'autorité.

Ces pouvoirs sont inhumains, pouvant exiger la mort; leur théologie est, par conséquent, une théologie de la mort, une mystique de la souffrance et du sang rédempteur. Néanmoins, il faut vivre avec ces pouvoirs comme on vit avec la bombe atomique. Nous ne pouvons vivre sans un pouvoir de la mort, mais nous ne pouvons non plus vivre en célébrant la mort. Toute idéologie du pouvoir tend à être une simple célébration de la mort. A cause de cela, nous devons donc subordonner le pouvoir aux nécessités de la vie humaine, et pour autant, il faut subordonner la théologie du pouvoir et la théologie de la mort à la théologie vivante de l'être humain. La relation avec cette théologie est comparable à la relation que Goethe établissait avec tout ce qui était démoniaque: *Nemo contra Deum, nisi Deus ipse* (Personne contre Dieu, excepté Dieu lui-même). Goethe fut précisément le premier à voir cette nécessité du pacte avec le diable. La réconciliation de l'homme avec Dieu, est à la fois la réconciliation de Dieu avec lui-même. Mais une réconciliation définitive, seulement, pourra donner naissance à un Dieu de

qui on pourra dire: Nemo contra Deum, ne Deus quidem (Personne contre Dieu, pas meme Dieu lui-meme).

**La légitimation de la domination  
dans la société occidentale: Lucifer  
et la Bete**

---

Toute l'histoire de l'Occident peut se résumer par cette devise: la victime est coupable, le victimaire est innocent. L'Occident est le victimaire du monde entier et le monde entier est sa victime. Mais, pour l'Occident, le monde entier est coupable; l'Occident, en poursuivant sa victime, est un victimaire héroïque et innocent

Le sang que l'Occident verse ne laisse pas de tache. En répandant ce sang, il a les mains propres. Au cours de son histoire l'Occident passe d'un génocide à l'autre: colonialisme, racisme, travail forcé sous toutes ses formes, y compris l'esclavage, annihilation de peuples et de pays entiers, destruction de cultures, exterminations, tortures, et disparitions massives, sont omniprésents dans l'histoire de l'Occident. Cependant, l'Occident a les mains propres, aucune tache de sang n'est visible. Bien plus, l'Occident accuse et dénonce tout le monde, veillant sur le "respect des droits humains".

Dans la récente guerre d'Irak, Hussein apparait avec les mains pleines de sang. Alors que, le President Bush, le general Schwarzkopf et le general Powell, ainsi que le Premier Ministre Major et le President Mitterand, tous ont les mains propres. On n'y remarque aucune tache de sang. Ils ont probablement versé plus de sang que Hussein lui-meme, mais le sang qu'ils ont versé ne laisse aucune tache. Alors, ils sont innocents.

J'ai entendu une fois au Chili, au cours des années soixante-dix, une conversation entre quelques acteurs de théâtre, sur le sang dont on a souvent besoin durant les représentations théâtrales. Un acteur affirmait à l'autre: le meilleur sang est produit à Hamburg, en Allemagne. Il suffit de le laver à l'eau, et aucune tache ne reste.

Tout le sang produit par l'Occident est de ce type. Souvent, il s'avère meme superflu de le laver à l'eau. Simplement on ne le voit pas.

L'histoire de l'Occident est une large séquence de sacrifices humains, qui paraissent le contraire de ce qu'ils sont. Ils ont l'apparence

de chatiments mérités par ceux qui ont prétendument violé les "droits humains". L'Occident habite une haute tour, de là il observe tout le monde pour intervenir là où on viole les "droits humains". Il intervient avec force, avec une cruauté infinie, contre tous ceux qui les violent. Dans les interventions que l'Occident fait à partir de sa tour, on viole les droits humains comme jamais ils n'ont été violés. On fait des guerres comme jamais on n'en avait faites auparavant; on utilise des armes jusque là inconnues. Le résultat de ces interventions est toujours, et invariablement, l'appropriation des richesses et des biens, ainsi que de la force de travail des peuples envahis. L'Occident a conquis le monde et il est en train de le détruire. Cependant, fidèle à l'image qu'il a de lui-même, l'Occident considère qu'il n'a fait qu'intervenir dans le monde entier contre les nombreux violateurs des droits humains. L'appropriation des biens des coupables est une récompense bien méritée, par l'Occident, pour cette oeuvre sublime; c'est la réparation, pour les "violateurs", des dommages qu'ils ont causés<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Actuellement il paraît qu'en Irak, il n'y a pas de victimes. Elles se sont évanouies. Après la guerre de destruction de l'Irak, on ne parle plus que de la persécution des kurdes par l'Irak. Les EUA, pour avoir *défendu* les "droits humains" avec tant de zèle, ont bien mérité d'être le maître absolu du pétrole du Moyen Orient. Ils l'ont mérité pour avoir défendu les droits humains avec tant de dédicacion. Par la seule guerre il y avait des victimes, bien qu'elles fussent déclarées coupables. Après, ces victimes de la guerre ont cessé d'exister. Nos moyens de communication ne se souviennent plus d'elles; la censure les a englouties. Baudrillard dit: "ce ne sont pas les moyens de communication qui passent la guerre sous silence, la guerre elle-même n'est pas réelle". Baudrillard, Jean: "Der Feeind ist verschwunden. Spiegel-Interview mit dem Pariser Kulturphilosophen Jean Baudrillard über die Wahmehmbarkeit des Kriegs" (L'ennemi s'évanouit. Entrevue du Der Spiegel avec le philosophe parisien de la culture Jean Baudrillard, sur la possibilité de percevoir la guerre). Der Spiegel, 6/1991. Baudrillard dit de lui-même qu'il est un "administrateur du rien théorique". A coup sûr que pour les victimes la guerre a été réelle. Mais non pour le bourreau. Ce dernier a les mains propres. Peut-on parler de victime quand on tue une pou?

Un commentateur a dit après de la guerre de l'Irak: "Sans aucun doute, Bush voulait éviter des pertes inutiles de vies humaines. Pres d'une centaine de morts du côté des alliés ne pèse pas lourd dans la balance face aux 150.000 morts iraqiens" (La Nación, San José, 30.IV.91). La balance de cette fabrique de morts établit une relation fabuleuse de 1:1.500 entre les morts placés par les alliés comme capital et les morts réalisés comme produit. Plus les iraqiens meurent, plus on sauve des vies humaines.

On suppose que Hussein, dans sa guerre contre les kurdes, arrive à une balance également satisfaisante. Cela ne démontre t-il pas que Hussein, comme Bush, veut "éviter des pertes inutiles de vies humaines"? Tous, ne sont-ils unis pour respecter des droits humains? Bush, refuse l'aide militaire aux rebelles de l'opposition en Irak, en soulignant "que le sang des étatsuniens est trop précieux pour le verser dans la guerre civile iraqienne" (La Nación, San José, 6.IV.1991).

Cette tour de contrôle que l'Occident a construite, plus haute que toutes les tours déjà construites, arrive jusqu'au ciel. De cette tour on entend le cri accusateur qui fait trembler le monde: La victime est coupable, le victimaire est innocent.

## **I. L'espace mythique de l'Apocalypse et son inversion**

### **1. La rebellion et la superbe (hibris)**

Il existe un mythe clef de l'Occident qui légitime la condamnation de la victime. C'est un mythe qui se répète avec une constance depuis plus de mille ans, et qui s'est maintenu à travers toutes les sécularisations de la société moderne. C'est la contrepartie des mythes sacrificiels, mais une contrepartie qui affirme ces mythes memes. Il s'agit du mythe de l'ange Michel qui lutte contre le dragon, qui le vainct au cri de: "Qui est comme Dieu"?

Au XI<sup>e</sup> siècle il apparait déjà sous sa forme moderne, et accompagnera l'histoire de tous les empires occidentaux. C'est le mythe central de l'empire chrétien du Moyen Age, de la société libérale, de la société colonialiste et esclavagiste, et il est également au centre du nazisme du XX<sup>e</sup> siècle et de l'actuelle idéologie du Monde Libre. D'une façon indirecte, c'est aussi le mythe qui a servi à la société stalinienne. Bien qu'il ait reçu sa forme moderne à partir du XI<sup>e</sup> siècle, il apparaissait déjà dans la Grece antique et dans l'Empire Romain de l'antiquité.

Tous les empires occidentaux luttent sous le drapeau de cet ange Michel<sup>2</sup>. La victime de la domination, dans la mesure ou elle se révolte est considérée, toujours et infailliblement, comme le dragon. Le dragon, c'est la victime mais pas le victimaire. Et comme tous les empires occidentaux s'établissent comme des empires de la loi, le dragon est toujours un rebelle à la loi, défendue par les empires au nom de l'ange Michel. Le dragon, ce sont les exploités, les dominés, les maltraités, les torturés, les disparus, les affamés, les pauvres. Ils représentent toujours le dragon. Au moment d'une rébellion, le dragon se réveille, et il faut, de concert avec Dieu, le détronner comme le fit l'ange Michel. Le dragon, c'était d'abord l'ange de la lumière, qui lors de sa première rébellion contre Dieu, a voulu être comme Dieu. C'est maintenant l'ange déchu,

---

<sup>2</sup> Quand la contre révolution faisait la guerre contre le Nicaragua sandiniste, le cardinal Miguel Obando y Bravo, qui a collaboré avec la contre révolution, profita de son nom, Miguel, pour déclencher ce lien avec le mythe classique des empires occidentaux: la victime assume la responsabilité du mal, l'ange Michel lutte contre elle.

dont la chute fut provoquée par l'ange Michel, aidé de ses armées. L'ange de la lumière est l'ange de la victime qui se rebelle, mais il l'est aussi potentiellement quand il ne se rebelle pas. La victime est une menace et son ange, c'est l'ange de la lumière, détroné par l'ange Michel.

Le mythe de l'ange Michel a reçu sa forme actuelle de la formulation que lui a donnée la tradition chrétienne. Comme tel, il n'a rien de spécifiquement chrétien. Bien avant le christianisme on trouve un mythe semblable en Grèce et à Rome. Cependant, cette tradition de condamnation de la superbe à Rome et de l'hubris en Grèce, reçoit, dans le mythe de l'ange Michel une réinterprétation qui lui donne une force d'efficacité complètement nouvelle. Il apparaît alors comme un élément d'une mythologie universelle reliée aux mythes de l'origine de l'humanité, du paradis, de la chute, de l'arbre défendu, de l'expulsion du paradis, mais aussi reliée au futur de l'humanité au moyen de la lutte contre le dragon, la Bête, qu'il faut détroner pour pouvoir passer au millénaire de la "ville qui brille sur les collines"<sup>3</sup> et du ciel à venir. L'empire occidental lutte dans cet univers mythique contre le mal, qui est à l'origine de la chute de l'homme et de son expulsion du paradis, de sorte qu'il puisse, après avoir détroné le dragon, revenir au paradis, perdu par la faute du dragon. Toute cette mythologie constitue une polarisation absolue. D'un côté, l'empire, qui lutte pour l'institution parfaite, pour la "ville qui brille sur les collines", au nom de Dieu au cri de: "Qui est comme Dieu!". De l'autre côté, le dragon qui, avec la promesse: vous serez comme Dieu!, a provoqué la chute de l'homme et son expulsion du paradis.

L'ange Michel qui crie: "Qui est comme Dieu?", lutte contre Lucifer qui crie: "vous serez comme Dieu!". Lucifer est l'ange de la victime, celui qui lui donne raison, et qui déclare le victimaire coupable. L'ange Michel, en échange, est l'ange du victimaire, celui qui déclare la victime coupable.

Voilà l'univers mythique de l'empire occidental. Le libéralisme, le nazisme et jusqu'au stalinisme évoluent à l'intérieur de cet univers.

Cet univers mythique de l'empire occidental est une simple inversion d'un univers mythique antérieur, celui développé par le christianisme du premier siècle, dans lequel le victimaire est coupable, et la victime, innocente. Le mythe de l'ange Michel, luttant contre le dragon pour le vaincre, nous vient du livre de l'Apocalypse. Cependant, dans le texte biblique il apparaît dans un sens tout à fait contraire à celui de l'univers mythique occidental.

---

<sup>3</sup> J'utilise cette formulation de la "ville qui brille sur les collines", parce qu'elle fut la préférée du Président Reagan en annonçant le millénaire de la domination de l'empire actuel



Michel et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon lui aussi combattait avec ses anges, mais il n'eut pas le dessus: il ne se trouva plus de place pour eux dans le ciel. Il fut précipité le grand dragon, l'antique serpent, celui qu'on nomme Diable et Satan, le séducteur du monde entier, il fut précipité sur la terre et ses anges avec lui... il a été précipité l'accusateur nos frères, celui qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit.  
...malheur a vous, la terre et la mer! car le diable est descendu vers vous emporté de fureur, sachant que peu de temps lui reste. (Ap. 12, 7-12)

Le monstre est le dragon, le serpent, le diable et Satan, contre qui lutte Michel. Quand on parle du serpent on établit un lien avec la Genèse, avec le serpent présenté comme le séducteur des êtres humains et avec Adam et Eve dont la faute a entraîné leur expulsion du paradis. Ce monstre c'est la Bête apocalyptique, décrite en ces termes:

Alors je vis monter de la mer une Bête qui avait dix cornes et sept têtes, sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes un nom blasphématoire. La Bête que je vis ressemblait au léopard, ses pattes étaient comme celles de l'ours, et sa gueule comme la gueule de lion; et le dragon lui conféra sa puissance, son trône et un pouvoir immense. L'une de ses têtes était comme blessée à mort, mais sa plaie mortelle fut guérie; La terre entière, émerveillée, suivit la Bête. Et l'on adora le dragon, parce qu'il avait donné le pouvoir à la Bête, et il l'on adora la Bête en disant: "Qui est comparable à la Bête? et qui peut la combattre?" (Ap. 13. 1-4)

La bête est envoyée par le dragon. La bête c'est l'Empire, bien qu'il ne s'agisse pas seulement de l'Empire romain. Le léopard, l'ours et le lion se réfèrent aux empires antérieurs qui avaient influencé l'histoire juive. Ils reçoivent ici la même symbolisation que dans la prophétie de Daniel. La Bête est divinisée, alors ses disciples se prosternent devant le dragon et devant elle. Les paroles qu'ils prononcent en l'adorant et en la divinisant, constituent la clef de tout le mythe. Ils disent: "Qui est comme la Bête"? Et qui peut lutter contre elle?

Qui est comme la Bête? c'est le cri de ses adorateurs, et par conséquent, des adorateurs du pouvoir impérial de tous les temps. L'ange Michel de l'Apocalypse lutte contre une Bête, pour la défense de laquelle on crie: "qui est comme la Bête?"

Evidemment, les adorateurs de la Bête ont poussé un autre cri. L'auteur de l'Apocalypse est incapable de répéter textuellement le blasphème qu'ils prononcèrent. Parce que les adorateurs de la Bête l'avaient divinisée. En conséquence, leur cri fut effectivement: "qui est

comme Dieu"? L'auteur n'étant pas capable de répéter ce cri blasphématoire, remplace ce cri réel - "qui est comme Dieu?" - , par un autre cri: "Qui est comme la Bete"?. En fait, la Bete ils l'appelerent Dieu, car c'était leur Dieu. Cependant certains exégetes de l'Apocalypse soutiennent que c'est la Bete qui crie: "Qui est comme Dieu"?<sup>4</sup>

L'ange Michel renversa le dragon qui avait envoyé la Bete. Le dragon une fois renversé, le sort de la Bete est décidé. Cependant, la défaite du dragon signifie son exil sur la terre, où il continue d'agir par l'intermédiaire de la Bete. Apres sa victoire sur le dragon, l'ange Michel ne peut répéter le cri de la Bete: "Qui est comme Dieu?", mais il s'exprime ainsi: "Il fut vaincu celui qui accusait nos freres, celui qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit".

Il existe encore un reste de l'antique conviction juive selon laquelle Satan est le procureur de la cour de Dieu, à qui il correspondait porter l'accusation. Mais maintenant, il est exclu de la cour de Dieu, et là ne peut plus accuser les hommes. De quoi il les accusait? Dans le contexte il parait clair qu'il les accusait de vouloir etre comme Dieu. Satan les accusait devant Dieu de vouloir etre comme Dieu. L'ange Michel se leva contre cette accusation pour le renverser, et avec lui tous ses adorateurs qui continuent avec cette meme accusation contre la victime: qui est comme Dieu?

L'ange Michel ne dit jamais: "Qui est comme Dieu?" Néanmoins, son nom signifie cela. Qui est comme Dieu? Avec ce nom il fait face à une Bete qui crie précisément: Qui est comme Dieu? Le nom de Michel n'est pas seulement une question, mais une réponse à la Bete qu'on divinise en criant: Qui est comme Dieu? Et cette réponse la voici: l'homme est comme Dieu, l'Empire ne l'est pas - Cri repris par la superbe de l'Empire -.

Dans l'Apocalypse cette vision de l'Empire, sous la forme de Bete, est liée à l'apparition d'une seconde Bete, qui est un faux prophete, qui fait des miracles, qui fabrique une image de la Bete, dont il exige l'adoration et extermine ceux qui ne l'adorent pas. Cette seconde Bete introduit une telle domination sur les relations mercantiles, au point que c'est seulement avec la marque de la Bete qu'on peut vendre et acheter:

J'ai vu ensuite une autre Bete qui surgit de la terre et qui avait deux cornes comme *un agneau*, mais parlait comme un *dragon*. Elle exerce tout le pouvoir de la premiere Bete, dont la blessure mortelle avait été guerie. Elle accomplit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre, aux yeux de tous, un feu sur la terre, et seduit les habitants de la terre par des prodiges qui lui fit donné d'accomplir sous le regard de la Bete.

---

<sup>4</sup> C'est Pablo Richard qui attira mon attention sur cette signification des paroles de la Bete dans l'Apocalypse 13.4

disant aux habitants de la terre de dresser une image en l'honneur de la Bete qui porte la blessure du glaive, et a survécu. Il lui fut donné d'animer l'image de la Bete, de sorte qu'elle ait meme la parole, et fasse que soit exterminé quiconque n'adorerait pas l'image de la Bete. A tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres et esclaves, elle impose une marque sur la main droite ou sur le front, et nul ne pourra acheter ou vendre a moins de porter la marque, le nom ou le chiffre de son nom. Qui a de l'intelligent, qu'il interprete le chiffre de la Bete; car c'est un chiffre d'homme. Et son chiffre est 666 (Ap. 13. 11-18) (les mots en italique sont de nous)

Le marché et l'Etat se sont développés conjointement au point de former une unité. L'ange déchu, c'est la Bete, et la Bete c'est l'autorité, c'est l'Empire et l'argent est son faux prophete. Ils forment une parfaite unité.

## 2. Le "qui est comme Dieu?" de l'Empire

Qui est comme Dieu? ou qui est comme les dieux? C'est l'idéologie de l'Empire romain au temps de Jesus, et dans les siècles qui suivirent. Cette idéologie était apparue dans la tradition greque et à la meme signification. Vouloir etre comme les dieux, c'était l'*hubris* grecque et plus tard la "superbe" romaine. Dans l'Apocalypse, ce que disent réellement les adorateurs de la Bete, c'est: "Qui est comme Dieu? et qui peut lutter contre lui?"

Cette meme expression se rencontrait déjà, exactement dans les drames d'Euripide sur Iphigénie: "m'opposerai-je, moi simple mortelle, aux désirs d'une déesse?" "Qui oserait lutter contre une divinité si puissante?"

La premiere partie de l'expression est dite par Iphigénie, au moment où elle est déjà destinée à etre sacrifiée par son pere, contre Clytemnestre, qui s'oppose à Agamemnon pour sauver sa fille. Iphigénie condamne sa mere, et se donne volontairement pour le sacrifice demandé par la déesse: "m'opposerai-je, moi simple mortelle, à la volonté d'une déesse?". La seconde partie est prononcée par le roi de Tauride, quand la déesse exige de lui le libre passage d'Iphigénie et de son frere Oreste. Il est pret à lutter, mais apres il se ravise: "Qui oserait lutter contre une divinité si puissante?"

Les paroles de la Bete, dans l'Apocalypse, paraissent une simple copie des paroles d'Euripide. L'Apocalypse semble se référer à ce drame. Mais il ne s'agit pas necessairement d'une citation. Ce que prouve la ressemblance de ces textes, c'est que toute la culture Romaine du premier siecle est profondément influencée par cette façon de penser. En réalité c'est la culture de l'Empire qui pense ainsi.

Rome a été marqué par la culture grecque. Néanmoins, elle n'en a pas moins ses propres traditions. Il s'agit de la tradition de la superbe. Sur ce point Friedrich Heer écrit:

Virgile, le théologien de la cour de l'empire augustinien, le chantre de la paix romaine comme de la grande paix de l'empereur Auguste, revint à l'ancienne maxime de Rome: *parcere subiectis et debellare superbos*. Les orgueilleux (nous nous souvenons de l'orgueil diabolique du diable et des hommes déchus d'Augustin) sont tous ceux qui organisent la résistance active contre Rome ceux qu'il faut combattre en tant que rebelles<sup>5</sup>.

Ce qui, à cette époque, exprime davantage le lien avec le: "Qui est comme Dieu?" de l'Empire, c'est le fait que l'empereur se constitue lui-même Dieu avec le titre de "fils de Dieu". La question: m'opposerai-je, moi simple mortelle, aux désirs d'une déesse? peut se lire maintenant: m'opposerai-je à l'Empire, à l'empereur. Le cri de la "superbe" romaine: Qui est comme Dieu?. signifie sans aucun doute: Qui est comme l'Empire? Qui est comme l'empereur?. L'Apocalypse a transformé ce cri en: Qui est comme la Bête?

Cette légitimation impériale, peut être lue dans un ouvrage de Flavius Josephé sur la guerre juive, ouvrage écrit à la fin du premier siècle. Flavius Josephé était un juif romanisé qui s'opposa au soulèvement juif de l'année 66 qui se termina par la destruction du temple en 70. Flavius Josephé transmet un discours de Agrippa, qui avait averti les juifs, avant le soulèvement, des conséquences qu'aurait une guerre contre Rome.

Il insiste sur le fait que la guerre était impossible: "Car tous ceux qui vivent sous le ciel craignent et honorent les armes romaines. Seuls, voulez-vous leur déclarer la guerre?"<sup>6</sup>.

En conséquence, il les avertit que la guerre est un soulèvement contre Dieu, qui est du côté des romains. Si elle est contre Dieu, la religion juive elle-même périra:

Qui prendrez-vous comme alliés de guerre? tous ceux qui vivent dans le monde habitable sont romains, ou sujets de ces derniers...Donc il n'y a pas d'autre aide ni de secours sinon qu'en Dieu; ce dernier, en plus, appartient aux romains, parce que sans son aide particulière, il serait impossible qu'un tel empire si grand demeure et se conserve?<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Heer Friedrich: Gottes erste Liebe. Die Juden im Spannungsfeld der Geschichte. Ullstein Sachbuch. Frankfurt-Berlin, 1986. p. 75 (traduction de l'auteur).

<sup>6</sup> Flavius Josephé: Les guerres des Juifs. Tome I. livres CLIE, Barcelone, 1988, p. 258

<sup>7</sup> Ibid., p. 259-260.

Considérez aussi combien il sera difficile, durant cette guerre, de bien garder votre religion, à laquelle vous tenez tant, -même si cette guerre était livrée contre des hommes ayant beaucoup moins de pouvoir que vous-, en le faisant vous offenseriez Dieu, en pensant qu'il doit vous aider...<sup>8</sup>

Ainsi ces juifs mériteront-ils d'être réprimés:

Le moins que vous pourrez gagner, si vous mettez à l'oeuvre telle folie, sera l'affront et les pertes qui arrivent généralement aux vaincus...car ceux qui tombent dans des problèmes sans y penser et sans les rechercher, ils sont dignes, dans une certaine mesure, qu'on leur montre de la pitié et de la compassion; mais, ceux qui se jettent dans les dangers manifestes, ils sont dignes de toute repression et injure<sup>9</sup>.

Après la guerre ils ne sauront même pas où aller, car l'Empire est le monde et il n'y a pas de lieu où chercher l'exil:

...Et ceux qui resteront en vie après cette guerre, n'auront aucun lieu où se réfugier, les romains possédant déjà toutes les nations et les peuples assujettis à son empire, et les autres, ayant une si grande peur de devenir leurs sujets<sup>10</sup>.

"Qui est comme Dieu?" ce cri est prononcé au nom de l'Empire et personne ne doit résister à l'Empire car personne ne doit désirer être comme Dieu. Vouloir être comme Dieu, c'est vouloir être comme l'Empire ou comme l'empereur.

Cependant, l'Empire et l'empereur sont maintenant plus que le pouvoir politique. L'Empire a développé des relations commerciales qui établissent son unité autant que le fait le pouvoir militaire. C'est la première fois que dans l'histoire occidentale se soient généralisés les marchés et l'emploi de l'argent, à un point tel qu'aucune région au-delà des strictes limites de l'Empire n'ait été exclue. La perception des impôts par l'Etat et le système d'approvisionnement de l'appareil militaire ont contribué à cette mercantilisation. Jusqu'alors les armées se soutenaient par le pillage des régions où elles campaient ou qu'elles traversaient. Le développement de l'Empire ne permettait plus ce procédé, excepté dans les territoires ennemis. Il n'était pas possible non plus que les armées transportent leurs approvisionnements en produits naturels. Par conséquent, ils avaient besoin d'argent pour s'approvisionner

---

<sup>8</sup> Ibid., p. 260.

<sup>9</sup> Idem.

<sup>10</sup> Ibid., p. 261.

régulièrement. Ceci imposait à tout l'Empire l'emploi de l'argent et le développement des marchés.

Ce développement mercantil avait déjà commencé sous l'empereur Auguste. De plus en plus on constata l'action destructive de l'argent. Nait alors dans tout l'Empire romain- jusqu'à sa destruction-<sup>11</sup> une réaction contre l'argent considéré comme l'ennemi de l'humain. Au "fétichisme" de l'argent s'oppose une dénonciation aussi forte de son pouvoir. Déjà Jesus avait dit: "On ne peut servir à la fois Dieu et Mammon". Avec Néron on voit apparaître la cupidité des empereurs qui, pour financer leur niveau de vie, auront toujours besoin de plus grands fonds. Néron en vint jusqu'à faire payer l'entrée aux urinoirs publics de Rome<sup>12</sup>. Les gens disaient: "Olet" (l'argent pue). Selon une anecdote, on raconta cela à Néron. Ce dernier tira une monnaie d'or de sa poche, la plaça sous le nez de ses visiteurs, et dit: "Olet?" et lui-même répondit: "Non olet!" (Il ne pue pas!)<sup>13</sup>.

Aux yeux de l'auteur de l'Apocalypse et des chrétiens, l'argent s'est transformé en signe de la Bête, en son image et devenu la cause de l'extermination de ceux qui n'adorent pas cette image. Cette image est vivante, agissante et destructrice. Tous, sans exception, doivent l'adorer, parce que personne ne peut plus vivre sans acheter et vendre. Il est le faux prophète, qui ressemble à un agneau mais qui parle comme un serpent. Evidemment, il dit comme le serpent: "Qui est comme Dieu?"

Le chiffre 666 révèle les deux choses en même temps. D'un côté, en calculant la valeur numérique des lettres de l'empereur Néron, on arrive à ce chiffre. Mais dans l'ésotérisme des numéros il a en plus une autre signification. 7 étant le numéro de la perfection, 666 est le numéro du prétendu rapprochement de la perfection, qu'on n'arrive jamais à atteindre. C'est la mauvaise infinitude. C'est l'agneau qui parle comme un serpent. Si le nom de Néron n'était pas arrivé à un chiffre ésotérique

---

<sup>11</sup> Saint Augustin suit la ligne de cette critique. Certains de ses textes coïncident presque mot pour mot avec les manuscrits économiques de 1844 de Karl Marx.

<sup>12</sup> Avant la révolution sandiniste de 1979 au Nicaragua, le dictateur Anastasio Somoza avait encerclé le dépotoir de déchets de Managua, ce qui lui permettait d'exiger un dollar pour l'entrée des gens pauvres qui allaient là pour recueillir les déchets qu'on pouvait revendre ou transformer.

<sup>13</sup> Questionné au sujet de ce que la société socialiste allait faire avec l'or quand on aura aboli l'argent Lenine disait qu'ils allaient l'utiliser comme matériel pour les urinoirs publics. Ceci est l'inversion de l'anecdote de Néron. L'Apocalypse parle dans le même sens: les rues de la terre nouvelle seront asphaltées avec de l'or... et la place de la ville est d'or pur, transparent comme un cristal" (Ap. 21. 21). A cause de cela, on va le piétiner. Il s'agit aussi d'un signe de mépris.

comme celui-la, jamais on n'aurait pu utiliser le numéro de son nom pour désigner la Bete.

### 3. LE "Qui est comme Dieu?" du christianisme des débuts

La Bete dans l'Apocalypse devient le monde dans les autres écrits chrétiens. C'est dans ce sens qu'on interprétera les paroles de Jesus: "Mon royaume n'est pas de ce monde". Son royaume n'est pas celui de l'Empire, mais un autre royaume, celui de Dieu, le royaume des Cieux opposé au royaume de la Bete. Ce royaume est déjà arrivé bien qu'il reste à le réaliser: "...le Regne de Dieu est déjà parmi vous" (Lc. 17,21).

Mais il faut s'en approprier et le réaliser: "Depuis le temps de Jean le Baptiste jusqu'à présent, le Royaume des Cieux est assailli avec violence; ce sont les violents qui l'arrachent" (Mat. 11, 12).

Par conséquent, au: "Qui est comme Dieu?" de la Bete, Jesus oppose le: "tous vous etes des dieux." C'est ce qui occasionne la confrontation de Jesus avec les pharisiens.

Les juifs lui répondirent: "Nous te lancerons de pierres non pour un quelconque bien que tu as fait, si non parce que, tu insultes Dieu en ta condition d'homme te faisant passer pour Dieu". Jesus leur répondit: "N'est-il pas écrit dans votre loi: *Je le dis: vous etes des dieux?*"<sup>14</sup> On ne peut douter de l'écriture. Cependant, l'écriture appelle dieux ceux a qui Dieu dirige sa parole. Alors moi, que le pere a rempli de sa propre sainteté et envoyé en ce monde, *ne puis-je dire que je suis le fils de Dieu sans offenser Dieu?*" (Jean 10, 33-36) (Les phrases en italique sont de nous).

La réponse de Jésus n'était pas en accord avec l'orthodoxie juive. Il aurait du dire: "Je suis Dieu, mais pas vous". Il aurait pu alors provoquer les pharisiens en leur demandant: "Qui est comme Dieu?" C'est à dire: "Qui est comme moi?" Néanmoins, la réponse fut autre. Jésus dit que tous les hommes sont des dieux, y compris ceux-la memes qui lui posent la question. Par conséquent, Jésus lui aussi est Dieu. Jesus revendique sa divinité en insistant sur le fait que tous sont dieux, pas seulement lui. A ceux qui demandent: "Qui est comme Dieu?", arrive la réponse: "tous vous etes des dieux". "Qui est comme Dieu?" A une question qui veut mettre Dieu contre les hommes, Jesus répond en mettant Dieu du coté des hommes, contre celui qui crie: "Qui est comme Dieu?" Jésus reprend la réponse donnée par l'ange Michel, dans l'Apocalypse, à la Bete qui parle au nom d'un Dieu en lutte contre

---

<sup>14</sup> Cela fait référence au psaume 82,6 qui dit: "tous vous etes des dieux, je vous le dis, et vous etes aussi les fils du Tres Haut"

l'homme, exigeant sa soumission. Le regne de Dieu, par contre, est un regne où les hommes sont des dieux, c'est à dire, sur le même pied d'égalité avec Dieu. Par conséquent l'être humain- selon la théologie de la loi de Paul- a le pouvoir de transgresser les lois, dans la mesure où selon leur logique elles le condamnent à la mort<sup>15</sup>.

cette interprétation, on la retrouve également dans la religion juive. Fromm raconte l'histoire suivante:

En Ukraine il y avait une grande famine, et les pauvres ne pouvaient acheter du pain. Dix rabbins se réunirent, pour écouter la dénonciation de l'un d'eux et faire le jugement de Dieu. L'accusateur dit:

Je dois présenter une accusation contre le Seigneur. Selon le droit rabbinique, le maître qui achète un esclave pour une période déterminée (pour six années ou jusqu'à l'année du jubilé) doit l'alimenter lui et sa famille. Maintenant, le Seigneur nous a achetés comme esclaves en Egypte, parce qu'il dit: "Les fils d'Israel sont mes esclaves" (Lev 25, 42)... Pour cela, oh Seigneur, je te demande de réaliser ta loi et d'alimenter tes esclaves et leur famille<sup>16</sup>.

Les juges, condamnant Dieu, prononcèrent leur verdict en faveur de l'accusateur. . . . Après quelques jours, un grand pourvoyeur de blé arriva de Sibérie, et les pauvres purent acheter le pain dont ils avaient besoin.

On fait appel ici à une loi qui, précisément, remet en cause la loi-autorité qui condamne à la mort.

Devant les réclamations de ses fils, Dieu eut une attitude surprenante: "Il ria de joie et s'écria: "Mes fils m'ont vaincu, mes fils m'ont vaincu"<sup>17</sup>. Elie Wiesel transforma ce jugement en une pièce théâtrale qui implique toute une théodicée: "Le tribunal de Chamgorod (tel qu'il fut réalisé le 25 février 1649)"<sup>18</sup>.

En demandant: "Qui est comme Dieu?", la Bête espère la réponse: personne! seul Dieu est Dieu, les autres ne sont rien comparés à lui.

---

<sup>15</sup> Tamez, Elsa: Contre toute condamnation. La justification par la foi a partir des exclus. DEI, San José 1991.

<sup>16</sup> Fromm, Erich: You shall be as Gods (vous serez comme des dieux. Une interprétation radicale de l'Ancien Testament et de sa tradition), 1966. chapitre "l'image de l'homme".

<sup>17</sup> *Talmud* Baba Metzia 59b. Cité par Fromm, op. cit.

<sup>18</sup> Wiesel, Elie, *Der Prozess von Schamgorod* Freiburg, 1987. voir: Solle, Dorothee: *Gottes Schmers und unsere Schmersen: Das Problem der Theodisee aus der Sicht der Armen in Latein-Amerika* (la douleur de Dieu et nos douleurs: le problème de la théodicée vu à partir de la perspective des pauvres de l'Amérique Latine). Archive de philosophie CEDAM, 1988, No. 1-3.



Ainsi l'homme perd ses droits devant Dieu, il les perd aussi devant les représentants Dieu dans ce monde. Si personne n'est comme Dieu, l'autorité est comme Dieu, et avec l'autorité, la loi. Elle parle alors la superbe de l'autorité, de la loi, du marché, de l'argent!. En échange, quand la réponse est: tous, l'autorité est relativisée et se met au service de tous, l'autorité devient légitime dans la mesure où elle sert effectivement tout le monde<sup>19</sup>.

L'Apocalypse construit tout un univers mythique autour de cette conviction que tous les hommes sont comme Dieu, et par conséquent sont au dessus de l'autorité de l'argent et de l'Etat. Le récit mythique des origines, dans la Genèse: la création, la tentation par le serpent, la chute et l'expulsion du paradis; de même que les prophéties annonçant le prochain millénaire et la terre nouvelle reçoivent dans l'Apocalypse, une interprétation mythiquement cohérente. L'histoire du paradis devient l'apparition de la Bête; et le futur, sa disparition. La lutte de l'ange Michel contre l'antique serpent c'est de la victoire dans les cieux, qui annonce nécessairement cette même victoire sur la terre. "La Bête que tu as vue, était mais elle n'est plus: elle va monter de l'abîme, mais marche vers sa destruction" (Ap. 17. 8). La Bête une fois renversée, on révèle son nom: "Elle était, mais elle n'est plus". C'est le nom opposé au nom de Dieu, que lui-même révéla à Moïse: "Je suis celui qui suis (et je serai)" (Exode, 3.14)<sup>20</sup>.

### 3.1. La Bête contre la femme

Dans l'Apocalypse la lutte de l'ange Michel est précédée par la naissance du fils de la femme, de cette femme persécutée par le dragon, qui veut dévorer le fils dès sa naissance et ensuite la faire périr:

Un grand signe apparut dans le ciel: une femme, vêtue de soleil, la lune sous les pieds, et une couronne de douze étoiles sur la tête; elle est en ceinte, et criait dans le travail et les douleurs de l'enfantement. Alors un autre signe apparut dans le ciel: c'était un grand dragon rouge-feu. Il avait sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes, sept diade-

---

<sup>19</sup> "Comme vous le savez, ceux qui sont considérés comme les chefs des nations, les gouvernent comme s'ils seraient leur maître; et les puissants les oppriment avec leur pouvoir. Mais, entre vous il ne doit pas être ainsi. Au contraire, celui qui voudrait être le plus important parmi vous, qu'il se fasse le serviteur de tous.." (Mc 10, 42-43)

<sup>20</sup> Pour l'insertion de l'Apocalypse dans la tradition apocalyptique antérieure, voir: Richard, Pablo: "Le peuple de Dieu contre l'empire (Daniel 7 dans son contexte littéraire et historique), en: Apocalyptique: espérance des pauvres. *Eibla* No 7. DEI, San José 1990.

mes. Sa queue, balayait le tiers des étoiles du ciel et les précipita sur la terre. Le dragon se posta devant la femme qui allait enfanter, pour dévorer son fils dès sa naissance. la femme mit au monde un fils, un enfant male: c'est lui qui doit mener paître toutes les nations avec une verge de fer; et son enfant fut enlevé auprès de Dieu et de son trône. Et la femme s'enfuit au désert, où Dieu lui a fait préparer une place pour qu'elle y soit nourrie durant mille deux cent soixante jours (Ap. 12. 1-6)

Son fils est enlevé auprès du trône de Dieu et reviendra pour "mener paître toutes les nations avec une verge de fer". C'est le fils qui va mener paître durant le millénaire. Le fils de la femme, une fois enlevé auprès du trône de Dieu, éclate dans le ciel le conflit entre Miguel et l'antique serpent, le dragon, l'accusateur des hommes devant Dieu, qui est Satan. L'antique serpent une fois renversé, la femme sera sauvée:

Quand le dragon vit qu'il avait été exilé sur la terre, il poursuivit la femme qui avait enfanté l'enfant male. Mais ils donnerent à la femme les deux ailes du grand aigle afin qu'elle s'envole au desert, à un lieu, loin du dragon, pour y être alimentée un temps et des temps et la moitié d'un temps. Alors le dragon vomit de ses machoires comme un fleuve d'eau, derrière la femme, pour la faire emporter par les flots. Mais la terre vint en aide à la femme: la terre s'ouvrit et engloutit le fleuve vomi par le dragon. Alors dans sa fureur contre la femme, le dragon porta le combat contre le reste de sa descendance, ceux qui observent les commandements de Dieu et gardent le témoignage de Jesus. (Ap. 12. 13-17).

Cette femme, est en alliance avec la terre. Le dragon a voulu la noyer dans un fleuve d'eau: "Mais la terre vint en aide à la femme: la terre s'ouvrit et engloutit le fleuve sorti des machoires du dragon".

Après l'expulsion de Satan du Ciel et l'apparition de la Bête, apparait une autre femme. C'est l'incarnation de la Bête dans Babylone, qui n'est autre que l'Empire romain. C'est une femme sanguinaire, prostituée, en alliance avec la Bête:

Alors vint un de sept anges qui portaient les sept coupes et me parla: "Viens, je vais te montrer le jugement de la grande prostituée qui vit au bord des océans. Avec elle les rois de la terre se sont prostitués et du vin de sa prostitution se sont enivrés les habitants de la terre. Ceci dit, il me transporta au desert: c'était une nouvelle vision. Là une femme était assise sur une Bête écarlate. La Bête était couverte de titres et phrases qui insultaient Dieu et elle avait sept têtes et dix cornes. Quant à la femme, elle était vêtue de pourpre et d'écarlate et scintillait d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle avait dans sa main une coupe d'or pleine d'abominations: les souillures de sa prostitution. Sur son front un nom était écrit, mystérieux: Babylone la grande, mère des prostitués et des abominations de la terre. J'observai que

cette femme était ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus (Ap. 17, 1-6).

Cependant, quand Babylone est détruite, elle aussi est détruite, car le dragon se retourne contre elle:

Cette femme n'était pas en alliance avec la terre, mais était remplie des "abominations de la terre". Par conséquent, quand la Bête se retourna contre elle, la terre ne vint pas à son secours et elle périt:

Puis Il me dit : "Les eaux que tu as vues, là où réside la prostituée, ce sont des peuples, des foules, des nations et des langues. Les dix cornes, et la Bête elle-même, hairont la prostituée; elles la ruineront jusqu'à la laisser nue; elles mangeront ses chairs et la brûleront au feu. Car Dieu leur a mis au cœur de réaliser son dessein, un même dessein; mettre leur royauté au service de la Bête, jusqu'à l'accomplissement des paroles de Dieu. Cette femme que tu as vue c'est la grande cité, celle qui regne sur les rois de la terre" (Ap. 17, 15-18).

La Bête poursuit toutes les femmes, qu'elles soient contre elle ou en alliance avec elle. Elle est l'ennemie des femmes en tant que femmes. Ces deux femmes apparaissent dans l'Apocalypse. Une femme est sauvée; c'est la femme qui met au monde un fils lequel est enlevé auprès du trône de Dieu, qui reviendra paître "avec une verge de fer". L'autre femme, qui entre en alliance avec la Bête- son incarnation (Rome)-, est détruite par la Bête.

La Bête qui crie: "Qui est comme Dieu?" est l'ennemie de la femme en tant que femme, sans considérer si elle est ou non en alliance avec elle. Ces textes, à nouveau, nous ramènent à la Genèse. Dieu, en expulsant le premier couple humain du paradis, dit à la femme:

Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, et entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci te meurtrira la tête et toi, tu la meurtriras au talon (Gn. 3.15)

Dans l'Apocalypse, il s'agit maintenant de deux femmes: une, dont la tête est écrasée par la la Bête; l'autre que la Bête mord au talon. La malédiction de la Genèse est vue non pas comme une condamnation de la part de Dieu, mais comme un critère pour discerner la présence et l'action du serpent. Le serpent est là où on persécute la femme. Il apporte une malédiction à la femme.

### **3.2 Du: "Vous êtes comme Dieu!" du serpent au: "Qui est comme Dieu?" de la Bête**

L'Apocalypse fait une seconde référence à la Genèse, directement en relation avec l'homme comme un être semblable à Dieu. C'est la vision de l'enchaînement heureux de l'histoire humaine et de la perspective de la terre nouvelle. Ce dénouement heureux n'est pas le millénaire. Le millénaire, c'est une période intermédiaire après la destruction de Babylone, durant lequel le Messie règne avec "la verge de fer" alors que la Bête est attachée. Ce millénaire s'écroulera et surgira alors la terre nouvelle, qui présuppose la destruction du dragon et de la Bête.

La Bible, dans sa version chrétienne, se termine avec la terre nouvelle comme elle avait débuté avec le paradis. Toute l'histoire est vue comme le passage du paradis à la terre nouvelle, l'histoire que nous sommes entraînés de vivre correspond au temps de la Bête.

La terre nouvelle n'est pas le retour du paradis. Dans l'Apocalypse il y a même une vision péjorative du paradis. La terre nouvelle est la terre dont la cité, la Nouvelle Jérusalem, descend des cieux sur la terre. C'est l'union du ciel et de la terre. C'est la terre de la liberté, et cette liberté est réellement infinie:

Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle – car le premier ciel et la première terre ont disparu et la mer n'est plus – Et je vis la Cité sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, d'aupres de Dieu, prête comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis, venant du trône, une voix forte qui disait: "Voici la demeure de Dieu avec les hommes. Il demeurera avec eux. Ils seront ses peuples et lui sera le Dieu qui est avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien a disparu". Et celui qui siège sur le trône dit: Voici, je fais toute chose nouvelle" (Ap. 21. 1-5)

C'est une terre sans autorité, Dieu lui-même cesse d'être autorité. Dieu est "Dieu avec eux". Il est tout en tous. C'est pourquoi la terre nouvelle est une terre sans temple:

Mais de temple, je n'en vis point dans la cité; car son temple c'est le Seigneur, le Dieu Tout-Puissant ainsi que l'agneau (Ap. 21.22).

Il n'y a plus de Babylone qui soit "ivre de sang" ni "du vin de l'indignation de Dieu":

Il essuiera toute larme de leurs yeux. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien a disparu (Ap. 21.4)

C'est la terre de l'abondance:

A celui qui a soif, je donnerai de la source d'eau vive, gratuitement .  
(Ap. 21,6).

Tout est gratuit, car l'argent n'est plus nécessaire là où l'autorité est disparue:

...la cité était d'un or pur semblable au pur cristal (Ap. 21.18).

...la place de la cité était d'or pur comme un cristal limpide (Ap. 21.21)

Quand tout est d'or, l'or cesse d'être de l'argent. On dispose de tout:

Puis, il me montra un fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'agneau. Au milieu de la place de la cité et des deux bras du fleuve, est un arbre de vie produisant douze récoltes. Chaque mois il donne son fruit, et son feuillage sert à la guérison des nations. Il n'y aura plus de malediction. (Ap. 22. 1-3)

L'eau jaillit comme du cristal, et c'est de l'eau de vie. Dans le cas de la femme, qui se cacha au désert, le dragon vomit un fleuve d'eau pour la noyer. C'était de l'eau de mort. Maintenant il n'existe que de la pure eau de vie.

De tous les côtés il n'y a que des arbres de vie; car maintenant tous les arbres sont des arbres de vie: "Il n'y a plus de malediction". Il n'y a plus d'arbres défendus; De tous les arbres on peut manger le fruit. Dieu ne met plus d'interdiction, car il cesse d'être autorité. Le paradis était un jardin avec un arbre défendu; la terre nouvelle c'est le paradis sans arbre défendu.

Cette inimaginable liberté n'a pas de limite, pas même celle de l'exogamie. La terre nouvelle est inaugurée par de grandes noces;

"Rejouissons nous, soyons dans l'allégresse et rendons-lui gloire, car voici les noces de l'agneau. Son épouse s'est préparée, il lui a été donné de se vêtir d'un lin resplendissant et pur -car le lin ce sont les œuvres justes des saints" Un ange me dit: "Ecris! Heureux sont qui sont invités au festin des noces de l'agneau!" Puis il me dit: "Ce sont les paroles mêmes de Dieu" (Ap. 19.7-9).

Qui est l'épouse?

Alors, l'un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept derniers fléaux vint m'adresser la parole et me dit: "Viens, je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'agneau". Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la cité sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu (Ap. 21. 9-10).

L'épouse est la cité sainte, qui descend du ciel. De la prostituée, incarnation de la Bete et de Babylone, on avait dit: "Cette femme que tu as vue, est la Grande-Cité, celle qui regne sur les rois du monde entier" (Ap. 17,18). Maintenant, comme épouse de l'agneau, on présente la fiancée, qui est la cité sainte, celle qui remplace la Babylone de la Bete. La femme qui est l'opposée de la prostituée est celle qui mit au monde un fils, qui fut emporté jusqu'au trone de Dieu, et qui est l'agneau. La noce qui inaugure la Terre Nouvelle est la noce entre la mere et son fils. La terre nouvelle est liberté sans arbre défendu; c'est la vie humaine sans le "sur- moi".

Toute l'histoire est vue maintenant comme un passage du paradis, avec l'arbre défendu, au paradis sans arbre défendu; du Dieu-autorité au Dieu-frere; de l'homme sujet à la tentation, à l'homme qui ne peut être tenté, vu que rien n'est défendu. La Nouvelle Terre est la terre au delà de la loi, où toutes les dettes sont remises et où on ne peut en contracter de nouvelles. L'or recouvre les rues de la cité et ne se trouve pas dans les poches.

Le paradis était une autre réalité. Là, Dieu était une autorité bienveillante, qui avait établi une loi que les hommes devaient observer. En l'observant, ils demeuraient au paradis. C'était une loi dont l'accomplissement assurait la justice. Dans ce paradis il y avait deux arbres centraux; L'un était l'arbre de la science du bien et du mal; l'autre, l'arbre de la vie. Le premier couple humain pouvait manger de l'arbre de la vie sans mourir, dans la mesure où ils respectaient la loi qui défendait de manger de l'arbre de la science. Tous les arbres n'étaient pas des arbres de vie, un seulement l'était. Et on y accédait en respectant la loi qui défendait de manger le fruit de l'arbre de la science.

La théologie de la loi dans les évangiles, dans Paul et dans le christianisme des premiers siècles, laisse entrevoir qu'au paradis existait toutefois une situation impossible. Selon cette théologie le produit de l'observance de la loi c'est la mort. Au paradis, cependant c'était l'observance de la loi qui donnait accès à l'arbre de la vie. La théologie du paradis s'inspirait de l'idéologie de l'Empire, cette théologie était combattue par les chrétiens. Dans cette lutte, ils lui opposent leur paradis, qui est la Terre Nouvelle, un paradis sans arbre défendu. Apparaît, donc, l'idée de la chute comme "felix culpa", comme heureuse faute. C'était une faute d'avoir péché, mais c'était une heureuse faute. Saint Augustin maintient encore cette position; elle revient au temps des lumières, et Hegel dira: "le paradis était un jardin où seuls les animaux pouvaient demeurer".

Dans l'Apocalypse il n'est plus question de l'arbre de la science du bien et du mal; cet arbre est devenu aussi un arbre de vie. Il n'existe plus d'opposition entre connaissance et vie.

Cette opposition n'est pas arbitrairement imposée au texte de la Genèse. Ce texte fut probablement écrit au temps du roi Salomon. Le règne de Salomon a été un règne répressif et prédateur. Salomon était même revenu au sacrifice humain d'enfants offerts à Moloch. L'auteur est évidemment un critique de Salomon, et de ses projets de construction à Jérusalem, et à Babylone - la tour de Babel-. C'est en s'opposant à Salomon, qu'il écrit la Genèse, qui analyse les raisons pour lesquelles on en est arrivé à ce type de domination. Son paradis peut très bien être la description du mythe de la domination, que présentera toujours l'observance de la loi comme chemin vers l'arbre de la vie. L'homme doit briser ce mythe pour être libre.

Ceci peut expliquer l'ambiguïté des paroles du serpent, et de la réponse donnée par Dieu. Le serpent séduit par ces paroles: "Vous serez comme Dieu". Ceci peut avoir un double sens. Être Dieu en niant la divinité aux autres êtres, ou être comme Dieu autant que le sont les autres créatures. Peu importe le sens, on n'arrive à cette ressemblance qu'en violant la loi et en mangeant de l'arbre de la science du bien et du mal. Cependant, la réponse de Dieu, après la chute d'Adam et Eve, est univoque:

Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bonheur et du malheur. Maintenant qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais (Gn. 3.22)

Apparaît ici, dans la Bible, pour la première fois dans la Bible l'affirmation du fait que l'homme est comme Dieu, lui donnant la possibilité de juger la loi. C'est Dieu lui-même qui l'affirme. La chute est, à la fois, une montée pour l'homme et un changement en Dieu. Dieu lui-même accepte maintenant que l'homme traite avec lui sur un pied d'égalité et, selon le critère de sa propre vie, qu'il juge la loi, bien qu'elle lui vienne de Dieu. Avec ce passage l'auteur de la Genèse met en cause le roi Salomon et ses constructions, qui prétendaient atteindre le ciel. Salomon voulait être Dieu, en refusant cette aspiration aux autres qu'il méprisait. Selon l'auteur de la Genèse, la parole de Dieu est autre: "voici que l'homme est devenu comme l'un de nous, car il se fait juge de ce qui est bien et mal".<sup>21</sup>

---

<sup>21</sup> Cette affirmation de Dieu me paraît la clef de toute cette histoire du paradis, si nous la lisons à la lumière des évangiles, de saint Paul et de l'Apocalypse lui-même. Si on la supprime, on arrive à des conclusions contraires, comme par exemple,

Mais Dieu demeure encore un Dieu envieux: "qu'il ne tende pas la main pour prendre de l'arbre de la Vie, en manger et vivre à jamais". Dieu expulse du paradis le premier couple humain, afin qu'il ne puisse vivre à jamais. Il le condamne à la mort. Il ne détruit pas le paradis, mais il met des gardiens à son entrée:

"Ayant chassé l'homme, il posta les chérubins à l'orient du jardin d'edem avec la flamme de l'épée foudroyante pour garder le chemin de l'arbre de vie" (Gn. 3.24).

Les gardiens sont au nombre de deux: d'un coté, les chérubins et de l'autre, la flamme de l'épée foudroyante.

Une fois chassé du paradis, l'homme s'achemine vers l'organisation de villes impériales où un seul est Dieu, où l'on sacrifie la divinité de l'homme au bénéfice de la construction de la tour qui arrive jusqu'au ciel, plaçant ainsi l'autorité au dessus de l'homme. On transforme l'autorité en un Dieu, afin de l'enlever à l'homme.

Vient alors la promesse de Dieu. Dans cette promesse, Dieu cesse d'être le Dieu envieux qu'il était et promet à l'homme qu'à l'avenir il mangera à nouveau les fruits de l'arbre de la vie. C'est là le sens des promesses faites à Abraham. Le Dieu qui avait interdit l'arbre de vie et fermé l'entrée du paradis, cesse d'être ce Dieu-autorité, ce Dieu qui fait face aux hommes, pour se transformer en un Dieu qui accompagne l'homme en insistant et sur sa participation à la divinité et sur son droit de jouir de l'arbre de la vie. C'est le Dieu de la promesse.

Si on prend la Genese dans son contexte, de la création aux promesses à Abraham et à sa descendance, on peut tres bien soutenir que ceci était la position meme de l'auteur du livre, s'opposant au despotisme du roi Salomon. Du Dieu du paradis -Dieu autorité et envieux, qui établit l'arbre défendu-, Dieu se transforme en Dieu de la promesse, qui promet d'être au coté de l'homme dans son cheminement vers une terre sans arbre défendu, où l'homme mangera de l'arbre de la vie.

Sans aucun doute, c'est là la position de l'auteur de l'Apocalypse, dont la vision de la Terre Nouvelle ne peut être comprise sans cette conception du paradis et de la chute. En plus, l'Apocalypse élabore son propre développement qui aboutit à la Terre Nouvelle. La Babylone de la Bete, c'est à dire l'Empire Romain, n'est pas une simple réplique de la tour de babel qu'on veut construire afin qu'elle arrive jusqu'au ciel. Pendant Le: "Qui est comme Dieu?" de la Bete, n'aurait-il pas la meme

---

Drewermann, Eugen: *Strukturen des Bösen*. Schöningh, Paderborn ect, 1988. 3 tomes. Il s'agit d'une lecture à partir de l'idéologie bourgeoise actuelle.



signification que cette tour? Mais, selon l'Apocalypse, on ne peut arriver au ciel qu'en reconnaissant la divinité de tous, leur ressemblance avec Dieu. Alors, après la chute, le serpent ne peut plus promettre: "vous serez comme Dieu". Après la chute, c'est Dieu qui dit cela. Le serpent lui aussi a changé. Il dit maintenant: "Qui est comme Dieu?" C'est sa façon d'éviter que s'accomplisse sa propre promesse du paradis: "vous serez comme Dieu". Ainsi seulement il peut continuer de s'opposer à Dieu. Il exprime maintenant le contraire de ce qu'il avait dit avant l'expulsion du paradis.

On construit dès lors une tour pour empêcher quiconque de construire à nouveau une autre tour de Babel. Cette tour doit être plus haute que toutes les autres pour surveiller afin qu'aucune autre ne puisse atteindre le ciel. De cette tour vient le cri: "Qui es comme Dieu?" Cette tour est la tour de Babel de la Bête de l'Apocalypse<sup>22</sup>

Ainsi, avant la chute c'était défendu de manger de l'arbre de la science du bien et du mal. Après la chute c'est précisément ce que l'homme doit faire. C'est maintenant la condition pour que se réalise la promesse de Dieu<sup>23</sup>. Il n'existe plus de loi dont par l'accomplissement on puisse prétendre à l'arbre de la vie. Toute loi appelle un discernement. Les lois immuables constituent des paradis où seuls les animaux peuvent demeurer.

Voilà l'univers mythique de l'Apocalypse, qui est en accord avec la théologie dans les évangiles et dans Paul. Il est inspiré par cette théologie.

#### **4. La destruction de Babylone et les deux batailles du Messie**

Aux chapitres 17 et 18 de l'Apocalypse on décrit la destruction de Babylone et son remplacement par une nouvelle société, la société

---

<sup>22</sup> Après la chute du socialisme historique en Europe de l'Est, le pape Jean-Paul II, durant un voyage en Tchécoslovaquie, célébrait cette chute d' "une tour de Babel". Il ne saisissait pas ce qui était réellement arrivé. La Bête avait été guérie d'une plaie mortelle. Enfin elle était libre pour construire cette tour unique, qui surveille toute la terre. Le gardien du haut de la tour crie: "Qui est comme Dieu?"

<sup>23</sup> Une des malédictions, que Jésus prononce contre les pharisiens, s'exprime en ces termes: "Malheureux êtes vous, légistes, vous qui avez pris la clef de la science: vous n'êtes pas entrés vous-mêmes et ceux qui voulaient y entrer, vous les en avez empêchés" (Lc. 11.52). La science à laquelle Jésus se réfère est la science du bien et du mal, c'est à dire, le fruit de l'arbre défendu du paradis. Jésus ne considère pas cette science comme défendue, mais comme une obligation. Il maudit ceux qui la nient. Jésus ne promet pas non plus un retour au paradis; ce paradis devait être pour lui un lieu douteux, dans lequel seuls les animaux peuvent demeurer.

millénariste, à ne pas confondre avec la Terre Nouvelle. Dans la vision de l'auteur de l'Apocalypse, la marche vers la Terre Nouvelle se fait par étapes. Tout d'abord viendra la destruction de Babylone, suivie de la venue d'une société millénariste dans laquelle la Bete sera attachée, et immédiatement émergera la Terre Nouvelle. Ces étapes se réalisent à travers une série de conflits. La destruction de Babylone est, selon l'Apocalypse, le résultat d'un conflit à l'intérieur même de Babylone. A ce premier conflit fait suite un second, qui se terminera par la victoire du Messie, de laquelle sortira la nouvelle société du millénaire, qui n'est pas la Terre Nouvelle, mais une société à l'intérieur de laquelle la Bete est attachée. A la suite de cette société millénariste apparaîtra la Terre Nouvelle, résultat de la seconde victoire du Messie.

La société millénariste, intermédiaire entre Babylone et la Terre Nouvelle, est complètement distincte de la Terre Nouvelle. C'est le regne messianique, le regne dans lequel l'autorité n'est pas la Bete, bien qu'elle continue d'être autorité. C'est comme le retour au paradis avec son arbre défendu, l'autorité y est exercée par le Messie à la fois juste et implacable. Il gouverne avec "une verge de fer". Néanmoins, comme le paradis, la société millénariste prend également fin parce que la loi, bien qu'imposée par Dieu, ne peut assurer la vie. Le millénium est gouverné par une loi de Dieu, qui donne aussi la mort.

Ce qui retient l'attention c'est que, selon l'Apocalypse, les chrétiens ne prennent aucune initiative dans l'une ou l'autre de ces étapes.

Ils combattront l'agneau et l'agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et avec lui les appelés, les élus et les fideles vaincra aussi...(Ap.17.14).

Dans les trois conflits mentionnés se répète ce schéma, bien que le premier conflit visant la destruction de Babylone soit vu de manière différente des deux autres. Ce premier conflit est décrit comme un conflit de classes, et les deux autres comme un conflit entre l'agneau-avec les siens - et tous les autres.

Le conflit qui débouche sur la destruction de Babylone, est un conflit de classes qui dérive d'une confrontation interne entre l'autorité et les classes dominantes:

Les dix cornes que tu as vues et la Bete hairont la prostituée. Elles la rendront solitaire et nue. Elles mangeront ses chairs et la brûleront au feu. Car Dieu leur a mis au coeur de réaliser son dessein, un même dessein: mettre leur royaume au service de la Bete jusqu'à l'accomplissement des paroles de Dieu. Et la femme que tu as vue, c'est la grande cité qui regne sur les rois de la terre (AP. 17.16-18)

C'est la même Bête, qui disposant de l'autorité des rois, se dirige contre Babylone, l'empire de tous les rois. Cependant, ce conflit est inspiré par Dieu ainsi Dieu n'agit pas directement. Bien qu'il s'agisse d'un conflit de classes, il ne prend aucunement origine dans une lutte de classes. Il prend origine à l'intérieur de la classe dominée, et c'est Dieu qui inspira son émergence.

La destruction de Babylone se termine dans la tristesse et les pleurs des dominateurs. Tout d'abord ce sont les pleurs des rois;

Alors ils pleureront et se lamenteront sur elle, les rois de la terre qui ont partagé sa prostitution et son luxe... (Ap. 18.9).

Les commerçants aussi pleureront:

Et les marchands de la terre pleurent et prennent son deuil. Car nul n'achète plus leurs cargaisons d'or et d'argent, de pierres précieuses et de perles, de lin et de pourpre, de soie et d'écarlate; bois de senteur, objets d'ivoire, de bois précieux, de bronze, de fer ou de marbre, cannelle et amome, parfums, myrrhe et encens, le vin et l'huile, la fleur de farine et le blé, les boeufs et les brebis, les chevaux et les chars, les esclaves et les captifs. (Ap.18.11-13)

Tout un groupe qui profitait de la situation pleurera aussi:

Tous les pilotes et tous ceux qui naviguent dans les parages, les marins et tous ceux qui vivent de la mer, se tenaient à distance... Ils s'écriaient: "malheur! malheur! La grande cité dont l'opulence a enrichi tous ceux qui ont des vaisseaux sur la mer, il a suffi d'une heure pour qu'elle soit dévastée!" (Ap. 18.17-19).

Cependant, cette destruction n'est pas exclusivement le produit d'un conflit interne dans la classe des dominants. Le conflit est accompagné d'une autre action destructrice. De même que Dieu avait inspiré le conflit interne des dominateurs, il apparaît aussi comme le grand inspirateur de cette action destructrice:

Et j'entendis une autre voix qui, du ciel, disait: "Sortez de cette cité, o mon peuple, de peur de participer à ses péchés, et de partager les fléaux qui lui sont destinés. Car ses péchés ce sont accumulés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses injustices. Payez-la de sa propre monnaie, *rendez-lui au double de ce qu'elle a fait. Dans la coupe où elle a mêlé ses vins, mêlez-en pour elle le double.* Autant elle s'est complu dans la gloire et le luxe, autant rendez-lui de tourment et de deuil. Puisqu'elle dit en son cœur: Je trône en reine et ne suis point veuve, jamais je ne verrai le deuil, à cause de cela, viendront sur elle, en un seul jour, les fléaux qui lui sont destinés: Mort, deuil, famine, et

elle sera consumée par le feu. Car puissant est le Seigneur Dieu qui l'a jugée. (Ap. 18,4-8, les phrases en italique sont de nous).

Babylone est atteinte par tous ces fléaux qu'on peut résumer en un seul mot: mort:

C'est que tes marchands étaient les grands de la terre et tes sortilèges ont séduit toutes les nations et que chez toi on a trouvé le sang des prophètes, des saints et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre' (Ap.18, 23-24).

Et par dessus cette grande destruction, on entend un chant venant du ciel.

Alléluia!...Car ses jugements sont pleins de vérité et de justice. Il a jugé la grande prostituée qui corrompait la terre de sa prostitution, et il a vengé sur elle le sang de ses serviteurs: Et de nouveau ils dirent: Alléluia! Et sa fumée s'élève aux siècles des siècles (Ap. 19.2-3).

la résistance légitime contre Babylone s'est transformée en la plus aveugle haine contre elle. Tous les passages sur la destruction de Babylone reflètent cette haine destructrice et absolument irresponsable, présentée en plus comme une inspiration de Dieu. Il s'agit probablement du premier appel au nom de la transcendance à la violence sans fin, qui existe dans l'histoire humaine. La destruction pure devient maintenant la pure volonté de Dieu, et les anges dans le ciel rient aux éclats face au désastre.

☛ Cet aveuglement face à la violence et la soif de cette violence, se poursuivent dans la description des conflits qui éclatent après à la destruction de Babylone. Il s'agit des deux batailles du Messie, qui ne se perçoivent pas comme un affrontement de classes, mais comme un affrontement entre l'agneau - les siens - et tous les autres.

La première bataille qui aboutira au millénaire, est conduite par l'agneau lui-même. Cet affrontement n'est plus inspiré par Dieu, mais est directement conduit par l'agneau, ou le Verbe de Dieu. Après la grande victoire, on invite "aux noces de l'agneau; et son épouse s'est préparée" (Ap. 19.7), étant l'agneau le Verbe de Dieu, "qui écrasera le raisin dans le pressoir à vin de l'ardente colère du Dieu Tout-Puissant" (Ap.19.15). A côté de l'agneau sont "les âmes de ceux qui avaient été exécutés parce qu'ils ont annoncé la vérité révélée par Jésus et la parole de Dieu" (Ap. 20.4).

Après la déroute de "la Bête, des rois de la terre et de leurs armées" (Ap.19.19), on entendit un formidable cri vindicatif de vengeance infinie:

Alors je vis un ange debout dans le soleil. Il cria d'une voix forte à tous les oiseaux qui volaient au zénith: venez, rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu, pour manger la chair des rois, la chair des chefs, la chair des puissants, la chair des chevaux et de ceux qui les montent, la chair de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands" (Ap. 19.17-18).

A la suite de cette victoire la Bête est enchaînée, et émerge alors la société millénariste décrite par l'Apocalypse comme "la première résurrection" (Ap.20.6). Mais comme nous l'avons déjà dit ce n'est pas encore la Terre Nouvelle qui n'arrivera qu'avec la seconde résurrection et sera effectivement la terre transformée.

La Terre Nouvelle est conçue comme le dépassement de la société millénariste, où la Bête était enchaînée mais pas détruite. La Bête arrivera à s'échapper et affrontera à nouveau l'agneau dans la dernière grande guerre, la deuxième bataille du Messie, qui débouchera, une fois de plus, sur une vengeance transcendante et sur la solution paradisiaque.

Cette fois la Bête n'est pas attachée, mais exilée:

Et le diable, leur séducteur, fut précipité dans l'étang de feu et de soufre auprès de la Bête et du faux prophète. Et ils souffriront des tourments jour et nuit aux siècles des siècles. (Ap. 20.10)<sup>24</sup>

---

<sup>24</sup> La conception de tourments éternels vient de la tradition romaine, la tradition juive l'ignorait. Par exemple Cicéron l'utilise dans ses discours anticatilinaires: "Et toi, Jupiter Optimo Maximo...que nous appelons protecteur de notre Empire, éloigne ce méchant et ses alliés de ton temple et des autres, éloigne le des toits et des murs de la ville, de la vie et des fermes de tous les citoyens; Chatie les ennemis des bons, les adversaires de la patrie, les pillards de l'Italie, *conjurés par un pacte de sang* et une infame alliance; Chatie les, les vivants et les morts *par des supplices éternels*" (Cicéron, discours contre Catilina), en: *Cicéron*, EDAF, Madrid, 1973, p.394, emphase est notre)

"Pour qu'une certaine crainte existât, ici bas, chez les méchants, la sagesse de nos ancêtres inventa des enfers et de tels supplices pour y chatier les impies" (Ibid: p427, les phrases en italique sont de nous)

Dans l'Apocalypse il y a deux versions. Dans Ap. 20.10 on parle de tourments éternels tandis que dans Ap. 20.14 le lac de feu est le lieu dans lequel est jetée la mort elle-même. Dans ce dernier passage, il s'agit d'une annihilation et non d'une vie éternelle de supplices. Ce passage correspond aussi à la pensée de Paul. Le premier passage (Ap.20:10) est une formule qui apparaissait également en Daniel, et qui avait probablement la même signification. Voir: Richard, Pablo: "Le peuple de Dieu contre l'empire" (Daniel 7 dans son contexte littéraire et historique)", dans: "Apocalyptique: espérance des pauvres". RIBLA, No 7. DEI, San José, Costa Rica, 1990. Ceci explique la conception de l'enfer éternel, telle qu'elle existait dans la tradition romaine et qui dominera, de façon écrasante, dans le Moyen Age européen.

Avec le diable et la Bete sont exilés tous leurs partisans:

La mort et l'Hadés furent précipités dans l'étang de feu- cet étang de feu voilà la seconde mort- Et quiconque ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie fut précipité dans l'étang de feu (Ap. 20.15).

Quant aux laches, aux infideles, aux dépravés, aux meurtriers, aux impudiques, aux magiciens, aux idolatres et à tous les menteurs, leur part se trouve dans l'étang embrasé de feu et de soufre: c'est la seconde mort (Ap. 21.8).

Ceux qui sont inscrits dans le Livre de Vie entrent alors dans la Terre Nouvelle, une terre où est détruite la mort. C'est enfin l'entrée dans le futur, un futur au delà de Babylone et au delà de son dépassement par le millenaire. C'est à la fois une Terre Nouvelle et un Ciel Nouveau.

Les images entrevues dans l'Apocalypse, nous montrent à la fois une grande espérance et une profonde frustration des premiers chrétiens. A leur vécu désespéré, ils opposent l'espérance dans la Terre Nouvelle et ils s'accrochent à cette espérance. Mais en meme temps ils ne se décident à aucune action de transformation de ce vécu; historiquement, un autre comportement leur était probablement impossible. L'Apocalypse c'est le reflet de leur attitude passive face à cette réalité sociale qu'ils supportent; bien qu'ils aient déjà élaboré, idéalement, la construction de la société future: la société millenariste, dépassement de la Babylone oppressive qui n'est pourtant pas encore la Terre Nouvelle, laquelle pourra seulement venir de Dieu par une action transcendente. Cette conception de la société future, ils n'arrivent pas à la réaliser de façon concrete. Ils substituent à leur action une vision de la vengeance et de la destruction, une espece de mystique de la mort qui est transposée dans des images de l'enfer perpétuel, où la mort vit éternellement de la mort éternelle des condamnés.

Comme ils sont en majorité des esclaves, ils dirigent leur agressivité aveugle autant contre les oppresseurs de Babylone que contre les persécuteurs des chrétiens. Cependant, cette agressivité est aveugle et stérile, elle ne sera effective que lorsque l'empereur Constantin prendra le pouvoir. Mais cette agressivité, qui n'éclate pas historiquement, est bien vivante, des les premiers siecles, par l'Apocalypse considérée le livre central du Nouveau Testament. Et quand elle éclatera ce ne sera pas pour défendre les opprimés et les esclaves, mais pour asseoir la suprématie de nouveaux dominateurs- qui à la fin du Moyen Age arriveront à fonder, en Amérique, un empire esclavagiste,

encore plus vaste que l'empire romain-. Les croisades et l'inquisition offriront un espace à cette nouvelle agressivité chrétienne.

Les visions apocalyptiques de Babylone ont une certaine ressemblance avec la perception de l'autorité que présentent les écrits de Paul, cela peut servir à jeter plus de lumière sur cette problématique de l'agressivité et de la violence au nom du christianisme. L'autorité, selon Paul, vient de Dieu et assure l'ordre établi par Dieu, tandis que dans l'Apocalypse cette même autorité des rois de la terre est au service de la Bête contre l'homme. Ces deux dimensions de l'autorité- assurer l'ordre de Dieu et être au service de la Bête- ne sont pas incompatibles et les deux apparaissent dans Paul quand il parle des "forces surnaturelles du Mal" (Ep. 6.12) qui agissent à l'insu de l'Autorité, bien que Paul mette encore mieux en évidence la fonction de l'autorité qui assure l'ordre.

Nous avons alors dans l'Apocalypse une élaboration beaucoup plus détaillée de ce qui apparaît dans Paul comme "forces surnaturelles du Mal". Le parallélisme entre la théologie du péché dans Paul et la perception de la Bête dans l'Apocalypse est vraiment remarquable. Le péché qui, dans Paul, est présenté sous forme subjective revêt, dans l'Apocalypse, avec l'image de la Bête, son expression sociale. Le péché dans Paul, comme la Bête dans l'Apocalypse, promeut la satisfaction destructive des impulsions de la chair, les orientant vers la mort. Babylone, fille de l'autorité au service de la Bête, vit de la mort et s'enivre de sang. Son vin est sang et idolâtrie, et Dieu lui prépare le vin de sa colère et de sa vengeance. La mort dont vit Babylone, ce sont les fléaux qu'elle inflige à ses opprimés: "faim, mort et deuil". Babylone vit en provoquant la faim, la mort et le deuil.

En relation avec la théologie de la loi de Paul, correspondent, dans l'Apocalypse, plusieurs éléments: péché et Bête; orientation des impulsions de la chair vers la mort et les fléaux infligés par Babylone. À l'aspect individuel du péché- orientation des impulsions de la chair vers la mort- chez Paul, correspondent, dans l'Apocalypse, l'aspect social du péché- la Bête et les fléaux de Babylone-. Dans les deux cas on aboutit à la mort.

Entre les écrits de Paul et les textes de l'Apocalypse il n'y a pas que des ressemblances. Paul, comme il pense à partir du sujet, ne peut concevoir le salut comme un chatiment pour les autres (les autres aussi sont des sujets). Le salut au moyen de la crucifixion et de la résurrection, est pour Paul la sortie du règne de la mort et du péché, qui avec le salut définitif, dans la Terre Nouvelle, disparaissent définitivement. Pour cette raison Paul ne peut concevoir, et ne conçoit, aucun enfer ni aucun chatiment éternel pour personne. Cela ne peut entrer dans sa théologie

de la loi. L'enfer suppose une vie éternelle de la mort, et par conséquent la mort ne serait pas morte. Cependant, toute la pensée de Paul tourne autour de la mort de la mort. Pour Paul le péché et la mort sont des fétiches ayant une vie propre puisée de la mort humaine. Avec le triomphe final de la vie humaine, ces fétiches s'évanouissent.

Ceci change dans l'Apocalypse. Babylone vit de la mort des habitants de la terre. Babylone ce sont: les rois, les commerçants, et les navigateurs. La destruction de Babylone n'entraîne pas la libération des partisans de la Bête, mais leur destruction. C'est ce qui arrive avec les deux batailles du Messie. Ceux qui constituent les armées de la Bête ne sont pas libérés de la Bête, mais détruits avec elle et livrés à la mort éternelle. La mort de la Bête ne libère pas les hommes dominés par elle, mais les entraîne dans la mort éternelle.

Au fait, l'Apocalypse n'arrive pas à concevoir la libération des hommes du pouvoir de la Bête, dans un sens analogue à la conception Paulinienne d'une libération du sujet du pouvoir du péché et de la mort. Bien plus, les hommes se transforment en substance de la Bête, ayant comme destin celui d'être détruits avec elle. La Bête de l'Apocalypse est un fétiche, dans la mesure où elle semble tenir sa vie d'une autorité orientée vers la mort. D'autre part, elle apparaît comme substance incarnée dans les hommes, avec le résultat que la destruction de la Bête est précisément la destruction des hommes qui vivent d'elle. Comme la Bête n'obtient pas le salut, ces hommes ne l'auront pas non plus, et de leur mort éternelle, la Bête tire par contrecoup sa vie éternelle.

C'est là le résultat de l'absence d'une praxis sociale. Seule une telle praxis pourrait entraîner la destruction de Babylone afin que la vie des uns ne dépende plus de la mort des autres. Seule une telle praxis pourrait "enchaîner la Bête" et libérer tous les hommes de cette domination. Mais, ceci présuppose que la Bête ne soit pas considérée comme une substance humaine, dont la destruction implique la destruction des hommes par l'intermédiaire desquels elle agit. Cela n'implique pas nécessairement tout renoncement à la violence. Cependant, cela implique le renoncement à la violence célébrée sous la forme du "payez-la de sa propre monnaie!" (Ap. 18.6), et "... viendront sur elle les fléaux: mort, deuil et faim" (Ap. 18.8). Cette forme de violence ne saurait être considérée que comme un moyen, qu'il faut éviter dans la mesure du possible.

## **5. L'inversion de l'univers mythique de l'Apocalypse**



Avec la Terre Nouvelle apparaît dans l'Apocalypse une liberté qui va au-delà de toute utopie pensée antérieure. Le royaume méssianique juif est un royaume avec un bon roi, *mais avec un roi*. C'est un simple retour au paradis. L'Age d'Or de Platon représente une domination idéalisée. Toutes ces utopies se réfèrent à un quelconque paradis avec un arbre défendu, où l'on peut manger de l'arbre de la vie dans la mesure où l'on respecte la défense de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Dans l'Apocalypse apparaît une utopie qui va au-delà d'un quelconque arbre défendu, un paradis où l'on peut manger de tous les arbres.

Il y a une remise en question radicale de l'autorité. Elle n'est rien qu'une Bête, son ordre ne vaut pas, son empire est une prostituée qui boit dans des coupes d'or mais pleines de sang. L'auteur de l'Apocalypse oppose le royaume de Dieu à la Bête d'une façon manichéenne. Il lui rend tout: "œil pour œil, dent pour dent. Et cette vengeance il la voit comme le passage nécessaire vers la liberté de la Terre Nouvelle. Cette vision manichéenne liée à la conception nouvelle de la liberté explique toute la violence décrite dans l'Apocalypse. C'est une violence qui remet au centuple la violence soufferte à cause de la Bête: "Rendez-lui au double ce qu'elle a fait. Dans la coupe où elle a mêlé ses vins, mêlez-en pour elle le double" (Ap. 18.6).

La nouvelle liberté, liberté au-delà de toutes les lois, de toutes les limites, débouche sur la conception d'une violence qui elle aussi va au delà de toutes les limites. En assumant une vision manichéenne du monde, l'auteur de l'Apocalypse veut aussi traiter ce monde de façon manichéenne. Dans l'Apocalypse l'autorité n'est rien d'autre qu'une Bête, à la quelle il ne faut donner aucun pouvoir. C'est ce qui distingue l'Apocalypse des écrits de Paul. Ce dernier voit toujours l'autorité dans ses deux dimensions: d'un côté, l'autorité c'est le pouvoir de l'ordre, donc établie par Dieu, et de l'autre, elle est le canal utilisé par les "forces surnaturelles du mal".

Si on comprend cette liberté chrétienne infinie, on comprend également que cette liberté n'est pas seulement une promesse, mais aussi une menace. Ce n'est pas uniquement une promesse et une espérance, mais aussi un danger. Ni l'auteur de l'Apocalypse ni les premiers chrétiens n'étaient violents. Au contraire, ils étaient extrêmement pacifiques. Néanmoins, ils produisaient cette violence dans leurs fantasmes. Ils n'arriveront jamais à exercer cette violence, parce qu'ils n'avaient pas de pouvoir et ne l'auront pas. C'est pourquoi, ils concevaient cette violence non pas comme la leur mais comme celle qui s'exerce à l'intérieur même de l'Empire, ou comme celle de l'agneau à

partir d'en haut, qui prononce le jugement des hommes et applique la violence même de la Bête mais cette fois contre elle. Ils n'y participaient pas, sinon de façon indirecte.

Ils n'ont pas non plus aucune possibilité de christianiser l'Empire. Mais ils peuvent y semer le trouble, mais ils ne peuvent prendre le pouvoir ni l'exercer. Voilà pourquoi leur violence est innocente, face à une violence actualisée qu'ils endurent de la part de l'Empire. Cet Empire tremble face à leur message de liberté, qui le menace dans ses fondements. Par conséquent, il poursuit les chrétiens qui n'ont devant lui aucun recours. Il n'existe aucune médiation.

Cette liberté chrétienne sans limite a été interprétée comme un mal, comme quelque chose de luciférien et cette interprétation, née d'une complète inversion de l'univers mythique de l'Apocalypse<sup>25</sup>, a imprégné toute la culture occidentale, notamment à partir du XI siècle. Lucifer c'est la personnification de cette liberté, vue exclusivement à partir de son côté potentiellement destructeur. Lucifer devient définitivement le diable à partir du Moyen Âge. Il devient Jésus alors transformé en un être menaçant. C'est pourquoi Jésus est appelé Lucifer, Lucifer est en fait un ancien nom de Jésus.

Le christianisme après avoir christianisé l'Empire, accepte cette inversion et se transforme lui-même en conséquence. Il abandonne le concept de liberté du christianisme des premiers siècles et s'impérialise, pour pouvoir christianiser l'Empire. En fait, le christianisme ne pouvait christianiser l'Empire, qu'en diabolisant son premier concept de la liberté.

Voilà où s'enracinent la transformation de la crucifixion de Jésus en un sacrifice, la perte de la théologie de la loi de Jésus et de Paul et la reformulation de la lutte de l'ange Michel contre la Bête. On rend la Bête invisible, et à sa place on met Lucifer. L'ange Michel lutte maintenant contre Lucifer, et assume le cri de la Bête: "qui est comme Dieu?" Lucifer, qui est la liberté vue comme une menace, déclare, par contre, que l'homme est sur un même pied d'égalité avec Dieu, c'est le rebelle contre l'autorité. L'ange Michel se transforme en ange de l'Empire, qui lutte contre Lucifer. La superbe ne vient plus alors de l'autorité qui demande l'accomplissement de la loi, en dénonçant toute résistance comme un soulèvement contre Dieu, mais elle devient à nouveau, ce qu'elle a toujours été dans l'idéologie romaine, la résistance de ceux qui s'opposent à l'Empire. Ce n'est plus le dieu Jupiter qui défend l'Empire, mais c'est l'archange Michel, au nom de Dieu. La Bête est toujours présente, mais

---

<sup>25</sup> Anselme: "De casu diaboli" (de la chute du démon), dans: Oeuvres complètes de Saint Anselme. BAC, Madrid, 1952, 2 tomes. I, p.607-611.

cette fois-ci elle lutte contre Lucifer. L'orgueil est à nouveau ce qu'il a été en Grèce et à Rome: le désir d'être comme Dieu.

Avec la transformation du mythe de l'ange Michel, c'est tout l'univers mythique de l'Apocalypse qui est inversé. La Bête est remplacée par Lucifer, et Lucifer- Jesus- crie aux hommes: "tous vous êtes des dieux". Tandis que l'ange Michel et l'Empire crient: "qui est comme Dieu?" en considérant Lucifer comme la Bête, l'Empire lutte contre la Bête. L'Empire représente maintenant "le bien", et la liberté chrétienne de Jésus et de Paul est "le mal". L'Empire dresse maintenant un Christ Roi-créateur, Seigneur, qui lutte contre la liberté de Jésus, devenu Lucifer-démon.

La Terre Nouvelle disparaît, et on préfère parler du ciel. La lecture de l'Apocalypse devient partielle. En tant que livre canonique, elle ne peut être retirée du Nouveau Testament. On doit donc transformer son message, la réinterpréter.

Le ciel à la place de la Terre Nouvelle redevient un paradis avec un arbre défendu. Le paradis de tous les empires, dans la mesure où ils en conçoivent un, ne saurait être imaginé d'une autre façon. Quand l'espérance tient plus du ciel, elle devient moins terrestre. Apparaît un profond dualisme entre l'âme et le corps, qui conduit au mépris du corps. Les expressions terrestres et corporelles de la description de la Terre Nouvelle sont interprétées maintenant de façon "spirituelle". L'arbre n'est plus l'arbre, les fruits ne sont plus des fruits, les rivières ne sont plus des rivières, la nourriture n'est plus nourriture, et le breuvage n'est plus breuvage. Tout devient symbole d'une réalité "spirituelle"<sup>26</sup>

La vision même de la Genèse se rétrécit. Le péché consiste maintenant dans la violation de la loi. L'homme pieux veut retourner dans le paradis, et promet, cette fois-ci, de ne plus manger de l'arbre défendu. Il veut retourner au paradis, mais il sait que le nouveau paradis, contrairement au premier, sera "spirituel".

La grande tentation serait de manger à nouveau de l'arbre de la science du bien et du mal, et de se mettre ainsi au-dessus de la loi. D'une loi considérée comme Dieu, émanant de l'essence même de Dieu. La science du bien et du mal serait le discernement de la loi par l'homme, en relation avec Dieu sur un pied d'égalité<sup>27</sup>. Cependant, ce serait la

---

<sup>26</sup> Voir Lang, Bernhard-McDannel, Colleen: *Der Himmel. Eine Kulturgeschichte des ewigen Lebens* (Le ciel. Une histoire culturelle de la vie éternelle). Suhrkamp, Frankfurt a/M, 1990.

<sup>27</sup> Anselme dit: "Il ne convient pas qu'ils se sentent face à Dieu comme un égal avec un autre égal".

superbe, l'*hubris*, vouloir être comme Dieu, le péché du serpent, qui est Lucifer.

Dans la logique de cette théologie de la Bête c'est qu'il faudrait produire le mal, pour que justement le mal disparaisse du monde. La négation de Lucifer "Jésus", la négation de l'anticipation du règne de Dieu sur la terre, débouche sur l'anticipation de l'enfer sur la terre. C'est le: "vive la mort de l'espérance".

Tous les rêves de l'humanité sont maintenant en enfer, enfer qu'il faut fuir, ou contre lequel il faut lutter.

## II. La victime est-elle coupable?

Certains récits du sacrifice d'Isaac, écrits par des juifs allemands persécutés durant le Moyen Âge, établissent pleinement la culpabilité de la victime. Ces juifs ont survécu précisément en se culpabilisant.

En témoigne la légende qui suit, Abraham monta sur la colline accompagné de son fils Isaac, pour le sacrifier conformément à la loi de Dieu, le démon vint à passer et lui dit: "Dieu n'offensera jamais un homme au point de lui dire: va et tue ton fils". Abraham le repoussa.

Mais Satan revint et cette fois il apparut à Isaac sous la forme d'un adolescent de belle apparence. Il lui dit: "Te rends-tu compte que ton père, vieux et insensé, veut te tuer aujourd'hui sans raison. Mon fils, ne le prends pas au sérieux et ne te sou mets pas, car le vieux ne comprend rien.

...Abraham répliqua: méfie toi de lui, mon fils; Il est Satan, qui veut nous éloigner des commandements du Seigneur". Et Abraham reprit: manda Satan qui s'enfuit.

"Le troisième jour Abraham leva les yeux et vit de loin le lieu que Dieu lui avait indiqué; au dessus s'élevait une colonne de feu qui arrivait de la terre jusqu'au ciel et un nuage qui recouvrait la magnificence de Dieu planait sur la colline ... Abraham se rendit compte que le sacrifice, en holocauste, de son fils Isaac était agréable à Dieu.

Quand Isaac demanda où était l'animal pour le sacrifice, Abraham lui répondit:

"Mon fils, le Seigneur t'a choisi pour être le sacrifié innocent à la place de l'agneau". Isaac répondit: "Tout ce que le Seigneur ordonne je vais le faire avec joie et vaillance". Et Abraham continua: "Mon fils confesse ouvertement s'il n'y a pas dans ton cœur une pensée contre cet ordre et si tu n'essaies pas de t'y soustraire". Isaac répondit à son père et dit: "Par le Dieu vivant...aucune jambe de mes jambes, aucune partie de ma chair ne tremble devant cette parole, je n'ai aucune mauvaise pensée, mon cœur est joyeux et

vallant et j'aimerais dire: Loué soit le Seigneur qui aujourd'hui m'a choisi pour être offert en holocauste".

Abraham se réjouit beaucoup des paroles d'Isaac... Isaac dit à son père: "Attache moi fermement, père, et enchaîne moi, ensuite dépose moi sur l'autel de sorte que je ne bouge et ne m'échappe quand le couteau entrera dans ma chair et que je ne blasphème sur l'autel des holocaustes... vite père, hâte-toi et réalise en moi la volonté du Seigneur, notre Dieu". Le cœur d'Abraham et celui de son fils étaient heureux: l'œil pleurait amèrement mais le cœur était alegre... Après que Dieu eut empêché le sacrifice et qu'Abraham eut sacrifié un animal à la place de son fils, il arrosa l'autel du sang de l'agneau et fit cette prière: "Ceci c'est pour mon fils, que ce sang soit accepté par le Seigneur comme s'il eut été le sang de mon fils"<sup>28</sup>.

Cette légende des juifs allemands est probablement du Moyen Âge. Mais, en fait cette interprétation du sacrifice d'Isaac date de l'échec de la rébellion des macchabées (Judas Macchabée a été défait en 160 av JC) Ce sacrifice est maintes fois, racontée de façon encore plus tragique. Dans ces cas, aucun ange n'intervient en la faveur d'Isaac.<sup>29</sup> et Abraham sacrifie effectivement son fils.

Persécutés, ces juifs s'identifient à Isaac. Ils sont sacrifiés par la volonté de Dieu, à cause d'une faute qu'ils ont commise envers Dieu<sup>30</sup>. Ils se considèrent comme des victimes coupables. Cette interprétation s'est maintenue durant toutes les persécutions perpétrées par des empires successifs: grec, romain et chrétien du Moyen Âge, jusqu'à l'émancipation juive à la fin du XIX siècle.

Cependant, ils ne donnent pas raison à l'Empire. L'Empire est utilisé par la main de Dieu, pour les chatier. Après coup il devra

---

<sup>28</sup> Micha Josef bin Gorion: Sagen der Juden zur Bibel (Légendes juives sur la Bible). Insel, Frankfurt /M, 1980, pages 117-121. Cette légende certainement ne reflète pas toute la tradition juive. Dans le Talmud, dans toute la tradition rabbinique et chez les maîtres "chassidicos, il y a au contraire toute une affirmation de l'homme et de sa liberté face à l'autorité, y compris face à Dieu. Voir: Fromm, Erich: You shall be as Gods (Vous serez comme Dieu. Une interprétation radicale de l'Ancien Testament et de sa tradition), 1966. La ressemblance entre cette tradition et la théologie de la libération en Amérique Latine est surprenante.

<sup>29</sup> Voir: Zuidema, Willem (Hg): Isaak wird wieder geopfert. Die 'Bindung Isaaks' als Symbol des Leidens Israels. Versuche einer Deutung (Isaac est sacrifié à nouveau. "Le ligotage d'Isaac" comme symbole de la souffrance d'Israël. Un essai d'interprétation). Neukirchener-Verlag, 1987. plus

<sup>30</sup> Une prière du Moyen Âge s'exprimait ainsi: "Que le sang des justes, comme le sacrifice d'Isaac, soit notre mérite et notre satisfaction, pour nous, pour nos fils et pour nos petits-enfants de toute éternité. Que les purs, ces parfaits et justes soient, nos intercesseurs devant le Dieu éternel et qu'il nous délivre bientôt de notre captivité... Amen" Poliakov, Léon: Geschichte des Antisemitismus. Worms, 1979. I. Von der Antike bis zu den Kreuzzügen. I.S.81.

s'écrouler. L'Empire n'est pas un serviteur de Dieu, mais son adversaire, qui, en luttant contre Dieu, est chatiment de Dieu pour les juifs. Dieu utilise l'Empire pour ensuite se défaire de lui.

Ces juifs font face à un dilemme. Si la persécution par l'Empire est injuste, pourquoi Dieu ne les protège-t-il pas? C'est que Dieu utilise donc l'Empire injuste pour chatier leur péché. Devant cet Empire si féroce et si puissant, les juifs font l'expérience de leur impuissance. Plus ils essaient de se défendre pire devient leur situation. De cette expérience, ils déduisent que Dieu ne veut pas encore leur libération. Alors ils ne doivent pas se soulever. C'est ce qui explique, dans leur esprit, l'échec de toutes les rébellions juives: celle des maccabés, celle de la guerre juive de 69-70 et celle de Bar Kosiba (Bar Kochba = fils de l'étoile) 132-135.

Ils font face, d'une part, à l'injustice de l'Empire, par l'intermédiaire duquel Dieu les chatie. D'autre part, ils considèrent la persécution comme un chatiment juste de Dieu, et, par conséquent, toute rébellion leur apparaît comme un péché contre Dieu. Ils se sentent encerclés, mais, pour eux, c'est Dieu qui les encercle.

Cette version des faits explique pourquoi dans l'histoire du sacrifice d'Isaac apparaît la tentation du démon. Le démon dit à Abraham que jamais Dieu lui donnerait l'ordre de sacrifier son propre fils Isaac. A Isaac il dit que son père est un incensé, et c'est pourquoi il doit lui résister.

### 1. La voix de Lucifer

Au prime abord il est complètement incompréhensible que cette voix soit considérée comme celle du démon. Car c'est là la voix du Dieu de toute l'histoire juive. En plus, c'est une voix sensée. Ne parlerait-on pas ainsi à un père sur le point d'immoler son propre fils et à un fils qui accepterait un tel sacrifice?

Ces juifs qui racontent cette histoire du sacrifice d'Isaac s'éloignent de la sacrificialité primitive. En acceptant le sacrifice ils sauvent leur foi et avec elle la possibilité de survivre comme peuple. Leur sentiment de culpabilité les sauve malgré l'atrocité des persécutions. Cependant, ils ont transformé leur foi en son contraire: la voix de Dieu de leur tradition de foi est devenue la voix du démon.

Cette voix de Dieu, transformée en voix du démon, c'est la voix du Lucifer de la tradition juive<sup>31</sup>. Leur foi, ainsi inversée, ne peut subsister

---

31 C'est nécessaire d'insister sur le fait qu'ils n'utilisent jamais le terme de Lucifer qui est très postérieur.

sans créer ce Lucifer. Ce qui explique qu'il n'y a pas de retour à la sacrificialité archaïque. La sacrificialité primitive, comme celle de la tradition gréco-romaine, ne fait pas référence à la voix de Dieu; cette voix a été annihilée. La foi juive continue de vivre avec ce Lucifer, et peut à tout moment retransformer cette voix de Lucifer en voix de Dieu. D'ailleurs la tradition rabbinique le fait continuellement. Il est toujours possible de rendre à Lucifer la place qui lui revient.

Cette perspective de la religion juive est différente de celle du christianisme des premiers temps. Lui aussi affronte un empire invincible qui le persécute. Mais les chrétiens n'interprètent pas la férocité de l'empire comme un chatiment venu de Dieu à cause de leurs péchés. Les premiers chrétiens ne se sentent pas coupables, car leurs péchés ont été pardonnés. Par conséquent, ils ne considèrent pas que c'est la main de Dieu qui agit à travers les persécutions. Au contraire ces persécutions viennent des forces du mal qui détiennent encore le pouvoir mais qui bientôt seront vaincues. L'ange Michel de l'Apocalypse dit à l'Empire: "Il est vaincu notre accusateur!" Il n'y a plus maintenant de péchés à chatier. La persécution, pour le christianisme des premiers temps, ne correspond à aucune faute, c'est plutôt l'œuvre d'un Empire qui est la Bête. Jaillit alors l'espérance que Dieu anéantira cet Empire. Ainsi, pour les premiers chrétiens il n'existe aucun Lucifer qui soit à la fois Dieu et démon. Au contraire, pour eux Lucifer est le nom de Jésus. Eux sont des lucifers, et dans la voix de leur lucifer ils entendent la voix de Dieu. Certes ils sont des victimes mais ne se considèrent pas coupables. Comme leurs péchés ont été pardonnés, ils sont sans faute; par conséquent ils ne peuvent pas interpréter la persécution comme un chatiment. Ils sont des témoins de Dieu et continuent de l'être à travers leur mort.

S'ils expriment leur foi à travers le langage du sacrifice d'Isaac, leur vision est semblable à celle de Jésus: "Abraham n'a pas tué mais vous, vous voulez me tuer". Dans leur version de l'histoire d'Abraham et d'Isaac, ce n'est pas Lucifer qui apparaîtrait à Abraham montant sur la colline pour sacrifier son fils, mais l'ange de Dieu, qui dit exactement les mêmes paroles attribuées au démon dans la version mentionnée antérieurement. Abraham et Isaac écoutent la voix, ils croient que c'est la voix de Dieu. Ils découvrent un Dieu qui n'exige pas de sacrifice voire même il les défend; et c'est pourquoi ils redescendent ensemble de la colline, en chantant. Ils se sont convertis. Dans ce récit, la figure ambiguë de Lucifer n'apparaît pas, car ce que Lucifer présentait comme tentation démoniaque, a été réalisé par Dieu lui-même.

Il ne peut y avoir de doute que l'histoire de ce sacrifice dans la version des juifs persécutés est une inversion du récit biblique. Comme il est impossible d'affirmer sa vraie foi on la renverse.

Le christianisme ne persévéra pas lui non plus dans sa foi primitive. Les persécutions de l'Empire le menaceront dans son existence. Même s'il était parvenu à renverser l'Empire, le christianisme ne serait pas en mesure d'exercer le pouvoir. Quand disparaît l'espérance d'un prompt retour de Jésus, cette foi perd son sens.

L'Empire romain, interprétera le christianisme comme la voix du démon. Il exprimera sa foi au démon précisément en persécutant le christianisme. C'est maintenant un démon qui, empruntant la voix de Dieu se transforme en Lucifer. Apparaît ainsi dans la tradition de l'Empire Romain un Lucifer qui le poursuit. La christianisation de l'Empire sera, pour le christianisme, ce passage historique qui le conduira à transformer la voix de Jésus en tentation démoniaque.

Dans la propre tradition chrétienne apparaît alors un Dieu-père qui sacrifie son fils Jésus. Si maintenant le christianisme "imperialisé" exprime sa foi à travers le langage du sacrifice d'Isaac, le démon apparaîtrait à Dieu pour lui dire: "toi, Dieu de l'amour tu ne peux agir ainsi". Et à Jésus: "ce Dieu est insensé, ne te soumet pas à lui". Cette version du Christianisme impérialisé est aussi une inversion du récit biblique. Le christianisme crée donc un Dieu-père qui résiste à la tentation de ce Lucifer et sacrifie son fils.

C'est aux III et IV siècles que naît cette idéologie de la religion chrétienne; elle sera élaborée et systématisée durant le XI et XII siècles du Moyen Âge, pour devenir la doctrine orthodoxe de ce dernier millénaire. Dieu-père sacrifie son fils, luttant contre Lucifer, qui est maintenant le démon en enfer. Sa tentation serait d'écouter Lucifer, qui exige qu'il n'y ait pas de sacrifice, plus radicalement il résiste, plus radicalement il sacrifie.

Ainsi, l'Empire moderne naît de Lucifer et se meut jusqu'à nos jours dans ses catégories. Dieu-père est le Dieu de l'Empire, qui accomplit le sacrifice de tout ce qui est Luciférien. Comme toute résistance à l'Empire devient Luciférienne, il poursuit universellement en Lucifer toute résistance à l'Empire.

Cette perspective chrétienne est cependant différente de celle des juifs. La perspective juive crée un Lucifer qui rend les Juifs capables de survivre aux persécutions, en supposant qu'une éventuelle résistance de ces derniers aurait entraîné des conséquences encore plus tragiques. Mais dans la perspective chrétienne les chrétiens ne peuvent accepter de possibles persécutions. Ils se transforment alors en persécuteurs. Leur



résistance à la tentation de Lucifer, les amène à sacrifier. Les Juifs, par contre, à cause de leur résistance à la tentation de Lucifer, se laissent sacrifier. Les chrétiens, eux, sacrifieront les juifs de peur de tomber dans leur tentation luciférienne, tentation issue de la tradition juive, car Jésus était juif. Cette tentation chrétienne, c'est de ne pas tuer les juifs, tentation à la quelle les chrétiens résistent merveilleusement bien. Ils poursuivent les survivants juifs précisément parce qu'ils craignent ce même Lucifer, c'est à dire qu'ils craignent de tomber dans la tentation luciférienne de résister à la mort. Le Lucifer chrétien a la même voix que le Lucifer juif, à la différence toutefois qu'il se situe du côté opposé.

Les juifs et les chrétiens adoptent deux attitudes contradictoires. D'un côté, les communautés juives, subjuguées, développent une culture du désespoir qui conduit jusqu'au suicide collectif face aux situations sans issue. Les juifs se voient eux-mêmes comme l'Isaac dont le sacrifice est exigé par Dieu comme preuve de leur foi ou comme chatiment pour leurs péchés. A cette culture du désespoir le christianisme n'oppose pas une culture chrétienne de l'espérance mais une culture de l'agression et de la domination. Les chrétiens aussi se considèrent les descendants de la foi d'Abraham, mais sous une loi nouvelle, qui est la loi de Dieu transmise par le Christ. Ils deviennent alors les soldats du Christ qui luttent contre les réfractaires à cette loi de Dieu.

D'après les chrétiens, les juifs, en crucifiant le Christ, ont rejeté la loi de Dieu apportée par le Christ. Cette loi de Dieu est maintenant une loi absolue, dont la simple observance sauve et vivifie. Les Juifs en ne se convertissant pas, sont des réfractaires, des rebelles, des violateurs de la loi de Dieu; en vertu de quoi ils sont en toute justice, persécutés par les chrétiens. Et comme Satan est le violateur par excellence de la loi et comme le péché est la violation de celle-ci, la synagogue est considérée comme la synagogue de Satan<sup>32</sup>. Les juifs alors sont traités comme les fils du diable en ce monde, comme la synthèse de tous les violateurs de la loi. Le péché juif devient le péché des péchés. Toute révolte, toute rébellion est qualifiée de péché juif. Calvin lui-même, au XVI<sup>e</sup> siècle, impute aux paysans allemands, en rébellion, une "folie juive", ce qui est précisément considéré comme le péché des Juifs<sup>33</sup>. Au nom de la loi

---

<sup>32</sup> Un sens que l'auteur de l'Apocalypse, qui pour la première fois utilisa cette expression, peut difficilement lui avoir donné.

<sup>33</sup> Calvin soutient que "c'est une folie juive de chercher à enfermer le règne du Christ dans les éléments de ce monde", voir: Calvin, Jean: Institution de la religion chrétienne. D'après l'édition de Cipriano de Valera de 1597, qui traduit l'édition de 1559. Fundación Editorial de Literatura Reformada, Rijswijk, 1967, livre quatre, chapitre XX, II,1168.

de Dieu, qui est la loi fondamentale de l'Empire Chrétien du Moyen Age, est légitimée la domination de l'Empire sur ceux qui ne lui sont pas soumis. Cependant, le bouc émissaire de toutes les rebellions ce sont les Juifs, crucificateurs du Christ à cause de leur refus de la loi de Dieu et à cause de leur égoïsme et avidité de pouvoir qui ne leur ont pas permis de reconnaître le Christ.

Ce Christ est comparé à Isaac, sacrifié par son pere, Dieu-Pere-Abraham. Le sacrifice était nécessaire car les hommes, étant révoltés contre la loi de Dieu, avaient péché. La crucifixion de Jésus par les juifs est le crime porté à son sommet. Dieu en réalisant lui-même le sacrifice accorde la redemption du péché, à condition que l'homme se soumette à la loi de Dieu. Dans ce cas le sacrifice de Isaac-Christ est salvifique, et le Dieu-Pere-Abraham lui-même l'exige. Celui qui ne se soumet pas à la loi de Dieu est accusé du crime d'avoir tué le Dieu Christ. A tous les insoumis à la loi de Dieu est imputé ce crime d'insoumission, et en premier lieu aux Juifs. Ce qui est crime pour quelques uns est salut pour d'autres.

Pour cela, quand les chrétiens poursuivent les Juifs, ils ne considerent pas ces derniers comme Isaac et eux-même comme Abraham. Ils considerent que Isaac-Christ a déjà été sacrifié en vue de l'établissement de la loi de Dieu et que les Juifs refusent de le reconnaître. Ainsi, ils doivent les poursuivre s'ils ne veulent pas trahir le Christ. Ne pas les poursuivre est pour eux une tentation diabolique. Pour des raisons morales ils doivent le faire, et la morale leur défend de ne pas les poursuivre. Ainsi apparait le génocide lié à des raisons morales. Il s'agit du génocide qu'on ne peut ne pas commettre, justement parce qu'on possède une morale.

Partout où l'Empire chrétien rencontrera de la résistance, il exercera sa domination au nom de la loi de Dieu pour chatier ceux qui résistent à cette loi. Les insoumis, quels qu'ils soient, commettent toujours le "péché des Juifs", et à l'instar des Juifs ils seront persécutés. Ainsi nait une complicité destructive entre chrétiens et juifs. Les Juifs se laissent sacrifier parce qu'ils s'identifient à Isaac. Les chrétiens les tuent, parce qu'ils s'identifient au Isaac-Christ, tué par les Juifs et rejeté par eux. Les chrétiens doivent les tuer afin que le sacrifice de cet Isaac-Christ soit salvifique pour tous. Il en résulte, pour les juifs, une disposition perpétuelle à se laisser sacrifier; et, pour les chrétiens, une disposition également perpétuelle à sacrifier<sup>34</sup>.

---

<sup>34</sup> Cette disposition persiste durant la Seconde Guerre Mondiale et l'holocauste des juifs par le regime nazi. Le soulèvement du *ghetto* de Varsovie est, de la part de la communauté juive, le premier rejet conscient de cette tradition d'autosacrifice.

Avec cette idéologie, l'Empire chrétien possède un mécanisme infailible pour établir la culpabilité de ses victimes et l'innocence des bourreaux. Les victimes sont poursuivies parce qu'elles ont écouté la voix de Lucifer, et par conséquent, elles méritent le chatiment. Les persécuteurs se pensent innocents. Ils poursuivent les coupables, et cette poursuite absout les persécuteurs de toute faute. Le sang des victimes est sang rédempteur. C'est le sang de Dieu qui purifie les bourreaux- mais pas les victimes- de toute souillure <sup>35</sup>. L'Empire c'est la main de Dieu. Les Juifs, par contre, culpabilisent la victime, étant eux-mêmes la victime. Mais, en même temps, ils déclarent le bourreau coupable. Les chrétiens eux culpabilisent la victime, mais innocentent le bourreau. Il résulte de cela une culture de l'agression et de la domination.

Dans la vision du christianisme médiéval conservateur, la victime n'est pas seulement victime coupable mais devient bourreau. Le Juif, victime, est déclaré bourreau par le persécuteur chrétien qui se fait un devoir de le poursuivre. Avoir crucifié le Christ, avoir assassiné Dieu, voilà la clef de cette attitude chrétienne face aux Juifs. Ceux qui sont à peine des victimes deviennent en essence des bourreaux, bourreaux du Christ, qui combat lui-même la victime en la personne du chrétien persécuteur. Le persécuteur n'est pas simplement un bourreau innocent, mais une victime qui se venge de son bourreau. En conséquence, survient une persécution au cours de laquelle la victime est transformée en bourreau; et le bourreau, en victime. La victime réelle est considérée comme un assassin de Dieu et, par conséquent comme un bourreau, tandis que le bourreau réel est considéré comme la victime ou comme le défenseur de la victime contre les assassins de Dieu. Alors surgit un monde dans lequel tout paraît être le contraire de ce qui est. La victime prend la place du bourreau et le bourreau devient la victime. La guerre est la paix, et la paix est la guerre; l'amour est la haine, et la haine est l'amour; la Bête est Dieu, et Dieu est la Bête; le ciel est l'enfer, et l'enfer est le ciel.

---

Avec la fondation de l'Etat d'Israël apparaît la revendication du droit de ne pas être sacrifié au nom d'un "empowerment". Mais, en abandonnant leur culture traditionnelle du désespoir, les Juifs passent à une culture de l'agression et de la domination. Ce passage est facilité par le fait que la culture chrétienne de l'agression s'est déjà sécularisée, et se réalise maintenant, dans la société bourgeoise et, dans toute la culture occidentale, sous cette forme sécularisée. Ver Ellis, Marc H.: *Vers une théologie juive de la libération*. DEI, San José, 1988.

<sup>35</sup> De son côté le provicaire militaire Monseigneur Victorio Bonamin a exalté en ces termes la dignité humaine à partir de la leçon du Christ en croix: "Nos soldats creusent un canal au torrent du sang de Dieu, de sorte que soit lavée la haine de ceux qui detestent la paix, le repos, et le progrès de cette nation". Excelsior, San José, Costa Rica, 10.IV.77. Selon un cable de l'agence AP.

## 2. La loi de Dieu et le Moyen Age chrétien

La loi de Dieu, qui sert de justification à la domination de l'Empire Chrétien, n'est pas un ensemble de normes mais un principe qui permet de déduire des normes. En d'autres termes c'est une inversion qui transforme le réel en ce qui est l'opposé de ce réel. On constate clairement cette inversion dans les croisades organisées en vue de la conquête du Proche-Orient. Les croisades sont au point de vue des chrétiens une guerre juste de défense. De ce même point de vue, les arabes qui, en réalité se défendent, se livrent à une guerre d'agression injuste. Les croisés se sentaient comme les troupes des Etats Unis (EUA) au Vietnam. Les envahisseurs étatsuniens, d'après leur optique, livraient une guerre juste de défense. Les vietnamiens, qui se défendaient dans leur propre pays, font, à partir de l'optique étatsunienne, une guerre d'agression, injuste. Depuis la conquête de l'Amérique, c'est la signification que l'Europe a donné à ses guerres coloniales entreprises dans le monde entier. L'Europe a prétendu conquérir le monde entier par des guerres justes, des guerres qui devaient assurer sa protection; elle considérait la lutte défensive des peuples agressés comme des guerres d'agression.

Un point central de cette inversion du réel est la négation du corps. Le corps humain est pour l'être humain la source de tous les plaisirs. Même le plaisir le plus sublime est un plaisir qui s'éprouve au niveau corporel. Le corps, est alors transformé, au Moyen Age, en habitat du démon, et les réactions corporelles interprétées comme la porte de l'enfer. Cette transformation est réalisée au nom de la vraie vie de l'âme, qui est l'instance supérieure qui doit dominer le corps. Le corps est une bête qu'il faut dompter.

Cependant l'âme n'a pas de désirs. C'est le corps qui les éprouve, et toutes les réactions du corps sont en relation avec ces désirs qui demandent à être satisfaits. Il s'agit de désirs, y compris les plus sublimes, qui cherchent toujours leur satisfaction. Ces désirs ne seront jamais comblés sans la participation du corporel. Pour arriver à dominer le corps l'âme doit lui retirer ses désirs par la négation des satisfactions corporelles. C'est sur la négation du corps que se constitue l'éthique médiévale.

Il s'agit d'un dualisme, bien que ce ne soit ni le dualisme gnostique, ni le dualisme néoplatonicien. Le Moyen Age fait la guerre à ces dualismes traditionnels, qui apparaissent dans les mouvements hérétiques des Cathares. Ce dualisme traditionnel oppose aussi le corps et l'âme,

considérant l'âme comme la sphere du divin et le corps comme celle du démon; la sphere corporelle devient une sphere sans valeur, abandonnée par le saint ou, comme il lui arrive aussi, utilisée par lui avec une licence absolue. Le dualisme du Moyen Age chrétien fondé sur la domination de l'âme sur le corps, aboutit à la subjugation, et à l'esclavage.

Bernard de Clairvaux, Saint et Bete, est un classique de ce dualisme agressif. Il parle ainsi:

Voici le centuple qui nous est déjà offert en cette vie si nous déprécions le monde<sup>36</sup>.

Qui mise son bonheur sur cette vie souffrira dans l'autre<sup>37</sup>.

la mort est à l'affut de l'iniquité, de la stérilité, de la vanité, il est meme aux portes du plaisir<sup>38</sup>.

La rançon du péché est la mort, et celui qui sème dans la chair, de la chair récoltera la corruption<sup>39</sup>.

Il ne peut esperer le regne celeste celui qui n'a pas encore regné sur ses propres membres. C'est pourquoi la voix dit: *Heureux les doux, parce qu'ils auront au deluge de lait*. Ce qui equivaut à: apaise les mouvements qui échappent au controle de la volonté; apprivoise cette bete féroce. Tu es enchainé. Tente d'échapper à ce que tu ne peux rompre. C'est Eve en toi<sup>40</sup>.

Cette relation aggressive avec le corps est purement masculine. Bernad parle en homme aux hommes; les femmes sont un objet de répulsion. Dans son univers mytique, Bernard ne pourrait dire aux femmes: c'est Adam en toi. Car elles l'appelleraient pour lui offrir la pomme. Par conséquent, il préfere les nier.

Mais on ne peut simplement nier, il faut nier en fonction de quelque chose. On nie la réalité corporelle pour que de l'âme, anticorporelle, surgisse l'idée de l'efficacité formelle. Au niveau de l'Empire cette efficacité se réalise par l'expansion impériale. Au niveau du sujet, elle se traduit par la négation de la sexualité. Dompter le corps c'est dompter la sexualité. Dans cette morale antisexuelle on ne légitime que la sexualité ordonnée à la procréation. Le corps est dompté dans la mesure où la sexualité est au service de la procréation. Toute spontanéité

---

<sup>36</sup> Ad clericos de conversione (Homélie aux clerics sur la conversion), No.25,I,401. Dans: *Oeuvres completes de Saint Bernard*, BAC, Madrid,1983,2 tomos.

<sup>37</sup> No. 21,I,395.

<sup>38</sup> No. 21,I,393.

<sup>39</sup> No. 17,I,389.

<sup>40</sup> No. 12,I,383.

sexuelle est combattue. A la jouissance que procure cette maîtrise du corps on donne maintenant le nom de spiritualité.

Écoutons, à nouveau, Bernard de Clairvaux:

Qu'il ne t'arrive pas de penser qu'ici je me réfère à un paradis matériel. Ce paradis délicieux est intérieur. On n'y entre pas à pied; on y entre grâce aux sentiments de l'âme. Ce qui compte ici ce sont les vertus spirituelles<sup>41</sup>.

Bernard exprime clairement le lien entre cette soumission du corps à la volonté et la deshumanisation:

Que notre joie soit la volonté même de Dieu, réalisée en nous et par nous...

Que toutes les passions humaines se fondent d'une façon ineffable, et se confondent avec la volonté de Dieu. *Dieu sent-il tout en nous s'il reste encore quelque chose de l'homme en l'homme?*<sup>42</sup>.

Il est question ici aussi de plaisir corporel, car seulement corporellement on ressent du plaisir. Mais il s'agit du plaisir de la destruction du corps et c'est tout le plaisir positif que l'on peut tirer de lui<sup>43</sup>.

Cette inversion est mythiquement aussi cohérente que l'était l'univers mythique de l'Apocalypse. Spiritualisant tout, le chrétien découvre comme une menace fondamentale la sensualité, la corporalité, la "concupiscence". Le péché originel commis par le premier couple humain dans le paradis, est concupiscence, voluptuosité, sensualité, sexualité. C'est le plaisir de la corporalité, qui maintenant s'enracine dans l'orgueil de la rébellion de l'ange déchu<sup>44</sup>.

La corporalité, la concupiscence et la rébellion s'unissent contre Dieu. Ensemble, elles constituent la méchanceté luciférienne.

Le christianisme devient une religion à l'image de l'Empire. Tout ce qui est une menace pour l'Empire est transformé en une tentation de l'homme qu'il faut combattre. Quand on demande à Augustin si les esclaves ont le droit de se révolter, il répond qu'ils n'ont pas ce droit car ce serait de la concupiscence; ce serait l'idolâtrie du corps<sup>45</sup>. L'autorité

---

<sup>41</sup> No. 25, I, 399.

<sup>42</sup> No. 28, I, 341 (enphase notre).

<sup>43</sup> Quand l'inquisiteur torture la sorcière nue qui est en face de lui, il goûte un plaisir sexuel qu'il interprète comme un plaisir spirituel. C'est un plaisir tiré de la destruction de l'objet sexuel. C'est l'inversion de la sexualité.

<sup>44</sup> Heer, *op.cit* dit que, selon Augustin, "le péché originel consiste principalement en la concupiscence, en la mauvaise tendance du sexe, et prend racine dans l'orgueil, dans la rébellion du diable et des anges déchus" (pg. 69)

<sup>45</sup> Augustin: *Le libre arbitre*. Premier livre, No. 9.

est maintenant complètement libre car elle lutte avec Dieu contre la concupiscence<sup>46</sup>. Toute l'action de l'autorité devient morale.

De cette nouvelle force de l'autorité surgira l'empire d'Occident. Tout ce qui menace l'Empire a trouvé maintenant une expression synthétique, d'arrière-fond métaphysique: Lucifer. L'Empire détient la loi de son propre développement et, luttant contre Lucifer, il peut, sans crainte, développer cette loi de façon absolue. Le Moyen Age avait déjà élaboré cette loi avec ses penseurs clefs: Anselme de Canterbury et Bernard de Clairvaux. La domination n'a plus de limites car toutes les limites possibles sont représentées par le démon qu'il faut maintenir à distance. La liberté chrétienne sans limite a conduit à l'autorité de l'Empire chrétien sans limites au nom de la loi. En niant la liberté, l'autorité devient absolue. C'est ce qui permettra l'émergence de ce qui est fausement appelé la sécularisation. En niant une liberté sans limite, le pouvoir absolu ne peut maintenant accepter aucune limite à sa domination. Tout lui est soumis. Alors tout ce qui peut ressembler à une conception magique du monde devient Lucifer et doit être combattu. La sécularisation commence par l'exécution des prétendues sorcières. La magie considérée comme un des grands obstacles à l'exercice du pouvoir dans la société pré-moderne, est détruite. Elle est remplacée par une nouvelle force magique: le totalitarisme de la société et de la nature. Il s'agit de ce que Marx appelle le fétichisme. Cette "démagisation" et la "remagisation" fétichiste du monde est la condition de l'exercice sans limites de la rationalité formelle de la société bourgeoise. Les buchers des sorcières constituent la révolution culturelle qui donne naissance à la société bourgeoise.

Il s'agit d'un manichéisme radical qui inverse le manichéisme de l'Apocalypse, enraciné dans la théologie de la loi de Jésus et de Paul. Leur prédication est maintenant exilée aux enfers. Toute domination tend certainement au manichéisme, au dualisme radical entre la loi de l'autorité et les besoins des dominés. Le rejet, par l'Empire, de la théologie de la loi de Jésus et de Paul permet le manichéisme absolu, qui, à partir du Moyen Age, caractérise la société occidentale. La critique de la Bête de l'Apocalypse ne conduit pas nécessairement au millénarisme de l'Agneau, mais plutôt au millénarisme de la Bête.

Avec la Réforme, la sécularisation et la révolution bourgeoise, l'esprit d'efficacité est transmis au marché. Les lois du marché sont considérées maintenant comme la loi de Dieu. Le corps continue d'être une Bête à dompter, à la différence que le dressage n'est pas maintenant

---

<sup>46</sup> Nietzsche, qui critique Augustin, ne fait que changer les termes. Le soulèvement de l'esclave ne serait pas de la concupiscence, mais du ressentiment. C'est tout.

réalisé par l'âme mais par le calcul de l'argent à travers les lois du marché. Les satisfactions du corps n'acquièrent de la légitimité que si elles s'expriment dans le contexte du marché, tandis que toute satisfaction en dehors du marché, et à son désavantage est diabolisée, mais sous une forme séculière, en termes de "chaos". Voilà le fondement idéologique des expansions impérialistes de la société bourgeoise; expansions légitimées par les besoins du marché.

Cette éthique bourgeoise n'empêche la satisfaction des besoins, mais elle doit obéir aux lois du marché. Cette satisfaction est légitime uniquement dans le cadre de la loi de l'offre et de la demande, elle est condamnable dans le cas contraire. La sexualité qui, au Moyen Age, n'était légitime que si elle servait à la procréation, la sexualité devient maintenant fonctionnelle dans un circuit de production marchande. En dehors de ce circuit de productivité il n'y a pas de légitimité pour la vie corporelle.

Au Moyen Age, tout ce qui ne concordait pas avec la loi de Dieu entrait dans une sphère diabolique; dans la société bourgeoise, tout ce qui est en dehors de la loi du marché est chaos, anarchie, menace, monstruosité. La société bourgeoise lutte contre ce chaos, tant au niveau social, qu'au niveau individuel, avec une structure juridique qui n'est autre que la réplique sécularisée de la structure théologique du Moyen Age.

Avec cette idéologie, la société bourgeoise affronte à la fois le monde entier pour le coloniser, et le sujet pour le dominer. Avec les sociétés pré-bourgeoises le jeu était facile, elle les détruisait simplement. Mais elle détruit maintenant le sujet, en lui imposant, comme seule éthique, les lois du marché. Le sujet est détruit et transformé en un individu, qui maintenant ne connaît aucun salut en dehors du marché. L'être humain, n'ayant pas de valeur comme sujet, n'a de droit que dans le marché et à travers lui. S'il est expulsé du marché, l'être humain n'a plus de destin. S'il devient victime du marché, il est déclaré coupable; il n'a pas rempli les exigences de l'éthique du marché, par conséquent il mérite l'exclusion. On le considère responsable de ce qui lui arrive, de la même manière qu'au Moyen Age on considérait le pécheur librement responsable de sa faute, et donc justement condamné à l'enfer qu'il avait lui-même choisi. Toutes les sociétés non encore parvenues au stade d'évolution des sociétés bourgeoises étaient perçues comme des sociétés rebelles à la loi du marché, devenue la loi de l'humanité, la loi de Dieu. En conséquence, elles devaient être soumises par la guerre -presque toujours guerre colonialiste- une guerre juste, une guerre de défense de la part du pays agresseur, le pays colonisateur. Les victimes



transformées en victimaires, sont maintenant poursuivies -responsabilité confiée aux occidentaux- par les victimaires, considérées maintenant comme des victimes.

Face à cette soumission des sujets apparait, parallelement, un mouvement de résistance, résistance aussi nouvelle dans l'histoire que l'est l'aspiration bourgeoise au marché total. Il s'agit de la revendication de l'émancipation humaine: l'émancipation des femmes, des races, des classes et de la nature elle-meme. Comme cette revendication est une réponse à la domination automatisée du marché total, la société bourgeoise ne peut l'écraser comme elle l'avait fait pour les sociétés pré-bourgeoises. Ces personnes revendiquent une subjectivité qui leur est refusée par le marché. Il s'agit d'une subjectivité qui transcende le marché et toutes les institutions, et qui a des besoins, légitimes en soi, et non pas à partir des lois du marché.

C'est avec l'apparition du marché et son expansion totalitaire, que surgissent ces mouvements de résistance et d'émancipation, ils se développent parallelement au développement de la société capitaliste, et la menacent. La société bourgeoise les affronte comme son pire ennemi; et, dans sa lutte se lance contre ces mouvements, faisant d'eux des monstres à l'aide d'un mécanisme que nous pouvons décrire comme une inversion antiluciférienne.

### 3. L'inversion antiluciférienne et la création du monstre

Grace à l'inversion antiluciférienne, la société bourgeoise projette, sur les mouvements d'émancipation humaine, l'image du mal absolu. Elle les fait apparaitre comme des monstres qu'il faut absolument détruire. Elle fait apparaitre l'émancipation humaine elle-meme, et avec elle, le sujet humain et toutes les valeurs humaines transcendantes au marché, comme chaos, comme démon, comme destruction de l'humanité. Elle leur donne le visage de lucifer, de l'ange déchu qui, pour vouloir etre comme Dieu fut transformé en démon. L'émancipation humaine est traitée comme ce Lucifer: elle veut etre comme Dieu, et à cause de ce vouloir, se transforme elle meme en un monstre démoniaque. Toute émancipation humaine est qualifiée de luciférienne<sup>47</sup>.

---

<sup>47</sup> "Le reve de la raison produit des monstres" (Goya). La production de monstres est quelque chose plus large que ce que nous discutons ici. Est interessante l'analyse d'un type different, mais tres proche, que fait Herra, Rafael Angel dans: *Le monstrueux et le beau* Ed. de la Universidad de Costa Rica, San José, 1988. Et aussi: Herra, Rafael Angel: *La guerre prodigieuse*. Ed. Costa Rita, San José, 1986.

Dans cette vision la victime est plus que coupable; elle est un monstre qu'il faut exterminer. Au Moyen Age, et dans le libéralisme, la victime est déclarée coupable mais elle continue d'être considérée comme un être humain, et est, en principe, récupérable. On la considère coupable, et par conséquent elle mérite un châtiment. La persécution est un châtiment. Mais, dans l'inversion antiluciférienne la victime est transformée en monstre. Il n'existe plus de victime. En effet, un monstre exterminé, n'est pas une victime. Un pou qu'on écrase n'est pas une victime. Le cancer qu'on extirpe n'est pas lui non plus une victime. Par conséquent ils ne peuvent être coupables. Seul un être humain peut être coupable, et s'il est coupable, il est aussi victime. Alors, quand Saint Georges tue le dragon, ce dernier n'est victime, ni coupable. Il est simplement nuisible, et par conséquent doit être éliminé<sup>48</sup>.

La société bourgeoise développe cette vision à propos de toute émancipation humaine et de toute tentative de résistance qu'elle croise sur son chemin. Or cette façon de percevoir ce qui est démoniaque ne la retrouve-t-on pas également au Moyen Age et avec le libéralisme?

La négation de la corporéité par la destruction corporelle de l'autre et de sa propre corporeité continue de constituer le centre de cette idéologie. Les réactions du corps ne sont légitimes que si elles passent par les canaux que veulent bien ouvrir et l'âme - au Moyen Age - et le marché - dans la société bourgeoise -. La fonctionnalisation du corps à des objectifs de rendement calculé, débouche sur la destruction croissante du monde corporel lui-même. Ceci continue d'être en vigueur même dans la célébration de la corporéité d'un Nietzsche. Il s'agit ici aussi d'une corporéité strictement disciplinée par la volonté du pouvoir, en dehors de laquelle il n'y a pas de droits corporels. Ce que Nietzsche célèbre c'est l'écrasement de l'autre, c'est à dire le plaisir corporel de la destruction de son corps, et l'écrasement de toute spontanéité du sujet lui-même en fonction de son efficacité dans la lutte pour le pouvoir. De la spiritualité de Bernard de Clairvaux à la célébration de la corporéité de Nietzsche, il n'existe qu'un pas. Les nazis ne se tromperent pas en opposant leur propre spiritualisme au matérialisme juif ou marxiste. Dans tous les cas, c'est le plaisir de la destruction de la corporéité qui est célébré comme spiritualité ou, dans le cas de Nietzsche, comme libération corporelle.

---

<sup>48</sup> Himmler disait: "L'antisémitisme est exactement la même chose que l'épouillage. S'épouiller d'un pou n'est pas une question d'idéologie. C'est une question de propreté". Arendt, Hannah: *Les origines du totalitarisme*. Taurus, Madrid, 1974, pg. 475, note No 112. Ceci est le langage totalitaire: "Bruler l'ordure!".

### 3.1. La libération des sens

La négation du corps est une négation de la spontanéité corporelle qui veut jouir, sans aucun calcul, de la finalité du plaisir, et qui revendique, pour chaque être humain, le droit d'avoir accès aux conditions de vie sans être sacrifié au profit de la maximisation de la rentabilité. Luttant contre un mouvement d'émancipation de ce type, une revue hebdomadaire allemande, *Rheinischer Merkur*, de tendance conservatrice-catholique, et subventionnée par l'épiscopat catholique allemand, écrivait ce qui suit:

La police de New York a confisqué un film porno, qui présentait des scènes courantes, l'assassinat d'une femme et le démembrement de son cadavre non par truquage ou montage, mais par la réalité épouvantable. Cette orgie de sexe et de sang indique la relation fatale entre ce "mouvement" qui promet, sous le titre pétulant d'émancipation, le déchaînement total du monde des instincts en vue de mettre fin à un ordre social haï (*Rheinischer Merkur*, 21.XI.1975).

L'émancipation a été transformée en monstre. Sa recherche de spontanéité sexuelle est vue comme un libertinage total des instincts. En déchaînant ainsi les instincts, on se transforme en assassin: orgie de sexe et de sang. L'assassinat est monstrueux, et ceux qui le commettent sont monstrueux.

Il n'y a, évidemment, aucune relation entre l'assassinat et l'émancipation. La revue la construit mythiquement, comme on construit toujours du monstrueux dans le phénomène psychique de la projection. L'exemple classique nous est fourni par le christianisme conservateur, qui, au Moyen Age, considérait les juifs comme les assassins du Christ. De toute évidence, ils n'y étaient pour rien. Mais on procède ainsi quand on veut construire mythiquement un monstre. Et l'humanité accepte ces constructions quand cela fait son affaire. Il y a alors des victimes, et on affirme la culpabilité de ces victimes. La construction mythique le permet.

Il s'agit d'une inversion antiluciférienne. Ce qui est bon apparemment -la liberté des sens- est révélé comme intrinsèquement mauvais. Le porteur de la lumière devient le démon. On le transforme en un monstre, qui doit être exterminé.

### 3.2 La protection de la nature

Cette transformation de l'émancipation humaine en une monstruosité, s'applique de nos jours à ceux qui veulent protéger la

nature. A Costa Rica tout récemment, on a orchestré une campagne qui le démontre bien.

En janvier 1991 trois personnes furent horriblement assassinées alors qu'elles pechaient des écrevisses à la rivière Guacimal. Un suspect, Edwin Aguirre, confessa sa faute et expliqua qu'il avait commis le crime pour protéger la nature. Alors commença une intense campagne qui dura plus d'une semaine, durant laquelle on mis l'accent sans interruption sur le fait que l'assassinat fut commis par quelqu'un qui voulait protéger la nature. La campagne prenait le ton suivant:

Edwin est le benjamin d'une famille nombreuse et ceux qui le connaissent disent qu'il est un fanatique amateur de la nature, qu'il ne fume ni ne boit. Précisément il y a trois jours de cela il a avoué aux autorités qu'il avait assassiné trois étrangers (qui étaient venus pecher des écrevisses) pour protéger la rivière qui l'a vu grandir. Ceux qui mettent l'accent sur sa passion de la nature rappellent qu'il y a peu de temps il s'était acheté des binocles qu'il utilisait, chaque fois qu'il était de passage chez lui, pour observer la forêt des heures durant.

...quand Edwin Aguirre Varela a appris que de nouveau on avait pollué la rivière il devint furieux et décida de remonter la rivière à la recherche des responsables. (La Nación, San José, 7.I.91)

Il ajouta qu'entre lui et les trois personnes il n'y eut aucun dialogue; apparemment il s'était éloigné à peu de distance, avec un fusil de calibre 22, et tira sur deux des trois pêcheurs; le troisième avait essayé de fuir mais il l'avait rattrapé et l'avait tué à coups de machette, selon le témoignage donné par le détenu à la police. Les trois hommes une fois éliminés, suivant le récit fait aux agents, il décapita les cadavres, dans le but de donner un exemple à ceux qui auraient l'intention de contaminer les eaux des rivières, par ce que la nature c'est la paix, a-t-il raconté au Licencié Guillén.

Aguirre, comme il l'a affirmé au directeur du OIJ (Organisme d'Investigations Judiciaires), est un grand amateur de la nature, chaque fin de semaine il visite sa famille qui vit proche de la rivière Guacimal. "Il ne refuse pas de parler, il est éduqué, réceptif et en plus il nous pose certaines questions" a mentionné le directeur de la police (La Nación, San José, 6.I.91).

Au sujet d'une des victimes il a déclaré:

"Le pauvre il avait beaucoup soif, et demandait de l'eau", il a ajouté: "je lui ai apporté de l'eau de la rivière à deux ou trois reprises", ensuite a-t-il déclaré je l'ai achevé d'une balle dans la nuque. On lui a demandé pourquoi il lui avait donné de l'eau s'il avait l'intention de le tuer, il répondit "J'avais beaucoup de peine et je n'ai pas pu lui refuser de l'eau". Pour m'assurer qu'ils étaient morts, et que le fait servirait d'avertissement afin que personne ne vienne polluer la rivière - expliqua-t-il aux gendarmes- je leur ai coupé la tête"... Quand on lui a demandé pourquoi il avait décapité ses victimes, il répondit " C'est ainsi qu'on élimine les rats" (La Nación, San José, 9.I.91)

"Je ne suis pas un psychopathe, loin de là... la rivière est à tous et c'est ce que j'ai voulu défendre..."

Dites aux gens de conserver la nature. Le gouvernement doit procurer plus d'attention aux rivières, aux montagnes, aux plages. Je pense que ce que j'ai fait servira à cela. Je suis pas un violent" (La Nación, San José, 8.I.91)

Il apparaît évident que cette campagne avait pour but de transformer, aux yeux de l'opinion publique, les défenseurs de la nature en lucifers, et de les présenter comme des monstres. On établit une relation entre un crime horrible et la défense de la nature; ainsi une cause véritablement bonne apparaît essentiellement perfide. En plus on établit une relation entre ce crime et le pacifisme: "je ne suis pas violent"; "...On ne doit pas détruire la nature... parce que la nature, c'est la paix". Il est même fait allusion ici à la crucifixion du Christ. En effet, l'assassin donne de l'eau à la victime, de même que les crucificateurs donnerent de l'eau et du fiel au Christ, agonisant sur la croix. Protéger la nature deviendrait, donc, une participation à la crucifixion du Christ. L'ange de la lumière se change en démon. Le crime horrible ne révèle-t-il la monstruosité qui se cache dans les protecteurs de la nature?

### 3.3 Le pacifisme comme crime

Cependant les attaques contre pacifisme sont encore plus violentes. Durant les manifestations pacifistes des années quatre-vingt, en Allemagne Occidentale, Geissler, alors secrétaire général du parti Démocrate-chrétien, disait: "Les pacifistes sont les coupables d'Auschwitz". Il établissait une relation entre leur cause et le plus horrible crime du siècle. Une campagne identique a pris naissance à Costa Rica à l'approche de la guerre du Proche Orient, à la fin de 1990. Quand Bush affirma que Hussein était un nouveau Hitler, apparurent des commentaires comme ceux qui suivent:

...Le pèlerinage spontané (subit) de prétendus pacifistes à Bagdad, nous rappelle un autre pèlerinage, au bureau d'Hitler, avant la Seconde Guerre Mondiale (La Nación, San José, 8.I.91)<sup>49</sup>.

Depuis le traité de Munich en 1938, les pacifistes apparaissent comme responsables des fautes d'Hitler. En effet, ce traité est

---

<sup>49</sup> L'assassinat de toute une communauté de jésuites au Salvador, en novembre de 1989, s'explique justement par le fait qu'ils étaient des pacifistes. Dans un conflit entre l'armée et la guérilla ils ne prirent position en faveur d'aucune des deux factions, mais ils proposèrent une médiation. Ce geste indiquait qu'ils donnaient aux deux parties, - et par le fait même à la guérilla - , un certain degré de légitimité, et qu'ils rompaient le dualisme soutenu par le gouvernement de El Salvador. Ce geste leur couta la mort.

fréquemment présenté comme l'oeuvre de pacifistes qui, par leur attitude, ont laissé le champ libre à la Seconde Guerre Mondiale. Mais, bien avant ce traité, on pouvait lire dans la presse costaricienne, dans un article intitulé: "La nuit des cristaux brisés" (Kristallnacht):

Les raisons qui au début empêchèrent Hitler de donner libre cours à ses ténébreux projets, disparurent à l'automne de 1938, quand Neville Chamberlain, le Premier Ministre britannique, negocia à Munich, l'annexion de la Tchécoslovaquie au Troisième Reich. D'un esprit faible et vaniteux, le politicien anglais, en acceptant le honteux plan de paix de Hitler, préféra son entêtement et l'applaudissement des pacifistes à la sécurité de sa patrie...

Abram Sachar, le distingué écrivain nord-américain, raconte que les généraux allemands avaient organisé le renversement d'Hitler, si Chamberlain avait maintenu une position ferme à Munich "

Ce ne fut pas, alors, par pure coïncidence que le projet d'exterminer le peuple Juif, commença à se réaliser quelques semaines après les accords de Munich. Le 9 novembre 1938... les troupes nazies envahirent les rues, lancèrent des pierres et pillèrent les magasins et brûlèrent les synagogues...

Le refus de Chamberlain de plaider la cause des victimes auprès du gouvernement germanique, apparaît vraiment significatif (La Nación, San José, 88.XI.1988).

Sans doute, du point de vue historique, Chamberlain et la bourgeoisie occidentale n'étaient en rien des pacifistes. Ils étaient des sympathisants du nazisme, un fait dont on ne veut pas se souvenir aujourd'hui. L'antisémitisme chez eux était de bon ton. En plus, ils regardaient Hitler avec admiration, parce qu'il avait mis les communistes et les sociaux-démocrates dans des camps de concentration. Ils ne voyaient donc aucune raison pour intercéder en faveur des victimes. Cependant, une fois en difficulté avec Hitler, ils construisent, pour nier leur propre cécité, le mythe d'une relation entre les pacifistes et Hitler, ce qui leur donne le droit de pouvoir dénoncer le pacifisme.

De nos jours, au moyen de cette campagne antipacifiste, on veut porter un dur coup à ceux qui refusent la guerre de l'EUA contre l'Irak:

Pour cela, les premiers vaincus de cette crise sont les pacifistes, qui, dans leur hallucination, considèrent qu'on peut dialoguer avec un monstre de nature, à poitrine découverte sans lui montrer les dents.

L'auteur de l'article rêve de la "décision salvatrice: l'assassinat de Hussein, la mort donnée au tyran" (La Nación, San José, 11.I.91)<sup>50</sup>.

---

<sup>50</sup> Cromwell affirmait des Espagnols: "En vérité, votre grand ennemi est l'Espagnol. C'est un ennemi naturel. C'est naturellement ainsi. C'est naturellement ainsi à cause de l'hostilité qu'il y a en lui contre tout ce qui est de Dieu. Contre tout ce qui est de Dieu qui est en vous ou qui peut être en vous".

"L'Espagnol est votre ennemi, son inimitié a été mis en lui par Dieu; C'est l'ennemi naturel, c'est l'ennemi providentiel"; Qui le tient pour ennemi accidentel ne connaît

Hussein, ce monstre de nature, a de son côté les pacifistes, qui à cause de ce parti pris revêtent une monstruosité semblable. A nouveau nous avons l'inversion antiluciférienne par laquelle les bons -les pacifistes- sont présentés comme des violents, comme les responsables des guerres et des génocides, en un mot, comme des lucifers démoniaques. En eux apparaît le monstre qu'il faut exterminer<sup>51</sup>.

### 3.4. Antisocialisme et antisémitisme

L'Occident est rempli d'exemples de ce type. L'antisémitisme, à partir de Nietzsche, en employant les memes techniques, donne aux juifs la figure d'un monstre nuisible<sup>52</sup>. Cet antisémitisme est en meme temps

---

pas l'écriture ni les choses divines, car Dieu a dit: 'je mettrai une inimitié entre ta race et la sienne' (Genese 3.15): Avec la France on peut faire la paix, avec l'Espagne, non, c'est un état papiste, et le Pape seulement respecte la paix jusqu'au moment où il le veut bien". Edition de Carlyle, vol. III, 1902, pg.2675. Schmitt, Carl: Le concept du "politico". Folios, Buenos Aires, 1984, pg. 65-66. (Der Begriff des Politischen. Humblot, Berlin, 1963, S. 67). Ce schema fonctionne toujours: il peut être appliqué aux catholiques, aux juifs, aux communistes, à Hussein...Il fonctionnera aussi pour l'Amérique Latine si un jour elle repousse le paiement de la dette extérieure.

<sup>51</sup> Il y a de cela quelques années aux EUA quelques personnes portaient des "t-shirts", sur lesquels était écrit ce qui suit: "Join the army, meet nice people...and kill them" (entre dans la marine de guerre, faites la rencontre de jolies personnes...et tuez les).

Vouloir la paix, c'est se transformer en quelque chose d'immoral: "on prétend que disparaîtront les guerres entre eux? Permettez-moi de qualifier pareille prétention de frivole, d'immoral" (La Nación, San José, 20.I.91).

<sup>52</sup> Nietzsche écrivait: "Rome voyait dans le juif un être anti-nature, un monstre aux antipodes de la nature, si on peut se permettre cette expression; à Rome on considérait le juif comme un être rempli de haine contre tout le genre humain; on avait raison, dans la mesure où on liait le salut et l'avenir du genre humain à la domination inconditionnelle des valeurs aristocratiques romaines...On peut se demander lequel est vainqueur Rome ou Juda? Il n'y pas, bien sûr, la moindre hésitation: Considérez devant qui les hommes s'inclinent aujourd'hui, même à Rome, comme devant le symbole de toutes les valeurs supérieures... devant trois juifs et une juive (devant Jésus de Nazareth, le pécheur Pierre, le tisserand de tapis Paul, et la mère de Jésus appelée Marie)".

Et, La solution? Déjà elle a la saveur de la "Endlösung". "Avec ça est-ce que tout est fini? Est ce qu'ainsi demeure releguée aux archives, pour toujours, cette antithèse des idéaux, la plus grande de toutes? Ou est-elle seulement reportée, reportée pour longtemps?...Ne devra t-il pas y avoir, à un moment donné, une réanimation de l'ancien incendie, beaucoup plus terrible encore, préparé durant un temps plus long? Plus encore, Ne devrait-on pas le désirer avec toutes ses forces? Et même

un antisocialisme parce qu'il identifie les juifs à ce qui est socialiste. Ainsi, dans les années vingt, l'Occident bourgeois qualifiait le bolchévisme de "bolchévisme juif"<sup>53</sup>. La conception du juif comme un monstre était, du même coup, la conception du socialisme comme un monstre; et mythiquement, l'extermination des juifs signifiait pour les nazis l'extermination du socialisme dans ses racines.

Cette identification du judaïsme au socialisme disparaît après la Seconde Guerre Mondiale. La fondation de l'État d'Israël est contestée par un antisionisme déclaré, qui le plus souvent était la face externe des tendances antisémitiques qui persistait dans les pays du socialisme historique. L'Occident bourgeois crée alors une image du socialisme, qui devient l'opposée de l'image ancienne. Si antérieurement on parlait du

---

l'aimer?, et même le favoriser?" Friedrich Nietzsche, *La généalogie de la morale*, Alianza, Madrid, 1972, pg. 559, première partie, No. 16.

Cette construction du monstre Hitler la reprend: "Le juif est le contre-homme, l'antihomme. Le juif est la création d'un autre dieu. L'arien et le juif...si l'un je l'appelle un homme, je dois nommer l'autre de façon différente...Il ne peut être un homme dans le sens de l'image de Dieu. Le juif est l'image du diable. Hitler, *Mein Kampf*.

Hitler aussi opère la transformation antiluciferienne, derrière laquelle on devine le monstre: "Le juif croit devoir soumettre toute l'humanité, pour lui assurer le paradis sur la terre...tandis qu'il s'imagine élever l'humanité, il la torture jusqu'à la désespérance, la paranoïa, la perte. Si personne ne l'en empêche, il la détruira...bien que obscurément il soit conscient qu'avec l'humanité il se détruira lui-même...Devoir tout détruire avec force, sachant que cela conduit inévitablement aussi à sa propre destruction, voilà la tragédie, c'est la tragédie de Lucifer". Citation de Hitler selon Eckart, Dietrich: "Tischgespräche" (conversations après le dîner) de 1922-23, édité pour la première fois sous le titre *Der Bolschewismus von Moses bis Lenin- Zwiegespräche zwischen Adolf Hitler und mir* (le bolchevisme depuis Moïse jusqu'à Lenin- dialogues entre Adolphe Hitler et moi), Hohenreichen- Verlag München, 1924 (Heer, op.cit., pg. 371).

<sup>53</sup> Dans cette conception de l'identité du judaïsme et du bolchevisme, on considérerait le premier comme la racine principale du second. Cette identification, on la retrouve chez les juifs eux-mêmes. Voici un exemple célèbre, le traducteur en anglais des œuvres de Nietzsche, Oscar Levy, écrit l'introduction d'un ouvrage sur le bolchevisme, en assumant, au nom de tous les juifs, la "faute" de l'avoir créé: Nous nous sommes donnés le rôle de sauveurs du monde, et nous nous sommes vantés d'avoir donné au monde son 'sauveur' -de nos jours nous continuons d'être les séducteurs du monde, ses incendiaires, ses bourreaux...Nous vous avons promis un nouveau paradis, et nous avons réussi à vous apporter un nouvel enfer". Voir Pitt-Rivers, George: *The World signification of the Russian Revolution*, London, 1920, Introduction du Docteur Levy S. X-XI, Selon Poliakov, Léon: *Geschichte des Antisemitismus. Am Vorabend des Holocaust* Bd. VIII. Athenäum, Frankfurt a/M, 1988, pg. 83.

Considérer le bolchevisme comme "bolchevisme juif", est réellement au cours des années vingt une opinion commune de l'Occident bourgeois, qui eut un impact sur les juifs eux-mêmes.



"bolchévisme juif", maintenant on parle du "bolchévisme antisémite". Pour l'Occident peu importe qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre image; Ce qui importe c'est la transformation du socialisme en un monstre, au moyen de l'inversion antiluciférienne.

Un cas exemplaire de cette projection du monstre sur le socialisme, fut la campagne réalisée par les Nazis au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Le point de départ fut un horrible crime stalinien. Les troupes allemandes trouverent, en 1943, dans un lieu appelé Katyn, les restes de 4000 polonais massacrés en 1940. Cette découverte servit de prétexte à la propagande de Katyn, qui a duré jusqu'à la fin de la guerre. Elle a servi à présenter tous les peuples de l'Europe Orientale -incluant les polonais- comme des monstres infrahumains. C'était là une vision antiluciférienne: Les bolchéviques voulaient assaillir le ciel, et ce qui en résultait, c'était l'enfer. Derrière eux apparaissait la figure du monstre. On établissait alors cette logique de la responsabilité: les staliniens étaient russes, par conséquent les russes avaient commis ces crimes. Ils étaient aussi des slaves, alors les slaves avaient commis ce crime. Les polonais étaient aussi des slaves, alors les polonais aussi avaient commis ce crime. On a construit de cette façon une logique mythique de la responsabilité, qui faisait de toute l'Europe Orientale un monstre qu'on devait exterminer.

La propagande de Katyn n'était aucunement une campagne en faveur des droits humains, bien qu'elle eut son point de départ dans un cas de violation flagrante des droits humains. Selon le point de vue des nazis, le crime de Katyn était précisément le résultat de la foi dans les droits humains. C'était la conclusion à laquelle ils étaient arrivés en identifiant émancipation humaine, judaïsme, droits humains et bolchévisme qui, prétendant représenter le ciel en son nom avaient édifié l'enfer<sup>54</sup>. La propagande de Katyn, donnait aux Nazis une légitimité pour exterminer tous ceux qu'ils considéraient comme des coupables. Selon leur point de vue, cela ne constituait pas une violation des droits humains, parce qu'ils n'avaient jamais reconnu de tels droits. Il s'agissait de l'extermination d'un monstre, fruit de l'affirmation des droits humains, et par conséquent de l'extermination de ces droits humains mêmes, considérés comme l'origine du crime.

---

<sup>54</sup> Hitler l'avait déjà dit bien avant: "Le juif parcourt son chemin fatal jusqu'au jour où une autre force se dresse devant lui et dans un combat phénoménal rend restitué avec Lucifer qui avait essayé d'attaquer le ciel" (*Mein Kampf*, pg. 751). La notion de juif pour Hitler implique ici cette identification de l'émancipation humaine, au judaïsme, et des droits humains au bolchévisme. Les juifs veulent le ciel, et ils obtiennent l'enfer. Pour autant il les appelle des Lucifers.

Bien que le massacre de Katyn fut un fait historique que personne ne peut mettre en doute, la propagande, elle, reposait sur un mensonge. Cette campagne établissait des règles pour toutes les campagnes antisocialistes postérieures. Nous pouvons citer quelques exemples.

La propagande qu'on fit au Chili, avant le coup d'état militaire, contre l'Unité Populaire (UP) du Président Salvador Allende, est basée sur l'inversion antiluciférienne. On reproche à l'UP de vouloir établir un ciel sur la terre, ce qui inévitablement aurait produit l'enfer. Les militants de l'UP étaient assimilés à lucifer, l'ange de la lumière, devenu seigneur de l'enfer. Ils devaient être donc présentés comme des monstres. Comme le comportement de Allende et des membres de l'UP n'offrait pas beaucoup d'éléments concrets pour permettre cette identification au monstre, la propagande chercha des éléments ailleurs.

Le coup d'Etat au Chili reproduisait le même scénario que celui du coup d'Etat réalisé en Indosie en 1965. C'est le monstre créé en Indonésie qu'on exporta au Chili. On envoya aux dirigeants de l'UP des lettres anonymes qui disaient: "Yakarta arrive". D'après cette propagande, le coup militaire de Suharto en 1965 avait été provoqué par le massacre de quelques généraux par un groupe de communistes, dans une tentative de prendre le pouvoir. Le massacre était décrit en ces termes:

Une jeune fille, membre du mouvement communiste "Gerwani", fit au journal *El Curser de Yakarta* un récit sordide du massacre des généraux. Ils nous distribuerent des petits couteaux et des lames de rasoir. J'ai reçu une lame de rasoir. De loin nous vîmes un homme trapu, en pyjama, les mains liées par un chiffon rouge. Le commandant de peloton nous ordonna de batonner cet individu et ensuite de lui couper les parties génitales. Les premières que nous vîmes se mettre à l'oeuvre furent S. et madame Sato, dirigeantes de la section Tandyung Priok de Gerwani. D'autres camarades les suivirent. Finalement moi-même participai à la torture. Les cent femmes firent toutes de même et elles en sont témoins...<sup>55</sup>

Il est évident que ce récit n'est pas un paidoyer en faveur des droits humains, et également c'est plutôt un mensonge; un mensonge utilisé, en créant une logique mytique de la responsabilité, à transformer l'UP en un monstre. A Yakarta, ce fut les communistes qui commirent ce crime odieux. L'UP est communiste; par conséquent, le crime de Yakarta a été commis par l'UP et par Allende. Du moins ils se proposent de commettre un crime analogue.

La propagande de Yakarta au Chili, aboutit à la rédaction de textes semblables à celui-ci:

---

<sup>55</sup> Domic, Juraj: *les Forces Armées et la Sécurité Nationale*. Santiago, 1973, pg. 281

"Catastrophe communiste... (à Yakarta)

Les semaines qui suivirent le crime furent horribles... On parle de rivières obstruées par des cadavres, d'assassinats raciaux, d'extermination de familles complètes... De toute façon si les communistes avaient eu du succès dans leur tentative de coup d'Etat, sans aucun doute, qu'aurait été plus horrible la sauvagerie de leurs cruelles brigades de choc"<sup>56</sup>.

C'était là un texte de propagande, non un récit historique. La persécution de l'UP au Chili après le coup d'Etat s'inspira de ce qui était arrivé à Yakarta après le coup de Suharto. Au Chili, après le coup d'Etat et durant toute l'année de 1974, on inflige au Chili aux membres de l'UP tout ce qui avait été exprimé dans la propagande. Cependant rapidement on cessa de mentionner Yakarta. Au cours de 1974 on publia le premier tome du livre de Solshenitsyn sur le Goulag. On parlait maintenant de crimes effectivement commis par Staline, en la Union Soviétique. A la fin de 1974, le général Contreras, chef de la DINA, la police secrète chilienne, et le plus grand responsable des tortures infligées par le régime, envoya au journal *La Segunda*, une lettre au lecteur dans la quelle il affirmait que lui et ses collaborateurs se vengeaient sur les membres de l'UP chilienne, des crimes commis par Staline. Il signait la lettre de sa résidence, Villa Grimaldi. Ce lieu, fut durant plusieurs années, un des principaux centres de tortures, où les responsables du coup d'Etat luttèrent contre le monstre pour l'exterminer. Ce monstre était toujours «Lucifer, qui voulait le ciel sur la terre, mais créait l'enfer.

Cette inversion antiluciférienne, et sa liaison avec l'identification au monstre, sont évidentes dans le texte suivant:

Quelques philosophes marxistes, imbibés d'une ferveur tant candide que mystique, annonçaient, il y a peu de temps, en ces termes, la venue du millénaire socialiste:

"Dans la nouvelle société enfin il n'y aura pas de polices, il n'y aura pas de prisonniers, il n'y aura pas d'églises, pas d'armées, ni de prostitution d'aucune sorte, il n'y aura plus de crimes... Quand on sait que l'on va par ce chemin (de l'infaillible savoir marxiste-leniniste, Arditi), scientifique et sûr, on sent qu'on est en train de lutter pour la meilleure des causes".

Un fait récent, le bref socialisme cambodgien des Kmer Rouges, qui se convertit en caricature tragique et grotesque du millénaire, annoncé par ces philosophes<sup>57</sup>.

---

<sup>56</sup> Ibid., pg. 286.

<sup>57</sup> Voir Arditi, Benjamin: le désir de la liberté et la question de l'autre (Postmodernité, pouvoir et société). Ediciones Criterio. Asumción, 1989, pg. 88. Le texte cité provient des années quarante, durant lesquelles les nazis persécutèrent ces mêmes communistes. La logique du monde libre est la récupération du nazisme.

Ici l'antiluciférisme est évident. Ils annonçaient le ciel sur la terre- le milenaire- et ce qu'ils ont réalisé c'est l'enfer des Kmers Rouges. Le texte mentionné dans la citation provient des années quarante, alors que le régime des Kmer Rouges aura lieu trente ans plus tard, dans une toute autre région du monde. Cependant, ces philosophes sont coupables des crimes des Kmers Rouges, par conséquent ils deviennent des monstres. La responsabilité du crime est complètement mythique et transforme n'importe quelle pensée utopique en une participation à tous les crimes de l'humanité.

De tout coté apparait cette projection de la monstruosité, non seulement sur le socialisme mais sur tous les peuples dont le régime est socialiste.

Après les événements de la place de Tiananmen à Pékin, toute la propagande occidentale créa à nouveau le monstre chinois. Dans la revue hebdomadaire allemande *Der Spiegel* on écrivait ceci:

L'art suprême de la torture était la mort des mille morts, au cours de laquelle le criminel, parfois durant plusieurs mois et sur la base de critères anatomiques hautement sophistiqués, était piqué, coupé, écrasé, brûlé, découpé tandis qu'on l'alimentait avec sa propre chair (*Der Spiegel* No, 25-1989, S. 105).

De prétendus voleurs capturés- en réalité des paysans capturés dans leurs champs arbitrairement- furent mis en file en face de toute la Cour et en face d'une foule de gens qui riaient. Derrière chacun d'eux était posté un soldat. Le bourreau longea la file et avec son épée ouvrit le ventre de chacun. Le soldat qui était en arrière donna un coup de pied dans le dos des victimes pour aider les entrailles à se répandre. Les victimes moururent lentement par la perte de sang. (Ibid. S. 108).

*Der Spiegel* consulta un expert en questions chinoises, qui répondit:

La "cruauté de ce genre est courante en Chine", affirme le criminologue de Bochum, Manfred Fruhauf (Idem).

A la suite d'un tel récit, la revue a pu parler, en toute légitimité, de la Place Tiananmen et de l'histoire coloniale de Chine. C'était, de toute évidence, l'histoire d'un monstre.

Or, le procédé auquel on eut recours remontait à une propagande anglaise du XIX siècle, utilisée par l'Angleterre pour justifier ses guerres contre la Chine, la destruction de ce pays et de sa culture. Par le sang et par le feu l'Angleterre a imposé à la Chine la libre importation de l'opium, le plus grand cartel de drogue à exister jusqu'à maintenant dans toute l'histoire de l'humanité. De nos jours, quand on a besoin de s'attaquer à la Chine, on ressuscite cette propagande dans le but de projeter, à nouveau sur elle, cette monstruosité. Les moyens de

communication commence à préparer le terrain pour une autre guerre juste contre la Chine. N'est-elle pas juste la guerre contre de pareils monstres? A-t-on besoin de plus de justification?

Cette même propagande, l'Angleterre l'a utilisée pour justifier la colonisation de l'Inde. Dans ce cas il s'agissait de la coutume hindoue de brûler les veuves, après la mort de leur mari. Le colonisateur gentleman, au prix d'une guerre juste, a dû coloniser l'Inde, détruire sa culture et son économie, s'adonner au pillage de ses richesses et s'approprier des sources de revenus afin que cesse ce crime. Après toute cette destruction la coutume de brûler les veuves persista avec cette différence que maintenant le pays était pauvre et que l'Angleterre s'était enrichie. Le monstre qu'on avait projeté sur la culture indienne, avait donné ses fruits.

Probablement, que si on n'eût pas colonisé l'Inde au nom de la défense de droits humains, défense qui s'est transformée en machine à tuer, l'Inde serait aujourd'hui un pays prospère où l'on ne brûlerait plus aucune veuve.

Un film basé sur le roman de Jules Verne *Le tour du monde en quatre vingt jours*, reflète le personnage de ce gentleman-voleur. Quand le personnage principal du film fait son voyage à travers le monde, il passe aussi en Inde. Il rencontre une place où l'on était en train de brûler une veuve. Comme bon gentleman, il la sauve et continue son chemin. Evidemment, on ne dit rien au sujet du prix qu'a dû payer l'indienne pour ce geste désintéressé...

Quand on parle de l'Inde, on ne manque jamais de parler cette veuve sauvée, par le colonisateur généreux. Cela fait partie intégrante d'une constante propagande qui sert à légitimer le génocide commis contre l'Inde, un crime qui ne peut avoir de légitimation. Il s'agit là de la méthode occidentale qui permet de se livrer à la pire sauvagerie derrière l'écran de la lutte pour les droits humains.

Sans aucun doute, le plus grand crime de ce siècle, Auschwitz, ne saurait être passé sous silence. Voyons comment on le présente:

Ainsi, *Kristallnacht* la nuit des cristaux brisés, marqua le début de la fin, le commencement de la terrible histoire de l'holocauste qui exterminera une partie du genre humain...

Cette perverse deshumanisation constitue le trait essentiel du totalitarisme, autant nazi que communiste. Staline et Hitler fraternisèrent dans leur ardeur de démembrer l'Europe et, longtemps avant que le Führer ait entrepris sa sanglante justice de Dieu, Koba massacrait déjà des millions de russes. L'action de l'un et de l'autre ne présentait aucune différence, et leur méchanceté allait de pair...

La barbarie totalitaire ne s'arrêta pas avec la défaite du troisième Reich, ni avec la mort de Staline. Elle se perpétua dans les prisons et les asiles d'aliénés du systé-

me soviétique et dans les émules et admirateurs de ce néfaste ordre politique. Elle continue aujourd'hui à Cuba, au Nicaragua et en Ethiopie, sous des régimes terroristes et cruels dans lesquels la vie humaine et la liberté perdent leur valeur sacrée. Lorsque quelques philocommunistes exaltent Fidel Castro et Daniel Ortega au fond, ils réhabilitent, en réalité, Hitler et Staline.

...Un avertissement perpétuel concernant l'abominable destin qui résulte *des relations avec ceux qui produisent la violence* (La Nación,, San José, 8.XI. 1988, l'énfase est de l'auteur)

Qui a commis le crime d'Auschwitz? Fidel Castro et Daniel Ortega. Naturellement, ils ne vécurent pas à cette époque là, néanmoins mythiquement on a construit leur culpabilité. Mais Staline non plus n'a pas commis ce crime. Il a commis un nombre incalculable de crimes mais pas celui d'Auschwitz. De nouveau apparait la construction mythique de la responsabilité. Hitler a commis le crime d'Auschwitz. Maintenant se déclenche la dérivation mythique. Hitler était totalitaire. Staline aussi était totalitaire, par conséquent lui aussi a commis le crime d'Auschwitz. En plus Staline était communiste, Fidel Castro et Daniel Ortogo aussi le sont, donc, eux aussi commirent le crime d'Auswitz. Par conséquent, si nous voulons éviter un autre Ausschwitz, nous devons exterminer Castro et Ortega, car les deux sont des monstres de meme que leurs peuples. Les attaquer, c'est une guerre de défense.

C'est ainsi qu'on a transformé la guerre contre le Nicaragua en une "guerre juste".

#### **4. Pour combattre le monstre, il faut se faire monstre également. L'actuation par reflexion**

Déjà Napoleon disait: "Il faut agir en partisan partout où il y a des partisans"<sup>58</sup>. C'est là le dénouement de la projection du monstre<sup>59</sup>. On attribue au monstre ce que l'on projette de faire pour l'affronter. Dans les maux qu'on lui attribue on peut voir se dessiner ce que, au nom de sa monstruosité, on va lui infliger.

A propos de l'Irak on disait:

Si... on rompait les relations diplomatiques avec l'Irak et, surtout, si l'Europe, les Etats Unis et le Japon décrétaient un embargo sur le pétrole irakien, le mon-

---

<sup>58</sup> Il s'agit d'un ordre de Napoleon au general Lefèvre le 12 septembre de 1813, selon Schmitt, Carl: "Théorie du partisan. Note complémentaire au concept du politique" (1963), dans: Schmitt, Carl: Le concept du politique. Folios, Buenos Aires, 1984, pg. 122.

<sup>59</sup> Voir: Fromm, Erich: *Anatomie de la destructivité humaine*. Siglo XXI, Mexico, 1975.

de se libérerait d'un tortionnaire et on commencerait à "terroriser les terroristes", selon l'heureuse expression d'un ex-ministre français, c'est là un des moyens les plus efficaces pour sauvegarder la sécurité et la paix (La Nación, 5.III.89).

Pour combattre le terrorisme, on doit se faire terroriste. Le commandant en chef des forces alliées dans le Golfe, Norman Schwarzkopf, qui déjà considérait Hussein comme un monstre, promit de se comporter envers lui comme un monstre:

Si nous allons en guerre, il n'y a absolument pas de doute que l'image que je montrerai à Saddam Hussein et à l'ennemi sera celle d'un ours ronchonneur (La Nación, San José, 11.I.91).

A la télévision, Schwarzkopf traitait les iraqiens de "chiens enragés", une expression que le Président Bush avait déjà utilisée pour dénoncer Khadafi, quelques jours avant l'attaque aérienne contre la Lybie. Ceci explique pour quoi Schwarzkopf a pu dire qu'à la guerre du Golfe 120 hommes seulement avaient perdu la vie. Naturellement, il n'a pas tenu compte des "chiens enragés" qui ont trouvé la mort. Les attaques aériennes étaient surnommées "opérations chirurgicales", une expression qui nous est trop bien familière à propos des nuits "des longs couteaux" que les militaires de la Sécurité Nationale ont souvent mis en scène dans les pays du Tiers-Monde, pour "extirper un cancer". Ils constituent une police "sanitaire" qui apporte la santé. Les nazis, eux, parlaient de l'extermination de parasites.

Quand il s'est agi, récemment, de justifier la guerre contre l'Irak, on a vu apparaître le même scénario. A propos de Hussein, on a déclaré:

L'Organisation Amnistie Internationale dénonçait hier le fait que, dans une vague de tortures, de mutilations et d'assassinats, les forces iraqiennes, au Koweït, arrachèrent les yeux et oreilles de leurs victimes et allèrent même jusqu'à les castrer". (La Nación, San José, 19.XII.90).

Si, pour Amistie Internationale, ce fut probablement là une dénonciation de la violation des droits humains, ce ne fut pas le cas pour les autorités étatsuniennes. C'était, sous le fallacieux prétexte de gestes monstrueux, un appel à l'extermination. C'était l'annonce d'un projet, le projet d'infliger aux irakiens quelque chose d'équivalent aux gestes qu'on leur attribuait. On comprendra plus tard la signification de ce projet. Qui veut lutter contre quelqu'un qui accomplit des monstruosité, doit lui même accomplir ces memes monstruosité. Peu importe si ce que l'on dit sur les violations des droits humains soit vrai ou faux.

Et quand Bush identifie Hussein à Hitler, on sait ce que cela signifie: qui veut combattre Hitler doit devenir lui-même Hitler. Ce dernier ne disait-il pas que pour lutter contre les sages de Sion, il fallait se faire sage de Sion. Hannah Arendt démontre que, effectivement, bon nombre de gestes accomplis par les Nazis furent inspirés par le *protocole des sages de Sion*:

La propagande Nazie, fait découvrir, dans le "juif supranational parce que "intensément national" un précurseur de l'allemand maître du monde et donne aux masses l'assurance que "les nations qui auront été les premières à dénoncer le juif premières à le combattre, seront les premières à occuper sa place dans la domination du monde". Le mirage d'une domination mondiale juive déjà existante a constitué la base de l'illusion d'une future domination mondiale allemande<sup>60</sup>.

Il ne s'agit pas d'entrer ici dans une discussion pour savoir si Hussein est un Hitler ou non. Ceci importe peu. Ce que Bush nous dit c'est que lui-même est sur le point de devenir Hitler.

Se transformer en monstre pour combattre un monstre, n'est-ce pas déclarer qu'il n'existe plus de droits humains? Celui qui projette la figure du monstre sur un autre, annonce par ce fait qu'il va à son tour se transformer en monstre. Le titre du journal chilien *La Tercera* du 15.XI.73, se lisait comme suit: "Ou ils nous détruisent ou nous les détruisons". Quand les militaires chiliens décidèrent de se lancer contre leur peuple, ils durent inventer tellement de méchancetés pour culpabiliser ce peuple, afin que leur propre méchanceté apparut comme une action juste.

Ils insistaient sur ce fait que si le peuple avait gagné, la situation aurait été pire. Ils renouvelaient ainsi la propagande de Yakarta:

De toute façon si les communistes avaient réussi leur essai de coup d'Etat, sans aucun doute la sauvagerie de ces cruelles brigades de choc aurait été plus horrible<sup>61</sup>.

---

<sup>60</sup> Arendt, Hannah: *Les origines du totalitarisme*, Taurus, Madrid, 1974, pg. 446.

<sup>61</sup> Domic, op. cit., pg.286. Hannah Arendt donne un exemple de cette justification par le moyen de la projection: "Le plus fameux exemple est cette annonce d'Hitler au Reichstag allemand en janvier 1939: "Aujourd'hui je veux faire une fois encore une prophétie: dans le cas où les financiers juifs ...reussissentnt à nouveau à entraîner les peuples dans une guerre mondiale, le résultat sera...l'annihilation de la race juive en Europe". Traduit dans un langage non totalitaire, ceci signifiait: "Je veux faire la guerre et j'essaierai de tuer les juifs en Europe" (op. cit., pg. 434). Elle conclut: "l'unique oeuvre valable, dans de telles situations, consiste à courir immédiatement en aide à la personne dont la mort a été prédite" (Ibid., pg. 435)



Voilà un autre exemple de ce phénomène de réflexion qui permet de justifier n'importe quelle action inhumaine.

Ces procédés de projection apparaissent même dans les discussions économiques. Dans une entrevue, on demanda à Michel Camdessus, directeur-gérant du FMI:

quel sera le prix social des mesures adoptées dans le but de mettre de l'ordre dans les finances publiques?

-La question à se poser est quel serait, pour le peuple de Costa Rica, le prix à payer en n'adoptant pas ces mesures? Le prix pourrait être l'interruption du financement externe, la diminution de l'inversion, la paralysie d'un accord de renégociation de la dette, l'interruption des importations. Le prix serait la récession

(La Nación, San José, 5.III.90).

Cette référence au "prix à payer pour le refus de l'ajustement structurel" constitue, en quelque sorte, une autre projection du monstre qui légitime l'ajustement structurel. Ou la récession, ou l'ajustement. Ou ils nous détruisent, ou nous les détruisons. Le chaos, ou nous. Sans doute, ceci signifie que la récession serait beaucoup pire que l'ajustement. Ce que le fonctionnaire du FMI dit est au fait ceci: il y aura une récession du à l'ajustement, mais elle est beaucoup moindre que la récession, qui résulterait du refus l'ajustement.

Il nous dit, en plus, pourquoi il y aura récession dans le cas du refus de l'ajustement. Le FMI se charge lui-même de provoquer l'interruption du financement externe, la diminution de l'inversion, la paralysie d'un accord de renégociation de la dette, l'interruption des importations. Néanmoins, ces mesures ne sont pas considérés comme un chatiment:

"Notre position ne consiste pas à recommander ou à imposer ces mesures, notre position est celle du dialogue..."

Mais le fait que les objectifs n'aient pas été respectés et que nous ayons suspendu les déboursements, ne doit pas être interprété comme une punition, mais comme une réalité à laquelle est nécessairement confronté un pays qui adopte ses propres politiques<sup>62</sup>

---

<sup>62</sup> C'est le dialogue de la capitulation inconditionnelle. Dans ce dialogue on dicte à l'autre ce qu'il a à faire. S'il conteste un point, on lui applique des mesures qui le forcent à accepter. Ce genre de dialogue qu'on imposa à l'Irak, après le cessez-le-feu: "Schwarzkopf marqua le ton des conversations. A peine était-il arrivé à la base iraquienne occupée, qu'il précisa qu "il n'y aurait pas de négociations, je suis venu vous dire exactement ce que vous devez faire".

Ces négociations terminées, il ajouta: "je suis heureux de vous annoncer que nous sommes d'accord sur tous les points" (La Nación, San José, 4. III. 91).

La réalité impose cette récession au pays qui refuse l'ajustement structurel. Le FMI exécute ce que la réalité impose. Le FMI est un instrument technique, il ne chatie pas. Les mesures du FMI, pour provoquer la récession dans le cas du refus d'accepter l'ajustement, sont comparables aux dégâts causés par des tremblements de terre; le FMI n'en est pas responsable.

## 5. L'empire de la loi et le règne de Dieu

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites,  
qui acquittez la dime de la menthe, du fenouil  
et du cumin, après avoir négligé les points les  
plus graves de la loi, de la justice, la miséricorde  
et la bonne foi; c'est ceci qu'il fallait pratiquer,  
sans négliger cela. Guides aveugles, qui arrêtez  
au filtre le moustique et engloutissez le chameau!  
(Mat 23. 23-24)

Plus est grande la monstruosité qu'on projette sur l'ennemie, plus on doit diviniser l'objectif d'un conflit. Tout enfer se réalise au nom d'un quelconque ciel. Reagan parlait des "cathédrales de la liberté", de la "ville qui brille au sommet de la montagne". Bush parle de la "nouvelle réalité" qui est en jeu dans la guerre du Golfe Persique:

... un nouvel ordre mondial dans lequel les diverses nations chemineront ensemble, ayant une cause commune, la conquête des aspirations universelles de l'humanité: la paix, la sécurité, la liberté et l'Empire de la Loi (La Nación, San José, 30.I.91).

Au monstre on oppose l'"Empire de la loi", dont on a parlé à propos de l'intervention militaire en Panama et du paiement de la dette extérieure des pays de l'Amérique Latine<sup>63</sup>. C'est un ciel au nom duquel on réalise l'enfer. C'est le ciel de la réalisation parfaite du marché total. La loi, au nom de laquelle on annonce l'empire de la loi, c'est la loi du marché, interprétée comme la loi métaphysique de l'histoire.

---

Les négociations avec le FMI sont du même genre. Si l'Irak n'avait pas accepté les conditions de l'agresseur, Schwarzkopf aurait envoyé plus de bombes; le FMI, lui, envoie une crise économique.

<sup>63</sup> On appela l'intervention à Panama: "Cause juste", ce qui, dans le jargon du gouvernement des EUA, est l'équivalent de "guerre juste". La guerre était juste parce que le gouvernement de Panama, s'était écarté de l'"empire de la loi". Cet empire de la loi avait été construit à partir des lois du marché, mais, d'aucune façon, à partir d'une loi écrite ou d'une quelconque légalité internationale. C'est la loi métaphysique de l'histoire. C'est la "loi naturelle" de Locke.

L'empire de la loi a la même signification que le cri "loi et ordre". On ne soutient pas qu'on respectera les lois, et encore moins une quelconque éthique. Quand apparaît l'empire de la loi, toutes les lois qui réfèrent aux droits humains sont suspendues. L'empire de la loi annule la reconnaissance des principaux droits humains, et les remplace par un seul: La propriété privée et le respect des contrats. Le marché, compris comme un automatisme, est imposé sans conditions et fait, table rase des droits humains. En réduisant tous les droits aux critères du marché, l'empire de la loi se présente comme une technique d'application des règles du marché. La libre entreprise se substitue aux droits qui sont réduits au droit d'acheter et de vendre librement.

Les exemples ne manquent pas pour illustrer cette substitution des droits humains par l'empire de la loi.

### **5.1. La guerre juste au nom de l'empire de la loi**

Voici un exemple classique, les guerres de l'opium entreprises par l'Angleterre contre la Chine, au XIX<sup>e</sup> siècle. Les guerres de l'opium furent livrées au nom de l'empire de la loi.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup>, l'Angleterre importait toujours plus de thé d'Asie, la Chine constituait un marché important pour cet approvisionnement en thé. Cependant, l'Angleterre avait une balance commerciale négative face à la Chine. Cette dernière, considérant qu'elle pouvait se passer des produits anglais, ferma ses marchés. Par conséquent, l'Angleterre devait payer les ravitaillements en thé avec de l'or ou de l'argent.

Un seul produit pouvait effectivement constituer un marché facile avec la Chine, mais la vente en était défendue par l'Etat chinois. Il s'agissait de l'opium dont sa vente était interdite en Angleterre, mais que les anglais produisaient en Inde pour l'exporter vers d'autres pays.

Ce fut le début en Chine d'une grande contrebande d'opium, réalisée par la compagnie des Indes Orientales, qui pouvait compter sur l'appui du gouvernement anglais. Ce commerce de l'opium renversa la balance commerciale de la Chine, qui en vint à importer plus d'opium qu'elle n'exportait de thé. L'or et l'argent que la Chine avait accumulés antérieurement sur la base de ses exportations, retournerent à l'Angleterre.

La consommation de l'opium ayant corrompu, de l'intérieur, la société chinoise, le gouvernement essaya d'en contrôler la consommation, mais il fut menacé par les commerçants.

Finallement, en 1839, le gouvernement chinois obligea les commerçants anglais à détruire toutes leurs réserves d'opium à Canton, centre d'échange commercial avec la Chine. L'Angleterre répondit par la "guerre de l'opium" (1840-1842), qu'elle définit comme une guerre pour la liberté du commerce.

Il s'agissait d'une guerre juste parcequ'elle implantait l'empire de la loi, qui n'était autre chose que la liberté de commerce au delà de n'importe quel droit humain. L'Angleterre ayant gagné cette guerre "juste", la Chine a du lui concéder le contrôle sur Hong Kong et payer une indemnité pour les couts de la guerre que l'Angleterre avait entreprise.<sup>64</sup> A partir de ce moment l'Angleterre obtint, en Chine, la complete liberté du commerce de l'opium.

Au cours des décennies qui suivirent la Chine tenta de récupérer sa souveraineté perdue, cependant ces tentatives furent mises en échec et elle dut payer des indemnités additionnelles pour les dépenses de guerre. L'Angleterre exigeait ces indemnités parce que toutes ses guerres contre la Chine étaient des guerres "justes" dans le but d'implanter l'empire de la loi. En 1860, des troupes anglaises firent la conquête du palais d'été de Pékin, un des joyaux de la culture chinoise, et qui était, en même temps, un lieu où était gardé le trésor de l'empire chinois. Les anglais pillèrent le palais s'emparèrent de l'or et ensuite y mirent le feu. Non seulement les chinois perdirent leur trésor, mais, une fois de plus, ils durent payer les réparations de cette guerre présentée par l'Angleterre comme une guerre "juste". Après que l'Angleterre eut gagné tant de guerres "justes", la Chine, si florissante au XVIII siècle devint au début du XX siècle, une société détruite et complètement dominée par les pouvoirs occidentaux, avec une dette extérieure impayable.

C'est ce type de guerre "juste" qui domina toute l'histoire du colonialisme occidental. Le colonisateur occidental a toujours conquis au nom d'une guerre "juste", les territoires du monde entier. Les peuples conquis durent doublement payer en cédant leurs richesses et en défrayant les couts de cette guerre. C'est ainsi que fut colonisée l'Amérique, que furent exterminées les populations d'Amérique du Nord, que l'Afrique fut transformée en un immense territoire de chasse d'esclaves, que furent conquis l'Inde, la Chine et le Proche Orient. Il s'agit toujours d'imposer l'empire de la loi, et toujours, au nom de cet empire on annulait tous les droits humains. L'empire de la loi devenait un rouleau compresseur qui écrasait des droits humains de toute l'humanité.

## **5.2. L'empire de la loi et les droits humains: La Cour Internationale de la Haye sur Nicaragua**

---

<sup>64</sup> Au cours des affrontements armés à Canton, les envahisseurs se vanterent de leur haute efficacité en tuant dans une bataille à plus de cinq cents soldats chinois, sans en perdre de leur côté. Ce fut un Bagdad du XIX siècle.

Un cas récent met parfaitement en évidence la lutte entre l'empire de la loi et les droits humains. Il s'agit de la guerre que les EUA ont menée, durant huit ans, contre le Nicaragua. Après que le gouvernement des EUA eut fait miner les ports nicaraguayens, le Nicaragua l'accusa, pour cette agression, devant la Cour Internationale de la Haye. La cour donna raison au gouvernement du Nicaragua, condamna les EUA (26 juin 1986) et l'obligea à réparer les dommages matériels causés par cette agression.

Quelques semaines avant le jugement, quand le gouvernement des EUA se rendit compte qu'il allait perdre le jugement, il abandonna la Cour Internationale, et déclara qu'il ne se considérait plus membre de la dite Cour dont il rejetait la compétence. Cependant, la Cour continua le jugement qui aboutit à la condamnation des EUA.

C'était la fin de toute une époque de droit international, qui avait commencé avec la déclaration des droits humains de la part de l'ONU; d'une époque où, pour la première fois dans l'histoire de l'Occident, avait surgi une instance internationale soumise non à cet "empire de la loi" mais aux droits humains. Bien que les EUA n'aient jamais accepté la validité de la déclaration des droits humains de l'ONU et ne l'aient pas ratifiée, ils devinrent membre de la Cour Internationale de la Haye, qui appliquait cette déclaration. Mais au moment où ils perçoivent le danger de perdre un jugement ils se retirent, violant, avec ce retrait, tout droit humain international.

La communauté internationale ne réagit pas. A partir de ce moment là, la Cour cessa pratiquement d'exister, car elle perdit toute validité effective. Elle survit à peine comme une ombre des temps passés.

On retourna au droit international antérieur à cette déclaration, qui n'est autre chose que l'empire de la loi au nom du commerce et de l'automatisme du marché. Les droits humains cessèrent d'avoir un fondement juridique international. A nouveau, le droit international devenait un instrument entre les mains des pouvoirs économiques pour laisser libre cours à l'automatisme d'un marché mondial, en face duquel il n'existe plus aucun droit humain.

L'empire de la loi, c'est la simple domination d'un pouvoir; mais pas de n'importe quel pouvoir. Il s'agit d'un pouvoir concentré dans l'anonymat d'un marché, considéré comme un rouage automatique. Le pouvoir qui s'impose, c'est l'empire de la loi; c'est un pouvoir qui lutte contre d'autres pouvoirs à l'intérieur même du marché, pour imposer son marché au monde entier, en utilisant le pouvoir dont il dispose dans le marché pour dominer les autres. Cette lutte de pouvoir peut se faire au nom et même à l'intérieur du marché, étant donné que la liberté du marché favorise toujours celui qui a déjà obtenu le plus de pouvoir. Au nom de la liberté du marché, on peut dominer les autres.

Si le marché, c'est la loi, la loi est alors celle du plus fort. La domination du plus fort devient nécessairement une domination légale, qui se légitime au nom de la loi. Le pouvoir le plus fort, légitimé par la loi, est nécessairement un pouvoir bourgeois, vu que dans la lutte pour le marché n'apparaissent que des pouvoirs bourgeois qui luttent pour la prédominance. Tout pouvoir qui n'est pas bourgeois est un pouvoir en dehors de la loi, parce que c'est un pouvoir en dehors du marché.

### 5.3. La guerre juste et la morale

L'empire de la loi, c'est à dire l'empire de la société bourgeoise, transformée en un mythe, est l'instance qui organise les guerres, guerres qui ne peuvent être que justes. Ses guerres sont automatiquement justes; ce sont des guerres morales; guerres qui s'imposent comme un impératif catégorique; guerres que la société bourgeoise doit faire sous l'inspiration de son éthique. Et toutes les guerres de la société bourgeoises, parce qu'elles sont justes, sont des guerres totales. Ce sont des guerres d'extermination entreprises contre ceux qui sont rebelles à la loi du marché.

Le sujet de l'empire de la loi n'est pas l'homme possédant des droits humains; c'est l'institution du marché, dont les sujets sont des entreprises qui luttent contre d'autres entreprises. Les hommes ne sont plus que les défenseurs de ces entreprises; ils perdent tous leurs droits dès qu'ils résistent à la force du marché. Ecraser toute résistance aux lois du marché, c'est l'objectif des guerres "justes" que réalise l'empire de la loi.

Cette structure du marché fait table rase des droits humains parce qu'elle a concentré en elle toutes les légitimités. L'empire de la loi est le nom de cette structure structure du marché qui est absolue, sans aucune limite, qui écrase tout ce qui devient un obstacle sur son chemin. C'est un rouleau-compresseur, une machine qui tue.

Cette structure domine l'Etat, la démocratie, la liberté d'opinion. Déjà Max Weber proclamait la légitimité de l'action étatique en fonction de cette structure: légitimité au moyen de la légalité. Ce qui est légitime ici, c'est un procédé formel et non le contenu matériel de l'action. Toute intervention de l'Etat s'inscrit nécessairement à l'intérieur de cette structure de marché. La démocratie elle-même n'apparaît que comme un simple rouage de cette structure, il en va de même de la liberté d'opinion<sup>65</sup>. Dans tous les domaines il s'agit de procédés qui légitiment la structure: procédés du marché, procédés des décisions bureaucratiques de l'Etat, procédés des élections, de l'organisation des moyens de communication, etc. Tout autre objectif, pouvant orienter l'action, doit être éliminé, car la résistance à cette

---

<sup>65</sup> Voir "Démocratie et nouvelle droite en Amérique Latine", dans: La foi d'Abraham et l'Oedipe occidental. DEI, San José, 1991 (2a. ed.), pg. 67-80.

structure proviendrait d'objectifs autres, spécialement de cet objectif: la survie de l'humanité.

Dans son discours sur l'état de la nation -discours prononcé à l'occasion de la guerre contre l'Irak- le Président Bush affirmait que de toutes les nations du monde, "seuls les Etats Unis avaient autant de force morale que de moyens" pour réaliser les aspirations à un nouvel ordre mondial. "Nous sommes l'unique nation de cette planète capable d'unifier les forces de paix". Dans le nouvel ordre mondial la "brutalité ne recevra pas de récompense et l'agression fera face à la résistance collective". "Nous triompherons dans le Golfe Persique. Par cette victoire, la communauté mondiale aura envoyé un avertissement durable à tout dictateur ou despote, présent ou futur, qui rêve de commettre une agression illégale". Dans cette guerre une grande idée est en jeu, "un nouvel ordre mondial grâce auquel les diverses nations marcheront ensemble et y auront une cause commune en vue de la réalisation des aspirations universelles de l'humanité: la paix, la sécurité, la liberté et... l'empire de la loi" (La Nacion, San José, 30.I.91).

Il s'agit d'un genre de discours déjà utilisé par les empires occidentaux pour justifier leur domination. C'est le discours de la guerre "juste" de l'empire de la loi, qui est simplement l'empire bourgeois. C'est le discours de la colonisation du monde entier et de la destruction de ses peuples et de ses cultures. C'est le discours du plus grand empire esclavagiste de l'histoire humaine, établi au XVIe siècle en Afrique et en Amérique par les puissances occidentales, et qui dura jusqu'au XIXe siècle. C'est aussi le discours de l'extermination des indiens de l'Amérique du Nord, de la colonisation de l'Inde et de la Chine. On a conquis le monde entier, "le pacifiant", au moyen de "guerres justes".

C'est un discours despotique, que la despotie fait au nom de la lutte contre la despotie. Ce discours, c'est John Locke qui l'a énoncé pour la première fois, sous sa forme moderne, utilisée par Bush. Entre les deux discours, il y a toutefois une différence. Locke le présente ouvertement comme le discours d'un pouvoir despotique, qui se légitime au nom de la lutte contre tous les despoties du monde:

Ce (pouvoir despotique) existe en réalité quand un agresseur s'est écarté de la loi de la raison que Dieu a établie comme règle dans les relations entre les hommes et des moyens pacifiques que ces règles préconisent, en recourant à la force pour imposer ses prétentions injustes en contradiction avec le droit; en agissant ainsi, il s'est exposé à ce que son adversaire l'extermine, comme il le ferait avec tout animal nuisible et violent qui menace de lui enlever la vie<sup>66</sup>.

---

<sup>66</sup> Locke, John: Essai sur le gouvernement civil. Aguilar, Madrid, 1969, section 172 (les phrases en italique sont de nous). la section 180, signale: "...le pouvoir qu'un conquérant acquiert sur ceux qu'il vainc dans une guerre juste est totalement despotique" (l'emphase est notre). Quand le gouvernement de EUA ou d'Angleterre

Ceci amène Locke à distinguer, dans la société bourgeoise, trois pouvoirs légitimes, qui sont différents des trois pouvoirs de Montesquieu:

Nous savons donc, que la nature confère *le premier de ces pouvoirs, le pouvoir paternel*, au père et à la mère, au bénéfice de leurs fils, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de la majorité, de sorte que ces parents suppléent à leur manque d'habileté et d'intelligence pour disposer de leurs propriétés. (Ici, comme ailleurs, on doit garder présent que je me réfère *au droit que les hommes ont sur leur personne et sur leurs biens*). D'un *commun accord* on octroie le second pouvoir, *le pouvoir politique*, aux gouvernants, au bénéfice de leurs sujets, en vue de leur assurer la sécurité dans la possession et la jouissance de leurs propriétés. En dernier lieu, le renoncement à la liberté concède le troisième, *le pouvoir despotique*, aux maîtres, pour leur propre bénéfice aux dépens de ceux qui se rencontrent privés de tout bien<sup>67</sup>.

Montesquieu se réfère uniquement au pouvoir politique de Locke, ses trois pouvoirs ne sont, en réalité que des sous-pouvoirs de ce même pouvoir politique. Après Locke, le monde bourgeois ne parle plus de ce pouvoir despotique de Locke, bien qu'il continue de l'exercer. Locke le concevait pour légitimer le colonialisme, dans lequel l'Angleterre de son époque commençait à entrer.

Le discours de Bush c'est ce même discours du colonialisme élaboré par Locke, Bush revendique le pouvoir despotique de Locke sans le mentionner explicitement. C'est le discours de la guerre juste au nom de l'empire de la loi de la société bourgeoise. Bush, dans la longue tradition de l'impérialisme occidental, revendique un pouvoir despotique légitime.

C'est seulement en ayant cela comme toile de fond qu'on peut comprendre la réflexion morale faite par Bush. Quand il affirme que de toutes les nations du monde, "seuls les Etats Unis ont autant la force morale que les moyens" pour réaliser la vieille aspiration d'un nouvel ordre mondial, il exprime une conception morale qui est exactement le contraire de toute l'éthique des droits humains. Cette morale de Bush consiste précisément dans la capacité de violer les droits humains, sans que les mains tremblent. Cette morale donne le pouvoir d'exterminer un pays entier sans même avoir de scrupules. C'est la morale des exterminateurs, des troupes d'élite, la morale de Rambo. C'est la morale des "pacificateurs" du programme Phoenix durant la guerre du Vietnam.

---

parle d'une guerre juste, il a à l'esprit ce raisonnement de John Locke. Le recouvrement de la dette extérieure est une "guerre juste", qu'exerce ce même pouvoir despotique.

<sup>67</sup> \*\*173 (L'emphasis est notre)



Par ces paroles, l'ex-président Nixon résumait, en ces termes, ce même discours de Bush:

Si nous devons entrer en guerre, celle-ci ne se limitera pas à être une guerre pour le pétrole. Ce ne sera pas non plus uniquement une guerre pour la démocratie. Ce sera une guerre pour la paix - non seulement pour la paix de notre temps, mais pour la paix de nos enfants et petits-enfants une paix pour les années à venir... A cause de cela, notre compromission dans le Golfe est une entreprise hautement morale<sup>68</sup>.

La logique de la guerre, poussée jusqu'à l'extermination d'un pays, c'est cela la morale. L'immoralité serait de *ne pas* réaliser le génocide. La barbarie qui en résulte est présentée comme le seul moyen réaliste d'assurer la paix. Le militarisme pur débouche sur la mystique de la dernière guerre, qui est la guerre contre toutes les guerres, devant créer la paix. Du ciel anticipé d'une paix illusoire, résulte le déchainement sans limites de la guerre.

Ainsi, la guerre juste débouche sur la négation de tous les droits de l'adversaire. La justice de la guerre, en reposant sur l'empire de la loi, entraîne la négation de tous les droits humains, dans la mesure où ceux-ci deviennent un obstacle, au développement illimité de la logique du marché et, de ce fait, de la société bourgeoise.

Plus se multiplient les armes d'extermination, plus cette morale se présente comme la principale face du pouvoir. C'est la morale du suicide collectif de l'humanité. Si tout le monde dispose d'armes pour exterminer (atomiques, chimiques, biologiques), le pouvoir appartient à celui qui est disposé à les utiliser. Qui possède ces armes sans avoir cette morale de la mort et du suicide, ne peut obtenir par elles aucun pouvoir. Comme il se détruirait lui-même en les utilisant contre les autres, il ne peut les utiliser dans aucune guerre, bien qu'il les possède. S'il veut continuer à vivre, il doit renoncer à les employer, même s'il est menacé par elles. Dans ce monde, le pouvoir appartient à celui qui est disposé au suicide collectif de l'humanité.

Si tous détiennent ces armes, seuls ceux qui développent la morale de la mort et du suicide peuvent obtenir par elles le pouvoir. Une super puissance, n'est pas celle qui possède des armes de destruction massive, mais celle qui est disposée à les utiliser. L'horreur de cette morale de la mort c'est qu'elle devient, effectivement, la morale du pouvoir absolu sur la terre.

Cette morale est la morale du victimaire qui a déclaré la victime coupable, et qui veut effacer la faute de celle-ci, en l'immolant. Reagan disait: " Cela démontre que nous devons faire quelque chose, conjointement,

---

<sup>68</sup> Nixon, Richard: "Bush has it right: America's commitment in the Gulf is moral". International Herald Tribune, 7. I. 1991.

pour arreter le terrorisme une fois pour toutes." (*El País*, Madrid, 18.IV.1986).

Par conséquent, il crée la contre-terreur, parce que, pour combattre le terrorisme, il faut se faire terroriste. Un commentateur de la presse conservatrice célèbre cette "contre-terreur" comme un autosacrifice du victimaire:

Si on prétend être "la tête du monde libre", le centre de la civilisation occidentale et l'épine dorsale d'une alliance internationale des peuples, qui partagent des idées et des objectifs, il n'existe pas d'autre solution que de payer le coût élevé lié à ces responsabilités. L'Angleterre, la France, l'Espagne, à un moment donné de leur histoire, ont assumé les conséquences de ce leadership... C'est douloureux et terrible que des justes paient pour les pécheurs, mais cela paraît être les lois de la guerre terroriste (*La Nación*, San José, Costa Rica, 25.VII.85).

Dans sa morale, le victimaire, lui, connaît la douleur. Mais pas ses victimes<sup>69</sup>.

## **6. L'inversion antiluciférienne, la politique comme technique et le passage au nihilisme**

L'inversion antiluciférienne est seulement une des formes de la projection du monstre. Cependant, elle est aujourd'hui la forme la plus efficace et la plus dangereuse.

L'inversion antiluciférienne transforme toutes les valeurs de la coexistence humaine, tout humanisme, tout universalisme éthique, en menace monstrueuse contre laquelle il faut lutter. Elle le fait au nom des

---

<sup>69</sup> "La vraie victime est maintenant le bourreau qui, comme le signalera Himmler à ses hommes, doit accomplir par amour pour une cause une tâche désagréable, en prenant sur lui même l'angoisse occasionnée par son inévitable office; mais se sentir choisi par le destin rachète de toute faute". Morande, Pedro: *Culture et modernisation en Amérique Latine*. Universidad Católica de Chile, Santiago, 1984, pg. 71. Voir : Himmler? Heinrich: "Rede vor den Reichs- und Gauleitern in Posen am 6.X.1943, (Conférence aux leaders de la SS à Posen, le 6.X.1943). Dans: *Geheimreden 1933 bis 1945 und andere Ansprachen*. Bradley F. Smith und Agnes F. Peterson (eds.). Einführung von Joachim C. Fest. Propyläen Verlag.

Himmler dit: "c'est très facile, messieurs, de prononcer avec peu de mots cette phrase: "Les juifs doivent être extirpés". Pour celui qui doit exécuter cela, ce qui est exigé est le plus difficile et le plus dur qui soit. (pag. 169).

"Je crois que c'est mieux pour notre peuple que -tous- nous soyons chargés de cette tâche, que tous, nous nous soyons imposé cette responsabilité; (la responsabilité d'une action, non d'une idée) nous emporterons ce secret avec nous dans nos tombes" (pag. 170-171). Himmler se réfère à l'holocauste des juifs. Cependant, il s'agit d'un genre de discours qui appartient à toute la tradition occidentale.

relations sociales de production interprétées comme les relations parfaites. La société bourgeoise se réfère à ces relations de production sous le nom des lois du marché. Les lois du marché constituent une éthique du marché, éthique qui détruira toutes les autres valeurs. Cette éthique du marché n'est pas une éthique face au marché, mais la structure même du marché transformée en éthique, avec, comme normes fondamentales, le respect de la propriété privée et la réalisation des contrats. Au nom de cette structure, l'éthique du marché lutte contre toute éthique du sujet humain et de ses droits face au marché. L'inversion antiluciférienne donne à cette lutte le pouvoir de l'imaginaire. Elle transforme toute éthique humaniste en menace diabolique, projette sur elle la monstruosité et autojustifie ses pratiques par le phénomène de projection du monstre, qu'il faut combattre. Ainsi, elle abolit tous les droits humains.

### 6.1. L'éthique du marché et la politique comme technique

Déjà Max Weber avait décrit ce procédé dans un fameux manuscrit:

*La communauté du marché, comme telle, est la relation positive de vie (par conséquent une éthique FJH) plus impersonnelle dans laquelle les hommes peuvent entrer. Ce n'est pas que le marché suppose une lutte entre les participants. Toute relation humaine, même la plus intime, jusqu'à l'abandon personnel la plus inconditionnée, est, dans un certain sens, de caractère relatif, et peut signifier une lutte avec le compagnon, peut-être pour le salut de son âme. Sinon parce que c'est spécifiquement objectif, orienté exclusivement par l'intérêt dans les valeurs d'échange. Quand le marché s'abandonne à sa propre légalité, il ne prête attention qu'aux choses, et non aux personnes, il ne connaît aucune obligation de fraternité ni de pitié, aucune des relations humaines originaires portées par les communautés de caractère personnel. Toutes ces relations sont des obstacles pour le libre développement de la pure communauté du marché et les intérêts spécifiques du marché, en échange ceux-ci sont des tentations spécifiques pour elles toutes. Des intérêts rationaux de fin déterminent les phénomènes du marché en mesure spécialement haute, et encore une fois, c'est la qualité qu'aspire du co-participant à l'échange, et qui constitue le contenu de l'éthique du marché qui, à ce respect, inculque une conception très rigoureuse. Dans les Annales de la bourse c'est presque inédit qu'on rompt l'accord le plus incontrôlé et improbable scellé par une signature. Telle objectivité - dépersonnalisation - repugne, comme Sombart l'a souligné quelque fois d'une façon brillante, aux originaires formes des relations humaines. Le marché "libre", c'est ce qui n'est pas sujet aux valeurs éthiques, avec son explication de la constellation d'intérêts et des situations de monopole et son marchandage, est considéré par toute éthique comme une chose séparée entre frères. Le marché, en pleine opposition à toutes les autres communautés, qui requièrent toujours la confraternité personnelle et, presque*

toujours, lien de sang, est à ses origines, *stranger à toute existence* <sup>70</sup>.

Weber met en opposition l' "éthique du marché" et "toute humaniste-universaliste", Ce qui l'entraîne dans de constantes confusions. L'éthique du marché est l'expression des valeurs institutionnalisées dans le marché-propriété privée et respect des contrats-, qui s'oppose à toute éthique de fraternité, de coexistence, de survie, c'est à dire, à toute éthique universaliste de l'homme concret et de sa possibilité de vivre, et en un mot, à toute éthique des droits humains. La logique du marché détruit ces valeurs.

Cependant, Weber, comme nous le montre ce passage, croit au mythe de la main invisible d'Adam Smith:

*Ce phénomène: le fait qu'une orientation par la situation d'intérêts dépourvues, tant propres que d'autrui, produisent des effets analogues à ceux qu'on pense obtenir activement - souvent sans résultat - par une autorité normative, attire beaucoup l'attention, surtout dans le domaine de l'économie; Bien plus, ce fut une des sources de la naissance de la science politique*<sup>71</sup>.

Il en arrive, alors, à une pensée dialectique qui se contredit elle-même. Il soutient que le marché, au moyen de la destruction de l'éthique humaniste-universaliste, réalise ces mêmes valeurs par la logique de ses structures. Selon lui ce que cette éthique "pense obtenir en obligeant - souvent sans résultat- par une autorité normative", Selon Weber la logique du "laisser faire" de la structure du marché le réalise. Par conséquent, Weber soutient, par conséquent, cette éthique humaniste-universaliste, mais la transforme en une promesse que réalisera la structure du "laisser faire" du marché, promesse complètement vide, dont il ne peut pas dire comment elle se réalisera.

Weber transforme alors son argument en une projection de monstruosité sur ceux qui continuent d'insister sur les droits du sujet, face au marché, sans les attendre de la logique structurale du "laisser faire". Il les accuse d'utopisme, de producteurs de chaos<sup>72</sup>. Par le phénomène de la

---

<sup>70</sup> Max Weber, *Economie et société*. Mexico, FCE, 1944, tomo I, pag. 494 (l'emphase est notre). (Weber, Max: *Wirtschaft und Gesellschaft*. Tubingen, 1972. *Die Marktvergesellschaftung*, S. 382-383)

<sup>71</sup> Weber, Max: "Concepts sociologiques fondamentaux", section 4. dans: Weber, Max: *Economie et société*, op. cit., pag. 24 (les phrases en italique sont de nous)

<sup>72</sup> Par exemple: "De leur côté les dominés ne peuvent se passer de la domination bureaucratique déjà existante ni la substituer par une autre, car cette domination se base sur un entraînement méthodique spécialisé: division du travail et l'exécution routinière d'un ensemble de fonctions habituelles, habilement exercées. Si le mécanisme en question arrête son labour ou est arrêté par une force puissante, il en résulte un chaos. Les dominés, pour arrêter ce mécanisme, devraient improviser un

projection, un tel raisonnement rend légitime l'utilisation de tous les moyens, quels qu'ils soient, parce que tout est préférable au chaos.

Même au temps de Weber, et encore plus après lui, ce lien entre la logique interne du marché et l'éthique humaniste-universaliste est mis de côté. Le néolibéralisme actuel l'ignore davantage. Le marché est vu maintenant uniquement comme un espace de lutte, où est vainqueur celui qui sait mettre le mieux à profit les mécanismes du marché. L'idée de l'éthique universaliste est alors transformée en l'image du monstre, qu'il faut exterminer.

La politique peut, elle aussi, se transformer en une technique fonctionnelle. C'est la technique de l'application sans considération des relations sociales de production, c'est à dire, ce sont les lois du marché de la société bourgeoise qui se transforment en lois métaphysiques de l'histoire. Toute éthique humaniste-universaliste est considérée comme un monstre à combattre, par conséquent, la politique est réduite à l'application des recettes correspondant aux lois du marché. Il ne peut, il ne doit y avoir de sujets dont l'existence transcende le marché; ainsi il n'y a pas de droits humains face au marché. Là où il n'y a pas de sujet, ne peuvent exister des droits humains. Le marché est tout, le marché est totalitaire. Il écrase le sujet humain concret.

L'inversion antiluciférienne est l'autre face de cette conception de la politique comme une technique. Pour que la politique soit réduite à une technique, toutes les valeurs du sujet humain doivent être considérées comme valeurs démoniaques.

En fait, la politique n'est jamais réellement technique. Cependant, elle s'exerce de nos jours, sous l'égide de la technique. Elle cesse d'être humaine, elle cesse de négocier, elle cesse de faire des compromis. N'importe quelle alternative à ce qu'imposent les lois des maîtres du marché, est vue comme un projet démoniaque, comme un monstre à combattre. En se transformant en technique la politique, elle n'adopte pas l'objectivité d'une mathématique, mais devient un pouvoir arbitraire qui interprète les lois du marché à sa guise. Cependant cet arbitraire se cache derrière la façade d'une prétendue technique.

Tous les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle se sont établis au nom de la technique et de l'empire de la loi. On arrive au totalitarisme en affirmant que la loi est absolue et inébranlable. Ainsi, Hitler a créé l'Etat total, quand

---

autre façon de procéder. Il faut tenir compte et de la sphère du gouvernement public et de celle de l'économie privée. Le lien entre le destin matériel de la masse et le fonctionnement correcte et continu des organisations capitalistes privées, organisées d'une manière chaque fois plus bureaucratique se fait de plus en plus fort à mesure qu'avance le temps, et la possibilité de son élimination devient, pour autant, chaque fois plus utopique" Weber, Max: Economie et société, op. cit., pages. 741-742. (Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft*, op. cit. S.570).

il a déclaré: "l'Etat total ne doit reconnaître aucune différence entre la loi et l'éthique"<sup>73</sup>.

Cette loi ne se réfère pas aux lois établies par l'Etat, mais à une loi sous-jacente qui régit l'Etat, et qui terminera, en dernière instance, par l'abolir. Les Nazis se croyaient au service d'une loi absolue.

Plus soigneusement nous reconnaissons et servons les lois de la nature et de la vie... plus nous nous conformons à la volonté du Tout puissant. Meilleure est notre perception de la volonté du Tout puissant, plus grands seront nos succès<sup>74</sup>.

Les lois de la nature sont contrôlées par une volonté inébranlable qui ne peut être influencée. Pour cela il est nécessaire de reconnaître ces lois<sup>75</sup>.

Cette même relation de l'Etat avec la loi absolue nous la rencontrons dans le stalinisme. Pour Staline, cette loi absolue est la loi de l'histoire. Nous rencontrons également cette relation dans la pensée libérale. Maucher, le directeur de la multinationale Nestlé, Maucher, l'exprime en ces termes:

Personne ne niera que la "créativité destructrice" du marché puisse créer des duretés extrêmes... et avec F.A. von Hayek, je crois que le concept "justice", en dernière instance, est sans importance pour le fonctionnement du mécanisme du marché<sup>76</sup>.

Ici, on nie encore toute différence entre la loi du marché et l'éthique. C'est exactement dans ces termes qu'Hitler avait défini l'Etat total. Alors que Maucher lui, définit le marché total. Hayek, effectivement, soutient ce que Maucher lui attribue:

L'orientation fondamentale du véritable individualisme consiste dans l'humilité face aux procédés par lesquels l'humanité a atteint des objectifs qui ne furent ni planifiés, ni compris, par aucun particulier, et qui sont en réalité plus grands que la raison particulière. La grande question de l'heure est celle-ci: allons-nous accepter que la raison humaine continue de progresser comme partie prenante de ce processus ou qu'

---

<sup>73</sup> Selon Arendt, Hannah: *op. cit.*, pag. 485. Dans le même sens, Hayek dit: "La justice n'est, sans doute, pas une question d'objectifs dans l'accomplissement d'une action mais une question d'obéissance aux règles auxquelles elle est sujette". Hayek, Friedrich A.: *L'idéal démocratique et le contrôle du pouvoir*, dans: *Estudios Públicos* No. 1, décembre 1980, Santiago de Chile, pag. 56. A la place de l'Etat total nous avons maintenant le marché total. Le totalitarisme consiste à confondre la loi et l'éthique.

<sup>74</sup> Martin Bormann, selon Hannah Arendt: *op. cit.*, pag. 430.

<sup>75</sup> Fuente de la SS, selon H. Arendt, pag. 430 nota 10.

<sup>76</sup> Voir: *Innovatio* 3-4, 1988, cité selon Widerspruch. "Beitrag zur sozialistischen Politik". Zurich, Heft 16 - Dez. 1988, pag. 4.

elle se laisse enchaîner par des chaînes qu'elle aura elle-même forgées<sup>77</sup>.

Si, comme le soutient Hayek, il n'existe aucune éthique face aux lois du marché, alors ces lois sont transformées en lois métaphysiques de l'histoire, c'est à dire, en lois qui constituent la société totalitaire.

Que cette loi soit la guerre, ou la planification ou le marché, cela ne crée aucune différence essentielle. Cependant, le libéralisme soutiendra que sa loi métaphysique de l'histoire est la "vraie", tandis que toutes les autres sont "totalitaires". Mais, les autres totalitarismes disent de même de leur propre loi. Le résultat de tout ceci, c'est la lutte à mort entre eux, pour établir leur respective vérité absolue.

Tous, cependant, rejettent l'idée qu'aucune loi ne possède la légitimité absolue. La prétention à cette légitimité absolue entraîne le totalitarisme et, avec lui, la guerre juste, absolue, la guerre exterminatrice.

Ainsi on crée le mythe de la politique comme technique: *Summa lex maxima instituta*

## 6.2. Le passage au nihilisme et le christianisme nihiliste

L'inversion antiluciférienne, sous sa forme actuelle a été élaborée durant et après la Seconde Guerre Mondiale, et a été diffusée dans le dénommé "monde libre" surtout par Karl Popper. Dans *La société ouverte et ses ennemis*, il l'exprime ainsi:

On peut bien chercher le modèle de société divine dans le passé ou dans le futur, on peut bien prêcher "le retour à la nature" ou la "marche vers un monde d'amour et de beauté"; mais cet appel sera toujours dirigé par nos émotions et non par notre raison. Bien qu'inspirés par les meilleures intentions d'amener le ciel sur la terre, nous réussirons seulement à la convertir en un enfer, en cet enfer que seul l'homme est capable de préparer pour l'homme<sup>78</sup>.

Dans *la misère de l'historicisme*, cette inversion apparaît de façon identique:

La superbe qui nous pousse à inventer le ciel sur la terre, nous pousse également à transformer la terre en un enfer, comme seuls peuvent le réaliser quelques hommes pour d'autres<sup>79</sup>.

---

<sup>77</sup> Hayek, Friedrich A. : *Individualismus und wirtschaftliche Ordnung*. Zurich, 1952, pag. 47.

<sup>78</sup> Popper, Karl: *La société ouverte et ses ennemis*. Paidós Studio, Buenos Aires, 1981, pag. 199 (Tomo I, chapitre 9).

<sup>79</sup> Popper, Karl: *Das Elend des Historicismus*. Tubingen, 1974, Vorwort, pag. VIII.

Au début Popper n'interprète pas de façon négative cet appel à une éthique humaniste, cependant, son discours prête à interprétation qui fut développée par la suite. C'est évident que cette formulation trouve son origine dans l'antisémitisme des années vingt et dans le nazisme. L'utopiste, donc le communiste prend la place du juif de l'antisémitisme. Mais la logique du discours est la même<sup>80</sup>.

Ce discours démontre que l'Occident en est arrivé au point de renoncer à ses propres racines et à ses origines. L'Occident s'est édifié sur la base d'une éthique humaniste-universaliste; maintenant il déclare que sa perte résulterait de cette même éthique. Ce qui montre qu'il ne pense pas à partir de son histoire. Il est même nécessaire d'éliminer tout le passé. Chez Popper ne survit aucun des grands penseurs occidentaux, à l'exception de Kant qu'il interprète d'une manière terriblement fautive. Un auteur comme Topitsch, ne permet même pas à Kant d'exister. Ce que ces penseurs considèrent comme rationnel, ils le découvrent dans les pré-socratiques, alors qu'en fait, on ne sait presque rien d'eux. L'histoire de l'Occident est transformée en un dépotoir.

Cette négation des origines n'échappe pas à l'interprétation du christianisme, comme nous pouvons le constater dans cette formulation popperienne de l'inversion antiluciférienne:

Tous nous avons la pleine sécurité que personne ne connaîtra le malheur dans la communauté belle et parfaite de nos rêves; et il ne fait aucun doute, non plus, qu'il ne serait pas difficile *d'amener le ciel sur la terre si nous nous aimions les uns les autres*. Mais... *la tentative d'amener le ciel sur la terre produit, comme résultat inévitable, l'enfer*. Elle engendre l'intolérance, les guerres religieuses et le salut des âmes au moyen de l'Inquisition<sup>81</sup>.

---

<sup>80</sup> Cependant, le lien entre messianisme et judaïsme apparaît à nouveau en Union Soviétique, où l'on traite les dissidents de messianiques et juifs. Du mathématicien Pliuschtsch, un dissident qui sera expulsé, on disait dans un journal de l'Allemagne occidentale: "En 1972 il fut dénoncé pour agitation, propagande antisoviétique et propagande" et en 1973 il fut transporté dans une clinique psychiatrique, parce qu'il souffrait apparemment de schizophrénie et d'idées messianiques"...Pliuschtsch reçut son visa pour Israël, bien que ni lui ni sa famille soient juifs. La famille n'avait nullement l'intention d'émigrer à Israël..." (*Tagesspiegel*, Berlin Occidental, 11.I.76)  
La logique est cohérente. Comme Pliuschtsch est dissident, il doit être messianique. Étant messianique, il est juif, même si, en réalité, il ne l'est pas. Par conséquent, il est schizophrénie. Être messianique, pour tout l'Occident- même pour l'Occident socialiste -, c'est vouloir le ciel sur la terre, ce qui prétendument conduit à produire l'enfer sur la terre

<sup>81</sup> Popper: *La société ouverte*, op. cit., pag. 403 (les phrases en italique sont de nous). (Tome II, chapitre XIV) (l'emphasis est notre)



Ainsi donc, l'amour du prochain lui-même est transformé en un monstre qui produit "les guerres religieuses et le salut des âmes au moyen de l'Inquisition". Il est transformé en tentation démoniaque. C'est le démon qui inspire l'amour du prochain, et Popper présente la démocratie capitaliste comme la "clef pour le contrôle des démons" pour résister à la tentation<sup>82</sup>. Saint Paul avait dit que "la racine de tous les maux est l'amour de l'argent", c'est à partir de l'inversion luciférienne de Popper, on dit que "la racine de tous les maux est l'amour du prochain". L'Occident se dévore lui-même<sup>83</sup>.

Cette inversion luciférienne, projetée sur le christianisme, nous la rencontrons également chez d'autres penseurs, notamment chez Novak, théologien de "American Enterprise Institute", qui écrit:

... Les sociétés traditionnalistes et socialistes nous offrent une vision unique. Dans toute activité, elles insufflent une *solidarité symbolique*. Le cœur humain a faim de ce pain. Des souvenirs ataviques assiègent tout homme libre. Le "désert" que nous rencontrons au cœur du capitalisme démocratique est comme un champ de bataille sur lequel des individus en grand nombre errent au milieu de cadavres<sup>84</sup>.

Il conclut:

Les "fils de la lumière" sont sous plusieurs aspects un danger plus grand pour la foi biblique que les "fils des ténèbres"<sup>85</sup>.

Le christianisme lui-même renonce à ses racines. Cette solidarité de Novak condamne, au point de lui préférer "un champ de bataille sur lequel les individus errent nombreux au milieu de cadavres", est l'amour du prochain. Et s'il considère que les fils de la lumière sont plus dangereux que les fils des ténèbres, c'est qu'ils les considère comme les fils de Lucifer.

Apparaît alors un christianisme sans amour du prochain, qui combat cette amour comme une tentation diabolique. Cette inversion nous le rencontrons spécialement dans le protestantisme fondamentaliste des EUA, et, chez catholiques, dans l'Opus Dei. Ce sont des christianismes qui

---

<sup>82</sup> Deschner dans son "Histoire criminelle du christianisme", présente le christianisme comme un monstre. Ceci n'est pas difficile, parce que réellement l'histoire du christianisme est pleine, elle aussi, de crimes. Deschner, Karlheinz: *Kriminalgeschichte des Christentums*. Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1986.

<sup>83</sup> Il apparaît donc logique que durant la guerre d'Irak, les bombardiers n'aient même pas respecté la ville d'Ur, la région natale d'Abraham. L'Occident détruit jusqu'aux lieux où il a pris naissance.

<sup>84</sup> Novak, Michael: *The spirit of democratic capitalism*. An American Enterprise Institute/Simon & Schuster Publication, New York, 1982. Nous citons Novak à partir de l'édition en espagnol: Novak, Michael: *L'esprit du capitalisme démocratique*. Editions Tres Tiempos, Buenos Aires, 1983, pages 56-57 (les phrases en italique sont de nous)

<sup>85</sup> *Ibid.*, page 71

considerent tout acte d'amour du prochain comme la tentation d'édifier un monde dont le seigneur serait Satan. L'Opus Dei exerce l'apostolat du *refus* d'aimer. Ses membres sont des fils des ténèbres qui se considèrent tres supérieurs aux fils de la lumiere<sup>86</sup>.

Dans la revue hebdomadaire allemande *Die Zeit*, dont le redacteur en chef est l'ex-chancelier Helmut Schmidt, on publia un article qui attaquait l'amour du prochain, de facon satirique, le présentant comme une tentation diabolique. Cet article constitue un autre exemple de cette inversion luciférienne.

Il s'agissait d'un article sur la fete de saint Martin, une fete tres populaire dans beaucoup d'endroits en Allemagne, et qui se célèbre depuis le Moyen Age. A l'occasion de cette fete les enfants sortent en procession dans la nuit avec des bougies allumées, et vont de paroisse en paroisse en chantant des cantiques. On célèbre une vieille légende de saint Martin. Selon cette légende le saint était un légionnaire romain. Une nuit d'hiver, alors qu'il traversait un champ, il rencontra un mendiant couché dans la neige, ce dernier lui demanda de l'aide. Sans la moindre hésitation, Martin prit son manteau et, avec son épée, coupa le manteau en deux parties, il en donna une au mendiant pour qu'il puisse se couvrir, et se couvrait lui-meme avec l'autre. En se partageant ainsi le manteau, ils pouvaient tous les deux,

---

<sup>86</sup> C'est cette meme thématique qui est apparue, dans un article de Eco Católico, organe officiel de la Conference Episcopale. Angel Nieto, President de la Chambre de Commerce de Costa Rica, écrit une lettre contre cet article: "Eco católico' insulte le commerce" qu'il envoie à l'Archeveque de San José, Román Arrieta (La Nación, San José, 10.I.91)

La lettre, était écrite contre l'article du pretre Armando Alfaro sur la Noel à Costa Rica (La Nación, San José, 25.XII.90). Selon l'article d'Armando Alfaro, le commerce "est tombé dans le peché tres grave, qui s'appelle idolatrie", "il est grandement diabolique", il est "insolent avec le Christ", il est un "blaspheme", "les créateurs de cet idole, ont agi d'une façon perverse" en faisant de l'idole un "ami des enfants". Ce sont des gens "dont l'unique Dieu est leur propre estomac".

La lettre de Nieto contenait une menace contre Alfaro, qui "ne voit pas d'inconvenient à solliciter, pour l'Eco Católico, les annonces commerciales de ces idolatres", et ajoutait: "Il est inutile d'insister, sur l'enorme préjudice morale que les commentaires de l'auteur causent à une activité des plus honorables et, à mille titres, digne de respect".

Alfaro avait parlé du dommage moral que la commercialisation de la Noel cause chez les enfants. Son discours maintenant inverti: parler de ce dommage moral est précisément le dommage moral. Donc, pour qu'il n'y ait pas un tel dommage moral, Alfaro doit se taire. La morale se transforme ainsi en destruction de valeurs. Alfaro est transformé en Lucifer, et, pour le monde du commerce il devient la Bete. Il s'agit ici d'une transformation antiluciférienne au moyen de laquelle la parole de Alfaro est transformée en voix du mal. Peu de jours apres, dans une lettre publique au meme journal l'archeveque desaprouva Alfaro.

Entre temps, à la Radio Fides, radio catholique de l'archeveché, on entendait la publicité commerciale suivante: "Notre pain de chaque jour, boulangerie Schmitt & compagnie"; "Dans l'entreprise Monge, j'ai foi". Ainsi se concretisait le message abstrait de la foi dans la vie réelle, son "Sitz im Leben". Qui donc cause un mal moral, et à qui?

se protéger du froid. Quand saint Martin fut sur le point de partir, le mendiant se transforma, et Martin reconnut en lui le Christ.

L'auteur de cet article se référant à cette fête, constate qu'avec l'unification de l'Allemagne, le geste de Martin connaît un nouveau réveil: "l'appel à l'unité allemande, dans bien des sens, constitue un signal de ce réveil".

C'est à partir de cet appel, que l'auteur s'exprime à propos de la fête et de la légende de saint Martin:

La trame de la légende, c'est l'histoire d'un jeune homme, socialement bien, plein d'avenir, qui rencontre, caminant une nuit d'hiver, un mendiant couché dans la neige, ce dernier lui demande de l'aide et, Martin lui donne la moitié de son manteau. Ce qui est remarquable, c'est que le mendiant n'est pas un humain, mais un être transcendantal (Dieu, etc.) - Par conséquent l'action de "Martin" acquiert la plus grande qualité morale (sub specie aeternitatis).

L'auteur attire notre attention:

Ne rencontre-t-on pas maintenant ici les origines de cette doctrine de salut qui apporta tant de douleur aux hommes, c'est à dire, la doctrine du socialisme?... Parlons ouvertement. L'action de Saint Martin put avoir une certaine légitimité au Moyen Age, aujourd'hui sa mémoire nous conduit dans une fausse direction, parce que, bien que ce concept du "partage" ici véhiculé puisse paraître profondément humain aux uns et aux autres, aujourd'hui, sous l'angle macrosocial, il est devenu un anachronisme sentimental, et par conséquent improductif à l'intérieur d'un système dynamique-flexible qui opère à moyen terme, et qui apporte un large soutien social; improductif, et non dépourvu de danger, parce que l'exigence du "partage" suppose qu'il y a des pauvres, et même des marginaux dans un Etat où domine de droit l'économie sociale du marché. Ne nous laissons pas tromper, de saint Martin à saint Marx il n'y a qu'un petit pas; des parcours des petits enfants avec leurs bougies par les rues des paroisses, il y a chemin direct aux manifestations de masse sur la place Marx-Engels.

L'amour du prochain, une fois transformé ainsi en monstruosité, l'auteur propose cette solution:

Pour cela, dans ce cas, on ne doit pas, ignorer le "signal du réveil", et la politique de l'unité allemande doit, en conséquence, s'inscrire dans la réalité. Les exigences sont sur la table:

-L'abolition de la surnommée "fête de Saint Martin"  
-la révélation complète et inconditionnelle des chemins et moyens par l'intermédiaire desquels la Stasi (la police secrète de la RDA), le SED (parti communiste de RDA), le PDS (parti qui succède au SED), les verts-alternatifs et quelques SPD ont, jusqu'à maintenant, manipulé la surnommée "fête de Saint Martin";

-et surtout, la déclaration immédiate du jour de Ludwig Erhard...<sup>87</sup>.

Le jour de l'amour du prochain de saint Martin, devient ainsi le jour de l'amour de l'argent de saint Ludwig Erhard. Il est facile d'imaginer comment, au jour de saint Ludwig, on va raconter la même légende. Ce sera ainsi:

Saint Ludwig cheminait un jour d'hiver, et rencontra en chemin un mendiant qui lui demanda de l'aide. Mais Saint Ludwig ne s'émeut, et encore moins ne quitta son manteau. Il dit au mendiant: "Non! Dans ton intérêt, c'est mieux que je ne t'aide pas. Et il continua son chemin.

Nous devinons ce qui sera ajouté à cette légende: le mendiant fut si impressionné, qu'il s'en retourna à la ville, commença un petit commerce et à partir de cet instant il vécut avec l'argent que lui-même avait gagné. Si saint Ludwig avait partagé son manteau avec le mendiant, ce geste lui aurait été préjudiciable. Le mendiant le remercia toute sa vie de ne pas l'avoir aidé<sup>88</sup>.

L'inversion antiluciférienne fait de la destruction de toutes les valeurs humaines l'impératif catégorique de l'humanité. Elle annonce la réalisation de l'homme par la destruction de l'humanisme. Elle détruit toutes les valeurs qui permettent l'émancipation humaine, les valeurs du sujet antérieur aux institutions, les valeurs universelles de l'homme concret; elle détruit tous les droits humains. En dénonçant toutes ces valeurs comme invention diabolique, comme lumière luciférienne, elle mobilise la société entière, sa culture et ses moyens de communication dans une guerre sans

---

<sup>87</sup> Ludwig Erhard fut le ministre de l'économie du premier gouvernement de l'Allemagne fédérale après la Seconde Guerre mondiale, et est considéré comme le fondateur de l'"économie sociale de marché".

<sup>88</sup> Ce conte de Saint Ludwig me fait penser au conte enfantin le plus court et le plus cruel des frères Grimm. Il dit ce qui suit: "Il était une fois un enfant têtu qui ne faisait pas ce que voulait sa mère. À cause de cela il ne plaisait pas au bon Dieu, qui permit qu'il tomba malade. Aucun médecin ne put l'aider, et bien vite il fut sur son lit de mort. Quand il fut descendu dans sa tombe et couvert de terre, il sortit son petit bras et l'étira vers le haut. C'est en vain qu'on le descendit à nouveau dans sa tombe et qu'on le couvrit de terre fraîche. Le bras sortait toujours de terre. La mère elle-même dut attacher le petit bras. Quand elle eut fini, elle retourna à sa maison et alors seulement l'enfant entra dans le repos sous terre". Bruder Grimm: Kinde-und Hausmarchen. Erstfassung 1812. München, 1949, S. 564. Cité dans: Negt, Oscar-Kluge, Alexander: Geschichte und Eigensinn. Frankfurt, 1981, S. 766.

Est-ce cela le véritable amour d'une mère? N'est-ce pas plutôt l'amour de saint Ludwig? Est-ce que quelqu'un oserait conter un tel conte à ses enfants?

Selon Bartolomé de las Casas, Jésus, lors du jugement dernier, dira aux conquérants d'Amérique: "J'étais vêtu et vous m'avez pris mes vêtements".

Quand le ministre du travail Robert Blum, visita la Pologne au début de l'année 1988, il dit: "Marx est mort, Jésus vit". En 1990, après l'unification de l'Allemagne, dans une ambiance plus sécularisée, des Allemands transformèrent ainsi ce slogan: "Marx est mort, Ludwig Erhard vit". En réalité, dans les deux cas, il exprimait la même chose.

merci contre ces valeurs. En projetant la monstruosité sur ces valeurs, elle en suscite l'horreur. En luttant contre elles, la société se transforme en une société sans valeurs. Cette société même, et toute la culture occidentale, se transforme en une machine à tuer, en une Bête qui affronte Lucifer.

Le sens de la morale change complètement. Elle se transforme en une disposition illimitée à tuer. C'est la morale des troupes d'élite. "Suis-moi, si j'avance; appuie-moi si je reste debout; tue-moi si je reste en arrière". La vraie morale, c'est que la main ne tremble pas en tuant.

Pour lutter contre l'enfer, cette société, rejette, aux enfers, toutes les valeurs humaines; c'est ainsi qu'elle les détruit; C'est ainsi qu'elle procède dans sa lutte contre Lucifer. A mesure qu'avance cette lutte, la société bourgeoise se déshumanise progressivement.

Evidemment, cette lutte n'a pas commencé avec la démonisation de l'émancipation humaine démonisation qui s'est réalisée durant le XIX<sup>e</sup> siècle. Déjà Bernad de Clairvaux situait l'entrée de l'homme dans la divinité au moment de la deshumanisation de l'homme. Il détruisait ainsi la possibilité de l'humanisation concrète. Mais il le faisait au nom d'une éthique universellement anticorporelle et abstraite. Cette deshumanisation nous la rencontrons aussi chez John Locke et Adam Smith. Ce dernier, cependant, en détruisant la possibilité de l'humanisme concret, promet sa réalisation au moyen de la main invisible et de la logique interne du marché. D'une certaine façon ces auteurs maintiennent la référence à l'humanisme éthique même si c'est en termes renversés. Les mouvements contestataires, ils pourront alors les récupérer à partir de la tradition même de ces mouvements.

L'inversion antiluciférienne par contre élimine tout. Elle célèbre la lutte au nom du rien, qui s'appelle la volonté du pouvoir. Elle s'élève contre l'humanisme éthique comme tel, sous toutes ses formes.

C'est le nihilisme qui sera assumé par l'Occident au cours des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles<sup>89</sup>. C'est ce que Nietzsche appelait le nihilisme actif et qu'il avait

---

<sup>89</sup> C'est durant la révolution française, et spécialement en réaction à la "Société des égaux" de Babeuf, que débute cette inversion. En 1797 et 1799 apparaît en Allemagne un ouvrage sur la révolution française; l'auteur est un aristocrate allemand qui avait beaucoup de sympathie pour cette révolution, en tant que révolution bourgeoise. Cependant il établissait une distinction entre le contenu bourgeois de cette révolution et son contenu "luciférien". Toute la dynamique du peuple français, il la voit en termes lucifériens. L'ouvrage d'ailleurs porte le titre "Lucifer". Voir Oelsner, Konrad Engelbert: *Lucifer oder Gereinigte Beitrage sur Geschichte der Franzosischen Revoluton. (1797 et 1799) (Lucifer ou les apports purifiés à l'histoire de la révolution française)* Fischer, Frankfurt a/M, 1938.

L'auteur parle de "l'arbitraire déculotté" des sans-culottes, en tant qu'ils ne respectent pas la propriété (texte 22). Pour lui ils sont "le monstre le plus dangereux"; leur démocratie est une "démocratie sauvage" (texte 44).

Peu après, Holderlin formulait cette image dans son *Hiperion*. Il développe sa pensée humaniste comme un moyen de lutte contre ce qu'il appelle l'"association du Némésis"

prévu comme déroulement historique de l'Occident. Il présentait ce nihilisme comme le moyen de salut de l'occident. C'est là l'utopie nietzscheenne de l'enfer sur la terre. Une fois réalisée la destruction de toutes les valeurs, l'Occident pourra alors concrétiser le rêve du ciel sur la terre sans que celle-ci se transforme en enfer. C'est ainsi que la culture occidentale se vide d'elle-même et entre les yeux ouverts dans le chemin infini vers l'enfer.

En développant ce nihilisme, la culture occidentale s'évapore. Elle a toujours été hautement destructrice, mais a tout de même été autre chose. Aux côtés d'Anselme et de Bernard, ont apparu, au Moyen Age, François d'Assise et Thomas d'Aquin. Avant le colonialisme, il y a eu la Renaissance, qui ne s'est nullement achevée avec l'affirmation de la société bourgeoise. A côté de Adam Smith, il y a eu un Kant, un Hegel, et à côté d'eux, Marx. Le nihilisme a détruit ces grandes figures. Il a créé un monde uniforme, dans lequel tout mouvement d'affirmation du sujet humain est dénoncé et poursuivi<sup>90</sup>. C'est sur que les valeurs de l'émancipation humaine ne disparaissent pas; le chemin de l'utopie de l'enfer sur terre comme le chemin de l'utopie du ciel sur la terre est infini. C'est pour cela qu'il n'aboutit pas. Mais de nos jours, ces valeurs de l'émancipation humaine ont été précipitées dans l'enfer contre lequel on lutte<sup>91</sup>. Les valeurs de l'émancipation humaine ne peuvent plus, comme il en était possible auparavant, dériver des valeurs de la société occidentale, même si elle était

---

(Bund der Nemesis), une référence sous une forme ésotérique à la "Société des égaux" de Babeuf, durant la révolution française. Ainsi, avant même qu'existe un mouvement socialiste, le monstre du socialisme était déjà créé.

<sup>90</sup> Quand Lyotard parle de Habermas, il le transforme immédiatement en un monstre. La raison en est simple: Habermas maintient les valeurs de l'émancipation humaine, et il essaie de les fonder sur une éthique universelle et rationnelle. Lyotard le qualifie de "Terrorisme" et "Totalitarisme". Voir: Lyotard Jean-François: La condition post-moderne. Editions Catedra, Madrid, 1987, pag. 116-117 et 188-190.

<sup>91</sup> Pour le démontrer, les écrits ne manquent pas, en voici un exemple: "Dans son essai sur 'Le Mythe de l'Auto-Identité Humaine' Kolakowski signale 'que le rêve d'une communauté humaine parfaitement unifiée', rêve profondément enraciné dans la culture européenne et assumée par tant de penseurs socialistes, est la source la plus profonde des utopies totalitaires, dont les conséquences pratiques sont terribles.

dash... que ce...

depuis...

cette... Est-ce...

z'wait... totali...

parfaitement unifiée" est irréalisable ou, si elle est, elle devient effectivement destructrice, et ouvre la porte au totalitarisme. Cependant, dans la mesure où cette dénonciation se transforme en dénonciation de l'utopie comme telle, elle promeut ce totalitarisme contre lequel on prétend lutter.

une société de domination. Le nihilisme constitue la terre brûlée de toutes les valeurs.

De cette façon l'Occident bourgeois se présente comme l'unique alternative possible. Il exerce ce "chantage d'une seule alternative" que Kolakowski, en Pologne, avait déjà reproché au stalinisme des années cinquante. Toutes les alternatives possibles doivent nécessairement s'inspirer de ces valeurs que l'inversion antiluciférienne diabolisent. Toute alternative est, au point de départ, condamnée. En luttant contre le monstre du nihilisme, qu'il projette sur les utopies, l'Occident développe le nihilisme. Car pour lutter contre le nihilisme il faut être aussi soi-même nihiliste. Il assume le nihilisme Nietzscheen, mais l'assume au nom de la lutte contre le nihilisme des utopies<sup>92</sup>.

### III. Le passage de Lucifer à travers l'histoire

#### 1. Lucifer et le péché contre l'Esprit Saint

"Et bien plus, l'heure vient où celui qui vous fera perir croira présenter un sacrifice à Dieu" (Jean, 16.2).

La problématique Luciférienne traverse toute la tradition chrétienne. Il s'agit du problème que le mal peut apparaître au nom du bien. Ceci apparaît pour la première fois dans l'évangile de saint Mathieu, quand, dans un affrontement de Jésus avec les pharisiens, ces derniers lui reprochent d'agir à cause du pouvoir de Satan:

Alors, on lui amena un possédé aveugle et muet; il le guérit, en sorte que le muet parlait et voyait. Bouleversées, toutes les foules disaient: "Celui-ci n'est-il pas le fils de David?" Mais les pharisiens, entendant cela, dirent: "*celui-là ne chasse les démons que par Bézéboul, le chef des démons*".

Connaissant leurs pensées, il leur dit: "Tout royaume divisé contre lui-même court à la ruine; aucune ville, aucune famille divisée contre elle-même, ne se maintiendra. *Si donc Satan expulse Satan, il est divi-*

---

<sup>92</sup> Plus on avance sur le chemin de l'économie de marché, plus le marché devient destructeur des valeurs qui soutiennent le marché lui-même. C'est faux que les valeurs du marché se limitent à la reconnaissance de la propriété privée et au respect des contrats. Sans les valeurs de solidarité, qui sont dénoncées au nom du marché total et pur, le marché lui-même ne peut fonctionner. Ces valeurs sont intrinsèques au marché, bien que les participants au marché n'en aient pas conscience. En réduisant la politique à une technique, on détruit ces valeurs, et, par le fait même, on détruit la possibilité du marché. Le marché, en détruisant les valeurs de solidarité, se détruit lui-même. Au lieu de produire un équilibre du marché, il produit l'anarchie du marché. Voir: McPherson, Michael S.: "The limit of self-seeking. The role of morality in economic life", dans: Colander, David (ed): *Neoclassical Political Economy. The Analysis of Rent-Seeking and DUP Activities*. Ballinger.

- *sé contre lui-même: par conséquent, comment alors son royaume se maintiendra t-il?...*

Mais si c'est par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, alors le regne de Dieu vient de vous atteindre.

Comment quelqu'un pourrait-il entrer dans la maison de l'homme fort et s'emparer de ses biens, s'il n'ad'abord ligoté l'homme fort? Alors il pillera sa maison.

Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne rassemble pas avec moi disperse.

Voilà pourquoi, je vous le déclare, tout péché, tout blasphème sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas pardonné" (Mat. 12. 29-31).

Jésus est ici confronté à cette problématique luciférienne: les signes du regne de Dieu deviennent l'oeuvre du prince des démons. Et Jesus interprete cette problématique comme le péché contre l'Esprit Saint.

Paul, lui, l'interprétera dans le sens d'un discernement des esprits. Parlant des faux apotres, il déclare: "rien d'étonnant à cela: Satan lui-même se camoufle en ange de lumiere"(2 Co 11.14).

Augustin s'exprime dans le meme sens:

"quelques fois Satan, d'apres ce que nous lisons dans (2 Co.11.14), se camoufle en ange de lumiere"<sup>93</sup>.

Ce sens du discernement disparaît apres Augustin. Au XI siecle, avec Saint Anselme, apparait le probleme luciférien dans son sens moderne antiluciférien et anti-corporel. Toute réaction corporelle spontanée est vue maintenant comme une entrée de Satan dans l'ame humaine. Par conséquent, la conception corporelle et terrestre du royaume de Dieu qu'avait eue Jésus, est maintenant vue comme la tentation démoniaque. On la considere comme le "péché juif". Commence alors cette inversion qui va transformer le message de Jésus en un message luciférien, remplaçant le "Royaume de Dieu au milieu de vous" par un regne de Dieu des ames luttant contre le corps. Cette vision se maintiendra, dans le libéralisme sous une forme sécularisée, pour déboucher, au XIX siecle sur l'inversion antiluciférienne de toutes les valeurs humaines<sup>94</sup>

Le nom de Lucifer dans cette problématique, apparait dans la tradition chrétienne, seulement au XI siecle. Auparavant, les gnostiques lui avaient donné un sens semblable. Dans la tradition chrétienne du premier millenaire, le nom de Lucifer est un nom attribué fréquemment à Jesus lui-même. Nous le rencontrons dans la liturgie du Samedi Saint au moment de

<sup>93</sup> Saint Augustin: *La ville de Dieu Mexico*, 1970, p.478.

<sup>94</sup> Pour une histoire de démon, voir: Russel, Jeffrey Burton: *The prince of darkness.Radical Evil and the power of good in history*. Cornell University Press, New York,1988.



la benediction du cierge pascal, Il apparait également dans la seconde lettre de Saint Pierre. Chez les chrétiens, ce nom de Lucifer était aussi donné comme prénom. Ce qui explique, qu'il ait un saint Lucifer de Cagliari, lequel recut au III siecle.

la logique du mythe revele ce qui est arrivé effectivement à l'époque où le royaume de Dieu, que Jésus prêchait a été interpreté comme une tentation démoniaque et remplacé par le regne des ames, où l'un des noms de Jésus, Lucife, a été transformé en nom du démon. .

Cela nous conduit à nouveau au mythe de l'ange Michel, qui lutte contre le serpent. Plus Le Serpent prend la forme de Lucifer, plus s'intensifie la lutte de Michel contre Lucifer. Mais, plus Lucifer est porteur du message de Jésus, et por conséquent s'identifie à Jésus lui-meme, plus l'ange Michel se transforme en la Bete qui lutte contre Jesus<sup>95</sup>. Il semble alors que ce soit tout l'Occident chrétien et le christisanisme lui-meme qui lutte contre Jesus. Le Jesus qui s'identifie aux victimes de toute l'histoire, est maintenant dénoncé avec les victimes comme "la racine de tous les maux"<sup>96</sup>.

La dénonciation de "l'amour de l'argent, comme la racine de tous les maux", s'est transformée en péché d'orgueil. Qui est comme Dieu?, crie la société occidentale, ce qui signifie: Qui est comme l'argent? qui est comme l'économie sociale du marché? qui est comme l'empire de la loi? L'accusation antiluciférienne, c'est le cri de la Bete de l'Apocalypse: Qui est comme Dieu? Ce cri est lancé contre la solidarité, contre les revendications légitimes du corps, contre le pacifisme, contre la protection de la nature, contre la politique de développement, contre l'amour du prochain, en tant qu'amour de l'homme concret. Il est lancé contre ceux qui demandent une solution à la dette extérieure du Tiers Monde par la remise des dettes, et contre ceux qui exigent un Nouvel Ordre mondial dans lequel le Tiers Monde sera traité sur le meme pied d'égalité que le Premier Monde. Il est lancé également contre tous les mouvements socialistes, les mouvements de

---

<sup>95</sup> Un journaliste costaricien écrivait au moment de la guerre du golfe: "...Christ n'était pas aussi pacifiste qu'on le décrit et quand il devait agir énergiquement il le faisait sans hésiter, comme la fois qu'il chassa à coups de fouet, les marchands du temple et sans qu'aucun dialogue ne fut établi. L'unique difference c'est que maintenant le fouet ce sont les bombes, les missiles, les chars d'assaut et les mitrailleuses. Et il faut les utiliser énergiquement...et rien ne me rendrait plus heureux que de me trouver au Golfe à ce moment-ci. Et avec plaisir, j'enrolerais mon fils pour cette guerre. Je lui dirais adieu, enchanté de la vie". (La Nación, San José, 25. I.1991).

<sup>96</sup> L'historien Friedrich Heer perçoit ce fait: "la haine meurtriere des chrétiens pour les juifs du IV siecle au XX siecle, est dirigée dans sa dimension la plus fprofonde contre le juif Jésus en qui ils n'ont plus d'espérance, qu'ils haissent, et qu'ils rendent responsable -avec le diable et les juifs- des gachis de l'histoire. Dans mille images le juif Jésus est défiguré: Le Seigneur, l'empereur céleste y le roi du ciel, voilà autant de caracteristiques imperiales, qui sont, en réalité, les caracteristiques de Jupiter.

changement social et contre toutes les recherches d'alternatives à la société occidentale actuelle. De la négation du corps et de ses droits, on revient au Qui est comme Dieu? duquel on était parti.

La dénonciation de l'orgueil -de l'*hubris*- chez ceux qui s'opposent à l'Empire est aujourd'hui aussi habituelle qu'elle l'était au temps de Rome. L'Empire, en tant que Bête apocalyptique, ne peut renoncer à cette dénonciation. Voici quelques exemples:

Tant au Salvador qu'au Pérou, il existe quelque chose qui aveugle autant les dirigeants subversifs informés que leurs troupes désinformées: la démesure.

Si le monde marche dans un certain sens, c'est une impertinence de vouloir marcher dans le sens contraire. Qui prétend le faire, qu'il soit ou non guerillero, commet le péché de la démesure.

Les Grecs qui opposaient l'harmonie classique de Apollon à la frénésie de Dionysos opposèrent deux termes. L'un, "sofrosyne", faisait allusion à l'équilibre du sage. Qui est sage? celui qui reconnaît ses propres limites.

L'autre mot grec "hybris" était mis en relation avec la tentation qui accompagne la condition humaine: l'aspiration à être un dieu. "Vous serez comme des dieux", dit le serpent à Adam. Le péché originel fut un péché de démesure... Nous sommes des mortels. Nous sommes limités.

La limitation propre aux latinoaméricains, c'est que, en tant que nous sommes, nous ne pouvons changer la marche du monde. Nous pouvons, seulement, nous y adapter avantagement...

Encore aujourd'hui des Donquichottes, moins sympathiques et moins inoffensifs que celui de Cervantes s'emparent de mitrailleuses dans le but de changer le monde. "Hybris" (*Vision*, 11 XII, 89, p.13)

"Une analyse psychologique en profondeur de certains théologiens et de certains laïcs chrétiens et de certains chefs de l'Eglise, donnerait la vision de cet abîme dans les profondeurs de l'âme d'où l'on entend le juif Jésus, mais le juif Jésus remplacé par la seconde personne divine, l'empereur céleste, le Seigneur le Dieu Jésus-Christ" (Heer, Friedrich: Gottes Erste Liebe. Die Juden im Spannungsfeld der Geschichte. Ullstein Sachbuch, Frankfurt/Berlin, 1986, S. 548).

"Le qui est comme Dieu?" est dirigé contre ceux qui n'acceptent pas la soumission de l'Amérique Latine à la marche de l'Empire. Qui est comme Dieu? se transforme en Qui est comme l'Empire?, qui est comme les EUA? Qui est comme le commandant en chef? qui est comme le marché? qui est comme le capital? Contre les sandinistes on a constamment fait cette campagne antiluciférienne:

Ils commirent le pire des péchés: ils se prirent pour des dieux et agirent comme des dieux: ils déprécierent Dieu, ils communiquèrent même, ils se moquèrent du pape, ils exigèrent du peuple qu'il les adora et dans leur folie, ils prétendirent se fabriquer, avec l'aide de curés renégats, une église propre. Au fond le totalitarisme c'est cela: tout ou rien, c'est à dire, la supplantation de Dieu...Ils prétendirent construire le nouveau Nicaragua et

et créer un homme nouveau.

Comme Dieu ils voulaient eux aussi créer l'homme, mais ils réussirent seulement à annihiler les hommes.

Ces commandants d'hier ne sont aujourd'hui que de simples pleurnicheurs qui ne pourront même pas s'enfuir à Cuba, chez un autre, insensé, leur père, semblable à eux, qui souffre de la même agonie. Ils ne pourront non plus s'envoler pour l'Europe de l'Est. Les peuples leur fermeront leurs portes...L'URSS les repoussera avec dédain...tous ils devront aller tout droit à la prison, comme Noriega, car comme ce dernier, ils furent une bande de malfaiteurs; mais la faiblesse du pouvoir au Nicaragua, impose lamentablement ses exigences...

Ces sandinistes ne veulent plus être des humains. Peut être ne peuvent-ils l'être (La Nación, San José, 5.III.1990).

Qui est comme Dieu? Qui est comme le Fond Monétaire? Qui est comme la Banque Mondiale? qui est comme le Pape? Qui est comme l'Occident?<sup>97</sup>.

La Bête veut un monde propre, sans ordure:

La chute des murs idéologiques impose aussi à Costa Rica une profonde et ample tâche d'épuration dans les universités de l'Etat...

Quelques universitaires prirent un tournant, et, après plusieurs années d'erreur et d'endoctrinement, décidèrent de reprendre le sentier du savoir. D'autres, cependant, persévérèrent dans leur égarement attachés au cadavérique style marxiste.

Il est urgent d'élaborer un plan de désintoxication de certaines facultés et chaires, un plan d'épuration bibliographique -on exige encore de nos jeunes qu'ils lisent des auteurs-momies, saturés de palabre marxiste; s'impose également un changement de contenus des programmes et un nettoyage du langage . *Il ne s'agit d'allumer un bucher dans les universités pour mettre le feu à la culture, mais au contraire, il faut brûler l'ordure pour ruler l'ordure pour que fleurisse, puissante la culture, c'est à dire, la liberté, l'excellence, le droit inalienable de chercher la vérité, la beauté, droit réprimé, durant tant de décennies- oh crime des crimes- par la*

---

<sup>97</sup> L'armée irakienne en capitulant, à la fin de la guerre nous donna une image symbolique, que la télévision a reproduit à travers le monde entier: "Quatre soldats irakiens (qui se rendirent) s'approchèrent d'un soldat américain, s'agenouillèrent et lui baisèrent la main" (La Nación, San José, 28.II.91). Ils reconnurent qu'ils ne seront jamais comme Dieu. Le soldat américain reçut avec joie cette preuve de réalisme. Qui est comme Dieu? Qui peut lutter contre lui?

Dans les conditions de capitulation inconditionnelle, l'Irak devait accepter de payer les dommages de la guerre. S'il reste au peuple du pain à manger on va le lui enlever. La signification de ce geste apparaît désormais clairement: maintenant, et pour les années à venir, l'Irak aura une dette impayable qui livre à jamais sa souveraineté aux pays du centre, aux "sept" qui dominent le FMI. Il devra se prosterner devant eux, comme le fait déjà toute l'Amérique Latine. Visiblement, les EUA essaient de conduire les autres pays pétroliers du Proche Orient dans la même situation. S'il réussissent ils auront solutionné les problèmes du déficit de la balance commerciale et de paiements, exportant, maintenant comme ils le prétendent, la "sécurité". C'est un peu comme la "protection money" que touche la mafia. Ce qui au XIXe siècle, était l'opium pour la Chine, est maintenant la "sécurité" pour le Proche Orient.

stratégie de l'étourdissement collectif, dans le but de deshumaniser l'homme et de le convertir en robot...La lumière: l'antithèse des ténèbres de la barbarie totalitaire (*La Nación*, San José, 16.III.1990). (Les phrases en italique sont de nous).

La liberté, c'est la prohibition de toutes les opinions qui ne sont pas libres.

L'homme nouveau? Jamais d'homme nouveau. L'expression vient de Saint Paul. Le rêve de l'homme nouveau fut aussi précipité en enfer. Qui est comme Dieu? Ce rêve n'est-il pas luciférien?

C'est la fin d'un christianisme, qui dans le tourbillon du nihilisme occidental court à sa perte. L'Occident et son christianisme s'annihilent ensemble. C'est la fin de l'Occident, et la post-modernité n'est plus que cette modernité occidentale *in extremis*. L'ange de la lumière de l'Occident est devenu exterminateur, dont la face épouvantable luit sur Bagdad.

Découvrir cette fin de l'Occident, est la condition pour trouver un nouveau départ.

## 2. A la place de Lucifer

Le problème luciférien apparaît autant à l'intérieur du christianisme que dans l'Empire, parce que la liberté chrétienne est la liberté de transgresser la loi. Par conséquent, c'est une liberté de ne pas obéir à l'autorité, quelle qu'elle soit, légitime ou non.

Cette liberté pousse à un affrontement avec la loi et l'autorité; non pas à un affrontement avec l'autorité parce qu'elle ne respecte pas la loi, mais un affrontement avec l'autorité qui agit au nom de la loi et exige son accomplissement. La liberté chrétienne n'interpelle pas l'autorité afin qu'elle accomplisse la loi. C'est la loi qui tue à travers son accomplissement que refuse la liberté chrétienne.

Si on veut exprimer cet affrontement en termes manichéens, on arrive à la confrontation de la loi avec la vie. La vie annule la loi, la loi annule la vie. En termes mythologiques: La Terre Nouvelle de Lucifer est au delà de la loi, l'enfer de la Bête, c'est la mort des transgressions de la loi. Lucifer et la Bête: la vie de l'ordre spontané sans le besoin d'une loi, et la loi absolue qui n'accepte pas de transgressions. Ordre spontané et institution parfaite. Pour Lucifer, la Bête c'est le démon; pour la Bête, c'est Lucifer qui est le démon.

Cette polarisation manichéenne est sous-jacente à l'histoire de l'Occident, à partir du moment où la critique de la loi s'affronta au premier empire qui exerça sa domination au nom de la loi, l'Empire Romain. Elle ira en s'accroissant au long de toute l'histoire occidentale jusqu'à nos jours. Elle traversera l'Empire Chrétien avec la sorcellerie et les hérétiques, la société bourgeoise qui rejette tout le monde en dehors de ses centres, durant la

première moitié du XIX siècle, l'anarchisme et le marché total, puis le trotskisme et le stalinisme, le socialisme et le nazisme. Cette polarisation manichéenne débouche constamment sur la négation réciproque de Lucifer et de la Bête.

L'Apocalypse décrit ce qu'est la Bête et son autorité, qui au nom de la loi apporte la soumission, l'exploitation, l'esclavage et la mort. On l'appelle Babylone, mais il s'agit de l'Empire Romain. L'Apocalypse ne perçoit pas la fonction de l'autorité, qui continue d'exister au de-là de la mort que l'Empire apporte. En ne la percevant pas, elle projette sur l'empire la monstruosité. Mais pour lutter contre le monstre, on doit devenir à son tour un monstre. Dans le langage violent de l'Apocalypse contre Babylone, réapparaît la violence de Babylone, mais cette fois, sous la plume de l'auteur.

L'Apocalypse ne discerne pas le problème luciférien, bien qu'elle l'exprime. Il apparaît sous la plume de l'auteur sans qu'il s'en aperçoive. Face à la mort de l'empire il revendique la vie. Mais, immédiatement il invertit à nouveau cette exigence de vie par la mort de ceux qui suivent la Bête, la mort de ceux qui apportent la mort, la mort de tous ceux qui suivent Babylone, la mort de ceux qui s'identifient avec l'autorité, qui au nom de la loi, apporte la mort. Quand on met l'Apocalypse au service de l'autorité, on ne fait que prolonger cette chaîne en demandant la mort pour ceux qui veulent donner la mort à ceux qui suivent l'autorité, qui au nom de la loi dispose de la mort. Ces derniers maintenant sont considérés comme Babylone, comme ceux qui se soulèvent contre Dieu, comme les orgueilleux, comme la Bête.

«On abolit la critique de la loi que l'on trouve chez Jésus et chez Paul, et avec elle la liberté chrétienne, on établit une loi que personne ne peut transgresser. La véritable liberté chrétienne est une liberté face à la loi, non une liberté acquise par l'accomplissement de la loi. Le diable est celui qui transgresse la loi. Voilà le pas qui donne lieu à la création de Lucifer.

Lucifer devient ainsi l'image monstrueuse de la liberté chrétienne. C'est la monstruosité projetée sur cette liberté. Cette liberté chrétienne donne le droit de transgresser les lois, quand l'accomplissement de la loi condamne à mort celui qui a l'obligation de l'accomplir; on ne doit pas payer les dettes, si l'effort de les payer condamne le débiteur à la mort. Cette liberté chrétienne n'admet pas les sacrifices humains, et les sacrifices humains sont commis précisément au nom de l'accomplissement de la loi. Dans cette optique la loi qui n'admet pas de transgressions est une loi inhumaine, car son accomplissement peut entraîner des sacrifices humains.

L'Apocalypse porte cette image de la liberté à un niveau transcendantal, figurée par la Terre Nouvelle, dans laquelle l'autorité et la loi s'évanouissent ou sont perçues, exclusivement, comme la Babylone de la Bête. Il s'agit d'une interprétation radicale de la critique de la loi. Paul avait une autre conception de la problématique, en mettant entre parenthèses

l'autorité et la loi, il affirmait par le fait même leur validité. Dans ce cas, l'autorité était la Bete, dans la mesure où elle n'admettait pas la transgression de la loi lorsque son accomplissement entraînait la mort. Par conséquent, l'autorité, pour ne pas se transformer en Bete, doit à chaque instant, faire un discernement face à la loi, pour l'abolir si elle entraîne la mort, et l'appliquer quand son accomplissement est nécessaire à la vie de tous. Dans la mesure où l'autorité s'affirme comme domination, elle implante la loi aveuglément, et cette exigence aveugle la transforme en Bete. Effectivement, le cri "law and order" a toujours été le cri de bataille des "nuits des longs couteaux".

La figure de Lucifer, dans la perspective de la Bete, est créée précisément à partir de cette liberté de l'homme de transgresser la loi. L'autorité en niant la transgression conditionnelle, établit la loi comme un absolu qui, indistinctement, transforme toute transgression en un crime. Que toute transgression soit un crime, c'est là l'absolutisation de l'autorité, au nom de la loi. Dans la société bourgeoise, ceci s'appelle la "légitimité par la légalité". C'est ce despotisme, que l'Apocalypse appelle "la Bete".

Déclarer que toute transgression est un crime, c'est situer toutes les transgressions comme des crimes à un même niveau. Mais le crime suprême, c'est déclarer que la transgression peut être une vertu. Il y a des transgressions qui ne proviennent pas d'un discernement, qui sont une pure violation de la loi, mais sans la prétention d'être une vertu. Ce sont des crimes qui se commettent soit avec une conscience coupable soit en sachant qu'on transgresse une loi qui n'est pas sujette au questionnement. Al Capone était un criminel de ce type. Il volait, mais une fois enrichi, il était un fervent défenseur de la propriété privée. Il savait que ces crimes étaient une contradiction. Pour jouir de ses fruits, il devait s'assurer que d'autres ne commettent pas les mêmes crimes.

Quand on transgresse la loi au nom de la liberté, la transgression est une vertu. Pour une autorité qui s'exerce au nom de l'absolutisation de la loi, c'est là la plus grande perversion. Non seulement on commet une transgression sans la conscience d'une faute mais on l'honore comme une vertu. Du point de vue de l'autorité absolue, il s'agit du péché contre l'Esprit Saint. Et dans plusieurs cas il peut en être ainsi. Célébrer l'assassinat avec un "vive la mort!", c'est la plus grande perversion. Mais, la transgression de la loi dans tous les cas où son accomplissement entraîne la mort, c'est le contraire de l'assassinat. Dans ces cas la loi ne peut être mise au service de la vie, qu'en la transgressant. Cependant, l'autorité absolue traite toutes les transgressions de la même façon. Elle refuse le discernement. De cette façon, elle désencombre le chemin pour projeter la monstruosité sur la liberté humaine face à la loi.

Si toute transgression de la loi est un crime, et si la légitimation de certaines transgressions est le plus grand crime, alors la liberté chrétienne est ce plus grand crime. Tous les crimes de l'humanité sont concentrés pour

la condamnation de cette liberté. Lucifer devient ainsi le plus grand criminel. On identifie alors, sans distinction, le pacifisme, le terrorisme, le trafic des narcotiques, les assassinats, la protection de la nature, la résistance à l'exploitation. Tout est mis sur le même pied, tout implique une certaine transgression de la loi. Et quand cette transgression est considérée comme un devoir, c'est là le plus grand des crimes. On concentre - car toutes ces actions sont des transgressions de la loi- tous ces crimes en un seul, qu'on appelle Lucifer. En combattant ce Lucifer, l'autorité se transforme en Bête. En même temps qu'elle lutte contre les crimes, l'autorité combat, comme ennemi mortel, toute action en faveur de la vie humaine.

Dans le cas où l'obéissance à une loi entraînerait la mort, on ne peut assurer la vie humaine sans transgresser cette loi. C'est la critique de la loi faite par Jésus et par Paul. Cependant, c'est la critique que doit faire tout humanisme devant une autorité qui tue au moyen de l'accomplissement d'une quelconque loi. Les dettes dont le paiement tue le débiteur, ne doivent pas être payées. Cette même critique de la loi l'a faite Marx, quand il a analysé la loi du marché. Il arriva à la conclusion que la loi du marché, précisément parce qu'elle est accomplie, entraîne l'exploitation. L'exploitation n'est le produit d'aucune transgression de la loi du marché, mais de son accomplissement. En payant les prix du marché -prix de l'équivalence selon Marx, prix d'équilibre selon les dires des bourgeois- on produit l'exploitation, dont les résultats sont la destruction de l'homme et de la nature. La réponse bourgeoise à Marx est furieuse, comme a toujours été la réponse de l'autorité à la critique de la loi. La théorie bourgeoise n'accepte pas l'idée que l'exploitation résulte de l'accomplissement des lois du marché. Elle accepte de parler d'exploitation, mais elle la relie infailliblement aux transgressions des lois du marché, telles que les monopoles, les interventions de l'Etat, etc. Sa conception du marché, comme société parfaite, l'empêche de le critiquer, en même temps qu'elle lui permet d'exercer une domination absolue, voire totalitaire, au nom de la loi métaphysique du marché.

La critique de la loi- qui est toujours critique des institutions- soumet la loi au critère de la vie humaine et de ses nécessités. Aucune loi n'est légitime si, pour son accomplissement, elle exige la mort des êtres humains. Positivement cette critique de la loi ne prescrit rien. Elle ne dit pas ce que l'on doit faire, mais elle trace les limites que toute action humaine doit respecter, indépendamment de la portée de cette action. Par conséquent, elle ne prétend pas savoir comment on peut rendre les hommes heureux. Que les hommes soient heureux ou non, il est nécessaire pour l'être humain de respecter cette limite.

Cette critique entraîne un affrontement avec l'autorité. La forme sous laquelle l'autorité se présente et est légitimée ne change pas le fait de cet

affrontement, qui devient inévitable face aux menaces que fait peser sur la vie humaine l'accomplissement de la loi.

C'est ce qu'on appelle la résistance, qui est aussi légitime que vivre est légitime. Cependant, cette résistance en mettant face à face les nécessités de la vie humaine et la loi, crée son propre horizon utopique. L'horizon utopique de la loi est la société parfaite; l'horizon utopique de la vie humaine libre est, sous sa forme la plus radicale, la Terre Nouvelle de l'Apocalypse ou, en termes sécularisés, l'ordre spontané des anarchistes. L'utopie de la loi est le paradis avec l'arbre défendu; l'utopie de la vie libre est le paradis sans arbre défendu.

La critique de la loi, considérée par l'autorité exclusivement comme une Bête sans capacité d'intégration à un ordre institutionnel, se transforme effectivement en Lucifer. Ainsi, le problème luciférien devient un problème réel, et non seulement une création imaginaire de la "Bête". C'est, dans le langage sécularisé, le problème de l'utopie. Le problème de l'utopie n'est pas non plus une simple invention des idéologies de l'Ordre. Il y a un "Lucifer" qui est une menace effective, bien que la "Bête" soit le produit le plus nefaste de la négation de ce "Lucifer".

Depuis l'apparition du christianisme, toute pensée utopique est en lien avec la représentation de la Terre Nouvelle, telle qu'elle est exprimée dans les derniers chapitres de l'Apocalypse et qu'elle a été présentée dans tout le message chrétien. Les utopies de l'ordre- utopie de la Bête- sont des utopies construites sur la négation de la Terre Nouvelle. Elles sont des utopies de la société parfaite, société soit de l'église, soit du marché, soit de la guerre, soit de la planification. Au nom de la société parfaite on détruit les hommes, qui n'entrent pas dans les critères de cette perfection. Au nom de la société soit parfaite, l'homme perd ses droits. Dans la vision de cette société, la Terre Nouvelle est uniquement un écran illusoire qui cache l'enfer. Pour nier la Terre Nouvelle, on crée: le ciel totalitaire du Moyen Age, l'harmonie libérale de la main invisible, la guerre totale contre l'utopie nazie, et, dans un sens différent, le communisme de l'orthodoxie soviétique. La négation manichéenne de la liberté infinie de la Terre Nouvelle fut toujours le moteur de la domination agressive de tous les empires. Ils perdent complètement de vue le problème de la possibilité de leur institution parfaite (marché parfait, guerre totale parfaite, planification parfaite, l'Eglise comme société parfaite), et pour dépasser les limites de cette possibilité, ils doivent détruire l'homme. Alors l'Ordre engendre la violence, l'Etat engendre le terrorisme. Il s'agit de la pire forme de violence jamais connue, la violence de la Bête.

Face à cette violence surgit l'affirmation luciférienne de la liberté, comme une liberté à réaliser en luttant contre la société "parfaite". Dans cette ligne surgit l'anarchisme, aussi manichéen que l'utopie de l'Ordre avec son rêve de l'Institution parfaite. L'anarchisme croit possible la transformation du monde en un ordre spontané. Il se heurte alors à la



barrière même de la non possibilité de constituer une institution parfaite. Il se lance contre l'ordre institutionnel, mais, il ne peut l'éliminer. Par conséquent, il devient irrationnel. C'est là l'origine de la violence utopique. En réagissant contre cette violence, Lucifer lui-même se transforme en Bête antiluciférienne. C'est ce qui est arrivé avec Cromwell et la dissolution du Parlement des Saints. Il n'y avait pas d'autre issue. Lucifer prend ainsi le chemin de l'enfer. En assumant le manichéisme de l'Ordre dans sa rébellion contre l'Ordre, il se condamne lui-même à être précipité à nouveau en enfer. Surgit alors le millénium de la Bête, durant lequel Lucifer est enchaîné, alors que l'Apocalypse espérait le millénium de l'Agneau, au cours duquel c'est la Bête qui serait enchaînée.

Cette confrontation entre Lucifer et la Bête commence visiblement au Moyen Âge, avec l'affirmation de la théologie orthodoxe, et, par conséquent, de l'idéologie de l'Etat, avec l'identification de Lucifer au démon. Elle se présente en termes ésotériques, termes toujours actuels. Il s'agit du luciférianisme, d'un côté et du satanisme, de l'autre.

Le luciférianisme apparaît dans nombre de rébellions paysannes. Après le soulèvement des paysans de Steding, au nord de l'Allemagne, proche de Bremen, au XIII<sup>e</sup> siècle, le Pape Grégoire IX, rédige une bulle pour convoquer les chrétiens à une croisade contre eux. Il leur reproche, dans les termes suivants, d'être lucifériens:

En plus, ceux-là, les plus malheureux des misérables, profèrent avec leurs levres, des blasphèmes contre celui qui gouverne le ciel, et dans leur folie ils soutiennent que le Seigneur des cieux a jeté Lucifer en enfer, d'une façon violente, injuste et malicieuse. Ces misérables croient en Lucifer, et ils disent qu'il est le créateur des corps célestes et qu'il reviendra, dans sa gloire après la défaite du Seigneur; par lui, avec lui, et non sans lui, ils espèrent aussi leur propre salut éternel<sup>98</sup>.

Au fond, les paysans de Steding avaient raison. Il était arrivé précisément ce qu'ils disaient. Comme il fallait s'y attendre, tous furent tués au cours de la croisade contre eux. Durant ce même siècle, peu après, les "*fraticelli*" de la Bohême, qui partageaient la même croyance, eurent le même sort. Dans tous ces événements, le luciférianisme s'unissait à la magie des sorcières, pour constituer un grand mouvement de résistance à l'Eglise impériale et à l'Empire. Jeanne d'Arc elle-même avait des croyances lucifériennes, qui se confondaient avec la tradition magique de la sorcellerie.

Au XIX<sup>e</sup> siècle le luciférianisme apparaît sous la forme de l'anarchisme, mais cette fois complètement en rupture avec la magie. Cependant, il y a

---

<sup>98</sup> Selon Ulrich K. Dreikandt, *Schwarze Messen*, DTV, München, 1970, p.222 (traduction de l'auteur).

une relation évidente entre Bakounine et les "*Fratricelli*". Bakounine parle de la rébellion de Lucifer en ces termes:

...contre l'autorité divine, rébellion dans laquelle nous voyons, au contraire, le germe fécond de toutes les émancipations humaines. Comme les *Fratricelli* de la Bohême du XIV<sup>e</sup> siècle, les socialistes révolutionnaires se reconnaissent de nos jours dans ces paroles: Au nom de celui envers qui on a commis une grande injustice<sup>99</sup>.

C'est à cette forme de langage des paysans de Steding, que la bulle de Grégoire IX fait référence.

Vient ensuite un Ricardo Flores Magón, ce grand anarchiste mexicain qui reprend en d'autres termes ce même langage

Les timorés et les "sérieux" qui, de nos jours, adorent le Christ, sont les mêmes qui, hier, le condamnaient comme rebelle... Soumission! c'est le cri des êtres vils; rébellion! c'est le cri des hommes. Luzbel, rebelle, est plus digne que le sbire Gabriel, soumis.

Allons vers la vie... De son Olympe, construit sur les pierres de Chapultepec, un Jupiter de Zarzuela met à prix la tête de ceux qui luttent: ses vieilles mains signent des sentences de cannibales... Il a enlevé la vie à des milliers d'hommes et lutte à corps perdu avec la mort pour ne pas perdre la sienne. Si nous mourons, nous mourrons comme des soleils, répandant la lumière!<sup>100</sup>.

Encore de nos jours, les anarchistes espagnols, au cours de la manifestation du premier mai, passent près d'un monument de l'ange déchu qui se trouve dans le parc du "Retiro" de Madrid. Là ils célèbrent l'ange Lucifer.

Ils se maintiennent à l'intérieur d'un schéma aussi manichéen que peut l'être l'idéologie du pouvoir qu'ils affrontent. Ils développent, par conséquent, toute la problématique du luciferianisme, qui consiste dans l'aveuglement d'une confrontation qui n'a jamais élaboré une praxis capable de l'orienter. Quand on offrit la chaise présidentielle à Pancho Villa, il l'écarta d'un coup de pied. Un anarchiste ne doit pas être président, parce que l'anarchie est une société dans laquelle il n'y a pas d'Etat. Peu de temps après, on tua Pancho Villa. Il fut précisément tué par le pouvoir qu'il avait refusé d'assumer.

Face au luciferianisme apparaît très tôt le satanisme. Le Marquis Gil de Rais, ami de Jeanne d'Arc, est peut-être son premier représentant. Dans

---

<sup>99</sup> Cité d'après Camus, Albert: *L'homme rebelle*. Losada, Buenos Aires, 1975, pg.148.

<sup>100</sup> Flores Magón, Ricardo: *Antología* UNAM, México, pg.8 et pg.9.

ce couple se rencontrent les deux figures: Lucifer et Satan. On trouve chez Jeanne d'Arc, beaucoup de caractéristiques des croyances lucifériennes. Après sa mort sur le bûcher de l'inquisition (en 1431), Le Marquis de Rais commence son culte sataniste. A la suite de plusieurs assassinats d'enfants, il est condamné et exécuté (en 1440)<sup>101</sup>. Ce satanisme apparaît également à la cour de Louis XIV, qui semble t-il était lui-même mêlé à l'affaire. Le satanisme est différent et est contraire au Luciférianisme.

Le luciferianisme vénéré dans Lucifer-démon, ce sont les valeurs humaines que la domination impériale du Moyen Age combat. Il s'agit des valeurs de la vie concrète de l'homme, et de la nature. Mais l'incapacité de ce mouvement d'organiser, avec succès, un affrontement contre l'Empire, ne serait-elle pas reliée au fait qu'ils transforment Lucifer en démon ?

Le satanisme arrive à cette conclusion très simple. Si tout ce qui est bon se trouve avec Lucifer en enfer, et si tout ce qui se fait est fait au nom de Dieu, alors Satan est Dieu. Dieu et Satan sont identiques. Le Marquis de Sade assume cette tradition avec la formulation suivante du jugement dernier. Satan, vrai Dieu, dit aux condamnés:

Quand vous avez vu que tout était vicieux et criminel sur la terre- leur dira l'Être Suprême en Méchanceté- Pour quoi vous êtes vous égarés dans les sentiers de la vertu...? Donc, à partir de quel acte de ma conduite m'avez vous jugé bienfaiteur? est-ce en vous envoyant des pestes, des guerres civiles, des maladies, des tremblements de terre, des ouragans? Est-ce en secouant continuellement au dessus de vos têtes les serpents de la discorde que je vous ai persuadés que le bien est mon essence? Imbeciles!

« Pourquoi ne m'avez-vous pas imité?<sup>102</sup>.

Et Satan, vrai Dieu, jette les vertueux en enfer. Il les envoie tous au feu éternel et place à ses côtés, ceux qui ont collaboré avec lui. Du Dieu de la chrétienté au Dieu-Satan, il n'y a qu'un pas.

De cette même source est sortie la pensée libérale du XVIII siècle. Quand au V siècle Mandeville dit: "vices privés, vertus publiques", il ne fait

---

<sup>101</sup> Voir Bataille Georges: *Giles de Rais (Vie et procès d'un assassin d'enfants)*. Edition Pauvert, Paris, 1972.

<sup>102</sup> Cité selon Savater, Fernando: *Nihilisme et action*, Taurus, Madrid, 1984, pg.33. "After us the savage God". Ainsi s'exprime Keynes dans un hommage à Mandeville, qui est, en fait, le fondateur de la doctrine de la "main invisible": "Dans les cent années à venir, pour le moins, nous devons nous convaincre de ceci que le bien est le mal et que le mal est le bien: car le mal est utile et le bien ne l'est pas" D'après Dupuy, Jean- Pierre: *Ordres et Désordres. Enquête sur un nouveau paradigme*. Seuil, Paris, 1990, pg.67

quand les militaires étatsuniens présenterent à la télévision leurs reportages sur les exterminations en Irak, ils se considéraient responsables du jugement final selon le Marquis de Sade. Rien de surprenant qu'un cinquième des maisons des EUA possèdent des objets utilisés pour le culte satanique. Voir: Alexander Cockburn: "Noriega fut notre copain, mais maintenant nous n'aurons envers lui aucune miséricorde" (*Wall Street Journal* 28.XII.1989), en *Pasos*, San José, Costa Rica, No 27, janvier-février 1990.

qu'exprimer ceci: la méchanceté est le chemin vers la bonté, à condition que cela se réalise dans le contexte du marché. Dieu demande le vice, parce que le vice fait du monde le meilleur monde possible<sup>103</sup>. Le Marquis de Sade n'est rien de plus qu'un super libéral: pour lui le mal c'est ce qui est bon; le mal, mérite une récompense. De nos jours, quand le libéralisme pousse à l'extrême cette position, il suscite une nouvelle vague de satanisme dans les pays développés<sup>104</sup>.

Cette philosophie libérale est assumée par Nietzsche:

"He quoi? Cela ne revient-il pas à dire, en termes vulgaires: Dieu est réfuté le diable non"? - Au contraire, ami, au contraire. Et qui diable vous oblige à parler "en termes vulgaires" <sup>105</sup>.

Le sens de ce passage est celui-ci: en réfutant Dieu, le diable n'est pas réfuté, pour la simple raison que le diable, c'est maintenant Dieu. Il n'y a plus de Lucifer. Pour Nietzsche, par delà le bien et le mal, le mal s'identifie au bien.

Là où luttent Lucifer et la Bête, là aussi luttent le luciférianisme et le satanisme. Si Lucifer perd, la terre se transforme en anticipation de l'enfer<sup>106</sup>. Et Lucifer perd nécessairement, s'il assume le manichéisme que la Bête lui impose.

#### IV. Plus jamais...

Toi, oh roi, as-tu vu cette vision: une statue, une énorme statue, d'un brillant extraordinaire, d'aspect terrible, se dressait devant toi. La tête de cette statue était d'or pur, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses cuisses de bronze, ses jambes de fer, ses pieds en partie de fer et en partie d'argile. Tu étais en train de la regarder, quand tout à coup une pierre se détacha, sans l'intervention d'aucune main, et vint frapper les pieds de fer et d'argile de

---

<sup>103</sup> Voir: Verlade Fuentes, Juan: *le libertin et la naissance du capitalisme*. Pirámide, Madrid, 1981.

<sup>104</sup> voir: Weinrich, Michael: "Der Teufel weicht nicht vor Beelzebub", en: *Junge Kirche*, Novembre, 1988, 11/88, S. 594-606); "Direkter Draht zum Jenseits", en: *Der Spiegel*, 1987, Heft 42, 70-76; Carlender, Ingrid: "Essor de la violence 'satanique' aux Etats-Unis. Crimes rituels et gangs démoniaques", dans: *Le Monde Diplomatique*, février 1991, pg. 28.

<sup>105</sup> "Par delà le bien et le mal, No 37. Nietzsche, Friedrich. Editions Montaigne, Paris, 1951, Tomo III, pg. 1299.

<sup>106</sup> La distinction entre luciférianisme et satanisme est faite par Riezler, Sigmund von: *Geschichte der Hexenprozesse in Bayern* ( en Bavière, l'histoire des procès pour sorcellerie), Magnus, Stuttgart ( année non mentionnée). Il parle de "sectes d'adorateurs de Satan, qui adorent Satan comme le principe du mal, alors que les lucifériens le voient comme le principe du bien" (pg. 41). Riezler se réfère à Bois, Jules: *Le Satanisme et la magie* avec une introduction de Huysmans, Paris, 1985. Cependant, en littérature, il existe une totale confusion entre ces courants contraires.

la statue, et les pulvérisa. Alors tout fut pulvérisé d'un seul coup: fer, argile, bronze, argent et or... Et la pierre, qui avait frappé la statue se changea en une énorme montagne qui remplit la terre (Dan, 2.31-35)<sup>107</sup>.

Le "Plus jamais" est une expression propre à l'éthique humaniste universaliste, qui lutte contre ses adversaires. Elle apparaît la première fois, chez les chrétiens, à propos de la crucifixion du Christ. "Plus jamais la crucifixion du Christ". Cette formule pourrait également résumer l'idéologie de l'Empire chrétien du Moyen Age européen<sup>108</sup>.

De ce "jamais plus" découle l'antisémitisme. Une fois pour toutes il faut assurer que le Christ ne soit à nouveau crucifié. De ce "jamais Plus" découle également Les croisades contre les arabes et les poursuites contre les hérétiques. Ce "jamais plus" devient le mot d'ordre pour l'extermination de ceux qui menacent de répéter la crucifixion, de ceux qui sont les héritiers des crucificateurs. On projette sur eux la monstruosité des premiers crucificateurs. Entre alors en jeu ce phénomène psychique de la réflexion qui se traduit par: crucifier les crucificateurs. Le "Plus Jamais de crucifixion" se transforme dans le geste agressif de crucifier. Tous les ennemis de l'Empire Chrétien, deviennent les ennemis du Christ; tous les ennemis du Christ, des crucificateurs du Christ; tous les crucificateurs du Christ, il faut les crucifier, de sorte que Plus Jamais ils puissent à nouveau le crucifier.

Il s'agit d'une monstruosité universalisée. Toute l'humanité est divisée en deux groupes: les crucificateurs du Christ et les défenseurs du Christ; il n'existe pas d'entre deux. Et la destruction des ennemis du Christ apparaît comme le chemin vers un monde bon, dans lequel le Christ ne sera plus crucifié.

Ce "Plus Jamais" est passé au libéralisme. Plus Jamais d'esclavage, Plus Jamais de despotisme. Néanmoins, au nom du "Plus Jamais" d'esclavage

---

<sup>107</sup> Voir Richard, Pablo: "le peuple de Dieu contre l'empire. Daniel 7 dans son contexte littéraire et historique" en: *Ribla*. No. 7 DEI, San José, 1990.

<sup>108</sup> Cette analyse nous rapproche des positions de Girard, qui parle dans le même contexte de la structure mimétique de l'action humaine. Voir: Girard, René: *la violence et le sacré*. Anagrama, Barcelona, 1983; *le bouc émissaire* Anagrama, Barcelona, 1986; *Le mystère de notre monde*. Clefs pour une interprétation anthropologique. Dialogues avec J.M. Oughouruan et G. Lefort. Sígueme Salamanca, 1982.

Cependant, Girard perçoit ce mimétisme surtout comme un mimétisme par imitation tandis que nous, nous mettons en évidence, un mimétisme que nous pourrions appeler mimétisme par négation. Un rapprochement avec ce mimétisme par négation on trouve chez Dupuy, Jean-Pierre dans: "Mimétisme et morphogénèse", de même que chez: Dupuy, Jean-Pierre: *Ordres et désordres. Enquête sur un nouveau paradigme*. Seuil, Paris, 1990.

Voir: Hinkelammert, Franz J. : *les armes idéologiques de la mort*. DEI, San José, 1981 (2a. ed.) Chapitre III,8,3 "la crucifixion des crucificateurs".

a surgi l'empire esclavagiste le plus grand de l'histoire, qui a couvert l'Amérique et l'Afrique à partir du XIV siècle (il commença dans les îles Canaries) jusqu'au XIX siècle. Et au nom du "Plus jamais de despotisme", on a créé le plus célèbre despotisme colonial, qui a soumis le monde entier.

Au cours du XIX siècle, on entendit le cri: "Plus jamais de bataille". Pour les socialistes, il s'agissait de la bataille finale pour les droits humains, bataille finale chantée par l'Internationale, après quoi il n'y aurait Plus Jamais de violations des droits humains. Au commencement du XX siècle, le président étatsunien Wilson déclara la première guerre mondiale, supposément la dernière guerre de sorte que "Plus jamais il y ait la guerre".

C'est au cours de cette même période, à partir de la fin du XIX siècle, qu'apparaît la critique de l'universalisme éthique et sa tendance à trouver des solutions "une fois pour toutes": dernières batailles, dernières guerres, derniers ennemis absolus à exterminer, etc. Tout le milieu pré-faciste et pré-nazi est imprégné de cette tendance, qui avait commencé avec la philosophie de Nietzsche. Au cours des années vingt, avec Carl Schmitt, il est question de tous ces "Jamais Plus" comme l'origine du mal. Ceci explique l'apparence si humaine que revêt la littérature faciste, même de nos jours, quand on récupère Carl Schmitt en Amérique Latine: Terminer avec l'universalisme éthique de sorte qu'il n'y ait pas d'absolutisation des ennemis, détruire l'humanisme pour pouvoir récupérer l'homme.

Ceci débouche sur le nouveau "Plus jamais" du nazisme: "Plus jamais" de "Plus jamais". "Plus jamais" d'humanisme, "Plus jamais" l'universalisme éthique. Apparaît alors la dernière guerre contre ceux qui continuent de faire des dernières guerres. Ni le libéralisme, ni le communisme car les deux sont des universalismes éthiques qui débouchent sur des dernières guerres, et sur la création d'ennemis absolus. De cette dernière guerre, afin qu'il n'y ait plus de "dernières guerres", résulte la pire des guerres, parce qu'on s'est débarrassé complètement de toute éthique. Elle débouche sur: l'"Endlösung", la solution finale du problème de l'universalisme éthique. Comme on identifie cet universalisme éthique à la tradition juive, elle débouche sur l'holocauste des juifs. Le millénium des nazis, c'est le rêve d'un pays dans lequel on ne rêve plus, où il n'y a pas de promesses de millénium, où il n'y a pas d'universalisme éthique d'aucun genre, où il n'y a pas de droits humains. Les nazis perdirent la seconde guerre mondiale, mais le nazisme la gagna.

Dans ce qui est appelé le monde libre, où l'on considère que celui qui veut le ciel sur la terre produit l'enfer, en elle. Ce "Plus jamais" signifie: Plus jamais le ciel sur la terre, et, comme conséquence, Plus jamais d'enfer sur la terre. Le résultat, c'est l'holocauste du Tiers Monde où une grande partie de la population est menacée de mort.

Le "Plus jamais" ne finit pas avec cette guerre. Il se transforma en un "Plus jamais" le nazisme, "Plus jamais" Hitler. Cela précisément est le retour du nazisme. Puis on a dit: "Plus jamais, ils vont nous tuer, nous". Et ce fut la

guerre contre l'Irak. On a réduit le nombre de morts de "notre" côté et des autres morts, on n'en parle même pas. On tue les adversaires autant qu'il le faut, afin de réduire le nombre de "nos" morts. Les autres n'existent pas. L'Occident a pris congé de l'universalisme éthique et de sa responsabilité envers les autres. Il n'a rien à voir avec eux. la "Realpolitik" décide comment on les traitera: tuer, torturer, disparaître dans les fosses profondes des services secrets de la société moderne. Ce qui les arrive est le résultat d'un calcul technique, sans haine. Comme ils n'ont pas de droits, on ne viole pas leurs droits. On ne produit plus d'enfer au nom du ciel sur la terre. Le libéralisme lui-même cesse de promettre son ciel de l'intérêt général produit par la main invisible. Les enfers naissent maintenant au nom de l'enfer et avec les yeux grands ouverts on marche dans sa direction. On récupère l'humain par la destruction de l'humanisme, et, comme conséquence, l'Occident se transforme en une machine à tuer, fier de son efficacité. A Auschwitz on tuait universellement l'universalisme éthique, à Bagdad on donne la preuve universelle qu'il est effectivement mort<sup>109</sup>.

Lucifer est mort. Quand maintenant le père monte sur la colline pour sacrifier son fils, il ne croise en chemin aucun Lucifer-démon pour le tenter au nom de Dieu et le dissuader de sacrifier son fils. Il n'y a plus de tentation de ce type. Le chemin qui mène à la colline est propre, rien-nihil- ne se produit. Le fils n'est pas un fils mais un pou et un pou, on le tue<sup>110</sup>

<sup>109</sup> Sur la légitimité de la guerre contre l'Irak le journal hebdomadaire allemand *Der Spiegel*, écrivait sous le titre "Guerre pour la paix": "...Ici un dictateur incalculable avec un arsenal terrifiant d'armes de destruction massive qui... le 2 août 1990 tente de faire disparaître, de la communauté mondiale, un pays souverain; là-bas une coalition de 28 Etats qui, sous la direction de l'UEA, a réussi la mission "propre" en conformité avec le droit international de libérer le Koweït". *Der Spiegel*, 4/1991, pg. 121.

l'Irak est-il le seul pays à posséder des armes de destruction massive? Est-il légitime d'exterminer un peuple ou de détruire un pays seulement parce que la majorité du Conseil de Sécurité de l'ONU l'a décidé? Cette décision, ne serait-elle pas illégitime? Hannah Arendt avait déjà prévu cet événement: "Il est complètement concevable, et cela à l'intérieur même du terrain des possibilités politiques pratiques, qu'un bon jour, une Humanité très organisée et mécanisée arrive à la conclusion totalement démocratique- c'est à dire par une décision majoritaire- que pour l'Humanité dans son ensemble, il serait mieux de procéder à la liquidation de quelques unes de ses parties". Arendt, Hannah: *Les origines du totalitarisme*, op. cit., pg. 377-378 (Les phrases en italique sont de nous)

<sup>110</sup> Erich Fromm cite l'histoire suivante: "A cette heure (quand les égyptiens se noyaient dans la mer rouge) les anges au service du Saint voulaient entonner devant lui un chant de gloire, mais il le leur défendit en disant: l'oeuvre de mes mains (les égyptiens) se noient dans l'eau, et vous voulez me chanter un chant?" (*Talmud Sanhedrin* 39b, pg. 70)

Ce chant, nos moyens de communication le chantaient sur Bagdad: Abbaddon, l'ange exterminateur. Un haut fonctionnaire militaire disait à Washington que les commandants de l'armée étatsunienne "semblaient réellement enchantés de l'ampleur des dommages infligés aux forces iraqiennes" (*La Nación*, San José, 22.II.91). Il s'agissait alors de forces iraqiennes qui avaient déjà accepté de se retirer du Koweït.

L'Occident, en luttant au nom de la lutte contre les fantasmes, se transforme en leur reflet, le résultat en est alors évident. Si Hitler revenait, il lutterait au nom de la lutte impitoyable contre le fantasme d'Hitler. Le totalitarisme, s'il revenait, combattrait au nom de la lutte totale contre le fantasme du totalitarisme. Et si l'holocauste revenait, il viendrait comme holocauste de ceux qui nous menacent d'un nouvel holocauste<sup>111</sup>.

Le "Jamais Plus" c'est le chemin emprunté par le nihilisme à travers l'histoire de l'Occident.

Ce qui semble évident, apparait comme le plus difficile, ou même complètement échappe à la conscience politique de l'Occident. Comment évite-t-on la guerre? On ne peut certainement pas l'éviter en faisant la dernière guerre afin qu'il n'y ait plus de guerre; ni par une dernière guerre dans le but de détruire ceux qui ont toujours fait des "dernières guerres". On ne peut les neutraliser, qu'en évitant la guerre suivante. Si on évite toujours ainsi la guerre suivante, il n'y aura plus de guerre. C'est l'unique façon pour que "Jamais Plus" il n'ait de guerre. Cependant, de cette politique, il semble que l'Occident n'en ait pas la moindre pensée.

Mais il y a des exceptions, comme le Rapport de la Commission Nationale sur la Disparition de Personnes (Argentine), qui a pour titre: "Jamais Plus"<sup>112</sup>. Ce rapport de la commission, dirigé par Ernesto Sábato présente ce que fut le terrorisme d'Etat de la dictature de Sécurité Nationale en Argentine entre 1976 et 1984. Ce "Jamais Plus" est un appel à la conscience et non à

---

En Amérique Latine il y a aujourd'hui des escadrons de la mort qui assassinent des enfants dont la présence dérange (Au Brésil, Colombie, Guatemala). Au Brésil, dans une conversation avec un prêtre qui travaille auprès de ces enfants, je lui ai demandé pourquoi il ne faisait pas un scandale dans les médias. Il me répondit qu'on ne pouvait pas, parce que l'opinion publique et le sens commun sont trop en faveur des assassinats. 111 Un des articles les plus impitoyables de toute la série qu'on a écrit pour projeter sur Hussein le fantasme d'Hitler est celui de Enzensberger, Hans Magnus: "Hitlers Wiedergänger" (l'homme dans lequel Hitler revient), dans : Der Spiegel, 6/1991. Il traite Hussein comme le stéréotype de "l'ennemi de l'humanité". Hussein, qui est sans doute un dictateur cruel, n'est pas nécessairement pour autant Hitler. Néanmoins, par la projection sur lui du fantasme d'Hitler, il est transformé en essence de la déshumanisation. Enzensberger termine en annonçant que dans le Tiers Monde plusieurs Hussein-Hitler vont revenir, et qu'il faut les traiter tous comme on le fit avec Hussein en Irak, c'est à dire, en les exterminant.

À ce propos, Bahro fait ce commentaire: "Enzensberger va à l'extrême. Sans problème, il pousse son 'ennemi de l'humanité' dans la direction de l'enfer. Cette autojustification arrogante face à une partie de l'humanité humiliée par l'Empire de l'homme blanc appartient aux séries causales les plus profondes de la fin du monde...La logique de Enzensberger débouche sur la thèse que nous devons être préparés à exterminer les trois quarts de l'humanité au profit de notre survivance, en cuanto llegue a la capacidad de devolvernos lo hecho con los medios que nosotros mismos hemos inventado" (Rudolf Bahro (Leserbrief), Der Spiegel, 8/1991).

112 Jamais Plus. Rapport de la Commission Nationale sur la Disparition de Personnes. EUDEBA, Buenos Aires, 1986.



l'agression contre les responsables. Dans le but d'extirper à jamais ce terrorisme d'Etat, il n'invite pas à traiter les responsables du terrorisme comme ils ont traité leurs persécutés, comme ce fut le cas dans la tradition occidentale dominante. Il invite à ne jamais plus répéter ces gestes cela face à personne, pas même envers les coupables.

L'introduction du rapport cite le général italien Della Chiesa, qui répondit à un membre de son service de sécurité qui lui proposait de torturer un suspect pour l'enlèvement de Aldo Moro: "l'Italie peut se permettre de perdre Aldo Moro, mais non, d'implanter la torture".

Face à Auschwitz, son "Jamais Plus" signifiait: Jamais Plus d'Auschwitz (Nie wieder Auschwitz). Adorno n'invitait pas l'agression occidentale à recréer un quelconque Auschwitz, pour ceux qui nous menacent avec un autre Auschwitz.

Néanmoins, nous nous approchons de plus en plus d'une situation dans laquelle, la décision d'une autre dernière guerre débouchera sur le suicide collectif de l'humanité. La terre est de plus en plus ronde et, dans un sens réaliste, on peut dire que l'assassinat devient un suicide. De moins en moins on peut assurer sa vie, en tuant les autres. La tentative de le faire conduit à cette contradiction: tuer l'autre pour vivre soi-même, entraîne sa propre mort comme la conséquence pour soi de l'assassinat de l'autre. Cette situation, beaucoup de pouvoirs politiques l'ont connue, dans la mesure où ils disposaient d'armes atomiques. Ceci arrive également aujourd'hui dans la relation entre l'humanité et la nature. L'humanité tue la nature pour vivre, mais, en la tuant, elle prépare sa propre mort.

De plus en plus le respect pour la vie de l'autre se transforme en l'unique garantie possible pour sauver sa propre vie. Il n'y aura plus d'arche de Noé pour quelques uns. Tous y entreront, ou personne<sup>113</sup>. Certainement, si nous voulons survivre comme humanité, nous avons à replanter un nouveau universalisme humaniste de racines corporelles. Ceci pointe vers l'unique attitude humaine compatible avec la vie.

---

<sup>113</sup> Voir Williamson, Roger: Noah's Ark & The Nuclear Inferno. Life & Peace Institute, Uppsala, 1990, et Brisson, Maryse: "Les espérances qui tuent", dans: Pasos, San José, No 32. novembre-décembre 1990. Maryse Brisson amplifie la thèse de Williamson sur la menace de la destruction du milieu ambiant. L'homme blanc est entrain de développer l'idée qu'il peut sauver la nature à son profit, en conduisant à l'holocauste les populations du tiers Monde. De plus en plus naît le projet de transformer la terre en un arche de Noé pour l'homme blanc, en laissant pour compte tous les autres. La fin sera le suicide de l'homme blanc et non le monde nouveau heureux auquel, dans sa deshumanisation complète, il rêve. La guerre d'Irak est un des pas vers cet holocauste du Tiers Monde, comme l'est, depuis une décade, le recouvrement de la dette extérieure. Le Premier Monde- monde de l'homme blanc- celebre la fête qu'on faisait, au Moyen Age après l'annonce de l'éclatement de la peste. Au cours de cette fête on dansait jusqu'à ce que le dernier fut mort.

## 1. Où est le monstre? La révélation du monstre et la libération

Dernièrement a paru, en Allemagne, une discussion sur la projection du monstre sur la personne de ses ennemis, discussion qui commença avec une annonce de l'Armée Federale (Bundeswehr), dans laquelle on reproduisait le tableau de Picasso, "Guernica", reprochant au peintre d'avoir projeté sur d'autres l'image du monstre, et avoir fait avec cela une propagande "totalitaire". Gunter Grass, un écrivain allemand bien connu, critiquant l'Armée Federale, lui reprocha d'avoir outragé le fameux tableau en faisant justement ce qu'elle reprochait à Picasso. L'écrivain dénonçait "la monstruosité calculée de cette annonce" en ces termes:

À la fin de septembre 1990, plusieurs revues allemandes (Gong, Stern y Der Spiegel) avec un grand tirage diffusèrent une reproduction techniquement impeccable du tableau, accompagné d'un texte de publicité. Cette diffusion arriva quelques jours pres de la journée de l'unité allemande. En lettres foncées apparaissait sous la partie droite du tableau...ce intitulé "Les images hostiles de l'ennemi sont le pere de la guerre". La colonne étroite du texte...faisait une publicité pour le Bundeswehr (l'Armée Federale) ...Le texte de publicité, pour lequel le "Guernica" de Picasso devait servir de modele comme "image hostile de l'ennemi", à cause du titre du titular - "Les images hostiles de l'ennemi sont le pere de la guerre"- on informait sur la cause et l'effet, affirmait en 23 lignes que l'Armée Federale ne travaillie pas avec de telles images et que seulement les régimes totalitaires employaient de telles "images hostiles de l'ennemi": "Ces régimes tracent l'image du méchant ennemi pour justifier les sacrifices qu'ils exigent continuellement du peuple..." L'Armée federale en profanant le Guernica de Picasso, convertit un texte qui pretend sugerer l'innofensivité en son contraire: le texte constitue une "image hostile de l'ennemi" et se sert de ces procédés qui furent la praxis habituelle sous la domination faciste et estaliniste<sup>114</sup>.

Il conclut que ceci est "la monstruosité calculée de cet annonce".

On remarque les nombreuses dimensions de projection du monstre et de la tentative de révéler ce meme procedé.:

1. On dit des régimes totalitaires qu'ils dépeignent leur ennemi comme un monstre. Ainsi ils légitiment leur guerre. Voilà ce que dit l'Armée federale. Avec cet argument, elle analyse le tableau "Guernica" de Picasso, pour conclure qu'il

---

<sup>114</sup> Grass, Gunter: "'Guernica' le tableau outragé", dans Esta Semana, San José, Costa Rica, 19-25 de abril, 1991, pg. 16.

fait ce type de propagande totalitaire<sup>115</sup>.

2. L'Armée Federale allemande appelle monstre celui qui peint son ennemi comme un monstre. Par conséquent les monstres sont ceux qui présentent leurs adversaires comme des monstres. C'est là ce qu'elle reproche à Picasso qui peint, comme des monstres, ceux qui effectuent des attaques aériennes comme celle de Guernica. Donc Picasso est devenu le monstre, parce qu'il qualifie de monstres tous ceux qui réalisent des attaques aériennes comme on le fit à Guernica.

3. Grass considère comme une monstruosité, le fait, pour l'armée fédérale, d'accuser de monstre ceux qui décrivent leur ennemi comme des monstres.

Ceci peut nous entraîner dans un cercle sans fin. Le monstre se régénère. On peut ajouter à volonté autant d'anneaux au cercle. Au nom de la dénonciation de la violence, celle-ci sollicite une nouvelle violence. Au nom de la dénonciation de la projection du monstre, on le projette à nouveau.

Au cœur de cette problématique, nous découvrons les droits humains. Tous ces monstres sont développés et présentés au nom des droits humains. L'annonce de l'Armée Federale, que Grass dénonce, est spécialement révélatrice: "les images hostiles de l'ennemi sont le père de la guerre". Ceci d'un côté, est vrai. Néanmoins, elle perd toute sa légitimité quand elle est utilisée pour créer une image hostile de l'ennemi. C'est précisément, selon Grass, ce que fait l'annonce. Sous l'apparence de la bonté et de la sérénité, l'Armée federale fait précisément ce qu'elle condamne. La condamnation devient le moyen de réaliser ce que l'on condamne. On ne trace pas seulement les images hostiles de l'ennemi. On fait ce qui est pire. On transforme la révélation de cette image hostile de l'ennemi comme étant le père de la guerre en une nouvelle création d'une image hostile de l'ennemi. On subvertit la révélation. Voilà ce qu'on pourrait appeler le "nihilisme" de l'annonce de l'Armée allemande, dénoncée par Grass.

La palabre vide sur le totalitarisme, telle qu'elle apparaît dans l'annonce, cache un fait dramatique: La dénonciation de l'image hostile de l'ennemi, comme père de la guerre, est à l'origine du fascisme et du nazisme. Personne n'a fait cette dénonciation aussi brillamment que Karl Schmitt, écrivain politique allemand des années vingt, et juriste de la cour (Kronjurist) durant les premières années du régime nazi. Avec cette dénonciation de Schmitt, dans la pure tradition de Nietzsche, le nazi fabriqua son image de l'ennemi. Il appela à la guerre contre ce "père de la guerre",

---

<sup>115</sup> Le côté délicat de l'affaire est que déjà les nazis- par l'intermédiaire de leur ministre de propagande Goebbels- avaient qualifié le tableau de "art dégénéré" ("entarte Kunst").

pour libérer la guerre des extrémismes qu'elle produisait par l'idéologisation d'elle-même. Contre l'idéologisation de la guerre, les nazis opposeront la guerre heureuse pour se libérer, en libérant la guerre de ces images hostiles de l'ennemi, qui sont toujours le produit d'une quelconque critique des droits humains. Dans ce sens, Schmitt parle précisément de la nécessité de ne plus s'attaquer en tant qu'ennemis idéologiques, en vue de récupérer une relation humaine dans laquelle l'inimitié est réelle, et non idéologisée<sup>116</sup>.

L'annonce de l'Armée Federale est en continuité avec cette propagande, basée sur ce type d'"humanisme", et correspond parfaitement à ce que fait le Monde Libre face à ses ennemis: il voit un monstre dans ses ennemis, mais le monstre c'est lui. Cette inversion a également été réalisée dans le cas de Khomeiny, ainsi que dans celui de Hussein. Ces derniers en présentant les EUA comme le grand Satan en relation, révèlent que le monstre c'est eux. En définitive, pour se libérer des monstres, il faut les combattre.

---

<sup>116</sup> Il s'agit du type d'analyse que Karl Schmitt réalisa abondamment durant les années vingt. Voir: Schmitt, Carl: *Le concept du "politique"*. Folios, Buenos Aires, 1984, pg.65-66. (*Der Begriff des Politischen*. Humblot, Berlin, 1963). À ce sujet voir Hinkelammert Franz J.: "le concept du politique selon Carl Schmitt", en Lechner, Norbert (ed.). *Culture politique et démocratisation*. CLACSO-FLACSO-ICI, Buenos Aires, 1987.

Dans ce sens Nietzsche écrit: "Car la libération de l'homme de la vengeance je le vois comme le pont tendu vers la suprême espérance et comme un arc-en-ciel après de longues tempêtes. Elles ne l'entendent pas ainsi, en vérité, les tarantelles. Remplir le monde des tempêtes de notre vengeance - disent-elles- telle doit être notre notion de la justice".

"Nous nous vengerons, et diffamerons tous ceux qui ne sont pas comme nous - c'est ce que promettent solennellement toutes les tarantelles.

Et la vertu doit s'appeler désormais la volonté d'égalité: nous clamerons contre tout ce qui détient du pouvoir.

La folie tyrannique de l'impuissance, predicatrice de l'égalité, clame en vous pour l'égalité: vos anxiétés les plus cachées de tyranniser se masquent ainsi de vertu...

Attention pour ne pas me confondre avec ces predicateurs de l'égalité! Car ma notion de la justice est celle-ci: *les hommes ne sont pas égaux*.

Et ils n'ont pas à l'être non plus dans le futur! Quel serait mon amour pour le superhomme si je ne parlais pas ainsi?

Sur mille ponts et passerelles les hommes doivent avancer en foule vers l'avenir, et il doit y avoir entre eux de plus en plus de guerres et d'inégalité - c'est de cette façon que mon grand amour me pousse à parler!

Inventeurs d'images et fantasmes je les compte dans mes inimitiés, et avec leurs images et fantasmes ils doivent livrer la lutte suprême!...

Nous sommes nous aussi entravés, mes amis, dans un **deuil** divin et beau!" Nietzsche, Friedrich: "Zarathustra. Les tarantelles", dans: Nietzsche Friedrich: *Oeuvres immortelles*. Visión Libros, Barcelona 1985, Toma III, pg. 1530-1533.

"Critique de la justice et de l'égalité devant la loi: que devons nous rejeter de ce problème? La tension, l'inimitié, la haine. Mais c'est une erreur de croire que de cette façon on augmente le bonheur..." Nietzsche Friedrich: *La volonté de puissance*. EDAF, Madrid, 1981, pg. 394.

Cependant, précisément Grass montre l'unique chemin qui permet d'interrompre ce cercle vicieux de la violence monstrueuse:

Mais rien, pas une ligne, explique au lecteur de l'annonce pourquoi le "Guernica" de Picasso peut servir de modèle comme "images hostiles de l'ennemi". On occulte le motif qui inspira le tableau. On ignore que ce qui se transforma en tableau ne fut nullement l'ennemi, mais ses victimes qui gémissaient.

Ce sont les victimes, et seulement les victimes, qui peuvent interrompre cette violence sans fin. Pour cela, selon Grass, Picasso, dans la Guernica, peint les victimes, sans identifier les victimaires. Il s'agit, bien sûr, de victimes innocentes, il n'existe pas de victimes qui ne soient pas innocentes; toute victime est innocente. Ce qui correspond, dans la théologie de la libération, à l'option préférentielle pour les pauvres.

Ceci est aussi une dénonciation. C'est la dénonciation des victimaires et de leurs mécanismes sacrificiels. Ils sacrifient des innocents, parce que tout être humain sacrifié est innocent. La dénonciation débouche sur une constatation: tout sacrifice est une monstruosité. Mais Grass, en parlant de la monstruosité de l'annonce de l'Armée Fédérale, ne fait pas pour autant une projection du monstre sur un ennemi, mais il révèle simplement où est le monstre. Selon Grass, le monstre n'est pas l'Armée Fédérale, le monstre c'est le fait qu'il y ait des victimes et que ce fait soit utilisé pour créer de nouvelles victimes. La monstruosité réside dans le mécanisme victimaire.

Y a-t-il des monstres? Il y en a. Probablement que tous ceux sur qui on projette le monstre, de fait le sont; depuis Bush et le général Schwarzkopf, jusqu'à Hussein et Khomeiny; depuis Hitler et Staline, jusqu'à Churchill. La monstruosité, c'est aussi le colonialisme, l'empire esclavagiste en Afrique et en Amérique, le racisme, le recouvrement de la dette extérieure du Tiers Monde, la guerre d'Irak. Monstruosité sont les chambres de torture d'Amérique, les camps de concentration et d'extermination, les quartiers de misère du Tiers Monde. Tout ce qui crée et reproduit la pauvreté, tout ce qui produit des victimes, est monstruosité.

Cependant, la projection du monstre a été le chemin emprunté par la monstruosité à travers l'histoire. Chaque monstre apparaît au nom de la lutte contre un autre monstre; luttes finales sans pitié, desquelles émerge un nouveau monstre. Constamment la Bête guérit d'une blessure mortelle pour ressurgir.

Seules les victimes innocentes pourront définitivement, dans l'histoire humaine, bloquer ces chemins du monstre. En effet, le monstre demande toujours de nouvelles victimes, justement pour pouvoir en finir avec le monstre. Le monstre sera donc enchaîné si seulement on refuse qu'il y ait des victimes.

. C'est de ce refus de cette résistance qu'il est question. Refuser qu'il y ait des victimes quelles que soient les raisons qu'on évoque pour les sacrifier. La victime est le critère de la vérité, la victime révèle le monstre. Là où on n'offre pas de victimes au monstre, le monstre se dégonfle.

Ceci est la position que défend Grass. C'est pourquoi en dénonçant la monstruosité de ce mécanisme, il ne projette pas à nouveau le monstre, mais il invite à le découvrir pour enrayer le mécanisme victimaire.

S'il doit y avoir des victimes ou non, ce n'est pas là l'objet d'argumentation. Qu'il n'y ait pas de victimes c'est pour nous un but et non un argument. L'argumentation porte sur l'existence de victimes, et sur les moyens à prendre pour qu'il n'y en ait plus. qu'il n'y ait pas de victimes, n'est pas non plus la vérité, mais un critère de vérité. Qu'il n'y ait pas de victimes, cela signifie la vie humaine; c'est que les hommes et les femmes se deviennent libres.